MÉMOIRES

DU

ROI JÉROME

PARIS

IMPRIMERIE DE L. TINTERLIN ET C[e]

Rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3

MÉMOIRES

ET CORRESPONDANCE

DU

ROI JÉROME

ET DE

LA REINE CATHERINE

TOME DEUXIÈME



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 13 ET 17, GALERIE D'ORLÉANS

1861

MÉMOIRES

DU ROI JÉROME

LIVRE VII

La famille de l'Empereur au moment du retour de Jérôme en septembre 1806. — La Confédération du Rhin. — Projets de l'Empereur sur Jérôme. — Il est déclaré Prince Français, apte à succéder à la couronne, par le sénatus-consulte du 24 septembre 1806. — Départ de Napoléon pour la campagne de Prusse. — Jérôme l'accompagne. — Position de la Grande Armée et de l'armée prussienne au début de la campagne de Prusse. — Le contingent allemand. — Commandement de ce contingent réservé à Jérôme. — Commencement des hostilités le 8 octobre 1806. — Le prince Jérôme prend le commandement de la division bavaroise de Wrède. — Le fort de Culmbach. — Jérôme appelé au grand quartier-général. — Occupation de la Saxe. — Mission de M. de Thiard. — Concentration des trois divisions allemandes à Crossen. — Le prince Jérôme en prend le commandement le 5 novembre. — Composition et organisation nouvelle de l'armée des alliés. — Considérations historiques, politiques, militaires et statistiques sur la Silésie. — Le prince Jérôme chargé d'en faire la conquête. — Abus des réquisitions. — Gross-Glogau. — Reconnaissance et investissement par la brigade de cavalerie Lefebvre-Desnoëttes. — Combat sous Gross-Glogau. — Position du corps d'armée de Jérôme dans le courant de novembre. — Jérôme s'établit devant Glogau. — Mouvement des Bavarois sur Kalisch. — La division wurtembergeoise reste seule au blocus. — Arrivée de Vandamme à Glogau. — L'artillerie de siége envoyée de Custrin. — Reddition de Glogau, 1er décembre 1806. — Pointe des brigades Montbrun et Lefebvre sur Breslau, vers le milieu de novembre. — Investissement de la place le 6 décembre, par Vandamme, sur la rive gauche de l'Oder, le 8 sur la rive droite par le prince Jérôme venant de Kalisch. — État

dans lequel se trouvait à cette époque la capitale de la Silésie. — Proclamation du comte de Gœrtzen. — Ouverture de la tranchée. — Opérations du siége jusqu'au 15 décembre. — Troisième bombardement de Breslau. — Seconde sommation au gouverneur : sa réponse. — Jérôme rappelle devant Breslau la division de Deroy et la brigade Mezzanelli. — Reconnaissance de la place. — Projet d'attaque de vive force. — Napoléon se rend à la Grande Armée, il y fait venir le prince Jérôme.— Le général Hédouville reste chargé de transmettre les ordres du général en chef.— Attaque de nuit du bastion d'Ohlau.— Brillants combats de cavalerie. — Le prince d'Anhalt-Pless rassemble quatorze à seize mille hommes. — Ses tentatives pour faire lever le siége de Breslau. — Affaire de Strehlen : il est repoussé. — Le gouverneur demande à capituler, puis rompt brusquement l'armistice. — Affaires d'Ohlau et de Kleinburg. — Le prince de Pless, repoussé partout, essuie une déroute complète. — Le bombardement continue jusqu'au 3 janvier. — Le gouverneur capitule. — Plaintes de Vandamme. — Entrée du Prince à Breslau. — 48e et 50e bulletins de la Grande Armée.

L'épisode de la rentrée du *Vétéran* fit le tour de l'Europe, embellie et grossie par l'incroyable prestige qui s'attachait, dès lors, dans l'esprit des peuples, au nom du nouveau Charlemagne et aux destinées de sa famille. Les Anglais eux-mêmes s'en émurent. Voici en quels termes le *Morning Chronicle* du 4 septembre 1806 rendait compte de cet événement, faisant honneur à l'heureuse étoile de Bonaparte du mécompte éprouvé, dans cette circonstance, par la marine britannique :

« Nous sommes extrêmement fâchés d'avoir à an-
« noncer que Jérôme Bonaparte est parvenu à rentrer
« en France, après avoir échappé miraculeusement
« à nos croisières, et qu'il est arrivé à Paris. Jamais
« les ports de la France n'avaient été plus hermé-

« quement fermés, ni les avenues qui y conduisent « plus couvertes de nos vaisseaux. Depuis le cap « Lézard jusqu'au cap Finistère, non-seulement tous « les ports étaient bloqués, mais les moindres issues « étaient surveillées, et à aucune époque notre ma- « rine n'avait mis dehors autant de croiseurs et d'es- « cadres, toutes officiellement prévenues du retour « probable du jeune amiral, et, par conséquent, char- « gées d'une manière toute spéciale de l'épier et « de lui fermer l'entrée de la France. Il a trompé « toutes les précautions, déjoué tous les efforts de « nos braves marins, et sa rentrée saine et sauve est « un nouvel exemple de cette fortune incroyable qui « s'attache aux pas et accompagne toutes les démar- « ches de sa famille. »

Lorsque Jérôme, dans les premiers jours de septembre 1806, arriva à Paris, la position de ses frères et de ses sœurs avait singulièrement grandi. Au moment de son départ, Joseph et Louis étaient Princes Français, aptes à succéder à la couronne, l'un grand-électeur, l'autre connétable. Il retrouvait le premier Roi de Naples, le second Roi de Hollande. Eugène était vice-roi d'Italie, désigné comme héritier de ce royaume, qui venait de s'accroître, par le traité de Presbourg, des États vénitiens. La principauté de Lucques, jointe à celle de Massa, avait été érigée en souveraineté indépendante en faveur d'Élisa ; le duché de Guastalla, donné à Pauline, qui, préférant à une souveraineté éloignée, quelle qu'elle fût, la vie de Paris et de la cour, au sein de l'opulence, des

plaisirs et des arts, avait cédé ses États au royaume d'Italie. Caroline, enfin, avait vu son mari appelé au trône du grand-duché de Berg, État de quatre cent mille âmes formé sur la rive droite du Rhin, du duché de Berg proprement dit, cédé par la Bavière, et du duché de Clèves, cédé par la Prusse. Les amis, les serviteurs de l'Empereur avaient suivi ce mouvement ascendant qui entraînait toute sa famille. Sans parler des titres richement apanagés distribués aux maréchaux, aux ministres, les souverainetés de Neufchâtel, de Ponte-Corvo, de Bénévent, avaient été données à Berthier, Bernadotte et Talleyrand.

Au milieu de cette famille et de cette cour de rois, de princes, de ducs, de ces existences fastueuses, éclatantes de puissance et de richesse, Jérôme se présentait avec son simple grade de capitaine de vaisseau, les modestes mais honorables souvenirs de six ans passés à la mer loin de sa patrie, sans fortune personnelle, sans autres ressources qu'une modique pension et les appointements d'un officier supérieur de marine. On lui avait reproché en Amérique, à Gênes, son train et ses habitudes que les envieux qualifiaient de princières. Au fond, ce train et ces habitudes avaient consisté dans l'entretien d'un secrétaire et d'un enseigne de vaisseau qu'il appelait son lieutenant. Quant à ses prodigalités, elles n'avaient jamais dépassé quelques milliers de francs escomptés sur la bonté paternelle de l'Empereur. Qu'y avait-il à reprocher à ce passé d'exil et de sévère apprentissage, étranger aux caresses de la famille, aux jouissances, aux honneurs, en présence de

ces grandeurs inouïes, de ces fortunes royales ou de ces existences opulentes qui étaient devenues le partage de la famille impériale? L'Empereur, en revoyant Jérôme, fut touché de ce contraste. Il trouva que ce rôle d'enfant prodigue auquel son jeune frère avait été condamné pendant six ans avait assez duré et que le temps de la justice était venu pour lui. D'ailleurs il ne faudrait pas croire que ces élévations soudaines n'eussent provoqué que des marques de reconnaissance et de soumission de la part de ceux qui en étaient l'objet. L'histoire de cette époque est pleine du récit des ennuis, des contrariétés de toute espèce dont l'Empereur avait été assailli au moment où il avait effectué ce grand partage de sa propre fortune. Les gradations successives par où avaient passé les parents, les amis du conquérant, leur faisaient perdre de vue la distance qui les séparait de leur point de départ, et chaque prétention nouvelle s'appuyait sur la plus récente et la dernière faveur, considérée comme un droit acquis du moment qu'on voulait en obtenir une plus haute. Comme Eugène, Jérôme n'avait rien demandé, comme lui, il avait toujours regardé l'Empereur comme un père qui ne lui devait rien et dont il recevait les moindres faveurs avec la plus vive reconnaissance. Être près de Napoléon, le voir, le suivre aux armées, dans une position quelconque, avait toujours été le rêve de Jérôme, et il exprimait ce désir, cette ambition, avec une émotion respectueuse et vive à laquelle le cœur du héros était sensible.

Aussi l'accueil que reçut Jérôme fut-il des plus affectueux. L'Empereur le nomma tout d'abord contre-amiral; mais c'était là un dernier souvenir qui devait unir les destinées futures de Jérôme à son passé maritime; Napoléon avait sur son frère des desseins nouveaux, que les événements accomplis pendant son absence et ceux qui se préparaient au moment de son retour avaient suggérés à son génie.

Un fait immense, en dehors des changements territoriaux accomplis en Italie, dans le Tyrol et en Souabe, avait été la conséquence de la bataille d'Austerlitz et du traité de Presbourg. Tous les pays compris, d'une part, entre l'Inn, les Alpes, le Rhin et le Mein; de l'autre, entre le Mein, le Rhin et la Lippe, s'étaient détachés de l'Empire germanique pour former la Confédération du Rhin sous la protection de l'Empereur. Les membres principaux de la nouvelle Confédération étaient les rois de Bavière et de Wurtemberg, les grands-ducs de Bade, de Berg, de Hesse-Darmstadt et de Wurtzbourg. L'unité fédérative était représentée par la Diète de Francfort, sous la présidence du Prince-Archichancelier.

A cette époque, l'idée de la nationalité allemande n'était pas à beaucoup près aussi nette et aussi populaire de l'autre côté du Rhin qu'elle l'est aujourd'hui. Cette idée est relativement moderne; elle a pris naissance, il faut l'avouer, au milieu des malheurs qui ont écrasé l'Allemagne pendant l'époque impériale, malheurs dus aux fautes des cours d'Autriche et de Prusse au moins autant qu'à la domina-

tion de Napoléon. En 1806, l'Allemagne n'avait d'autres souvenirs nationaux que ceux du moyen âge; pour elle, l'histoire de son passé était celle non d'une agrégation de peuples de même famille, mais d'un certain nombre de maisons souveraines, sous les noms, les intérêts, les vicissitudes desquelles disparaissaient les destinées de trente millions d'hommes, toujours sujets et jamais citoyens.

Aussi, lorsque, après la paix de Presbourg, les accroissements territoriaux donnés sur les dépouilles de l'Autriche, en Souabe et dans le Tyrol, aux électeurs de Bavière, de Wurtemberg et de Bade, eurent constitué pour ces princes des souverainetés indépendantes et d'une importance relativement considérable; quand, sous leurs nouveaux titres de rois et de grands-ducs, ils se virent appelés à fonder des souverainetés affranchies de toute sujétion féodale vis-à-vis de l'ancien Empire germanique, ils se détachèrent sans douleur, sans secousse, de cet édifice vermoulu du moyen âge. Ce déchirement de la *grande patrie allemande*, comme on dit maintenant, accompli au profit des princes, s'effectua sans provoquer dans les populations ces regrets et ces colères nationales, qui ne manqueraient pas de faire explosion, si de nos jours un des États de la Confédération germanique brisait le pacte fédéral. Il n'y eut là à violenter personne. Il n'y eut pas de regrets par rapport à l'Allemagne; il y eut seulement des appréhensions par rapport à la France. Les États de la jeune Confédération, princes et peuples, se trouvaient très-heureux du nouvel état de choses,

pourvu que leur indépendance fût complète et que la suzeraineté ne passât pas des mains de l'Empereur d'Autriche aux mains de l'Empereur des Français. Encore cette suzeraineté protectrice l'auraient-ils volontiers supportée, pourvu qu'elle ne leur eût pas imposé de trop grands sacrifices, tant les susceptibilités nationales sommeillaient à cette époque. Il est probable que si l'enchaînement des événements eût amené pour l'Europe, à partir de 1806, une période de repos ; que si l'Empereur, au lieu d'être entraîné dans une suite de guerres, source d'inévitables souffrances pour les peuples vaincus ou alliés, avait pu abandonner l'Allemagne à elle-même, il est probable, disons-nous, que le partage de ce grand pays en trois États, Autriche, Prusse et Confédération du Rhin, aurait passé dans l'histoire avec un caractère définitif. Un équilibre européen autre que celui que nous voyons de nos jours en fût résulté ; mais tout porte à croire que le faisceau germanique, délié après le traité de Presbourg et non pas brisé, ne se serait pas reformé de lui-même.

Il était naturel que l'Empereur cherchât à unir la France, par des alliances matrimoniales, avec les trois États les plus importants de la nouvelle Confédération, c'est-à-dire avec la Bavière, le Wurtemberg et Bâle. En effet, dans le courant de 1806, il avait fait épouser au prince Eugène la fille du roi de Bavière, et à mademoiselle Stéphanie de Beauharnais, nièce de l'Impératrice Joséphine, le fils et l'héritier du grand-duc de Bade. Ces deux alliances devaient être complétées par une troisième, dont le

projet semble avoir été conçu à la même époque, mais dont la réalisation était nécessairement fort éloignée; nous voulons parler du mariage de la princesse Catherine de Wurtemberg avec Jérôme. Dès le mois de décembre 1805, quinze jours après Austerlitz, quand le général de Thiard signa à Munich les traités qui constituaient le nouvel État territorial des trois anciens électorats du sud-ouest de l'Allemagne, tout porte à croire qu'une arrière-pensée de l'Empereur, relative au mariage de son jeune frère, ne fut pas étrangère aux avantages accordés au Wurtemberg.

A l'arrivée de Jérôme, au commencement de septembre 1806, l'Empereur reconnut que son frère était disposé à sacrifier ses anciens souvenirs à ce que l'intérêt de sa famille et de son pays, et la volonté de son souverain exigeraient de lui; il le trouva formé aux devoirs d'une position nouvelle, par l'âge autant que par le rude apprentissage auquel il avait été soumis depuis six ans; en un mot, la personnalité de Jérôme était mûre pour les desseins que Napoléon avait formés sur elle. Dans ces circonstances, il ne pouvait plus être question de lui faire reprendre la mer; il fallait faire de Jérôme un prince, et le mettre sans délai en contact avec les hommes et avec les choses au milieu desquels il allait désormais remplir un rôle important. La guerre continentale prenait à chaque phase nouvelle des proportions plus gigantesques, les plus belles couronnes du monde en étaient les enjeux; il importait que Jérôme parût sur ce théâtre où ses frères l'a-

vaient précédé et où il avait à conquérir une place digne de son nom. Cette place n'était pas encore déterminée, parce que l'Europe était en transformation perpétuelle; mais il était à croire qu'elle dépasserait la plus haute ambition, pour peu que la fortune ne vînt pas interrompre la marche ascendante des destinées impériales.

Jérôme fut fait général de brigade quelques jours après son arrivée à Paris, puis grand'-croix de la Légion d'honneur; enfin, le 24 septembre 1806, l'Empereur approuva et signa un sénatus-consulte par lequel Jérôme, déclaré Prince Français, était appelé éventuellement à la succession au trône, à défaut d'héritier naturel ou adoptif de Napoléon Ier, et à l'extinction de la descendance mâle de ses frères Joseph et Louis. Nous avons inséré dans les pièces relatives au sixième livre de cet ouvrage, le texte de ce sénatus-consulte, d'où date l'établissement princier de la plus jeune des branches de la famille Bonaparte. La Constitution française de 1852, n'a fait qu'en reproduire les dispositions fondamentales.

La signature de ce sénatus-consulte fut le dernier acte de Napoléon à Paris, avant son départ pour la campagne de Prusse. Le 24 septembre au soir, l'Empereur quitta sa capitale, accompagné de l'Impératrice, qui devait le suivre jusqu'à Mayence, et de Jérôme.

Nous n'avons pas à raconter dans son ensemble la guerre de 1806 et de 1807, nous ne présenterons en détail, à nos lecteurs, que l'épisode auquel Jérôme fut mêlé, c'est-à-dire les opérations de Silésie.

Toutefois il est nécessaire de dire quelques mots des débuts de la campagne d'Iéna, pour faire bien saisir géographiquement et chronologiquement le point précis où l'histoire de l'armée de Silésie se détache de l'histoire générale de la Grande Armée.

A soixante lieues à l'est et sous le méridien de Mayence, la pointe orientale du massif de la Bohême forme un nœud de montagnes d'une grande importance stratégique, appelé le Fichtel-Gebirge. Il est l'origine de quatre bassins : au nord, le bassin de la Saale, de l'Elster et de la Mulde, affluents du Bas-Elbe ; à l'est, le bassin de l'Egger, affluent du Haut-Elbe ; au midi, le bassin du Regen, affluent du Danube ; à l'ouest, le bassin du Mein, affluent du Rhin. Ces quatre bassins correspondent aux quatre provinces allemandes appelées la Saxe, la Bohême, le Haut-Palatinat et la Franconie. De ce nœud et sur une longueur de quarante-cinq lieues du sud-est au nord-ouest, s'étend une zone montagneuse et difficile dont la première moitié porte le nom de montagnes de la Franconie, et la seconde celui de montagnes de la Thuringe. Au début de la campagne, dans les premiers jours d'octobre 1806, cette barrière naturelle séparait les deux armées ennemies. Faisant face au revers nord-est, dans presque toute son étendue, l'armée prussienne occupait un front de trente-cinq lieues, d'Eisenach à Plauen, par Gotha, Erfurth, Weimar, Iéna, Saalfeld, Gera, Schleïz. L'armée française faisait face au revers opposé, c'est-à-dire au revers sud-ouest, mais était concentrée seulement vis-à-vis des montagnes de la Franconie, lais-

sant sur la gauche les montagnes de la Thuringe. Elle occupait, dans cette position, resserrée relativement à la position plus étendue de l'armée prussienne, un front de dix-huit à vingt lieues. Elle était divisée en trois fractions, à peu près d'égale force, placées chacune à l'entrée de l'un des trois défilés qui traversent les montagnes de la Franconie et font communiquer le bassin du Mein avec celui de la Saale et de l'Elster, la Franconie avec la Saxe. Soult et Ney (4e et 6e corps) formant l'aile droite, étaient à Bayreuth, sur la route de cette ville à Hoff. Bernadotte et Davout (1er et 3e corps), Murat, réserve de cavalerie, et la garde formant le centre, étaient à Cronach, en face du défilé de Lobenstein. Lannes et Augereau (5e et 7e corps), formant la gauche, étaient à Cobourg. Il ne fallait pas plus d'une journée à ces trois colonnes pour traverser le massif montueux et entrer dans le pays plus ouvert qui forme le bassin de la Haute-Saale ; l'infanterie de cette incomparable armée pouvant faire une marche de dix lieues et livrer un combat entre le lever et le coucher du soleil.

Telles étaient la composition et la situation de la Grande Armée, indépendamment des grandes réserves rassemblées sur le Rhin et en Westphalie sous les ordres du roi Louis, des maréchaux Brune et Mortier. Seulement, l'Empereur avait résolu d'adjoindre directement, à l'armée chargée sous ses ordres de la campagne de Prusse, trois divisions prises sur le contingent que la Confédération du Rhin devait lui fournir. Ce contingent avait été mis sur le pied de guerre ; une partie concentrée sous Braunau gardait

la ligne de l'Inn, dans l'éventualité d'une rupture avec l'Autriche; une autre avait été échelonnée tout le long du Mein, pour le service des communications de la Grande Armée avec Mayence, l'escorte des convois, la conduite des prisonniers, etc. Enfin, deux divisions bavaroises et une division wurtembergeoise furent désignées pour rejoindre les corps français qui allaient passer les montagnes de la Franconie et entrer dans les provinces saxonnes envahies par les Prussiens.

Les deux divisions bavaroises désignées furent les 1re et 2e de l'armée bavaroise. La 1re, commandée par le général de Deroy, était forte de sept mille fantassins, de huit cents cavaliers et douze pièces d'artillerie. La 2e division, celle du général de Wrède, remplacé temporairement pour cause de maladie par le général Mezzanelli, comptait cinq mille cinq cents fantassins, sept cents cavaliers, dix-huit pièces de canon.

La division wurtembergeoise, commandée par le baron de Seckendorf, présentait sept mille fantassins et douze cents chevaux.

L'Empereur, après s'être arrêté quelques heures à Mayence, y avait quitté l'Impératrice et s'était dirigé sur Wurtzbourg accompagné de Jérôme. Il resta plusieurs jours dans cette ville, occupé de soins tout à la fois politiques et militaires. Il donna les derniers ordres relatifs à la concentration de l'armée, de manière qu'elle pût commencer son mouvement le jour où il la rejoindrait de sa personne. Ce fut à Wurtzbourg que les princes de la Confédération du Rhin

vinrent lui présenter leurs hommages, régler avec ce souverain arbitre les questions litigieuses que le partage des dépouilles de l'Autriche avait fait naître entre eux, enfin recevoir ses dernières instructions relativement aux contingents fédéraux. Il est à présumer que, dès le séjour de Wurtzbourg, l'Empereur avait arrêté dans sa pensée de réunir en un seul corps les trois divisions bavaroises et wurtembergeoises, et d'en donner le commandement à Jérôme, bien que sa résolution à cet égard ne se soit manifestée que par des actes isolés et successifs, et que, parmi la série des ordres de l'état-major général, depuis le commencement d'octobre jusqu'aux premiers jours de novembre, on ne trouve pas une constitution régulière et définitive de l'armée des alliés. Ce qui est certain, c'est que l'Empereur promit au roi de Bavière que les troupes bavaroises ne seraient plus sous le commandement de Bernadotte, comme elles l'avaient été pendant la campagne de 1805. Ce commandement n'avait pas réussi et le général avait été aussi mécontent de ses soldats que les soldats l'avaient été de leur général. Des deux côtés, on avait protesté par avance contre un nouveau rapprochement rendu impossible. Quant au roi de Wurtemberg, l'Empereur lui présenta son jeune frère, auquel une entente secrète entre les deux souverains réservait la main de la princesse Catherine. Il fut convenu que l'on différerait cette union jusqu'à l'année suivante. L'Empereur voulait que cet acte politique eût un grand éclat, que son frère eût plus à donner qu'il n'aurait à recevoir, et

que la position de Jérôme au moment de son mariage, fût si élevée, qu'elle donnât à l'Europe un exemple de ce que les rois et les peuples pouvaient espérer, quand ils auraient mérité l'honneur d'une alliance de famille avec la France. Pour cela, il fallait que Jérôme eût paru quelque temps aux côtés de son frère, à la tête de ses armées, et que les peuples se fussent accoutumés à voir un prince, et un prince puissant, dans le jeune officier de marine qui leur était naguère inconnu.

Les projets de l'Empereur sur Jérôme ne pouvaient prendre une forme arrêtée et précise qu'à l'issue des événements de guerre qui se préparaient et qui allaient changer l'état territorial de l'Europe. Sans doute, au commencement d'octobre 1806, Napoléon entrevoyait déjà la possibilité de donner un jour en dot à son frère une couronne et de fonder en Allemagne une royauté nouvelle aux dépens de la Prusse et de ce prince de Hesse qui trompait tous les partis ; mais quelque grand que fût son génie, quelque certaines que fussent ses combinaisons, il lui était impossible de prévoir comment et quand il réaliserait ces profondes conceptions. Leur succès dépendait de l'attitude, de la conduite de Jérôme ; il dépendait surtout de l'issue de cette guerre terrible que Napoléon prévoyait ne devoir s'arrêter que sur le Niémen, et des négociations qui en seraient la suite, négociations d'une étendue et d'une importance incalculables. Toujours est-il que le projet d'alliance matrimoniale avec le Wurtemberg, celui d'un établissement à créer en Allemagne au profit de Jérôme,

se liaient, dans la pensée de l'Empereur, à la formation du contingent allemand en un seul corps placé sous les ordres de Jérôme, prenant rang dans la Grande Armée, partageant ses dangers, ses fatigues et sa gloire.

Quant à la part que l'Empereur réservait à ce corps dans les événements militaires de la campagne, elle dépendait uniquement de la tournure que prendrait la guerre. Nous allons sommairement indiquer comment les phases successives de la guerre de Prusse amenèrent les divisions bavaroises et wurtembergeoises, des bords de l'Inn et des bords du Necker sur ceux de l'Oder, comment elles y furent réunies pour la première fois sous un seul commandement, comment elles formèrent l'armée des alliés avant de former le 9e corps et reçurent la mission de faire la conquête des places de la Silésie.

Le 7 octobre 1806, l'Empereur coucha à Cronach. Le 7 au soir, l'ordre fut donné de se mettre en marche le lendemain matin à la pointe du jour. L'Empereur, ordonna à Jérôme de rester à Cronach pour attendre l'arrivée de la division de Wrède.

L'armée française était restée quatre jours concentrée dans ses positions avant de recevoir l'ordre de se porter en avant. Le contingent allemand ne fit pas partie de cette concentration primitive. D'après les ordres émanés du grand quartier-général, les deux divisions bavaroises et la division wurtembergeoise, parties de Munich, des bords de l'Inn et d'Ellwangen, n'arrivèrent à Bayreuth que successivement; la division de Wrède le 9 octobre, la division de Deroy le 21 octo-

bre, la division de Seckendorf le 29 octobre. Si l'armée française, à partir du 8, avait continué à marcher parallèlement à elle-même et droit devant elle, le contingent allemand aurait formé derrière son aile droite, une sorte de réserve échelonnée. Mais l'admirable manœuvre qui aboutit à la bataille d'Iéna ayant fait exécuter à toute l'armée française un grand mouvement de conversion à gauche, pour pousser l'armée prussienne au nord et la couper de l'Elbe, les divisions allemandes, à mesure qu'elles se présentèrent au débouché des défilés de la Franconie, se trouvèrent complétement séparées des corps français, et tout à fait hors de la sphère de leur action. Or, la combinaison stratégique par suite de laquelle les Prussiens avaient été, après Iéna, rejetés sur le Bas-Elbe, ayant dégagé la Saxe envahie par les troupes de Frédéric au commencement de la campagne, et les divisions allemandes n'étant plus nécessaires à la Grande Armée, l'Empereur les dirigea sur Dresde. Cette occupation de la Saxe était indispensable au point de vue politique comme au point de vue militaire. Il fallait détacher ce royaume de l'alliance prussienne, et utiliser toutes ses ressources au profit de l'armée française. Telle fut la première mission du contingent allemand. Quand l'Empereur eut franchi l'Elbe, dépassé Berlin, et fut arrivé sur l'Oder, il appela sur ce fleuve les trois divisions alliées. Elles se trouvèrent ainsi réunies à Crossen, à la pointe septentrionale de la Silésie, le 8 novembre 1806, formant l'extrême droite de la Grande Armée dont l'Oder était devenu la base d'opé-

ration. Ce fut alors que l'Empereur, se portant sur la Vistule et se trouvant obligé de laisser en arrière et à droite de sa nouvelle base, la Silésie avec ses places fortes et son corps d'occupation prussien, donna l'ordre à Jérôme de prendre le commandement du contingent allemand et de conquérir cette province, tandis que lui-même irait opérer contre les Russes et les débris prussiens à l'extrême nord, jusque sous les murs de Kœnigsberg et sur les bords du Niémen.

Commençons maintenant notre récit à partir du moment où la division de Wrède parut sur le théâtre des opérations et passa sous le commandement du prince Jérôme.

Le 5 octobre, une dépêche du prince de Neuchâtel, adressée au général comte Mezzanelli, commandant la 2e division bavaroise (1), lui ordonnait de se porter de Nuremberg sur Bayreuth et de là sur Culmbach pour investir et sommer le fort de Plassemburg. « Votre langage, ajoutait Berthier dans « sa lettre, doit être celui-ci : Que nous occupons « le pays de Bayreuth pour appuyer notre droite « et protéger le territoire de la Confédération du « Rhin, menacé par l'invasion de la Saxe par les « Prussiens. Si Culmbach (2) refuse de se rendre

(1) Le lieutenant-général baron de Wrède, commandant cette division, malade à Munich, écrivit à l'Empereur pour lui exprimer son chagrin de ne pouvoir se mettre à la tête de ses troupes. Sa division, que nous continuerons cependant à appeler de son nom, fut commandée par le général-major comte Mezzanelli, chef de la 1re brigade.

(2) Culmbach était dominé par un petit fort nommé Plassemburg ; c'est ce fort dont il est question ici.

« après sommation, après avoir jeté quelques obus « et boulets dans la place, vous en ferez faire le blo- « cus par le nombre de troupes nécessaire, et vous « vous tiendrez prêt à marcher avec le reste de vo- « tre division. »

La division arriva le 9 à Bayreuth distant de Culmbach de quatre lieues, et se présenta le lendemain 10, devant le fort de Plassemburg, qu'elle investit. Le même jour, le prince Jérôme arriva à Culmbach, fut reçu par un des régiments de cavalerie de la division bavaroise, et établit son quartier-général à une demi-lieue du fort. Il s'était séparé le 8, de l'Empereur, à Cronach, avait assisté pendant les journées du 8 et du 9 au passage de la garde impériale dans cette ville, et s'était porté le 10 au devant des troupes bavaroises dont l'Empereur lui donnait le commandement.

La place fut immédiatement sommée de se rendre et reconnue par un officier du génie.

Le commandant de Plassemburg était le général d'Uttenhoffen. La garnison, forte de sept cent cinquante hommes, dont six cents de troupes de ligne et cent cinquante invalides, paraissait vouloir se défendre. Le fort, abondamment pourvu de vivres, pouvait soutenir un long blocus. La sommation resta sans effet, le commandant répondit qu'il était décidé à résister.

Le fort, élevé sur la rive droite et non loin des sources du Mein, au-dessus de la petite ville de Culmbach, qu'il dominait complétement, commandait la route de Bayreuth à Hoff. Il se trouvait, par sa posi-

tion, un peu en dehors des lignes d'opérations de la Grande Armée, puisque les corps des maréchaux Soult et Ney, formant la droite, étaient passés un peu à droite pour se porter en Saxe par Bayreuth et Hoff, mais il n'en avait pas moins une importance assez grande pour qu'il fût indispensable de s'en rendre maître. On ne pouvait laisser près du flanc droit de l'armée, à l'entrée des défilés des montagnes, un poste dangereux qui gênait les communications par Hoff. Petit, mais parfaitement situé, très-bien fourni de vivres, ce fort, bâti sur un plateau étranglé, élevé de cent soixante mètres au-dessus de la vallée, était fermé par d'anciennes et épaisses murailles en bon état. Derrière les murs existaient des corps de bâtiments parallèles, et au centre, un grand édifice ayant la forme d'un carré-long. Quelques tours saillantes flanquaient de longues parties droites ou courtines d'une élévation de dix à douze mètres au-dessus du sol. Dans les deux demi-tours ou cavaliers faisant face à la ville de Culmbach, on avait ouvert plusieurs embrasures garnies de pièces de gros calibre enfilant les routes, les prenant d'écharpe et rendant assez périlleux le passage des troupes sur la route de Bayreuth. Le talus de gauche de la montagne, du côté opposé au Mein, étant accessible, et les murs n'ayant pas une élévation trop considérable, il n'était pas impossible d'enlever la place par une escalade hardie. Mais pour un pareil coup de main, il eût fallu des troupes sur lesquelles on pût entièrement compter. Le prince ne savait pas encore ce qu'on pouvait demander aux soldats étrangers qui

entraient dans nos rangs. Il eût été fâcheux de marquer le début de la campagne par un insuccès. D'autre part, cette petite place ne valait ni le temps, ni les hommes que l'on eût perdus en l'attaquant régulièrement. Jérôme prit donc le parti de la masquer, en laissant sous ses murs un de ses régiments, le 13e de ligne bavarois, et de continuer son mouvement à la suite de la Grande Armée (1).

Le 11 au matin, Jérôme passa ses troupes en revue sur le chemin de Culmbach à Cronach, et les porta sur Lobenstein. Au moment où une partie de la cavalerie passa sous le fort, elle eut quelques hommes emportés par le canon de la place. Le même jour, la division logea à Cronach; le lendemain 12, à Steinwisen, et le surlendemain 13, elle coucha à Lobenstein.

En plaçant son jeune frère à la tête des Bavarois, l'Empereur lui avait donné pour chef d'état-major le général de division Hédouville, officier brave, prudent, ponctuel, propre au besoin à donner un bon conseil, et capable de bien diriger le service de l'état-major général. Il était fort apprécié du Prince, auprès de qui il se trouvait déjà en qualité de chambellan.

Le prince Jérôme, bien qu'il mît beaucoup d'ar-

(1) Le fort de Plassemburg résista jusqu'au milieu de novembre. A cette époque, l'Empereur, fatigué de voir que ce blocus se prolongeait aussi longtemps, ordonna au général Legrand d'envoyer, de Cronach, de l'artillerie de siége pour le réduire. Une batterie de vingt-deux bouches à feu de gros calibre fut élevée. Le commandant, jugeant toute défense désormais inutile, capitula, et la garnison fut faite prisonnière de guerre.

deur à exercer son premier commandement, n'entendait pas sans une vive impatience le bruit des combats qui se livraient sur la Saale, à quelques lieues de lui, et qui allaient indubitablement se terminer par une bataille générale. Dans chacune de ses lettres, il suppliait l'Empereur de le rapprocher de sa personne et de ne pas le tenir éloigné du champ de bataille. « Quant à moi, Sire, » écrivait-il, en rendant compte de ses premiers actes et de sa marche sur Lobenstein, « quant à moi, Votre Majesté « sait mieux que personne que ce dont j'ai le plus « besoin, c'est d'acquérir de la gloire. Combien ne « serais-je pas à plaindre si, au retour de cette cam« pagne, je ne pouvais dire autre chose sinon : j'ai « commandé les Bavarois et je suis resté à l'arrière« garde? » Napoléon, cédant à ses instances, prescrivit à Berthier d'envoyer l'ordre à son frère de laisser le commandement momentané de la division bavaroise à son chef d'état-major, et de se hâter de rejoindre le quartier impérial avec sa cavalerie légère. Le Prince, parti le 14 au matin, ne joignit son frère sur le champ de bataille d'Iéna qu'au moment où la victoire venait d'être décidée, et accompagna l'Empereur jusqu'à Berlin.

La division de Wrède, cependant, avait continué son mouvement. Le 14, elle prit position à Schleiz, sur le terrain même où, cinq jours auparavant, le grand-duc de Berg, à la tête d'une brigade de cavalerie légère, avait inauguré la campagne en culbutant une division prussienne aux ordres du général Tauenzien.

Le major-général avait expédié le 12, à la division de Wurtemberg en station à Ellwangen, l'ordre d'en partir pour se rendre à Bayreuth, et le lendemain 13, à la division bavaroise de Deroy, celui d'opérer aussi son mouvement sur le même point. Ces deux divisions devaient trouver de nouveaux ordres à leur arrivée à Bayreuth ; le général Legrand était chargé de cantonner et de faire vivre ses troupes et aussi la division badoise, qui marchait également sur le territoire d'Anspach, mais n'était pas destinée à faire partie du corps du prince Jérôme. Le général de Deroy devait faire relever par les troupes de sa division le 13e de ligne, occupé au blocus de Plassemburg, et diriger ce régiment sur la division de Wrède, dont il faisait partie. Sa division avait aussi ordre d'occuper Hoff et les autres débouchés de la Saxe.

Le général Mezzanelli resta trois jours à Schleiz, puis il se mit en route pour Platten (Saxe) où il arriva le 18 avec ses troupes. Il les cantonna dans la ville et les environs, de manière à tenir les routes de Schleiz et de Hoff sur Dresde et la vallée de l'Elbe. La 2e division bavaroise se trouva ainsi couvrir la droite de la Grande Armée, alors en pleine marche, partie sur Berlin, partie sur Magdebourg. Les Bavarois ne devaient par rester longtemps sur la frontière sud de la Saxe. L'Empereur, décidé, pour punir ce pays de l'appui qu'il avait donné à la Prusse, à l'occuper immédiatement, dirigea sur l'Elbe les divisions destinées au corps d'armée de son frère.

L'Électeur de Saxe se trouvait en ce moment, vis-à-vis de la France, dans une très-fausse position. Contraint en quelque sorte de joindre ses troupes à celles de la Prusse et de laisser envahir ses États par les armées du roi Frédéric-Guillaume, il avait en vain réclamé une neutralité qu'on lui avait refusée, et avait vu avec douleur ses soldats moissonnés sur le champ de bataille d'Iéna. L'Empereur, par un procédé noble et généreux auquel n'était pas étrangère une arrière-pensée politique, avait rendu la liberté aux Saxons prisonniers et fait sentir à ces alliés de la Prusse qu'ils ne pouvaient avoir de plus grand intérêt que celui de rechercher l'amitié de la France. L'Électeur s'était empressé de faire auprès de Napoléon des démarches sur le succès desquelles il était encore incertain ; il se trouvait donc dans une situation d'autant plus délicate qu'il ne pouvait être considéré ni comme ami ni comme ennemi. Il vit avec inquiétude les troupes alliées arriver dans sa capitale et se montra d'abord de fort mauvaise humeur ; mais il se décida bientôt à les recevoir et à les traiter convenablement. Il assista même, du balcon de son palais, à leur défilé dans la ville.

Quelque intérêt qu'eût Napoléon à se concilier la Saxe et quelque compensation qu'il eût le projet de lui donner en échange de son concours et de son alliance effectifs, ses ménagements ne pouvaient pas aller jusqu'à laisser entre des mains qui étaient, la veille encore, des mains ennemies, les magnifiques ressources de l'arsenal de Dresde. Il donna des ordres pour que tout le matériel qu'il renfermait fût réuni

au matériel de l'armée aussitôt que la division de Wrède aurait paru dans cette place.

Cette opération, bien que légitimée par les lois de la guerre, était délicate. M. de Thiard, chambellan de l'Empereur et attaché à son état-major, et le colonel d'artillerie Doguereau, furent chargés de ce soin. Le premier, parti avec le titre de commandant de la place de Dresde, se présenta le 24 octobre devant l'Électeur. Assèz mal accueilli par ce prince, il s'entendit avec le général Hédouville, qui venait d'arriver, précédant la division bavaroise, et le lendemain 25, lorsque les troupes entrèrent, les postes désignés furent occupés par elles sans obstacles.

Le 26, les Bavarois prirent possession de l'arsenal au nom de l'Empereur. L'Électeur ayant seulement témoigné le désir de se réserver un très-beau cabinet rempli d'armes de luxe, on s'empressa d'en référer à Napoléon, qui prescrivit de faire à cet égard ce que désirait le prince.

La division resta cinq jours, partie à Dresde, partie cantonnée dans les villages environnants; mais elle donna lieu à de nombreuses plaintes. Les Bavarois étaient fort enclins aux réquisitions forcées et au pillage. Ainsi qu'on le verra dans la suite, le prince Jérôme eut beaucoup de peine à faire renoncer les troupes et même les généraux qui les commandaient à ces habitudes déplorables. Les plaintes furent telles à Dresde et surtout aux environs, que M. de Thiard en écrivit au major-général en termes qui ne furent pas du tout approuvés par l'Empereur. Ce dernier n'approuva pas non plus le

refus fait par le commandant de Dresde de fournir à la division de Wrède les effets d'habillement et les chaussures dont les Bavarois avaient besoin. Toutefois, comme il n'ignorait pas la tendance des alliés à prendre partout où ils passaient, il crut devoir éviter à l'Électeur un plus long séjour de tels hôtes. Il fit prescrire au général Mezzanelli de quitter Dresde le 30 pour se porter sur Crossen, et aux divisions de Deroy et de Seckendorf, qui suivaient la première, de ne pas s'arrêter dans cette capitale de la Saxe.

La 1re division bavaroise, général de Deroy, et la division wurtembergeoise, général de Seckendorf, avaient, comme nous l'avons dit plus haut, reçu l'ordre de se mettre en marche pour Bayreuth et Culmbach.

La division de Deroy, arrivée à Bayreuth et à Culmbach le 21 octobre, continua son mouvement sur Dresde par Plauen, après avoir relevé par le bataillon de Vorcheind le 13e de ligne de la division de Wrède, chargé du blocus du fort de Plassemburg. Le 13e de ligne rejoignit sa division.

Le général de Deroy arriva dans la capitale de la Saxe le 2 novembre, trois jours après le départ de la division de Wrède, et continua dès le lendemain sa marche sur Crossen.

La division wurtembergeoise, également en route d'Ellwangen, entra à Dresde le 3 novembre.

Cette division ne resta, comme celle du général de Deroy, qu'un seul jour à Dresde. Beaucoup mieux disciplinée que la division bavaroise, elle ne donna

lieu à aucune plainte. Le 4 novembre, elle se mit en marche sur Crossen.

Ce fut le 8 novembre que la concentration à Crossen des trois divisions allemandes fut complétement effectuée. La division de Wrède y était arrivée le 4, la division Deroy le 7, la division de Seckendorf le 8.

A partir de ce moment, ces troupes furent constituées en un corps distinct qui prit le nom d'armée des alliés.

Le prince Jérôme, resté à Berlin (1) avec l'Empereur jusqu'au 3 novembre, arriva le 5 à Crossen où il établit son quartier-général. Son premier soin fut de retirer des trois divisions allemandes les sept ré-

(1) Au séjour du prince Jérôme à Berlin, se rattache l'anecdote célèbre de la princesse de Hatzfeld. On sait que le prince de Hatzfeld, chef de la municipalité de Berlin, ayant conservé ces fonctions lors de l'occupation française, avait promis de s'abstenir de tout acte politique, de toute relation avec le gouvernement prussien, transporté en ce moment à la suite des débris de l'armée, au delà de la Vistule. Une lettre des plus compromettantes, qu'il adressait au roi, fut interceptée. L'Empereur, décidé à faire un exemple, rassembla un conseil de guerre. Les juges n'attendaient que la lettre fatale, encore entre les mains de l'Empereur, pour prononcer une sentence dont l'exécution n'était pas douteuse. La princesse de Hatzfeld se présente désespérée au palais. Personne n'ose la mener à l'Empereur qui, par les ordres les plus sévères, a prémuni sa propre faiblesse contre toute surprise de ce genre. Folle de douleur, elle rencontre enfin Jérôme et implore son appui. Le jeune prince s'efforce de la calmer, puis, lui donnant son bras, la mène droit à l'appartement de l'Empereur. Duroc, effrayé, n'ose l'introduire; Jérôme insiste ; ils conviennent d'attendre avec la princesse la sortie de Napoléon. Au moment où l'Empereur paraît à la porte de son cabinet, la princesse de Hatzfeld, soutenue par le prince Jérôme et Duroc, se jette à ses pieds en implorant la grâce de son mari. Tout le monde sait avec quelle grandeur d'âme et quelle noblesse de procédés elle fut accordée. Cette aventure était une de celles qui avaient le plus impressionné le Prince dans le cours de sa longue vie, et il aimait à en rappeler le souvenir, comme étant celui d'une bonne action.

giments de cavalerie qui en faisaient partie, et d'en former trois brigades qui furent données au général-major bavarois Mezzanelli, aux généraux de brigade français Montbrun et Lefebvre-Desnoëttes.

Le général Montbrun, le même qui trouva une mort si glorieuse dans la grande redoute de la Moskowa, en 1812, jouissait déjà d'une grande réputation comme officier de cavalerie. Berthier, en l'envoyant au prince Jérôme, lui écrivait : « C'est « un excellent officier de cavalerie légère, et Votre « Altesse peut lui confier une des colonnes qui iront « investir Glogau. »

Quant au général Lefebvre-Desnoëttes, destiné à une carrière plus longue et non moins illustre, l'Empereur l'avait attaché à la personne de son jeune frère comme aide de camp, n'ayant pu trouver pour cette position de confiance un homme plus aimé et plus estimé de l'armée.

Par suite de ces dispositions, l'armée des alliés présentait la composition suivante :

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

Commandant en chef, S. A. I. le prince Jérôme.

Aides de camp : général Lefebvre-Desnoëttes.
— colonel Morio.
— chef de bataillon de Meyronnet.
— chef de bataillon de Salha.
— lieutenant-colonel Schoufeld.
— major Gaswertem.

Chef d'état-major, général de division Hédouville, sénateur.

1re DIVISION BAVAROISE.

Commandant la division, lieutenant-général de Deroy.

1re *brigade.*— Général Siebein.

1er de ligne	1,400	3,550 hom.
10e —	1,300	
6e bataillon léger . .	450	
Bataillon de Braun. .	400	

2e *brigade.* — Général Raglowitch.

4e de ligne	1,500	3,100
5e —	1,600	
		6,650

12 pièces de canon.

2e DIVISION BAVAROISE.

Commandant la division, général-major Minucci (remplaçant M. de Wrède).

1re *brigade.* — Général Mezzanelli (remplacé par le plus ancien colonel, étant à la brigade de cavalerie.)

2e de ligne.	1,300	2,900
13e —	1,100	
3e bataillon léger . .	500	

2e *brigade.* — Général Minucci (remplacé par le plus ancien colonel).

3e de ligne.	1,200	2,400
7e —	650	
4e bataillon léger . .	550	
		5,300

18 pièces de canon.

DIVISION WURTEMBERGEOISE.

Commandant, général de Seckendorf.

1re *brigade.* — Lilienberg.

Régim. prince royal.	800	2,400
— de Seckendorf.	800	
— de Lilienberg.	800	

2e *brigade.* — Général de Schrœder.

Rég. prince Guillaume.	800	1,600
Rég. de Schrœder . .	800	

Brigade légère. — Colonel de Neubronn.

1er bat. de chasseurs.	700	2,800
2e —	700	
1er bataillon léger . .	700	
2e — . .	700	
		6,800

12 pièces de canon.

1re *brigade de cavalerie.* — Général-major Mezzanelli.

1er dragons bavarois	430
2e chevau-légers bavarois	350

2e *brigade de cavalerie.* — Général de Montbrun.

1er chevau-légers de Wurtemberg	450
2e — —	450
1er chasseurs	400

3e *brigade de cavalerie.* — Général Lefebvre-Desnoëttes.

2e dragons bavarois	300
3e chevau-légers bavarois	400

Le prince Jérôme, en se rendant de Berlin à Crossen, s'était arrêté le 4 à Francfort-sur-l'Oder et avait vu le maréchal Davout; c'est à ce maréchal que le commandement des deux corps devait appartenir.

On avait eu, dans la campagne précédente, beaucoup de peine à obtenir des Wurtembergeois, et surtout des Bavarois, qu'ils se gardassent militairement. Le service si important des avant-postes et celui des grand'gardes étaient faits avec négligence. Le commandant en chef ne l'ignorait pas, et, l'eût-il ignoré, deux jours après son arrivée à Crossen, il lui eût été difficile de n'être pas fixé à cet égard. Voulant faire cesser ce fâcheux état de choses, il mit à l'ordre du jour une première fois, le 8 : « Hier, les détache-

« ments d'infanterie et de cavalerie bavaroises sortis « de Crossen sur la route de Glogau et devant cou- « vrir le quartier-général de Son Altesse Impériale, « ont été trouvés sans postes extérieurs et dans l'é- « tat de troupes qui sont en garnison. La garde qui « était à la porte de la ville n'a pas même reconnu « une patrouille qui s'y est présentée. Les comman- « dants de ces détachements et celui de la garde de « la porte seront mis aux arrêts jusqu'à nouvel or- « dre. Son Altesse Impériale recommande aux gé- « néraux, aux officiers d'état-major et aux chefs de « corps de faire de fréquentes tournées dans leurs « postes, pour s'assurer que les bivouacs et canton- « nements se gardent militairement. »

Le 10, un nouvel ordre disait : « Malgré l'ordre « du 8, dans la nuit du 9 au 10, les avant-postes « placés pour la garde du quartier-général sont tom- « bés dans la même faute. Les vedettes ne deman- « dent pas le mot de ralliement, la garde ne prend « pas les armes pour reconnaître, l'officier ne de- « mande pas le mot d'ordre. Ils restent couchés dans « les corps-de-garde, ne font pas le moindre mouve- « ment en voyant des officiers étrangers. Les deux « officiers qui commandaient les deux grand'gar- « des seront mis aux arrêts jusqu'à nouvel ordre, « et *à l'avenir les officiers seront envoyés sur les* « *derrières de l'armée et privés de l'honneur de* « *faire la campagne; les hommes de troupes seront* « *punis avec toute la rigueur des lois militaires.* »

Un autre souci restait au prince Jérôme; c'était de trouver un moyen pour faire cesser ces réquisitions

partielles qui minent les ressources d'une armée en détruisant la confiance des habitants.

Par un ordre du jour, il défendait toute réquisition frappée sans qu'il l'eût prescrit, et terminait ainsi : « Tous les officiers supérieurs, ou autres, qui se per- « mettraient de contrevenir au présent ordre, seront « punis très-sévèrement ou jugés par des commis- « sions militaires, suivant l'exigence du cas. Les gé- « néraux commandant les divisions, et le colonel « Stengel, commandant le quartier-général, veil- « leront continuellement à l'exécution du présent « ordre. »

Malheureusement, le Prince, tout en prenant ces mesures, n'ignorait pas que les réquisitions étaient presque toujours faites par ceux-mêmes appelés à les empêcher, et il ne se dissimulait nullement les difficultés que rencontreraient ses bonnes intentions. Il lui arriva souvent de forcer des officiers-généraux à restituer aux populations le montant de ces impositions arbitraires, tout en indemnisant les coupables de ses propres deniers, tant étaient puissantes et invétérées ces habitudes déplorables.

Au moment où la campagne de Silésie va s'ouvrir, il convient de donner une idée de la constitution politique et militaire de cette province, d'en faire ressortir les ressources, afin que le lecteur soit à même d'apprécier et les difficultés que présentait sa conquête et les avantages que l'Empereur se proposait d'en tirer.

La Silésie est comprise entre les 50e et 52e degrés de latitude; mais la température est plus froide que

ne semble l'indiquer sa position géographique. Bornée, au nord et à l'est, par la Nouvelle-Marche et les plaines de la Pologne ; au sud, par la Galicie et les monts Karpathes ; à l'ouest, vers les frontières de la Bohême, par une chaîne de montagnes qui se joignent aux Karpathes à Jablunka, par la Bohême et la Lusace, la Silésie offrait, dans son aspect comme dans ses productions, une variété que souvent on cherche en vain dans une contrée beaucoup plus étendue, car elle n'avait guère que mille neuf cents lieues carrées de superficie.

En y comprenant le comté de Glatz et une petite partie de la Pologne prussienne, divisée en deux cercles, réunis en 1796 au département de Breslau et peuplés de trente mille âmes, la Silésie contenait en 1806, plus de deux millions d'habitants, tandis qu'on en comptait à peine onze cent mille lorsqu'elle passa sous le gouvernement de Frédéric II. Ce résultat, obtenu en moins de soixante années, était la conséquence des sages mesures adoptées par ce grand roi. Ainsi, Frédéric, dès qu'il l'eut acquise par ses victoires, défendit sévèrement toute émigration, y laissa subsister une grande tolérance religieuse, accueillit, rechercha même les étrangers, leur distribua des terres, leur fit construire des habitations, et créa de cette manière plus de quarante colonies. En outre, il fit dessécher une grande partie des marais et convertir en terres labourables une vaste étendue de forêts. On vit alors se développer en très-peu de temps une activité manufacturière des plus grandes, et tandis que la population prenait un

accroissement considérable, que le sol produisait en abondance les denrées agricoles, le commerce acquérait une importance qui rendit bientôt cette province une des plus riches de la monarchie prussienne.

Sans entrer dans de grands détails sur les ressources de toute espèce de la Silésie, nous en donnerons cependant un exposé rapide.

En 1806, l'exploitation de ses mines d'arsenic, à Goldner-Esel près de Reichenstein, celles de cobalt à Querbach, de calamine aux environs de Tarnowitz, de plomb à Tarnowitz, de fer dans la Basse-Silésie, de cuivre à Kupferberg, d'argent à Tarnowitz, occupait six cents ouvriers. On trouvait dans le comté de Glatz et dans la Haute-Silésie, des mines de charbon d'une grande abondance ; en outre, on comptait dans la province deux cents fours à chaux, vingt-quatre verreries, une manufacture de faïence et des fabriques de porcelaines.

Le rapport de l'étendue de la Silésie à sa population, donnait mille soixante-dix hommes par lieue carrée, et cette proportion fait naître de prime-abord une idée favorable de la culture qui pourvoit aux besoins d'un tel nombre d'habitants, surtout si l'on observe que plus d'un tiers de la surface du sol était couvert de forêts, et que les marais et les parties stériles des montagnes enlevaient un terrain considérable à l'agriculture. Néanmoins, l'abondance des récoltes était due plutôt à la nature du sol qu'à l'intelligence du laboureur.

La province était d'une grande fertilité, non-seulement en grains de toute espèce, mais encore en

légumes et en pommes de terre d'une excellente qualité. La majeure partie de ces denrées était consommée sur place, et les principaux éléments commerciaux du pays consistaient en lin, tabac, garance, betterave, en vin converti en vinaigre.

Le roi était, en 1806, propriétaire de presque toutes les forêts de la province, composées en général d'arbres résineux et distribués avec tant d'inégalité entre la Haute et la Basse-Silésie, que celle-ci recevait de la première, par le cours de l'Oder, la majeure partie de son bois de consommation. Une énorme quantité était absorbée par le blanchissage de ses toiles très-renommées.

La toile, les draps, les étoffes de coton et les cuirs étaient, et sont encore, les quatre principaux articles manufacturés sur lesquels repose le commerce de la province.

La filature de lin occupait des cantons entiers, et Frédéric II encouragea tellement ce travail, qu'il y exerça ses soldats et exigea que tout valet de ferme sût filer avant d'obtenir la permission de se marier, singuliers principes d'économie politique, bien dignes d'une administration civile dont l'idéal était de ressembler à l'administration d'un régiment! Le lin, filé au fuseau, était cependant d'une finesse extrême. Plusieurs milliers d'ouvriers étaient employés à rassembler, rassortir et vendre ce lin ; il passait ensuite par les mains de trente mille tisserands. Deux cents blanchisseries, établies dans les montagnes d'où coulent les eaux les plus pures, employaient également un grand nombre de bras. C'est encore au

génie de Frédéric II que la Silésie devait l'avantage de tisser elle-même ses laines. Ce prince força les femmes, les enfants et les pauvres à s'occuper de filature. Le résultat de ces soins fut la mise en activité de cinq mille métiers et l'occupation de quatorze mille ouvriers en drap dans les villes de Breslau, Grünberg, Liegnitz, Lüben et Neurode ; deux mille deux cent trente-sept métiers à étoffe de coton, soixante-douze imprimeries, un atelier de teinture étaient établis à Breslau en 1806. Le travail des cuirs occupait mille ouvriers, celui des étoffes de soie trois mille.

La Nouvelle-Marche, les autres provinces de la monarchie prussienne, l'Angleterre, la Pologne, la Russie, fournissaient à la Silésie un vaste débouché au moyen de l'Oder, qui communiquait par des canaux avec l'Elbe et Hambourg.

Au milieu des forêts et des montagnes se trouvaient d'excellents pâturages, nourrissant beaucoup de chevaux et de nombreux troupeaux, insuffisants néanmoins pour les besoins de la province. Les chevaux propres à la selle se tiraient, en 1806, de la Hongrie et de la Pologne, ainsi que les bœufs et autres animaux pour la consommation. La Silésie avait, à cette époque, deux cent mille chevaux, sept cent mille têtes de bétail et deux millions de bêtes à laine.

On doit comprendre, après cet exposé, combien Napoléon, dès qu'il eut battu l'armée de Frédéric-Guillaume à Iéna et à Auerstaedt, devait désirer se rendre maître d'une contrée aussi riche et pouvant

offrir autant de ressources pour alimenter la guerre.

Le grand Frédéric, après avoir conquis la Silésie, n'avait assimilé l'administration de cette province à aucune de celle des autres parties de ses États. Il l'avait composée d'un ministre dirigeant (1), qui ne rendait compte qu'au Roi seul ; de deux Chambres, dites de guerre et des domaines, siégeant à Breslau et à Glogau, ayant, la première, vingt membres, la seconde, douze ; de dix conseillers assez improprement appelés de guerre, chargés chacun de la surveillance d'un certain nombre de villes, qu'ils représentaient près des Chambres; enfin, de cinquante Cercles avec autant de receveurs de taxes, et dont l'administration des villages et campagnes formait l'occupation principale. Un conseiller supérieur des mines, dirigeait cette partie du service public; l'accise et les forêts royales avaient également une administration particulière.

La Silésie était divisée, en 1806 :

1° Au point de vue géographique, en Haute et Basse-Silésie ;

2° Sous le rapport politique, en principautés immédiates et médiates ;

3° Pour ce qui a trait aux contributions, en cercles et districts, les villes en inspections ;

4° Pour les affaires civiles, criminelles et ecclésiastiques, en trois régences ;

(1) Quatre ministres dirigeants s'étaient succédé en Silésie, depuis la conquête de cette province par Frédéric II.

5° Pour les hautes finances et la police, en deux départements.

Le département de Glogau comprenait la Basse-Silésie, telle qu'elle avait été déterminée par le partage de 1163, entre les fils d'Uladislas. Il se subdivisait en seize cercles, où l'on trouvait quarante-quatre villes et deux mille deux cent trente-sept villages. Celui de Breslau s'étendait sur tout le reste de la province et sur le comté de Glatz ; il comptait trente-quatre cercles, cent trois villes et quatre mille huit cent douze villages. Les trois régences avaient leur siége à Breslau, Brieg, Glogau.

Les domaines royaux, les droits établis sur quelques objets de consommation (le plus important perçu sur le sel), l'impôt territorial, l'accise, les péages et le *nahrungs-geld* (1), étaient les principales sources des revenus du gouvernement. Le montant de la ferme des domaines et celui des ventes faites dans les forêts étaient versés dans les caisses dites des domaines.

La répartition de l'impôt territorial avait pour base un cadastre bien fait, mais dont les évaluations étaient très-basses. Frédéric II, voulant encourager le cultivateur à tenter des améliorations, par la certitude d'en recueillir tout le fruit, avait pris l'engagement, qui fut constamment respecté par ses successeurs, de ne pas modifier ces bases de l'impôt. Ce cadastre établissait la proportion dans laquelle les

(1) L'impôt sur l'industrie.

différentes classes d'habitants devaient payer : la noblesse, les curés et les établissements d'instruction publique, 28 0/0 ; les paysans, 34 ; les ordres religieux et militaires, 40 ; l'évêque de Breslau et son clergé régulier, 50.

Les augmentations d'impôts ne portèrent donc que sur l'accise, que dirigeaient trois administrations à Breslau, Neiss et Glogau, et dont le produit était versé dans les caisses de la guerre, et sur le *nahrungs-geld*. Le produit des postes et du timbre était envoyé directement à Berlin. On percevait encore un impôt de tolérance sur les juifs, un droit sur la caisse des villes, des villages et des couvents, une taxe pour les logements militaires et quelques autres d'une moindre importance. Les revenus du fisc, en 1806, pouvaient être évalués à 12 millions pour le département de Breslau, à 4 ou 5 pour celui de Glogau, ce qui donnait 16 à 17 millions, toutes dépenses prélevées, excepté celles qu'exigeaient l'État et les affaires militaires. Les dépenses relatives à l'entretien des troupes dans la province, aux établissements publics, les secours accordés aux cantons les plus pauvres par la caisse de Breslau, étaient assez considérables pour que le roi de Prusse ne retirât guère plus de 2 ou 3 millions par an de la Silésie.

Dans les cercles touchant la Pologne, l'habitant de la Silésie se confondait, par ses habitudes, avec ses voisins moins civilisés, tandis que Breslau, ville slave d'origine, rivalisait de luxe et de richesse avec les principales villes de l'Allemagne. La grossièreté, la

paresse des habitants, serfs encore attachés à la glèbe dans beaucoup de villages, contrastaient singulièrement avec l'intelligence des ouvriers des villes et l'activité des manufactures. On peut en conclure que, malgré les soins constants du gouvernement prussien, et quel qu'ait été le succès de ces soins, il restait au moment de l'ouverture de la campagne de 1806, beaucoup à faire pour la Silésie. A cette époque, cette province était peut-être la seule de la monarchie prussienne qui offrît, pour la défense, tous les avantages de la nature unis aux ressources de l'art. Montagnes élevées, places fortes, fleuve large et profond, tout semblait concourir à assurer à cette contrée des moyens de résistance importants. Un adversaire, arrivant par le sud et l'ouest, du côté de la Bohême et de la Saxe, trouvait comme obstacles : 1° la chaîne de montagnes des Sudètes, qui communique du côté de la Saxe avec les monts dits Erzgebirge, et du côté de la Moravie avec les Alpes Karpathiennes. Le noyau des Sudètes, appelé par les Silésiens Riesen-Gebirge (Montagnes des géants), renferme les sommets les plus élevés de l'Allemagne septentrionale ; 2° les forteresses de première ligne et de première classe de Glatz et Silberberg, qui formaient une pointe avancée vers le sud; 3° Schweidnitz et Neiss, situées un peu en arrière, et qui, avec Glatz ou, après sa prise, avec Silberberg, faisaient un triangle formidable ; 4° enfin, le cours de l'Oder appuyé à gauche à la forteresse de Kosel, ayant au centre Brieg et Breslau, à droite, Gross-Glogau. L'Oder, excellente base d'opérations pour une armée qui

veut envahir la Bohême et la Saxe, était une ligne de défense non moins bonne pour une armée forcée d'abandonner les défilés, les gorges et les crêtes des montagnes, ainsi que les positions militaires qu'on y rencontre à chaque pas, pour se replier devant un ennemi victorieux.

Ces obstacles devinrent inutiles à la Prusse en 1806, cela est vrai; mais c'est parce que les victoires d'Iéna et d'Auerstaedt, dès le début de la campagne, la marche rapide de la Grande Armée sur la Saxe, alors qu'on la croyait sur le Rhin, ayant porté nos troupes sur le Bas-Oder, cette ligne, ainsi que celle des Sudètes, furent prises à revers, en sorte que toutes les places de Silésie purent être attaquées en remontant le fleuve. Mais il n'en est pas moins probable que, si l'armée prussienne, au lieu d'avoir dans son organisation, sa bravoure et ses moyens d'action, une présomption ridicule, au lieu de se laisser couper par les belles manœuvres de Napoléon, s'était défiée davantage d'un ennemi aussi redoutable, et avait su manœuvrer et défendre avec plus d'intelligence ses frontières, nos troupes auraient trouvé les plus grands obstacles pour pénétrer en Silésie. Il eût fallu livrer des combats nombreux avant d'arriver devant les places fortes sur la ligne de l'Oder, et la campagne du neuvième corps ne se fût pas bornée à des siéges et à des affaires partielles. Il ne faut pas oublier non plus que l'envahissement de la Silésie par le Bas-Oder fut due beaucoup à cette circonstance, que les frontières de la monarchie prussienne étaient presque sans défense du côté de l'est, et qu'il

nous fut par conséquent plus facile de tourner les montagnes de la Bohême et de la Saxe.

Nous avons déjà dit un mot de la chaîne des Sudètes; nous ajouterons seulement que cette ligne, qui court du nord-ouest au sud-est, en séparant la Silésie prussienne de la Bohême, projette vers le nord des lignes secondaires dont les crêtes séparent les bassins des affluents de gauche de l'Oder.

Ce fleuve, principal cours d'eau de la Silésie, prend sa source aux monts Karpathes, en Moravie, à six lieues des frontières de la Prusse. Il roule pendant quelque temps au travers de régions accidentées, presque impraticables aux armées, et rencontre comme premier poste militaire Ratibor, puis, quelques lieues plus bas, Kosel. Sa direction, jusqu'à son entrée dans la Nouvelle-Marche, non loin de Zullichau, se maintient presque toujours du sud-est au nord-ouest. Son parcours total est de cent cinquante lieues, de sa source à son embouchure. Il baigne les murs de Brieg, Breslau et Gross-Glogau. Ce fleuve, navigable depuis son entrée jusqu'à sa sortie de la Silésie, traverse cette province dans toute sa longueur. Il arrose, après Ratibor, une plaine marécageuse en quelques endroits, mais généralement fertile et bien cultivée. Des chênes remarquables croissaient, en 1806, sur ses bords. Sa rive droite, s'élevant insensiblement vers la Pologne, présentait quelques collines et de vastes plaines sablonneuses couvertes de forêts. Sur la rive gauche existe une suite de montagnes se détachant du massif des Sudètes et donnant naissance à une foule

de petites rivières et de petits ruisseaux très-rapides. Les principaux affluents de gauche de l'Oder arrosant la Silésie prussienne sont : le Bober, qui prend sa source vers Landshut, s'éloigne peu des frontières de la Lusace, et, après un cours inégal et torrentueux, par Hirschberg et Sprottau, se perd dans le fleuve, à Crossen. La Neiss, qui se forme dans le comté de Glatz, passe à Wartha, Neiss, et se jette dans l'Oder à Schurgast. Sur la rive droite, le Stober, la Malapane, le Bortsch.

Nous indiquerons les huit forteresses qui existaient en Silésie à l'ouverture de la campagne de Prusse, et qui devaient leurs plus beaux ouvrages et leurs principales défenses au grand Frédéric, savoir :

Kosel, Brieg, Breslau, Gross-Glogau, Schweidnitz, Neiss, Glatz et Silberberg. Elles seront décrites avec détail dans le cours de ce volume, quand il sera question des opérations qui ont eu lieu autour de chacune d'elles.

L'effectif des troupes prussiennes répandues dans ces diverses places fortes et dans les autres garnisons de la Silésie, montait habituellement à 40,000 hommes en temps de paix et 50,000 en temps de guerre, savoir : 25 bataillons d'infanterie, 16 de garnison, 25 escadrons de cuirassiers, 10 de dragons, 40 de hussards; mais, en 1806, les troupes prussiennes stationnées en Silésie n'étaient pas aussi nombreuses, elles ne présentaient guère qu'un effectif de 32 à 35,000 homme s répartis à peu près de la manière suivante : à Glogau, 3,500; à Bres-

lau, 5,500; à Brieg, 1,800; à Schweidnitz, 4,500; à Neiss, 5,000; à Kosel, Glatz et Silberberg, 12,000.

Il y avait à Breslau une fonderie de canons.

La Silésie était bien percée de grandes et belles routes et de lignes secondaires. Les principales faisant communiquer cette contrée avec le reste de l'Allemagne et les diverses provinces prussiennes étaient :

1° Celle de Berlin à Breslau, passant à Francfort-sur-l'Oder, Crossen, Grünberg, Polkwitz, Lüben, Parchwitz, Neumarck et Lissa;

2° Celle de Dresde (Saxe) à Breslau, par Bautzen, Gorlitz, Bunzlau, Haynau, Liegnitz, et rejoignant à Neumarck la route de Berlin;

3° Celle de Prague à Breslau, par Konisgratz, Glatz, et se bifurquait à Franckenstein ;

4° Une route partant de Gross-Glogau, rejoignant à Lüben celle de Berlin, et se prolongeant par Ohlau, Brieg, par la rive gauche de l'Oder, jusqu'à Oppeln où elle passe sur la rive droite du fleuve, va gagner Strehlitz et Krakau,

5° Une route partant de Franckenstein, se dirigeant sur Reichenbach, Schweidnitz, Striegen, Lauer, coupant à Liegnitz la route de Dresde et rejoignant à Lüben celle de Glogau à Breslau;

6° Deux routes partant également de Franckenstein, et se dirigeant l'une par Neiss sur Ohlau, l'autre également par Neiss sur Olmutz;

7° De Breslau partaient deux routes sur la Pologne, par Hundsfeld, Wartemberg et Petrikau;

8° Une autre, partant de Neiss, côtoyait les fron-

tières de la Silésie autrichienne et rejoignait à Teschen celle d'Olmutz.

La première place forte était Gross-Glogau. Avec Custrin et Stettin, elle complétait la ligne de défense sur le Bas-Oder. Napoléon désirait beaucoup, à son entrée à Berlin, s'en rendre maître. Il prévoyait qu'un jour cette place, bien fortifiée, bien défendue, pourrait lui être d'une grande utilité, soit pour se maintenir sur l'Oder, soit pour appuyer une base d'opérations. Dans ce moment, elle était intéressante pour lui comme place de dépôt et comme grand centre de population capable de lui fournir des ressources considérables pour équiper, habiller, armer ses troupes. Il n'ignorait pas qu'elle renfermait un matériel de siége fort important; et le moment était venu où ce matériel allait être d'un grand prix pour diriger contre les places de l'Oder et de l'Elbe des attaques régulières.

Toutes ces considérations, Napoléon les exposa à Jérôme, qui dut commencer ses opérations en Silésie par la prise de Gross-Glogau.

La division de Wrède (deuxième bavaroise) était entrée dans Crossen le 4; la division Deroy (première bavaroise) n'y pénétra que le 7; la division de Seckendorf (wurtembergeoise) le lendemain 8; mais, dès le 4, le général en chef avait envoyé de Francfort l'ordre à son chef d'état-major de tout disposer pour faire partir, le 6 au matin, une expédition destinée à opérer une tentative sur Gross-Glogau. Le Prince en réserva le commandement au général Lefebvre-Desnoëttes, son premier aide de

camp. Elle se composait de la brigade de cavalerie formée par les trois régiments de cavalerie de la 2e division bavaroise, et donnée à ce général, comme nous l'avons dit plus haut.

Le prince Jérôme y joignit une batterie légère de trois pièces et trois obusiers, servie par cent cinquante soldats d'artillerie. Le capitaine Deponthon, du génie, officier d'ordonnance de l'Empereur et détaché momentanément à l'armée des alliés, reçut ordre de suivre le général Lefebvre. Jérôme espérait, par la brusque présence devant Glogau de cette brigade de cavalerie, effrayer le gouverneur de la ville et le déterminer à se rendre; mais, dans le cas d'insuccès, il se prépara, en même temps, à faire soutenir cette espèce d'avant-garde par une bonne division d'infanterie capable d'investir, de bloquer complétement, et même au besoin d'assiéger régulièrement la place.

Gross-Glogau, chef-lieu de la Basse-Silésie, est situé sur la rive gauche de l'Oder, à trois milles de Fraustadt, première ville de la Pologne, à sept de Sagan du côté de la frontière de Saxe, à quatorze de Breslau, capitale de toute la province, à seize et demie de Francfort et à vingt de Custrin.

Les fortifications de Gross-Glogau étaient, à cette époque, dans l'état où les avait laissées le grand Frédéric. Elles consistaient en une enceinte continue, une tête de pont appelée fort de Dohm, un fort étoilé.

A deux mille deux cents mètres environ de la place et en amont, l'Oder se divisait en deux bras,

dit Ancien et Nouvel-Oder. Ce dernier, creusé d'abord en 1742 pour servir de fossé aux fronts situés entre la tête de pont et la ville, avait été plus tard rendu navigable. Ces deux bras se rejoignaient en aval et sous le feu de la place de sorte qu'elle était maîtresse de la navigation; ils déterminaient une île d'une longueur d'environ deux mille quatre cents mètres sur onze cents de large. C'est à l'extrémité ouest de cette île que se trouvait le faubourg de Dohm, formant la tête de pont du nouveau bras.

Il existait, sur le Vieux et le Nouvel-Oder, deux ponts en bois sur pilotis avec pont-levis : le premier, défendu par une redoute étroite, élevée sur la rive gauche du Vieil-Oder; le second, couvert par le fort de Dohm, construit lui-même sur la rive droite du Nouvel-Oder. Les deux bras étaient navigables pendant toute l'année. Seulement, à cinq ou six cents mètres de leur réunion, se trouvait une espèce de barre qui empêchait la navigation pendant quelques semaines d'été et permettait alors le passage à gué. Les plus fortes barques pouvant remonter le fleuve jusqu'à Cologne ne dépassaient pas quarante tonneaux.

Les fortifications du corps de place consistaient en une enceinte continue formée par neuf bastions liés entre eux par des courtines, le tout revêtu d'une maçonnerie en briques, et un bastion, plus deux demi-bastions en terre, fermant la ville du côté de l'Oder.

Les ouvrages du fort de Dohm consistaient en trois redans, un bastion, trois demi-bastions, plus

une demi-lune construite entre deux des demi-bastions, et couvrant et la courtine qui les reliait et la sortie qui s'y trouvait établie. Deux pont sur pilotis avec pont-levis traversaient les fossés de la courtine et celui de la demi-lune. Ce fort, tête de pont, fait en terre et d'un tracé régulier, était terminé au confluent des deux bras de l'Oder par une redoute carrée dite Redoute d'eau, prenant des revers sur les fronts en aval et pouvant balayer le cours du fleuve. Les fossés du fort avaient de deux à trois mètres d'eau et un pied de vase. Sur l'escarpe se trouvait une palissade, sur la contrescarpe une fraise, en mauvais état l'une et l'autre. Les fossés de la redoute avaient plus d'un mètre d'eau. La redoute elle-même possédait une seconde enceinte avec palissade et fraise.

La redoute Zerbau, jetée en avant du fort de Dohm, pour défendre le pont faisant communiquer les deux rives du Vieil-Oder, était petite, étroite et à pan coupé. Elle renfermait cependant deux casemates, un magasin à poudre, et pouvait contenir vingt-cinq à trente hommes. Ses fossés, pleins d'eau, étaient palissadés et fraisés.

Le fort étoilé construit en avant de la porte de Breslau, et destiné à prendre des vues sur un ravin qui se dérobait au feu de la place, pouvait en outre battre à revers les fronts en amont du fleuve. Il était revêtu en maçonnerie, même à sa gorge. Un fossé à sec, une contrescarpe, un chemin couvert, large, commode, palissadé et ayant des traverses, complétaient ses défenses. Il communiquait avec les ou-

pour un long siége; ils étaient renfermés dans des magasins que pouvaient allumer le feu de l'assiégeant. La défense n'avait pas ce qui lui eût fallu en palissades et bois propres aux blindages, ponts, barrières. Bref, cette ville se trouvait à l'abri d'une attaque de vive force, voilà tout. Le 20 octobre seulement, c'est-à-dire six jours après la bataille d'Iéna, on y reçut du gouvernement prussien l'ordre *de la mettre à l'abri d'un coup de main*, et on y envoya, en qualité de gouverneur, le lieutenant-général de Reinhart, officier âgé de soixante-douze ans et peu au fait du commandement d'une place de guerre.

L'entêtement, les illusions étaient tels, à Berlin, que le 6 septembre, un mois juste avant l'ouverture des hostilités, quelques-uns des ministres de Frédéric-Guillaume prétendaient *que, dans l'attitude imposante prise par la Prusse, elle ne pouvait plus se contenter de voir les armées françaises repasser le Rhin; mais qu'il était indispensable, dans son intérêt et dans celui de toute l'Europe, d'employer la force des armes pour faire renoncer la France à la fédération du Rhin, et lui ôter ainsi tout nouveau prétexte de faire rentrer ses troupes en Allemagne.* Aussi personne n'aurait osé parler, avant l'ouverture de la campagne, de la nécessité d'armer et d'approvisionner les places fortes, ni osé prévoir le cas d'une retraite, pendant laquelle ces places pourraient rendre d'immenses services aux troupes actives. C'est à cette incroyable imprévoyance, c'est à cette ridicule présomption que la Prusse dut en partie la prise de toutes ses places et la défaite de ses nombreuses armées.

D'après ses instructions, le général Lefebvre se porta rapidement sur Glogau ; il était à plus de moitié chemin, que l'on paraissait encore ignorer, dans la ville, l'approche des Français. Déjà notre avant-garde attaquait le village de Hermsdorff, situé à deux lieues de la place, lorsqu'on vint prévenir le gouverneur de notre marche. Fort surpris de cette nouvelle, ce dernier s'empressa de faire sortir sa cavalerie et de l'envoyer en reconnaissance, avec ordre de pousser le plus en avant possible. Le général Lefebvre-Desnoëttes avait, à Neustadtel, détaché sur la rive droite de l'Oder, deux escadrons du régiment des chevau-légers de Linange, commandés par le major Florette, tandis que les autres troupes de la colonne avançaient par la rive gauche. La cavalerie ennemie ne fut pas plutôt aperçue qu'elle fut chargée en même temps sur les deux rives du fleuve, par les chevau-légers de Linange et du Roi, et les dragons de La Tour-et-Taxis. Culbutés au premier choc, les Prussiens rebroussèrent chemin et s'empressèrent de rentrer dans la place.

Le général Lefebvre, formant alors ses troupes en échelons par régiment, le centre en arrière, s'avança jusque sur le glacis, tandis que la batterie légère du capitaine Carpers prenait position à portée de fusil et ouvrait son feu sur la ville. L'ennemi, revenu de son premier étonnement, couronna les remparts et riposta par un feu de mousqueterie des plus vifs. Le général Lefebvre, voyant l'inutilité de sa tentative, n'ayant d'ailleurs que peu de munitions, ordonna la retraite et investit la ville sur les deux rives de l'Oder.

Il prit position près du village de Prostau, à une petite lieue de la place, détachant sur son front une ligne de grand'gardes et de vedettes. Il envoya ensuite deux officiers sommer le gouverneur. M. de Reinhart répondit énergiquement que le roi, son maître, lui avait confié Glogau, et qu'il défendrait cette place jusqu'à la dernière extrémité. Les habitants, néanmoins, et même toute la garnison, composée de jeunes soldats, étaient peu disposés à faire une défense vigoureuse. Nul doute qu'une très-bonne infanterie n'eût emporté très-vite les ouvrages extérieurs et effrayé les Prussiens; mais les divisions mises à la disposition du prince Jérôme n'étaient pas de taille à tenter un coup de main aussi hardi; et puis, on n'avait encore aucun plan des fortifications de la ville; ces fortifications étant très-rasantes, ce qu'on en voyait ne permettait pas de les juger facilement. Le général Lefebvre, profitant de la nuit, mit en réquisition les paysans des villages les plus voisins, et fit élever deux épaulements de batterie (nommés plus tard nos 4 et 5). Le 8 au matin, il fit recommencer le feu, cherchant, par ses obus, à propager des incendies dans la ville. Il n'y put parvenir. Ses bouches à feu n'étaient pas d'un calibre assez fort, ses munitions n'étaient pas en assez grande quantité pour qu'il pût causer un grand mal à l'ennemi; mais voulant faire une seconde sommation au gouverneur, il désirait l'effrayer. Le feu cessa au bout de deux heures. Le capitaine Deponthon avait reconnu la place. Glogau ne lui parut pas susceptible d'une longue résistance; il croyait même possible

d'abréger les opérations par une attaque vigoureuse, toutefois, n'osant proposer un moyen aussi périlleux, quoique très-praticable, à des troupes dont il ne connaissait pas assez l'énergie, il demanda l'établissement de cinq à six batteries de huit à dix pièces chacune, surtout d'obusiers, devant les fronts du centre, et l'ouverture d'un feu général contre la place. Le point d'attaque déterminé, on songea à construire et armer les batteries, dans le double but de tirer, et contre les ouvrages, et sur la ville, afin d'effrayer les habitants, déjà mal disposés, et de forcer le gouverneur à capituler.

Pendant ce temps-là, le prince Jérôme, prévenu à Crossen de la tentative infructueuse du général Lefebvre, donnait des ordres pour l'entrée de ses troupes en Silésie.

Voulant se lier avec le maréchal Davout par sa gauche, investir complétement Glogau, et lancer vers Breslau et Schweidnitz des partis pouvant lui donner des nouvelles positives de l'ennemi, il prit des dispositions en vertu desquelles la division de Deroy partit, le 9, de Crossen, et arriva le 10 devant la place, dont elle coupa les communications sur les deux rives de l'Oder; la brigade de Siebein, de cette division, passa sur la rive droite du fleuve. La division wurtembergeoise franchit l'Oder sur le pont de Crossen, le même jour, et vint bivouaquer en avant de Zullichau, se liant à gauche, par des patrouilles, avec le 3e corps, alors à Posen, à droite, par des petits postes, avec la brigade Siebein, devant Glogau; la division de Wrède, aux ordres du général Minucci,

fut chargée d'assurer la communication du quartier-général avec la division wurtembergeoise; enfin, la cavalerie fut lancée sur les routes de Glogau à Posen et Varsovie, et de Breslau à Posen, pour intercepter les courriers et inquiéter les garnisons. Au moment de son passage sur la rive droite de l'Oder, la division de Seckendorf s'empara de quarante-neuf bateaux chargés de sel, avoine et farine destinés aux armées prussiennes; quarante avaient déjà été saisis à Crossen (1). Dans la position qu'il avait prise et qui lui avait été indiquée par l'Empereur, le commandant en chef pouvait se porter rapidement ou sur Glogau ou sur Zullichau, pour soutenir les divisions de Deroy et de Seckendorf, si elles étaient menacées.

Le 11, tandis que la division occupée devant Glogau travaillait à élever des batteries sur le front d'attaque, son chef faisait sommer de nouveau le gouverneur. Le prince Jérôme, voulant concentrer davantage ses troupes et renforcer le corps de blocus, prescrivit au général de Seckendorf de faire partir le 15 la brigade de Lilienberg, pour relever, sur la rive droite de l'Oder, la brigade bavaroise de

(1) La prise de ces bateaux fut la cause d'une correspondance assez vive entre le major-général et le prince Jérôme. Ce dernier avait fait vendre une partie du sel, et, par un ordre du jour, prescrit de verser la somme résultant de cette vente dans la caisse militaire de ses trois divisions. L'Empereur qui, tout en se montrant généreux pour ses troupes, aimait à concentrer entre ses mains les ressources des pays conquis, et s'empressait toujours d'organiser leurs revenus et leurs impôts, l'Empereur, qui, déjà, songeait à envoyer en Silésie des administrateurs, comme cela venait d'avoir lieu pour les autres parties de la Prusse, afin de faire gérer la province en son nom, trouva mauvais cette condescendance de son frère pour le corps d'armée sous ses ordres, et lui fit défendre d'agir ainsi à l'avenir.

Siebein. Cette dernière eut ordre de rallier sa division sur la rive gauche. Lui-même désigna pour son quartier-général le château de Ziebein, sous les murs de la place; et la division de Wrède dut se mettre en marche, le 14, de Grünberg sur Polkwitz, pour être rendue le 18 dans cette ville, située à droite de Glogau, sur la route de Breslau. Les gros bagages des trois divisions restèrent à Grünberg. Enfin, le 18, le reste de la division wurtembergeoise quitta Zullichau, pour se porter en deux jours à Kuttlau (route de Zullichau à Glogau). Ces dispositions étaient nécessitées par le bruit de l'arrivée des Russes sur la Vistule, et de la marche d'une division de dix mille ennemis sur la Silésie.

Pendant que ces divers mouvements s'opéraient successivement sur les bords de l'Oder et autour de Glogau, le commandant en chef renouvelait ses efforts pour obliger la place à se rendre. Malheureusement, son ardeur était peu secondée par le flegme allemand des Bavarois.

Le 11, on travailla à la construction de six batteries d'attaque; et, le 12, le lieutenant-colonel d'artillerie, chevalier de Colonge, excellent officier bavarois attaché à la division de Wrède, reçut ordre de se rendre en toute hâte de Grünberg à Glogau, avec deux batteries légères de sa division, celles des capitaines Thausch et de Vandowe. La première se composait de quatre pièces de douze et de deux obusiers, la seconde de quatre pièces de six et de deux obusiers. Ces deux batteries franchirent dans la journée les quinze lieues qui séparent

Grünberg de Glogau, et arrivèrent à neuf du soir au parc de Prostau. Il y avait alors six batteries ou plutôt six épaulements construits contre la place, sur la rive gauche de l'Oder. Ces épaulements n'avaient ni heurtoirs, ni plates-formes, ni magasins. Les embrasures n'étaient pas même revêtues. Des planches et de forts pieux enfoncés dans le sol soutenaient à l'intérieur la poussée des terres. Vers minuit, les bouches à feu des deux divisions, y compris les deux batteries qui venaient d'arriver, furent conduites aux épaulements, et distribuées de telle sorte que toutes les batteries, excepté celle numéro 5, qui ne reçut que deux canons et un obusier, furent armées de quatre pièces et de deux obusiers. Les batteries numéros 1 et 2 étaient distantes de la place de mille mètres, les quatre autres de six cents mètres seulement. Outre ces trente-trois bouches à feu de campagne placées sur la rive gauche de l'Oder, il y avait sur la rive droite une demi-batterie bavaroise détachée de celle du capitaine Peters, plus quatre canons et quatre obusiers de l'artillerie wurtembergeoise.

Le 13, à quatre heures du matin, on ouvrit le feu avec trente pièces de campagne. La nuit était extrêmement obscure; il faisait beaucoup de vent; la neige tombait à gros flocons, de sorte qu'on ne distinguait rien en avant des épaulements, et qu'on se trouva dans l'obligation de diriger principalement le feu sur les batteries mêmes de la place. Entre la batterie numéro 6 et les glacis se trouvait un chantier que l'on fit incendier par des hommes de bonne volonté;

mais, comme les commandants des batteries n'avaient pas été prévenus de cette disposition, on ne l'utilisa pas comme on aurait pu le faire. Les assiégés qui, depuis le 7, jour de l'investissement, avaient eu le temps de disposer leur artillerie, répondirent avec vivacité à notre feu. A six heures, la canonnade cessa des deux côtés. Ainsi qu'on le voit, il n'y avait eu ni tranchées ni boyaux de communication creusés pour arriver aux batteries, ce qui gênait le service. En outre, les bouches à feu étaient trop rapprochées les unes des autres. Tous ces défauts provenaient de ce que, croyant d'abord à la possibilité d'enlever la place par un coup de main et ensuite espérant effrayer le gouverneur, on ne voulut pas se soumettre aux règles ordinaires des attaques régulières.

Un peu avant le point du jour, on retira les bouches à feu des batteries, et on laissa seulement derrière leurs épaulements quelques piquets d'infanterie.

Le prince Jérôme écrivit au gouverneur pour le sommer de nouveau de rendre la place. La lettre fut portée par le général Lefebvre-Desnoëttes. Le général de Reinhart répondit qu'il sentait l'impossibilité de se défendre, qu'il allait assembler un conseil de guerre, auquel il soumettrait les articles de la capitulation. A deux heures de l'après-midi, un major prussien se présenta effectivement aux avant-postes français; mais, loin d'être porteur de propositions relatives à une capitulation, il remit au commandant en chef la belle réponse que voici :

« Monseigneur,

« Le général Lefebvre, que Votre Altesse Impériale
« a envoyé dans la place, m'a fait la proposition
« dont vous l'avez chargé. Je suis on ne peut plus
« touché des sentiments de bienveillance et de bonté
« que Votre Altesse Impériale a bien voulu témoi-
« gner tant pour la garnison que pour les habitants
« de la ville; mais il ne m'est pas permis d'en faire
« usage avant d'avoir rempli les devoirs que j'ai en-
« vers le Roi mon maître. Je suis convaincu que
« S. M. l'Empereur, ainsi que Votre Altesse Impé-
« riale, savent estimer celui qui, même dans le mal-
« heur, remplit ses devoirs.

« Lorsque je verrai l'impossibilité de défendre
« plus longtemps la forteresse qui m'est confiée,
« j'espère que Votre Altesse Impériale voudra bien
« encore m'accorder une capitulation équitable et
« honorable. »

Le gouverneur paraissant d'après cela décidé à subir la conséquence d'un siége en règle, Jérôme envoya le lieutenant-colonel d'artillerie de Colonge à Custrin, auprès du général Saint-Laurent, pour presser l'envoi des pièces de gros calibre, et surtout pour recevoir et expédier sans retard des munitions. Il donna ordre de tout préparer pour recommencer le feu dans la nuit du 15.

L'artillerie s'occupa immédiatement à reconnaître de nouveau les fortifications, dont les glacis couvraient complétement le revêtement. On put distin-

guer seulement qu'il y avait presque partout, outre les cavaliers, une double enceinte. On détermina la direction des feux de chaque batterie, de manière à ce que ceux du canon fussent dirigés principalement sur les cavaliers, où l'assiégé avait réuni la majeure partie de son artillerie, et ceux des obusiers tant sur les ouvrages mêmes que sur les divers quartiers de la ville où l'on espérait mettre le feu. Le 14, on établit des plates-formes, on construisit des petits magasins à poudre, et l'on fixa solidement les heurtoirs, afin d'assurer le tir pendant la nuit. Les pièces de six étant plus propres à décéler la faiblesse des moyens à notre disposition qu'à causer quelque dommage à la place, le Prince décida qu'à l'avenir on ne se servirait plus que des six pièces de douze, de deux de six et des neuf obusiers.

Le 15, à quatre heures et demie du matin, le feu recommença et dura jusqu'à six heures et demie. Cinquante-quatre coups par pièce de canon et quarante-deux par obusier furent tirés contre Glogau. Deux incendies se manifestèrent dans la ville, mais furent éteints presque immédiatement.

Dans l'après-midi, le général de Reinhart fit tirer sur les travailleurs, et, le soir, il tenta une sortie contre les hommes occupés aux batteries; mais les Prussiens, aperçus au moment où ils filaient le long de la rive gauche de l'Oder, furent accueillis à coups de fusil par les tirailleurs, et ne tardèrent pas à rentrer dans la place.

Si la garnison de Glogau avait été ferme et entreprenante, si elle avait été commandée avec intelli-

gence, elle aurait pu faire des sorties dangereuses. En effet, la place pouvant tirer sous un grand angle par dessus les batteries d'attaque, et les sorties se diriger sans danger vers leurs intervalles, elles arrivaient jusque sur leurs flancs, et n'avaient plus à combattre que de très-faibles piquets d'infanterie. Les gros détachements, n'ayant pas de tranchées pour se couvrir, se tenaient hors de la portée du canon; car ils étaient plus éloignés des batteries que ces dernières ne l'étaient des glacis; heureusement, les Prussiens manquaient d'audace.

Le 16, le feu recommença. On tira soixante-quatre coups par canon et soixante par obusier. Les assiégés répondirent plus vivement encore que la veille. Ils employèrent surtout les obus et la mitraille. Le commandant en chef avait prescrit de retirer toutes les bouches à feu avant le jour; mais, un incendie s'étant manifesté dans la ville, on expédia l'ordre de continuer. Il était trop tard; toutes les batteries étaient déjà évacuées, hors celle numéro 4, qui maintint son feu jusqu'à dix heures. Elle reçut ses munitions en plein jour et sous le feu de la place. Les canonniers, joyeux de pouvoir enfin pointer avec certitude, firent beaucoup de coups d'embrasures, et, par un bonheur singulier, cette batterie, sur laquelle la place concentrait tout son feu, ne perdit pas un seul homme. Le même jour, on traça deux nouvelles batteries en avant de celles numéros 1 et 3, à moitié chemin de ces dernières à la place, de manière à pouvoir prolonger les faces de quelques ouvrages. Pendant ce temps-là, Jérôme

faisait sommer, pour la troisième fois et tout aussi inutilement, le gouverneur.

En vain il menaça la ville de ne plus écouter aucune proposition; en vain il annonça qu'il était sous Glogau avec un corps d'armée nombreux, que Magdebourg était pris, que les assiégés n'avaient aucun secours à espérer, tout resta sans effet. Le prince Jérôme eut alors l'idée d'en finir par un assaut. Les déserteurs s'accordaient unanimement à dire que la place n'était défendue que par une enceinte extérieure revêtue de douze pieds de hauteur et par une enceinte intérieure qui ne l'était point. Se basant sur ces données, et sur ce qu'il existait à la droite et à la gauche un espace fermé seulement par trois palissades de sept pieds et un mur de douze, le Prince voulut tenter l'escalade. Les ordres furent expédiés pour la nuit du 16 au 17; les fascines, les échelles, tout était prêt, lorsqu'au moment de l'exécution le général de Deroy vint dire au Prince qu'après avoir bien réfléchi il ne pouvait entièrement compter sur ses troupes pour une action aussi vigoureuse; que, peu accoutumées à des attaques de cette nature, elles pourraient manquer de cette audace et de cette énergie qui assurent le succès.

Il fallut donc renoncer à l'assaut. Il ne restait qu'à attendre l'arrivée des pièces de siége. L'Empereur donna dans cette circonstance une nouvelle preuve des ménagements qu'il voulait observer à l'égard des alliés. Loin de blâmer la conduite du général de Deroy, il donna presque tort à son frère. C'était agir avec politique et adresse, pour ne pas dégoûter de

notre service, au début d'une campagne, des soldats dont on pouvait tirer assez bon parti. « Sa Majesté, « écrivit Berthier à Jérôme, trouve que les observa- « tions que vous a faites le général de Deroy sont « justes. On ne peut pas prendre d'assaut une ville « quand on n'a pas fait une brèche et quand il y a « une escarpe et une bonne contrescarpe. Sa Majesté « pense que ceux qui ont pu être de l'avis d'une pa- « reille attaque ont eu très-grand tort; car on y per- « drait beaucoup de monde inutilement. »

Le siége ou plutôt le blocus de Glogau continua. En attendant, on chercha à fatiguer la garnison et les habitants par des démonstrations de jour et de nuit, et par un feu presque continuel sur la ville. Le Prince, suivant scrupuleusement les instructions que l'Empereur lui avait fait donner par le major-général dans une lettre des plus remarquables, ordonna d'attaquer toutes les nuits, à différentes heures, les retranchements de la place par des fusillades bien soutenues sur les deux rives de l'Oder. On réunit une grande quantité de fascines, d'échelles, comme si on voulait tenter l'escalade.

L'ennemi montrait de l'énergie. Le 15, il avait fait une sortie. Repoussé, il n'avait pas laissé un seul prisonnier entre nos mains. Alors, sur les représentations réitérées du commandant de l'artillerie, lorsqu'on eut renoncé au projet d'enlever la place de vive force, Jérôme ordonna d'ouvrir des bouts de tranchée de soixante mètres de long, à droite et à gauche et un peu en arrière de chaque batterie. Ces tranchées, capables de contenir deux cents hommes

sur deux rangs, suffisaient pour mettre les batteries à l'abri de toute insulte. Les munitions commençaient à s'épuiser; on renonça aux grandes canonnades, et on travailla aux plates-formes destinées à recevoir les mortiers et les gros obusiers. Dans la nuit du 17 au 18, le travail des bouts de tranchée fut continué, et vers quatre heures du soir, les assiégés firent une petite sortie. Selon leur habitude et malgré les ordres réitérés du général en chef, les Bavarois se gardaient fort mal. Un piquet placé près d'un moulin, entre la batterie n° 2 et la place, fut surpris; le sous-lieutenant qui le commandait et vingt-deux hommes du 4e de ligne faits prisonniers.

Le Prince, voulant toujours tenir en alerte les assiégés, fit cesser de bonne heure le travail des batteries, lança des travailleurs jusqu'au pied des glacis et fit jeter des obus dans la place. Le 20, le lieutenant-colonel de Colonge revint de Custrin, et, le 22, seize cents gargousses à boulet, quatre cent quarante à obus arrivèrent au parc de Prostau. L'équipage de siége destiné au bombardement, embarqué le 14 sur l'Oder, était en route; mais les eaux du fleuve étant très-basses, il ne put atteindre Glogau que le 28.

Ces combats, cette guerre d'escarmouches, n'avançaient en rien les affaires; Jérôme était fort impatient d'en finir. D'un côté, l'Empereur lui faisait écrire qu'il lui fallait Glogau, *telle chose qu'il en coûtât;* de l'autre, il blâmait le projet d'une attaque de vive force. Le Prince voulut au moins essayer d'enlever le fort de Dohm. Il se porta au pied des

retranchements de la tête du pont sur la rive droite du fleuve, et, ayant reconnu la possibilité d'une surprise de ce côté, il donna l'ordre au général Raglowitch de prendre des hommes déterminés et de préparer l'attaque; mais les événements généraux de la guerre vinrent modifier brusquement les dispositions autour de Glogau et firent abandonner ce projet.

La marche des Russes sur la Vistule n'était plus douteuse ; Napoléon, rassemblant les corps de Davout, de Ney et la réserve du prince Murat, les dirigeait sur Thorn et Varsovie. Prêt à signer un armistice, le roi de Prusse s'y était refusé au dernier moment, enhardi par la présence prochaine de ses nouveaux alliés : le sort de l'Europe allait se décider en Pologne. De toutes parts, dans ce malheureux et héroïque pays, les habitants se levaient pour seconder les efforts de l'armée française. Ils demandaient des armes et aspiraient à une nationalité qui, cette fois encore, devait leur échapper. Il était urgent pour nous de faire entrer en ligne, sur les bords de la Vistule, la plus grande masse de troupes possible, et d'empêcher quelque corps russe de déborder notre droite en se portant sur la Wartha. La prise des places de Silésie devenait dès lors un objet secondaire; l'Empereur se hâta donc de prescrire au prince Jérôme de ne laisser sous Glogau qu'une seule division, de se mettre en marche à la tête du reste de son corps d'armée et de se diriger en toute hâte sur Kalisch. Deux jours après, il le prévint que le général Vandamme se rendait en Silésie pour

être employé sous ses ordres et prendre en son absence le commandement du siége de Glogau.

En conséquence de cette nouvelle phase de la guerre, le 24 novembre, le prince Jérôme, menant avec lui les deux divisions bavaroises et laissant au blocus la division wurtembergeoise, se dirigea par Lissa sur Kalisch. Les troupes bavaroises avaient été prévenues par un ordre du jour qu'au delà de l'Oder, en Pologne, elles étaient sur un territoire ami qui devait être ménagé et bien traité.

La division de Deroy, précédée de la cavalerie des généraux Lefebvre et Mezzanelli, partit de Glogau le 24, et arriva le 27 à Kalisch. La division de Wrède quitta ses baraques de Polkwitz le 24, traversa l'Oder à Steinau sur des bateaux que le général Montbrun y avait fait rassembler, et se trouva le 28, au matin, également à Kalisch, où le prince Jérôme avait établi son quartier-général. Les deux brigades de cavalerie cantonnées en avant de la ville, poussèrent des reconnaissances au delà de la Wartha et se lièrent avec le 3e corps.

Revenons au blocus de Glogau.

La division wurtembergeoise, dont le général Vandamme vint prendre, le 28, le commandement supérieur, n'étant pas très-nombreuse (sept mille hommes environ), ne put laisser qu'un seul bataillon sur la rive droite de l'Oder, devant le fort de Dohm. Ce bataillon avait pour mission de bloquer la tête de pont; tandis que le reste des troupes wurtembergeoises continuerait les attaques sérieuses sur la rive gauche, couvertes sur leur droite à

Polkwitz par la brigade de cavalerie de Montbrun.

On continua à harceler l'ennemi et à faire feu de temps en temps.

Le 24, quatre pièces et deux obusiers, restés sur la rive droite, tirèrent pendant la nuit à boulets rouges sur la ville qui riposta vivement. Le 25, à cinq heures du matin, les batteries numéros 1, 2, 5 et 6 furent armées et dispersèrent les travailleurs occupés à planter des palissades sur un ouvrage avancé. Les troupes wurtembergeoises étant trop faibles pour fournir les piquets nécessaires au soutien des batteries, le général de Seckendorf donna l'ordre au lieutenant-colonel de Colonge, commandant l'artillerie, de faire retirer toutes les pièces et de ne conserver à chaque batterie que deux obusiers. Par la même raison, les travaux furent interrompus aux bouts de tranchée et aux batteries numéros 3 et 4 qui n'étaient pas achevées. Le lendemain 26, trois bataillons vinrent renforcer la division wurtembergeoise; et le travail recommença sur la rive gauche tandis que les bouches à feu laissées sur la rive droite faisaient feu sur la place pour détourner l'attention de la garnison. Le 27, une canonnade assez vive s'engagea de part et d'autre, et dans l'après-midi du 28, le général Vandamme arriva et prit le commandement. Le même jour, à huit heures du soir, un convoi de six bateaux, portant l'équipage de siége, aborda enfin près du pont volant établi à une lieue au-dessous de Glogau. Il était conduit par le lieutenant de pontonniers Noailles; grâce au zèle et à l'activité de cet officier, il parvint devant la place qua-

rante-huit heures avant le moment où on l'attendait. Le 29, dès la pointe du jour, on commença à débarquer les munitions de guerre. Les poudres et les projectiles creux non chargés furent portés à un village situé sur la rive gauche, en face du pont de bateaux. Les projectiles arrivés tout prêts furent conduits dans l'église du village de Prostau. Le général Vandamme, présent au débarquement, animant tout le monde au travail, avait su procurer à l'artillerie des ouvriers en bois et en fer, ainsi qu'un nombre de chevaux et de voitures suffisant pour mettre à couvert, dès cette première journée, toutes les munitions. Dans la nuit du 29 au 30, on ne tira pas; au petit jour on commença l'opération du débarquement des bouches à feu. Le temps était si mauvais et les chemins tellement défoncés, que ce fut le 30 seulement qu'on parvint à mettre une partie de ces bouches à feu en batterie; quatre gros mortiers ne purent être transportés.

Il fallut construire des traîneaux d'un modèle particulier pour conduire ces bouches à feu aux batteries. A huit heures du soir, elles furent distribuées de la manière suivante : au n° 1, deux petits mortiers et deux obusiers; au n° 2, deux obusiers; au n° 3, deux obusiers ; au n° 4, deux petits mortiers et deux obusiers; au n° 5, deux obusiers ; au n° 6, deux petits mortiers et deux obusiers.

Le général Vandamme confia le commandement des batteries du centre au major wurtembergeois Schnadw ; celui des batteries des ailes aux capitaines Thausch et Kernow. Le lieutenant-colonel de Colonge

n'eut point de place déterminée et se porta partout où sa présence était nécessaire. Les batteries furent approvisionnées à raison de trente coups par mortier et gros obusier, et quarante coups par obusier de campagne. Un coup de canon, tiré près du moulin à vent situé au-dessus de Prostau, fut le signal pour l'ouverture du feu.

Le 1er décembre, à six heures du matin, le général Vandamme, sans attendre l'arrivée des quatre gros mortiers, commença le feu avec les obusiers et les petits mortiers, et le continua jusqu'à neuf heures. Il envoya alors sommer le gouverneur. Les mortiers et les gros obusiers avaient fait tout l'effet qu'on pouvait en attendre. Ils avaient porté l'épouvante, le désordre et la destruction dans la ville ; et quoique le tir de la place eût été très-vif, notre perte ne consistait qu'en un seul canonnier tué. Deux obusiers étaient fortement endommagés. Le général de Reinhart parlementa toute la journée, ses conditions furent rejetées ; voyant enfin que le bombardement allait recommencer avec les gros mortiers, il consentit à neuf heures du soir, à rendre la ville en basant sa capitulation sur celle de Magdebourg.

Il y avait dans la place trois mille cinq cents hommes, deux cents bouches à feu, quatre cents milliers de poudre, trois mille fusils, un millier et demi de balles et des magasins considérables de biscuit et d'avoine.

Le prince Jérôme approuva la capitulation de Glogau. L'Empereur, fort satisfait de ce résultat, ordonna d'envoyer une partie des drapeaux pris dans

la ville au roi de Wurtemberg; et la division de Seckendorf reçut dix décorations de la Légion d'honneur.

La place de Glogau, qui fut si vigoureusement défendue en 1813 par les Français, n'opposa pas en 1806 toute la résistance dont elle était susceptible; cependant, son gouverneur prolongea assez sa défense pour qu'on puisse dire qu'il satisfit strictement aux lois de l'honneur. S'il ne fut pas attaqué par des troupes bien entreprenantes, il est juste de dire que sa garnison était encore plus médiocre sous le rapport de l'énergie et de l'habitude de la guerre. On doit, en outre, tenir compte du moment où le siége fut entrepris. Iéna et Auerstaedt avaient renversé toutes les espérances de la Prusse. La confiance que ce malheureux pays avait placée dans les descendants des vieilles bandes du Grand Frédéric était perdue.

Berlin, Magdebourg, Stettin, Custrin appartenaient aux Français. De sa puissante monarchie, il ne restait plus à Frédéric-Guillaume que la plus pauvre et la plus reculée de ses provinces, la vieille Prusse orientale. Encore n'avait-il, pour la disputer à ses vainqueurs, que des débris informes échappés au désastre d'Iéna et un allié tout épouvanté encore du souvenir d'Austerlitz. La démoralisation était partout. Certes, ces conditions morales n'étaient pas de nature à encourager le vieux général de Reinhart.

Il eût pu tenir quelques jours de plus, supporter plus longtemps le bombardement; mais il n'aurait pas sauvé Glogau. Le seul avantage qu'il eût obtenu,

en exposant la ville à beaucoup de malheurs certains, eût été d'occuper plus longtemps la division wurtembergeoise sous les murs de la place et de faire ainsi différer le siége de Breslau.

Il est impossible cependant de ne pas faire deux remarques : la première, que la garnison de Glogau, bien qu'ayant des mortiers, ne jeta qu'une seule bombe sur nos batteries; la seconde, plus importante encore et que nous verrons se reproduire à Breslau, c'est que les Prussiens ménagèrent leurs munitions à tel point, qu'on trouva dans la ville, après sa reddition, de grands moyens d'attaque pour les autres siéges. Nul doute qu'avec plus de vigueur, plus d'intelligence de la guerre et en tirant continuellement sur nos batteries, au lieu de se borner à répondre à notre feu, le général de Reinhart ne fût parvenu à raser nos épaulements.

Voici comment Napoléon annonça dans le trente-huitième bulletin de la Grande Armée la prise de Glogau :

« Le prince Jérôme, commandant l'armée des al-
« liés, qui avait resserré le blocus de Glogau et fait
« construire des batteries autour de cette place, se
« porta avec les divisions bavaroises de Wrède et de
« Deroy du côté de Kalisch à la rencontre des Rus-
« ses, et laissa le général Vandamme et le corps des
« Wurtembergeois continuer le siége de Glogau;
« des mortiers et plusieurs pièces de canon arrivè-
« rent le 29 novembre. Ils furent sur-le-champ mis
« en batterie, et après quelques heures de bom-

« bardement, la place s'est rendue et la capitula-
« tion suivante a été signée.

« Les troupes alliées du roi de Wurtemberg se
« sont bien montrées.

« Trois mille cinq cents hommes, des magasins
« assez considérables de biscuit, de blé, de poudre,
« près de deux cents pièces de canon, sont les ré-
« sultats de cette conquête, importante surtout par
« la bonté de ses fortifications et par sa situation.

« C'est la capitale de la Basse-Silésie. »

Au moment où Vandamme et la division wurtembergeoise de Seckendorf faisaient capituler Glogau, l'armée des alliées, composée, ainsi qu'on l'a vu, de trois divisions d'infanterie et de trois brigades de cavalerie, était disséminée, partie en Silésie, partie en Pologne, vers Kalisch et Posen. Tous les régiments bavarois n'avaient pas encore rejoint leurs brigades : le 13e de ligne, relevé devant Plassemburg par le 6e, était en marche pour la vallée de l'Oder. Ce fort ayant capitulé à la fin de novembre, le 6e de ligne se dirigeait lui-même sur Berlin et de là sur Breslau. Le 14e de ligne et le 5e bataillon d'infanterie légère, venant de Nuremberg, prenaient la même direction. Trois mille Wurtembergeois étaient en route pour rallier la division de Seckendorf; enfin, les conscrits des contingents de la Bavière et de Wurtemberg, réunis d'après les ordres de l'Empereur, étaient prêts à être versés dans leurs régiments. Le 1er décembre, le régiment bavarois des chevau-légers du Prince-Royal reçut ordre de quitter l'armée

du prince Jérôme et de partir pour Kutno, où il fut placé dans la 3e brigade de la réserve commandée par le général Wathier. Ce régiment avait trois cent quatre-vingts chevaux. Le siége de Breslau, qu'on allait entreprendre, devait nécessiter aussi quelques modifications dans la composition de l'armée des alliés. Le colonel du génie Blein et le général d'artillerie de Pernety furent envoyés de la Grande Armée pour diriger les travaux. Quelques détachements de sapeurs, de mineurs et de canonniers *français* furent également dirigés sur la Silésie.

L'Empereur n'eut pas plutôt reçu la nouvelle de la reddition de Glogau, qu'il fit prescrire directement par le major-général à Vandamme de commencer immédiatement le siége de Breslau, ne laissant dans Glogau, pour y tenir garnison, qu'un bataillon de mille hommes (1).

On était au commencement de décembre; les Russes avaient refusé la bataille devant Varsovie, et ils repassaient la Vistule. Murat était à leur poursuite sur le Bug. L'Empereur, voyant que la présence de Jérôme à Kalisch n'était plus nécessaire pour couvrir le flanc droit de la Grande Armée, lui

(1) L'intention de l'Empereur fut toujours de démanteler les places fortes de la Silésie, à l'exception de Glogau, qu'il voulait conserver comme place de dépôt et d'approvisionnement et comme clef de la province. Aussi, dès qu'elle fut tombée en notre pouvoir, il y envoya d'abord le général du génie Bertrand, un de ses aides de camp, avec mission de réparer les fortifications et de la mettre en bon état de défense. Cet officier-général, rappelé le 16 décembre au quartier impérial, fut remplacé dans le gouvernement de la Basse-Silésie par le général de brigade Verrières. M. de Chaillou, auditeur au Conseil d'État, fut nommé, à la même époque, intendant de la province.

fit donner l'ordre de marcher, avec une partie de ses troupes, par sa droite, sur Breslau. Il désirait beaucoup que le jeune prince pût avoir l'honneur de faire, en personne, la conquête de cette place importante.

Il est indispensable maintenant, pour présenter avec méthode le récit des opérations sous Breslau, que nous remontions aux premiers jours du mois précédent, et que nous relations la pointe faite sur cette place par les brigades Lefebvre et Montbrun.

Le 13 novembre, lorsqu'il eut concentré autour de Glogau toutes les forces de son corps d'armée, Jérôme résolut de tenter une démonstration sur la capitale de la Silésie.

L'exemple de la prise récente de quelques places fortes de la Prusse, qui s'étaient rendues à de simples avant-gardes et même à des régiments de cavalerie légère, était bien fait pour encourager le Prince à porter brusquement sur Breslau une partie de sa cavalerie. La démoralisation était devenue telle dans l'armée de Frédéric-Guillaume, qu'on pouvait s'attendre aux résultats les plus extraordinaires. Aussi Napoléon avait-il écrit plaisamment à Murat, en apprenant la capitulation de Stettin : « Si « vos hussards prennent les villes fortifiées, je vais « être obligé de licencier mon corps du génie. » A peu près vers cette époque, un détachement du 12e de chasseurs s'empara également d'une forteresse importante, située en Pologne. Le maréchal Davout en prévint le prince Jérôme de la manière suivante : « Je crois, Monseigneur, que vous êtes

« instruit qu'un parti du 12e de chasseurs s'est em-
« paré du fort de Czentoschau. La garnison, forte de
« cinq cents hommes, prenant ce détachement pour
« une armée, a capitulé et est prisonnière de guerre.
« Il y avait vingt-cinq pièces en batterie. J'y ai
« envoyé tout le reste du régiment. Ce petit fort est
« en bon état et contient des trésors considérables.
« Par sa situation, il gênait beaucoup la communi-
« cation de Varsovie avec la Silésie, etc., etc. »

On conçoit qu'en présence de tels faits, il était permis de croire à la possibilité de la réussite d'un coup de main sur une place dont on savait la garnison fort inférieure aux besoins du service.

Les deux généraux Lefebvre et Montbrun reçurent, le 13 novembre, l'ordre de se porter sur Breslau avec leurs brigades, à chacune desquelles on avait attaché une batterie légère. Le premier devait marcher par la rive gauche de l'Oder; le second par la rive droite. Un régiment de la brigade Mezzanelli fut détaché à moitié chemin de Breslau à Glogau pour établir sur la rive droite la communication de la brigade Montbrun avec le corps du blocus. Outre leur tentative sur la capitale de la Silésie, ces deux brigades de cavalerie avaient encore pour mission d'éloigner de Glogau les partis qui pouvaient tenir la campagne, de maintenir dans leurs places les garnisons de Breslau, de Schweidnitz, de Brieg, de capturer tous les bateaux sur l'Oder et ses affluents, de faire des prisonniers, de recueillir des renseignements exacts sur les forteresses de la Silésie et sur leurs moyens de résistance, de tâcher enfin de dé-

couvrir ce qu'il y avait de fondé, touchant les bruits qu'on commençait à répandre, de la marche des Russes sur la Vistule et l'Oder.

Les deux colonnes partirent de Glogau le 14 novembre. La brigade Lefebvre ne tarda pas à rencontrer, en remontant l'Oder, onze bateaux chargés de munitions de guerre et de bouche, destinés à ravitailler Glogau. Elle s'en empara ainsi que d'autres bateaux chargés de sel, et les fit tous diriger sur Steinau. Le 16, elle était arrivée non loin de Neumarck, la reconnaissance de nuit envoyée du côté de cette place, rencontra quatre-vingts cavaliers de la garnison de Breslau. Un escadron de La Tour-et-Taxis les chargea et les culbuta. Le 17, cette même brigade refoula dans Breslau les avant-postes prussiens, les força à s'y renfermer; et, le 18, le général Lefebvre s'étant approché jusqu'à portée de canon des remparts, reconnut les points les plus avantageux pour y établir son artillerie et canonner la ville; en sorte que le lendemain, dès cinq heures du matin, il put donner une bonne direction au feu de sa batterie légère. La garnison répondit mollement. Le général somma inutilement le gouverneur, mais ne considérant pas sa mission comme remplie tant qu'il n'aurait pas rejeté dans les forts tous les détachements qui pouvaient tenir encore la campagne de ce côté de la Silésie, il envoya une reconnaissance des dragons de La Tour-et-Taxis, commandée par le capitaine de Lozberg, jusqu'à Ohlau, petite place située à un peu plus de moitié chemin de Breslau à Brieg. A l'entrée de la ville, ce brave officier se

trouva en présence de quarante hussards prussiens, partis la veille de Breslau pour rétablir les communications de cette place; il les chargea vigoureusement, leur prit treize hommes, et rejoignit la brigade après avoir recueilli des renseignements importants.

D'après ses instructions, le général Lefebvre se replia lui-même par Neumarck et Polkwitz, sur la division Minucci; et, quelques jours après, il éclaira la marche sur Kalisch du commandant en chef de l'armée des alliés. En rendant compte de sa mission et des résultats qu'elle avait eus, l'aide de camp du prince Jérôme écrivait à ce dernier : qu'il avait donné des ordres pour que tous les bateaux de l'Oder et des affluents de Breslau à Glogau, fussent réunis à Steinau, sous la garde de cinquante hommes, et qu'il y avait des chargements de sel d'une valeur dépassant 50 à 60 mille francs. Il terminait par un blâme pour un des corps de sa brigade. « Le « régiment des chasseurs de Wurtemberg, disait-il, « arrivera demain au quartier-général de Votre Al- « tesse. Je ne suis pas du tout content de sa con- « duite. Je reçois à chaque instant des plaintes sur « son compte. Les hommes demandent partout des « chevaux, des montres et de l'argent. »

Cet exemple ne sera pas malheureusement le dernier que nous aurons à citer de la rapacité des troupes étrangères alliées à la France.

Le général Montbrun, agissant de son côté par la rive droite de l'Oder, se présenta également devant Breslau le 19, fit une démonstration contre la place, et après une sommation sans résultat se replia sur

la division wurtembergeoise, en réunissant ses efforts à ceux de Lefebvre pour la saisie des bateaux chargés de munitions.

Cette double expédition fit connaître au général en chef que la marche d'un corps russe sur la Silésie n'était pas à craindre en ce moment (1). Elle contraignit les diverses garnisons à être plus circonspectes, et permit de recueillir quelques renseignements assez exacts sur Brieg, Schweidnitz et Breslau. Les habitants de cette dernière place étaient dans une incertitude cruelle sur ce qui se passait à Glogau, ainsi que sur les forces qui avaient envahi la province. Ils ignoraient complétement les projets de l'Empereur à l'égard de leur ville, se berçaient même encore de l'espoir que nous n'oserions pas arriver jusque sous ses murs, et que les Russes seraient à leurs portes avant nous. On commença, dès que les brigades Lefebvre et Montbrun eurent disparu, à mettre la place en état de défense. Les palissades furent restaurées et complétées. L'enceinte fut armée de son artillerie. On fit raser toutes les constructions sur les glacis, depuis la porte de Schweidnitz jusqu'à celle de Neiss. A la vue de ces

(1) Les Russes avaient bien effectivement eu d'abord le projet de se porter sur la Silésie. Quatre colonnes d'une force totale de soixante mille combattants, devaient converger sur Breslau, et l'une d'elles devait même culbuter les postes autrichiens de la Galicie et forcer le passage. Des approvisionnements considérables avaient été faits, des ordres de route donnés, et ces troupes devaient être sur l'Oder dans les premiers jours de décembre; mais la rapidité des manœuvres de l'Empereur, ses succès prodigieux, détruisirent toutes ces combinaisons, et lorsque l'avant-garde russe arriva sur la Vistule, elle y trouva nos avant-postes, comme l'année précédente elle les avait trouvés bien en avant de Vienne.

préparatifs de défense, bon nombre d'habitants qui craignaient par dessus tout un bombardement, furent dans des angoisses terribles. Quelques-uns même prétendirent qu'ils sauraient bien empêcher leur ville d'être brûlée, en forçant le gouverneur à se rendre ; mais ce dernier n'était pas homme à en passer par la volonté de bourgeois timides.

Breslau avait alors pour gouverneur le lieutenant-général de Thile, et, pour commandant, le général-major Krafft. Ces deux braves soldats, pleins d'énergie, étaient décidés à user de tous les moyens mis à leur disposition pour opposer une vigoureuse résistance. Le premier, ancien officier de Frédéric, entré en vainqueur dans la capitale de la Silésie en 1759, était encore rempli de vigueur et de fermeté. Il fit diriger sur Elbing et Dantzig, ainsi que cela avait déjà eu lieu à Glogau, les caisses publiques, après avoir fait payer six mois de solde d'avance à ses officiers.

La garnison, composée de six mille hommes, dont trois cents de cavalerie, paraissait assez disposée à se défendre.

Breslau avait alors une population de soixante-cinq à soixante-dix mille âmes, en y comprenant celle de ses faubourgs, qui étaient fort considérables. Elle avait près de trois lieues de périmètre sur les deux rives de l'Oder. Ce fleuve, qui baignait au nord le pied de ses remparts, séparait la ville d'une partie de ses faubourgs. Anciennement, le lit du fleuve les contournait ; mais, comme à Glogau, on avait creusé un nouveau lit, dirigé de manière à lui faire servir de

fossés au côté nord de la place. L'ancien lit, espèce de canal près duquel on avait élevé une digue, s'étendait bien au delà, vers le nord-est.

Les fortifications de Breslau étaient fort étendues et pouvaient être divisées en ouvrages réguliers enveloppant la ville sur la rive gauche, et en ouvrages irréguliers, coupures, défenses accessoires, la plupart en terre, enveloppant les faubourgs de la rive droite.

La petite rivière d'Ohlau répandait ses eaux dans la partie sud de la place, en passant par un ouvrage situé sur la droite de la porte de son nom.

Tous les ouvrages réguliers et irréguliers avaient un grand développement, ce qui nécessitait, pour les défendre, une nombreuse garnison et une nombreuse artillerie; mais ils n'étaient pas commandés de la campagne, à distance du boulet. Si toutes les escarpes n'étaient pas revêtues, l'ensemble de ces lignes de fortifications, se couvrant et s'enveloppant les unes les autres, n'en présentait pas moins une masse de résistance des plus respectables. Une gelée un peu forte pouvait seule détruire presque complétement cet immense avantage.

La place était bien commandée; la garnison, trop faible, il est vrai, pouvait être aidée, soutenue par une population qui ne comptait pas moins de quinze mille hommes en état de porter les armes; les approvisionnements en vivres, et surtout en blé, suffisaient, et bien au delà, aux exigences d'un long siége.

Un arsenal magnifique donnait à la défense d'im-

menses ressources en munitions de guerre et en bouches à feu.

Nous n'avions pas un seul bon plan de la place.

En outre, le roi Frédéric-Guillaume venait de nommer au gouvernement de la Silésie un homme d'une grande énergie, le prince d'Anhalt-Pless, que nous allons voir bientôt entrer en lice contre nous. Il lui avait donné plein pouvoir pour faire des levées et défendre le pays. Cette nomination, annoncée dans toute la province par une proclamation vigoureuse, mais fort mensongère (1), du comte de Gœrtzen,

(1) Voici cette proclamation :

« 3 décembre 1806.

« Braves habitants de la Silésie,

« Les événements malheureux qui se sont succédé dans cette guerre, ont moins affecté le cœur de S. M. que la pensée de voir la plus grande partie de ses provinces et de ses fidèles sujets souffrir les horreurs d'une guerre sans exemple, pendant laquelle l'ennemi, selon sa coutume, écrase par des corps entiers de maraudeurs qui environnent ses armées disciplinées, qui, sourds à la voix de l'humanité, traitent le paisible habitant avec autant de cruauté que le soldat armé, et qui, laissant partout *des traces de la plus affreuse barbarie, changent les pays les plus fertiles en déserts et en ruines*.

« S. M. a appris avec bien de la douleur que ses provinces de la Silésie ont subi ce sort cruel.

« S. M. est au désespoir de ne pouvoir venir en personne délivrer ses fidèles sujets de la Silésie, qui, dans tous les temps, et surtout dans ces circonstances, se sont distingués par leur zèle et leur attachement à la maison royale.

« Quoique l'ennemi se vante d'avoir exterminé la monarchie prussienne, il ne doit cependant ses succès qu'au caprice de la fortune et à *des trahisons abominables. Il ignore que S. M. prussienne se trouve à la tête d'une armée nombreuse qui brûle du désir de se mesurer avec les usurpateurs du pays*. Il ne sait pas, ou il veut ignorer que la personne de S. M. est entourée d'une égide qu'aucun pouvoir, qu'aucune force, qu'aucun talisman ne peut détruire, c'est l'amour inaltérable de ses sujets. *Il ignore même qu'il se présente chaque jour des milliers de volontaires qui veulent mettre un terme aux progrès de l'ennemi*.

aide de camp du roi, avait ranimé les espérances et remonté le moral des habitants de Breslau. L'effet produit par cette proclamation dura même plus longtemps qu'on n'aurait dû s'y attendre, et nos premières bombes ne firent pas tomber ces velléités belliqueuses d'une bourgeoisie adonnée au commerce et habituée au luxe. La bonne volonté et l'enthousiasme des habitants, habilement exploités, furent une des causes principales de la belle résistance du gouverneur et de la constance de la population.

Ainsi, à tous les points de vue, on peut dire que les moyens de défense n'étaient pas inférieurs aux moyens d'attaque.

« S. M. est persuadée que les habitants de la Silésie montreront le même empressement à défendre leur roi, leur patrie et leurs propriétés contre des violations inouïes.

« Sa confiance dans les secours de la Russie n'a pas été trompée. La fidélité aux traités est un des plus grands ornements du caractère loyal de l'Empereur de toutes les Russies.

« Deux armées russes formidables sont aux bords de la Vistule, tandis qu'une troisième, encore plus formidable, s'empresse, par des marches forcées, de rejoindre les autres.

« *Il y a des volontaires par milliers, qui, étant exercés à combattre, sont prêts à renforcer l'armée.*

« Dans ces circonstances critiques, S. M. a la plus grande confiance en ses États et fidèles sujets de la Silésie, qui, dans tous les temps, ont donné les preuves les plus convaincantes de leur fidélité. S. M. a cru, en nommant pour gouverneur-général de la Silésie le prince d'Anhalt-Pless, donner une marque de confiance et de bienveillance à ses habitants. Sous la conduite de ce prince, qui, dans le cours de cette guerre, s'est montré avec courage, les États et les habitants de la Silésie feront tout leur possible, *avec les secours que S. M. a l'intention de leur envoyer,* pour combattre l'ennemi et défendre leur patrie.

« Autorisé par S. M., j'engage tous les habitants de la Silésie à concourir à ce but, et même à supporter avec patience les sacrifices indispensables pour remplir cette tâche honorable, *d'autant plus que S. M. leur promet une récompense.* »

Le 4 décembre 1806, après avoir vu défiler la garnison de Glogau, le général Vandamme se dirigea sur la capitale de la Silésie, en remontant l'Oder par la rive gauche, tandis que le prince Jérôme se mettait en marche, le 5, de Kalisch, avec la brigade Lefebvre et la division de Wrède, laissant en Pologne la division de Deroy et la brigade Mezzanelli, diminuée du régiment des chevau-légers du Prince Royal. Le général en chef de l'armée des alliés venait de recevoir encore des plaintes graves sur les dilapidations exercées par les troupes bavaroises; aussi, en rendant compte de son départ au major-général, le priait-il de défendre de nouveau au général de Deroy toute réquisition.

Le 5, les trois régiments de cavalerie de la brigade Montbrun se présentèrent devant Breslau, sur la rive gauche, commencèrent l'investissement de la place, et, le 6, Vandamme arriva au château de Lissa, à six kilomètres de la ville, avec l'avant-garde de l'infanterie wurtembergeoise. Le 7, accompagné du général d'artillerie de Pernety et du colonel du génie Blein, il fit la reconnaissance de la place. Il avait trop peu de monde pour hasarder de s'établir vers le Haut-Oder, où ses troupes auraient fort bien pu être inquiétées par les partis détachés des garnisons de Schweidnitz, Brieg, Neiss et Glatz; il se borna donc à occuper, pour le moment, la partie du terrain qui, s'appuyant à l'Oder, se développait devant les faubourgs Saint-Nicolas, de Schweidnitz et d'Ohlau.

L'établissement de deux tranchées et de deux batteries incendiaires à droite et à gauche du pre-

mier de ces faubourgs fut décidé ; une circonstance particulière servit aussi à déterminer le point d'attaque au faubourg Saint-Nicolas, c'est que le colonel Blein se berça de l'espoir de trouver là un bâtardeau en terre, destiné à retenir les eaux et pouvant aussi nous faciliter le passage.

On fit remonter l'Oder aux barques et bateaux qui avaient servi à former le pont sous Glogau, afin de construire un pont à trois kilomètres au-dessous de Breslau ; et, en attendant leur arrivée, on fabriqua un grand radeau que l'on descendit jusqu'à Kosel, un peu en aval de la place, à un endroit où le fleuve a cent mètres de largeur.

Le travail de la tranchée commença dès la nuit du 7 au 8, avec un nombre de travailleurs si restreint qu'il ne fut possible d'ouvrir que deux communications dans l'emplacement des batteries projetées. Les batteries elles-mêmes ne furent commencées que dans la nuit du 8 au 9, et en état de tirer seulement le 10 au matin.

Le 8, le général en chef arriva à Hundsfeld (petite ville située sur la rive droite de l'Oder, à une lieue de Breslau) à la tête de la brigade Lefebvre : le lendemain, la division de Wrède parut à son tour, et le radeau commença à passer l'infanterie bavaroise sur la rive gauche.

Le gouverneur de Breslau, voyant qu'il allait être complétement investi, n'hésita plus à sacrifier aux dures nécessités de la guerre. Les faubourgs de la rive gauche gênaient la défense, il les fit brûler ; beaucoup des malheureux habitants de ces fau-

« çaises sont à Varsovie. Magdebourg, Custrin,
« Glogau sont en notre pouvoir. Une plus longue ré-
« sistance causera la ruine de cette grande et belle
« ville, et ne fera que retarder de peu de jours sa
« reddition.

« Agréez, Monsieur le Gouverneur, l'assurance de
« ma considération. »

Le général de Thile refusa d'entrer en négociation, et se montra disposé à continuer la défense.

Cette défense, d'ailleurs, à Breslau comme à Glogau, consistait à répondre au feu de l'assiégeant, pour ainsi dire coup pour coup, sans rien tenter en dehors de l'action de l'artillerie.

Du 11 au 15 décembre, les travaux et le bombardement continuèrent. Les batteries, approvisionnées et armées de vingt-deux bouches à feu sur la rive gauche et de dix sur la rive droite, furent rapprochées jusqu'à cent quatre-vingts mètres de la place. Une seconde parallèle partant de la droite du faubourg Saint-Nicolas, fut ouverte, et une batterie de six bouches à feu construite. Des zigzags furent creusés pour la communication des deux parallèles, une batterie fut élevée sur la rive droite, le long de l'ancien bras de l'Oder, pour incendier l'arsenal. Le 14, de sept heures du matin à une heure de l'après-midi, quatre mortiers, arrivés de Glogau, et cinq obusiers, tirèrent de la première parallèle, tandis que quatre pièces de six et deux obusiers de bataille tiraient de la seconde. Les batteries de la rive droite consommèrent vingt-cinq coups par pièce et quinze

par obusier. Le feu prit dans plusieurs endroits de la ville, mais l'ennemi parvint à l'éteindre. Dans l'intervalle de ces cinq jours, les bateaux étaient arrivés de Glogau, et le lieutenant de pontonniers Noailles s'était empressé de faire construire le pont. Deux compagnies *françaises*, une de mineurs, forte de quatre officiers et soixante-sept hommes, commandée par le capitaine Rittier ; une de sapeurs, forte de deux officiers et soixante-six hommes, commandée par le capitaine Ramonet, arrivèrent au camp sous Breslau, où ne se trouvaient encore que le colonel Blein et le capitaine Roland. Ces troupes, demandées à plusieurs reprises par le prince Jérôme, furent d'un grand secours, et les travaux du génie prirent un grand développement. Le personnel de l'artillerie consistait en douze officiers, dix-huit sous-officiers, cent cinquante-huit soldats. Il y avait, en outre, soixante-deux soldats du train, cent soixante chevaux du train et quarante-trois de troupe. Les officiers français étaient le capitaine Marion, le lieutenant Doulcet, aides de camp du général de Pernety, et le lieutenant de pontonniers Noailles. Les munitions commençant à manquer pour l'artillerie, le général commandant cette arme expédia le capitaine Marion à Glogau le 12. Grâce au zèle de cet excellent officier, des transports furent organisés immédiatement, et les bouches à feu reçurent en moyenne vingt-cinq coups par jour. Le 17, une compagnie et demie d'artillerie française, forte de six officiers et soixante-quatre hommes de troupe, arriva également au siége.

L'Empereur avait espéré que la capitale de la Silésie ne ferait pas une résistance aussi énergique. Le 10, il avait d'abord destiné la division bavaroise de Deroy à occuper Petrikau, petite ville de Pologne située sur la route de Varsovie à Breslau ; mais, apprenant que cette dernière place se défendait avec vigueur, et craignant que les forces laissées au prince Jérôme ne fussent pas assez considérables pour s'opposer aux tentatives que le prince de Pless pouvait faire sur Breslau et même sur Glogau, il résolut de rapprocher le général de Deroy de la Silésie, et lui fit donner ordre de se porter à Wartemberg. Le général en chef de l'armée des alliés, prévenu de cette disposition, était autorisé, en outre, à rappeler à lui cette division bavaroise s'il le jugeait nécessaire, et, dans le cas contraire, à la laisser à Wartemberg.

Vers le milieu du mois de décembre, l'armée de Jérôme occupait les positions suivantes :

Le quartier-général à Lissa, près Breslau. La division de Wrède, sur la rive gauche de l'Oder, aux tranchées devant les faubourgs Saint-Nicolas et de Schweidnitz, soutenant la division wurtembergeoise de Seckendorf, placée sous le commandement supérieur du général Vandamme. La majeure partie des sapeurs, mineurs et artilleurs français également sur la rive gauche. Au village de Guichwitz, sur la petite rivière de Schwartz-Wasser, à moitié chemin et sur la route de Breslau à Schweidnitz, deux escadrons de chasseurs et un demi-bataillon d'infanterie légère, en observation pour avertir de tout ce qui pourrait se diriger de Schweidnitz sur Breslau ou

sur Glogau. Un escadron de La Tour-et-Taxis à Neumarck. La brigade Montbrun, partie au siége, partie battant la contrée. Sur la rive droite de l'Oder, les deux bataillons de chasseurs à pied wurtembergeois des colonels Hugel et Scharsfenstein, établis au pied des remparts; en arrière d'eux, la brigade Lefebvre. A Wartemberg, près de la frontière de Pologne, à environ seize lieues de Breslau, la division bavaroise de Deroy et la brigade Mezzanelli pouvant être appelées en deux jours au siége.

A cette même époque, deux parallèles étaient ouvertes sur la rive gauche ; la deuxième poussée jusqu'au palissadement du chemin couvert couronné dans quelques parties ; sept batteries étaient construites et approvisionnées; leur armement consistait en quatre mortiers, douze obusiers, huit pièces de canon sur la rive droite ; cinq batteries, placées en moyenne à quatre cents mètres de la place, étaient élevées et armées avec huit obusiers et six pièces de bataille.

Les ravages causés dans la ville commençaient à être considérables; des incendies allumés en plusieurs endroits avaient occasionné de notables dégâts, sans ébranler la constance des habitants, Soutenus par l'énergie de la garnison et du gouverneur, pleins d'espoir, depuis la proclamation du comte de Gœrtzen, de voir arriver bientôt à leur secours, soit le prince de Pless, soit même une armée russe, ils luttaient de dévouement, aidaient la troupe de ligne dans son service, éteignaient les incendies, portaient des vivres et des secours aux soldats et aux blessés,

et déployaient en un mot une fermeté, un courage dignes des plus grands éloges et de l'admiration de leurs ennemis.

De son côté, le prince Jérôme n'avait qu'à se louer de la bravoure des troupes sous ses ordres. Plus aguerries qu'au siége de Glogau, elles montraient beaucoup de persévérance et de solidité. Elles trouvaient dans leurs chefs des modèles d'énergie et de valeur. Vandamme surtout, homme de guerre du plus grand mérite, remarquable par une activité prodigieuse, nuit et jour sur pied, toujours prêt au combat, secondait puissamment les efforts du Prince.

Le général de Pernety, homme de talent, d'une grande probité et d'une grande instruction, déjà célèbre comme officier d'artillerie, aidé par son aide de camp le capitaine Marion, avait su, en peu de jours, imprimer au service de cette arme une direction des plus vigoureuses. Il était parfaitement secondé par les canonniers bavarois et wurtembergeois.

L'armée des alliés n'aurait donc eu droit qu'à des éloges, si la tendance funeste dont nous avons déjà parlé plusieurs fois n'avait semblé prendre un développement des plus fâcheux. De toutes parts, des plaintes arrivaient au quartier-général du prince Jérôme, et ce n'étaient plus seulement des officiers subalternes, des sous-officiers ou soldats qui y donnaient lieu, mais bien des chefs de corps, des généraux eux-mêmes. Laissons parler le prince Jérôme, rendant compte de ces faits au major-général,

dans une lettre datée de Lissa, le 14 décembre :

« J'ai cru, Monsieur le Maréchal, devoir mettre « une très-grande sévérité à empêcher toutes les ré- « quisitions particulières qui ruinent le pays et que « chaque officier se croyait permises. Un aide de « camp du général Vandamme s'est fait donner, par « la petite ville de Neumack, 200 louis, et un aide « de camp du général Montbrun, 50 louis. Ces désor- « dres, commis par des officiers français, font le plus « mauvais effet, et les Bavarois et Wurtembergeois « se croient, après cela, autorisés à imiter cet exem- « ple. Afin d'éviter, autant que possible, de pareils « abus, j'ai ordonné que les deux officiers français « rendissent l'argent qu'ils avaient pris. (J'ai voulu « ignorer que les aides de camp n'avaient fait « qu'exécuter les ordres de leurs généraux.) Le gé- « néral Vandamme et le général Montbrun ont été « chargés de faire exécuter mes ordres. Le premier « m'ayant fait connaître, après cela, qu'il avait be- « soin d'argent, je lui ai accordé 5,000 francs pour « dépenses secrètes.

« 12,000 écus avaient été demandés à l'abbaye « de Leubus, et cinq hommes et un officier y avaient « été laissés jusqu'à ce que la somme eût été fournie. « L'exemple que j'ai donné a fait qu'aussitôt après « ces hommes et cet officier ont été retirés. J'ai en- « core voulu ignorer que c'était un officier-général « qui avait fait cette demande. »

Depuis le deuxième bombardement, la pénurie

des approvisionnements et le mauvais état de plusieurs obusiers et mortiers avaient obligé le général en chef à faire venir de nouvelles bouches à feu et des munitions. En attendant, on avait cheminé de la première à la deuxième parallèle, en employant environ trois à quatre cents soldats par jour, au lieu de six à sept cents qu'il eût fallu; mais le service était si pénible qu'il était impossible de réunir un plus grand nombre de travailleurs. Le 14 au soir, les munitions et l'artillerie arrivèrent, à l'exception de deux pièces de vingt-quatre laissées en route à cause du mauvais état de leurs affûts, et d'un gros mortier que l'on ne put tirer des chemins bourbeux.

Pendant la nuit, on s'empressa d'armer les batteries. On plaça entre le faubourg Saint-Nicolas et celui de Huben : 1° à l'extrême droite de la première parallèle, deux petits mortiers et trois gros obusiers; 2° à l'ancienne batterie, à gauche, deux gros mortiers et trois petits obusiers; 3° au centre de la deuxième parallèle, deux petits obusiers et quatre pièces de six tirant sur les batteries ennemies; 4° à la tranchée de gauche, à la même parallèle, sur la droite, quatre petits obusiers et quatre pièces de six destinés aussi à répondre aux batteries de la place; 5° sur la rive droite de l'Oder, le général Lefebvre mit en position huit pièces ou obusiers de campagne. Trente-deux bouches à feu se trouvèrent donc prêtes à tirer, sans compter les deux pièces de vingt-quatre et le gros mortier restés en arrière, et qui avaient leurs places assignées à la coupure du faubourg Saint-Nicolas, dans la deuxième parallèle.

Le feu, commencé à six heures, fut continué jusqu'à minuit. Nos projectiles causèrent de nouveaux dégâts dans la ville, y allumèrent plusieurs incendies que les habitants parvinrent à éteindre, grâce à un service admirablement organisé. L'ennemi nous répondit avec assez de vivacité, mais sans nous faire éprouver de pertes sensibles. Le général en chef ayant fait cesser le bombardement, envoya une sommation au gouverneur par le général Lefebvre (1). Le vieux et brave général de Thile répondit à l'aide de camp du prince Jérôme : « Qu'entré dans Breslau en vainqueur, il y avait quarante-neuf ans, avec le grand Frédéric, il y allait de son honneur de ne pas rendre la place tant qu'il serait possible d'y tenir. — Vous l'avez prise en huit jours, objecta le général Lefebvre, et vous savez qu'elle ne peut être défendue longtemps. — Gé-

(1) Il se passa, pendant cette canonnade, deux faits dignes d'être rapportés, et dont le prince Jérôme rendit compte lui-même en ces termes au major-général :

« Je dois faire l'éloge des troupes wurtembergeoises. Votre Altesse ne « peut concevoir avec quelle bravoure elles se conduisent, particulière- « ment les canonniers et les deux bataillons de chasseurs, commandés par « les lieutenants-colonels Hugel et Scharsfenstein. Ils ne sortent pas du « pied des remparts, où ils entretiennent un feu très-vif et très-meurtrier « sur les canonniers ennemis. Je citerai à Votre Altesse les deux traits « suivants de leur bravoure : Un obus de l'ennemi étant tombé dans une « batterie entre deux caissons chargés de munitions, un canonnier wur- « tembergeois, le sergent d'artillerie Schitz, avec le plus grand sang-froid, « s'avance, le saisit et le jette hors du retranchement. Un instant après, « cet obus éclate.

« Un autre canonnier, ayant la cuisse emportée par un boulet de canon, « ses camarades accourent pour le secourir, et il leur dit : « Mes amis, « retournez à votre besogne, et que ce que vous voyez ne vous intimide « pas. Si je meurs, c'est en brave homme; si je guéris, mon maître pren- « dra soin d'un bon soldat. »

néral, s'écria l'intrépide gouverneur, ***on défend un village et l'on ne survit pas à sa gloire.*** »

Le général Lefebvre avait été introduit dans la place sans avoir les yeux bandés ; il en avait parcouru les rues et les places, il put se convaincre par lui-même des ravages causés par nos projectiles ; ils étaient affreux. Après cette seconde et inutile sommation, Jérôme, pensant qu'il faudrait faire brèche et donner l'assaut, demanda à Glogau six nouvelles pièces de vingt-quatre. La dernière parallèle couronnait complétement le chemin couvert sur la rive gauche ; les Wurtembergeois étaient toujours au pied des glacis ; encore quelques jours et la ville allait être prise.

Cependant, de toutes parts se répandait le bruit de la formation d'un corps assez considérable sous les ordres du prince d'Anhalt-Pless, dans la Haute-Silésie, du côté des montagnes de Glatz et de Silberberg. Les déserteurs, les prisonniers étaient unanimes pour dire que quinze à seize mille hommes, commandés par le gouverneur-général de la Silésie, ne tarderaient pas à se jeter sur l'armée des alliés, afin de faire lever le siége de Breslau. Chacune des garnisons des places fortes de la province devait fournir un contingent assez nombreux de troupes de ligne, et, derrière ce noyau, une masse de paysans, de volontaires, soulevés par la proclamation du comte de Gœrtzen, étaient prêts, assurait-on, à marcher à la première réquisition du prince d'Anhalt-Pless. Jérôme apprit en même temps qu'un renfort de trois mille recrues venait de pénétrer dans Schweid-

nitz, en sorte que la garnison de cette redoutable forteresse se montait dès lors à 6,000 fantassins et 400 cavaliers.

Ces deux nouvelles, jointes à la fermeté du gouverneur de Breslau, fermeté qui, sans nul doute, puisait sa source dans l'espoir de la prochaine arrivée d'un secours efficace, décidèrent le général en chef à rappeler à lui la division de Deroy et la brigade Mezzanelli. La concentration de toutes ces forces autour de la capitale de la Silésie, concentration qui lui permettait de surveiller le prince de Pless, et au besoin de tenir tête au corps qui se formait vers le Haut-Oder, dans le triangle compris entre Brieg, Neiss et Glatz, lui parut indispensable. Comme il visitait journellement les travaux, les tranchées et les batteries, il put apprécier les fatigues du corps de siége. Les malheureux soldats, trop peu nombreux pour fournir des travailleurs et des gardes autour d'une place aussi étendue, n'avaient pas un moment de repos et étaient harassés; cette dernière considération était de nature à l'encourager dans la détermination qu'il prenait. En conséquence, l'ordre fut expédié, le 16, à Wartemberg, au général de Deroy, de se replier immédiatement sur Breslau. Il était à désirer qu'on pût s'emparer de la place avant la réunion des forces du prince de Pless. Une fois la ville conquise, on avait une belle occasion de marcher sur l'armée du gouverneur de la Silésie et de le battre en rase campagne.

Le 16, vers trois heures de l'après-midi, le général de Thile essaya une sortie qui ne lui réussit pas.

Quatre cents hommes de la garnison, fractionnés en trois colonnes, se précipitèrent hors de la place et furent immédiatement, à leur passage dans le faubourg, rejoints par une foule de paysans qui, nous croyant les plus faibles, voulurent concourir à l'attaque ; mais l'infanterie légère des Wurtembergeois, postée dans le faubourg même, se jeta entre la première et la deuxième colonne, tua le commandant prussien, quelques hommes, et fit seize prisonniers. L'ennemi ne s'attendait pas à une résistance aussi énergique ; il se hâta de rentrer dans Breslau. Le gouverneur envoya demander le corps de l'officier tué, qui lui fut rendu.

On n'avait encore qu'une connaissance imparfaite des fortifications ; on résolut de profiter des quelques jours qui devaient s'écouler jusqu'à l'arrivée des pièces destinées à la brèche, pour faire une reconnaissance complète. Les 17, 18, 19 décembre, les ingénieurs, ayant à leur tête le colonel du génie Blein, se mirent à l'œuvre. On s'aperçut alors que, 1° l'ennemi avait abandonné tous les dehors, à l'exception des ouvrages qui tenaient aux issues, et se bornait à défendre le corps de place ; 2° que tous les saillants d'une espèce de contre-garde générale, qui enveloppait la place, pourraient être facilement occupés ; 3° que, dans deux parties, à la porte de Schweidnitz et à celle d'Ohlau, les ouvrages extérieurs et le corps de place n'étaient point revêtus ; 4° que l'escarpe du rempart était d'un accès facile et défendue seulement par une palissade droite plantée au pied du talus. Ces reconnaissances conduisirent le colonel

Blein à proposer au prince Jérôme un plan d'attaque définitif. Le plan consistait à faire une fausse démonstration sur un ou deux points; à réunir sur un autre, pendant la nuit, tous les matériaux nécessaires, et à franchir, avant le jour, les deux fossés du corps de la place, à l'endroit non revêtu, au moyen d'un pont sur chevalets pour le passage du premier fossé, et de petits bateaux pour le passage du second. La difficulté était de faire arriver, à l'insu de l'ennemi, assez de ces bateaux pour qu'il fût possible de débarquer à la fois deux cent cinquante à trois cents hommes. Ce projet fut approuvé du général en chef.

La première division bavaroise de Deroy et la brigade Mezzanelli, rappelées brusquement, s'étaient mises en route en forçant de marche, et n'avaient pas tardé à se présenter sur l'Oder. L'arrivée de ce puissant renfort permit à Jérôme de faire de nouvelles dispositions pour activer les travaux du siége et surveiller plus efficacement les garnisons des places voisines et le prince de Pless.

Le quartier-général fut maintenu au château de Lissa. Le général Vandamme conserva le sien au village de Hofichen, sur la rive gauche de l'Oder, ayant sous ses ordres la division wurtembergeoise, la division de Wrède et la moitié de celle de Deroy, qui passa de ce côté et s'établit à Popelewitz, pour concourir aux travaux de la principale attaque. Le général de Deroy, avec le reste de son infanterie, prit position à Carlowitz, relevant la brigade Lefebvre, qui vint sur la rive gauche et se plaça, renforcée du bataillon léger de Zollern, en avant du château

de Lissa, vers Neumarck, à l'embranchement des routes de Dresde et de Glogau; sa mission était de couvrir le quartier-général du Prince et de protéger, contre toutes tentatives, les convois de munitions expédiés de la Basse-Silésie. Le général Mezzanelli fut chargé de battre la campagne sur la rive droite de l'Oder et d'observer la garnison de Brieg, point sur lequel on pensait que se formait le rassemblement du prince de Pless. La brigade Montbrun, placée presque toute en avant de Kristern, entre Breslau, Schweidnitz et Glogau, sur la route de Strelhen, se mit en correspondance de tous les instants, d'un côté avec la brigade Lefebvre, d'un autre avec le régiment des dragons de La Tour-et-Taxis, commandé par le brave colonel Seydwitz, et détaché à Liegnitz, point de jonction des routes de Saxe, de Glogau, de Schweidnitz et de Breslau. Des piquets jetés sur les communications de Brieg et Strelhen, des reconnaissances qui rayonnaient continuellement sur ces divers points, empêchaient toute surprise et complétaient le système défensif adopté par le général en chef pour être prévenu à temps de tous les mouvements de l'ennemi.

Le général Vandamme, qui commandait le siége sur la rive gauche, le général de Deroy qui le commandait sur la rive droite et que le général Mezzanelli avait soin d'instruire de ce qui se passait de ce côté, rendaient compte au Prince de tous les événements. Ainsi, le jeune général en chef avait pris toutes les mesures nécessaires pour connaître la marche de l'ennemi, pour se trouver en mesure de lui

présenter des forces imposantes partout où il voudrait tenter une attaque, et cela sans ralentir en rien les opérations du siége, sans même que l'on pût avoir à craindre des sorties de la garnison. L'Empereur approuva ces dispositions, les trouva fort sages et en complimenta son frère. Ce dernier, fort actif, plein de zèle et aimant la guerre, visitait journellement les tranchées, les batteries, se faisait présenter les hommes qui se distinguaient, les encourageait, les récompensait, parcourait les avant-postes de cavalerie, veillait partout au maintien d'une discipline sévère, et donnait des ordres pour assurer autant que possible le bien-être du soldat. Mais tout en s'occupant sans cesse des devoirs nombreux et difficiles qu'impose le commandement en chef de vingt-cinq à trente mille hommes, le prince Jérôme sentait que d'autres mains que les siennes allaient porter les coups décisifs de la campagne. L'armée russe et l'armée française manœuvraient entre la Vistule et le Niémen. Nul doute que d'un jour à l'autre on n'apprît la nouvelle de quelque grande bataille, d'une de ces actions dont l'immortalité se communique aux noms de ceux qui y ont été mêlés. Les lettres du Prince à l'Empereur laissaient voir le vif regret qu'il éprouvait de ne pas être à la Grande Armée. « Je crains bien, écrivait-il à « Napoléon, que Votre Majesté ne joigne les Russes « pendant que je suis en Silésie, et que je ne sois en- « core privé de l'honneur de combattre sous ses « yeux. » Les événements militaires paraissaient effectivement prêts à se succéder avec rapidité sur

le théâtre de la guerre. Les Russes, prévenus et dérangés dans leurs projets méthodiques, s'étaient repliés sur le Bug; mais ils étaient serrés de près par leur infatigable ennemi, qui voulait les battre et les séparer de l'armée prussienne du général de Lestocq. Ainsi, tandis que Bennigsen se portait sur Pultusk, indiquant cette ville comme point de réunion à ses troupes, Napoléon ordonnait au corps du maréchal Lannes, renforcé des dragons du général de Becker, de s'y diriger également. Davout, chargé plus spécialement de surveiller la retraite de l'ennemi, se portait sur la Narew, afin de ne pas lui laisser de répit, soit qu'il cherchât à gagner Pultusk, soit qu'il voulût se retirer sur Golymin. Augereau marchait sur ce dernier point, ainsi que Murat; Soult s'élevait plus au nord, et la cavalerie légère, répandue partout, harcelait les corps russes. Napoléon, convaincu que ses lieutenants ne tarderaient pas à atteindre Bennigsen et à se placer entre lui et Lestocq, déjà rejeté du côté de Mlawa et de Soldau, sur la route de Varsovie à Kœnigsberg, Napoléon qui venait d'apprendre qu'à la sollicitation de la Prusse, Alexandre avait donné l'ordre à son armée de reprendre l'offensive, Napoléon enfin, qui voulait, par sa présence, imprimer une impulsion vigoureuse aux opérations, se mit en route pour Varsovie, dans la nuit du 15 au 16, et entra dans cette ville le 18. En partant de Posen, il accorda à son frère la gloire de venir combattre à la Grande Armée. Rassuré sur les affaires de la Silésie par la présence des généraux Hédouville, Vandamme et Pernety, il dit au major-général d'écrire à Jérôme

de se hâter de le rejoindre sur les bords de la Vistule. La lettre de Berthier, datée du 17, à une heure du matin, de Kutno, prescrivait en outre de faire partir immédiatement de Wartemberg la division de Deroy et la brigade Mezzanelli, pour les porter sur Lowicz, en Pologne; mais le Prince ne crut pas devoir exécuter cet ordre, parce que, dans l'intervalle, ces troupes, ainsi qu'on l'a vu, rappelées de Wartemberg au siége de Breslau où elles étaient indispensables, avaient quitté la première de ces deux villes, et parce qu'elles n'auraient pu joindre à temps la Grande Armée, qu'elles auraient perdu en marches et en contre-marches un temps précieux, et n'auraient pu être utilisées ni contre les Russes ni en Silésie.

Jérôme, en quittant son armée, ne voulut pas en abandonner, même provisoirement, le commandement. Il avait une haute estime pour la bravoure personnelle, les talents militaires, l'activité prodigieuse de Vandamme; il savait que personne n'était plus en état que ce remarquable officier-général, de mener à bonne fin toutes les opérations pour lesquelles il fallait de l'intelligence et de la vigueur; mais il connaissait aussi son côté faible; il l'avait vu récemment à l'œuvre; il savait, en outre, que l'intention formelle de l'Empereur était qu'on établît en Silésie le plus grand ordre, qu'on ne souffrît pas de scandaleuses dilapidations. Avant de partir, le Prince réunit donc autour de lui les chefs de ses divisions et les généraux Vandamme et Hédouville. Il avait pleine et entière confiance dans ce dernier. Il con-

naissait sa probité, sa droiture, son caractère, vrai type de l'antiquité; il lui prescrivit de rester à son quartier-général, d'y concentrer toutes les affaires, de le tenir constamment au courant de tout ce qui se passerait, de prendre ses ordres, lorsque la chose serait possible, de les donner lui-même quand le temps viendrait à manquer. Vandamme resta chargé de la direction du siége sur la rive gauche, le général de Deroy de la direction sur la rive droite. Il était difficile que ces dispositions ne fissent pas surgir des difficultés de commandement, surtout avec un homme du caractère de Vandamme; le Prince s'y attendait, mais il préférait cela aux inconvénients qu'il entrevoyait s'il agissait autrement. Il savait, d'ailleurs, que les travaux du siége n'auraient pas à en souffrir et n'en seraient pas moins poussés avec toute la vigueur possible.

Le général en chef quitta son quartier-général le 20 décembre, emmenant avec lui le général Lefebvre, son aide de camp (1). L'Empereur publia, au 46e bulletin, daté le 28 du même mois, de Golymin : « *Sa Majesté, désirant que le prince Jérôme* « *eût occasion de s'instruire, l'a fait appeler de Silésie.* « *Ce prince a pris part à tous les combats qui ont eu* « *lieu, et s'est trouvé souvent aux avant-postes* » (1).

La veille de son départ, Jérôme avait exigé que soixante-dix officiers prussiens, dont un général, prisonniers sur parole en ce moment dans Breslau, sortissent de cette ville.

(1) Le colonel de Zandt, du régiment de Linange, remplaça, dans le commandement de sa brigade, le général Lefebvre-Desnoëttes.

Depuis la reconnaissance de la place par le colonel Blein, on préparait tout en secret pour l'attaque de vive force que l'on comptait donner aussitôt que possible. Les travaux des tranchées et des batteries ne se ralentissaient pas. Dans la nuit du 17 au 18, on avait retiré le mortier tombé dans les boues et relevé les deux pièces de vingt-quatre dont les affûts étaient si détestables qu'on n'avait pu encore les mettre en batterie; chaque mortier avait tiré dix coups, chaque obusier quatorze. Le feu, mis à plusieurs quartiers de la ville, n'avait été éteint, par les habitants, que vers les quatre heures; deux nouveaux mortiers avaient été placés à la deuxième parallèle. Du 18 au 19, les deux pièces de vingt-quatre avaient été mises en position, et deux mortiers arrivés par eau avaient été débarqués. Du 19 au 20, les pièces de vingt-quatre, enfin en batterie, avaient tiré trente-six coups chacune; les pièces de 12, celles de six et les petits obusiers, quarante; les gros obusiers et les mortiers, vingt. Le 21, à quatre heures du matin, le feu avait commencé et avait été continué jusqu'à huit heures; un mortier avait éclaté, plusieurs autres avaient brisé leurs affûts; vingt et une bouches à feu étaient en batterie; le bombardement avait recommencé de onze heures à une heure, l'artillerie wurtembergeoise mise à la disposition du général Montbrun et ôtée des batteries. Le 22, un nouveau bombardement avait mis le feu dans l'intérieur de Breslau.

Le même jour, le colonel Blein informa le général Hédouville, que tout était prêt pour la tentative

projetée contre le bastion de la porte d'Ohlau. A onze heures du soir, les généraux Hédouville, Vandamme, de Pernety, et le colonel Blein se transportèrent dans le faubourg d'Ohlau, pour diriger l'attaque. Il s'agissait de traverser deux fossés très-larges et très-profonds, de s'emparer d'une double enceinte non revêtue, il est vrai, mais qu'il fallait surprendre et franchir. Les difficultés étaient sérieuses; l'important était surtout de trouver les moyens de passer très-promptement les deux fossés et d'occuper tellement l'ennemi sur d'autres points, qu'il ne pût soupçonner la véritable attaque. On en fit deux fausses : l'une près de la porte de Schweidnitz, l'autre en avant du faubourg Saint-Nicolas. On avait construit un équipage de pont sur chevalets, pour simuler le passage des deux fossés de la porte Schweidnitz. Cette entreprise pouvait effectivement être essayée avec des troupes solides, et l'ennemi pouvait y croire. Pour mieux le tromper, on avait fait prendre tous les bateaux de la rivière d'Ohlau, et on les avait transportés sur le même point, en sorte que le gouverneur, qui ne manquait pas d'espions dans les faubourgs, fut persuadé que le passage serait tenté par la porte de Schweidnitz.

Les mouvements qu'on exécuta dans la journée couvraient ainsi ceux qu'on devait faire pendant la nuit au vrai point d'attaque. Le passage réel devait avoir lieu au moyen de radeaux construits avec des échelles réunies deux par deux, soutenues par des tonneaux vides et recouvertes de planches.

Tous les matériaux réunis pendant le jour, der-

rière le faubourg de Neudorff, vis-à-vis la porte de Schweidnitz, furent transportés, la nuit, à celle d'Ohlau. Les batteries des deux rives ne cessèrent pas leur feu, depuis la chute du jour jusqu'au lendemain matin.

Vers deux heures, le général de Deroy fit faire une fausse attaque sur la rive droite, tandis que le général Minucci attaquait de son côté près la porte Saint-Nicolas. Une vive fusillade s'engagea sur ce point; le 1er de ligne bavarois y perdit trente hommes et un capitaine. La fausse attaque de la porte de Schweidnitz fut faite aussi avec précision; mais la véritable, du côté d'Ohlau, n'eut aucun succès; plusieurs événements imprévus la firent échouer. On avait commandé le nombre d'hommes nécessaires pour le transport des outils et matériaux préparés pour la construction du pont; un déplorable malentendu dans les ordres donnés empêcha leur exécution au moment décisif. On attendit en vain les hommes demandés, et, voyant qu'ils n'arrivaient pas, que la nuit avançait, que le temps pressait, on fut obligé, pour transporter les radeaux, d'employer les troupes mêmes destinées à l'attaque, de sorte qu'on perdit un temps précieux, qu'on fatigua les soldats destinés d'abord au combat, et qu'on ne fut en mesure de jeter le premier radeau dans l'avant-fossé, qu'à *cinq heures du matin;* et il en fallait jeter trois autres encore avant d'atteindre l'autre rive. Les sapeurs, inhabiles à une manœuvre de ce genre, malgré toute leur bonne volonté, furent lents à lier ces radeaux ensemble, et à *sept heures du matin seule-*

ment, le caporal des sapeurs François, soldat intrépide, s'étant jeté à l'eau, parvint à amarrer le pont de radeaux aux palissades de la lunette du point d'attaque; mais on n'avait plus le temps nécessaire pour s'établir à couvert du feu du bastion d'Ohlau et pour soutenir une attaque trop tardive. Il commençait à faire jour; encore un instant, et l'ennemi, jusqu'alors sans défiance, allait découvrir la tentative; il était prudent de l'abandonner; on donna l'ordre de se replier. En effet, la colonne wurtembergeoise chargée de l'attaque ne commença pas plutôt son mouvement de retraite, qu'elle fut assaillie par un feu de mousqueterie et de mitraille des plus vifs.

Tandis que ces différentes affaires avaient lieu sous les murs de Breslau, la cavalerie, détachée dans les environs pour éclairer le corps de siége, livrait quelques combats brillants. Le 17, le colonel des dragons de La Tour-et-Taxis, en position à Liegnitz, apprit qu'un corps de cavalerie ennemie, conduisant un convoi d'argent de 3,000 écus de Prusse dans la forteresse de Schweidnitz, se trouvait aux environs de Jauer. Le colonel se porte au devant des Prussiens, les charge avec vigueur, quoique inférieur en force; il leur fait soixante prisonniers et s'empare du convoi. Le prince Jérôme, pour récompenser ce brave régiment, lui laissa les 3,000 écus et les chevaux qu'il avait pris. Trois jours après, le 21, le major Hackert, à la tête de cent trente chevaux du régiment de Linange, faisait une reconnaissance non loin de Schweidnitz; parvenu presque

sous les murs de la forteresse, il aperçoit cinq escadrons prussiens, forts de trois cents chevaux. Il les attaque, les met en pleine déroute, leur prend trente-six hommes, trente-deux chevaux, leur enlève trente-six bœufs qu'ils cherchaient à faire pénétrer dans la place, et ramène ce petit convoi jusqu'à Breslau. Le général Hédouville laissa au régiment de Linange les chevaux pris par ce détachement.

Le prince d'Anhalt-Pless, officier-général de mérite, remarquable surtout par une grande énergie et une grande ténacité, avait résolu de tout tenter pour délivrer Breslau. Depuis son arrivée dans la province, il était parvenu à organiser la défense des places situées sur le Haut-Oder et dans la montagne. En outre, il avait réuni autour de Brieg, 1° des détachements de troupes de ligne tirés des forteresses; 2° les gardes forestiers et les douaniers prussiens, assez nombreux dans cette partie de la province; 3° des paysans qu'il avait armés. Il s'était trouvé ainsi à la tête d'un petit corps de quatorze à seize mille hommes. Le 24, prenant avec lui cinq mille hommes et six pièces de campagne, il fit un mouvement sur sa gauche, se porta vers Strelhen, dans l'espoir de nous inquiéter et de jeter dans Breslau une partie des forces qu'il avait avec lui; mais il était surveillé. Le général Montbrun informa immédiatement Vandamme de ce déploiement de forces de l'ennemi, et Vandamme donna l'ordre à la 2e division bavaroise de se porter sur Strelhen, en se faisant éclairer par la brigade de cavalerie de Montbrun. A minuit et demi, le général Minucci quitta sa

position de Grœsbichen, devant Breslau, et se dirigea sur Grosburg avec la 2e brigade de sa division, tandis que la 1re, commandée par le colonel de Lessel, suivait son mouvement à deux lieues en arrière. La cavalerie éclairait la route. Arrivé à Grosburg à la pointe du jour, après une marche forcée de près de huit heures, le général Minucci fut informé par le général Montbrun que l'ennemi était à Strelhen. N'écoutant que son ardeur, se croyant assez fort pour agir seul sans sa 1re brigade, il fit immédiatement ses dispositions de combat. Il forma en colonne le 3e régiment de ligne, nommé Prince-Charles, le 1er bataillon du 7e, nommé Prince-Lœvenstein, la batterie légère du comte de Linange, et ayant envoyé son escadron de réserve, commandé par le capitaine de Zandt, au général Montbrun, qui faisait un mouvement pour tourner la ville et couper la retraite à l'ennemi, il se porta au pas redoublé, avec son infanterie, jusqu'en face de Strelhen, dont il occupa les hauteurs. Il reconnut à la hâte les Prussiens; et voyant que le prince de Pless avait pris une position défectueuse, il ordonna au lieutenant-colonel d'Epplen, son chef d'état-major, de filer avec le 3e de ligne par le village de Secgen, situé à la gauche de la ligne ennemie, tandis que lui-même, avec la batterie et le 7e de ligne, attaquait de front. Le colonel d'Epplen remplit très-bien sa mission; il marcha rapidement à Secgen, se déploya avec beaucoup d'ordre à la sortie du village, essuya, sans tirer, le feu de l'ennemi, et, sa troupe formée, se porta sur lui au pas de charge, à la baïonnette. Pendant ce temps,

le général Minucci avait déployé le bataillon Lœvenstein à la gauche du village, sur une hauteur qui dominait la position des Prussiens; soutenu par son artillerie, il s'avança également au pas de charge, sans brûler une amorce. Attaqué de front et sur son flanc, l'ennemi n'osa pas tenir; il abandonna sa première position, fut débusqué successivement de toutes celles qu'il voulut occuper sur les hauteurs voisines de la ville, ainsi que de deux petits bois où il fit mine de se rallier, et se mit alors en pleine retraite. Pendant cette première partie de son mouvement rétrograde, il avait déjà perdu cent hommes tués, deux cents prisonniers, et une pièce de canon prise par le 3e de ligne; mais sa déroute devint complète lorsque le général Montbrun fut entré en ligne avec sa brigade. Le prince de Pless ne put conserver le moindre ordre; ses hommes se sauvèrent, jetant leurs armes, abandonnant l'artillerie dans les bois; atteints et sabrés par la cavalerie, ils laissèrent sur le champ de bataille plus de cinq cents morts. On fit huit cents prisonniers, on prit trois cents chevaux, six pièces de canon, et ce qui put échapper se jeta dans les montagnes des environs de Schweidnitz.

Dès que Vandamme eut connaissance du résultat du brillant combat de Strelhen, il fit tirer des salves de réjouissance et en instruisit le gouverneur de Breslau, en lui faisant dire que, désormais, il n'avait plus à compter sur aucun secours; qu'il y aurait donc de la cruauté à faire supporter plus longtemps les horreurs de la guerre à une grande et belle ville que rien ne pouvait sauver. Il ne lui cacha pas, en

outre, que son intention était d'employer la nuit suivante, contre la place, le tir à boulets rouges, et que les ordres étaient donnés en conséquence.

Le général de Thile ne parut pas d'abord ajouter foi à la nouvelle de la défaite du prince de Pless; mais, quelques heures après, elle lui fut confirmée par ses propres espions, et alors il demanda un armistice de vingt-quatre heures et consentit à recevoir dans la place l'adjudant-commandant Duveyrier, chef d'état-major de Vandamme, pour traiter de la capitulation. Tout semblait terminé, lorsque tout à coup, sans motif réel, mais prétextant que nous continuions les tranchées, le gouverneur rompit l'armistice. Le fait est qu'il venait de recevoir du prince de Pless l'assurance d'être secouru sous peu de jours, et que, la brèche n'étant pas encore commencée, il espérait se maintenir jusqu'à la nouvelle prise d'armes du prince et sauver Breslau. Vandamme, à cette nouvelle, entra dans une violente colère, ordonna de reprendre immédiatement les travaux aux quatre batteries ébauchées dans la nuit précédente et destinées à recevoir huit pièces de vingt-quatre et six obusiers de douze; il fit préparer les grils pour les boulets rouges, et prescrivit les dispositions suivantes, auxquelles nous ne changeons pas un mot :

« Le gouverneur de Breslau a rompu l'armistice qu'il avait lui-même demandé; il renonce à toute capitulation aujourd'hui, et hier il demandait à rendre la place; cette conduite contradictoire et inconsidérée me prouve sa démence et me force à prendre

des mesures extraordinaires pour réduire la ville et soumettre la garnison.

« Le général d'artillerie prendra, en conséquence, les mesures nécessaires pour que, demain, au jour, toutes les batteries soient prêtes à tirer; il verra surtout à ce que l'on puisse faire usage de boulets rouges pour les pièces de vingt-quatre et de douze en batterie sur les deux rives;

« Demain matin à six heures, on commencera le feu; à neuf heures il cessera, pour recommencer à midi jusqu'à quatre heures; à huit heures il recommencera jusqu'à minuit; alors, je donnerai de nouveaux ordres.

« La division wurtembergeoise aux ordres du lieutenant-général de Seckendorf continuera d'occuper la position où elle est, sa droite à l'Oder et sa gauche à la route sortant du faubourg de Gabitz; là, ses postes seront fortement liés à la droite de la division bavaroise commandée par le général Minucci. Le service essentiel de la division du général de Seckendorf est de garder toutes les portes et sorties de la forteresse, depuis Gabitz jusqu'à l'Oder, de bien surveiller tous les passages qui y mènent, de ne laisser entrer ni sortir qui que ce soit de la place, sous tel prétexte que ce puisse être. Toute communication est rompue avec la garnison; je ne recevrai plus de parlementaires qu'à la condition que la garnison sorte à l'instant et à discrétion; la conduite furibonde du gouverneur me force à cette rigueur.

« Le lieutenant-général de Seckendorf ordonnera au brigadier de Neubronn, commandant les avant-

postes, d'exercer la plus grande surveillance et de placer sa troupe de manière à être bien en mesure contre toute sortie. Les deux brigades de ligne devront être bien réunies dans leurs camps, prêtes à se porter partout au premier besoin; elles fourniront chacune cent cinquante hommes pour la garde des nouvelles batteries et appuyer l'infanterie légère placée aux avant-postes. L'artillerie des brigades sera placée en avant des camps, sur les points où elle pourra le mieux soutenir la retraite des avant-postes ou défendre les batteries de siége. Tous les gros bagages de cette division seront placés à Romberg, sur la Weistritz.

« La division bavaroise, aux ordres du général Minucci, sera campée en avant des villages de Grabischen et de Gandau; ces troupes seront spécialement chargées de la garde et de la défense de la tranchée de droite, de soutenir et appuyer, au besoin, les troupes du lieutenant-général de Seckendorf par leur droite, et celles du général Siebein à gauche, de manière à ne laisser cependant jamais moins d'un régiment à la position de Grabischen, où il sera établi des batteries en appui à la tranchée de droite.

« Les troupes du général Siebein seront chargées de la garde et de la défense du faubourg Saint-Nicolas, de la batterie en face de ce faubourg, et de la tranchée de gauche; le général Siebein conservera dans sa brigade le bataillon d'infanterie légère de Peysing, qui restera où il est; le général Siebein devra surtout surveiller les points de l'Oder à sa gauche, où la garnison pourrait tenter quelques en-

treprises, et la porte Saint-Nicolas, qui est entre les deux grandes tranchées.

« Messieurs les généraux sont priés d'ordonner qu'il y ait toujours des officiers supérieurs de service aux différents camps, et que tout le monde soit constamment prêt à se porter partout. Il s'agit de soumettre une garnison qui nous brave, et qui, forcée au désespoir par la folie de son gouverneur, pourrait se porter à un coup de témérité contre lequel il faut être en garde.

« Je confie les batteries de siége et leurs braves canonniers à la sauvegarde des troupes alliées; c'est là qu'il faut tous périr plutôt que de permettre que la garnison y touche, parce que c'est là l'honneur de l'armée de siége.

« Je me repose entièrement et avec confiance sur les braves troupes qui me sont confiées; les preuves de courage que j'en ai reçues aux portes de Breslau et dans les champs de Strelhen me prouvent que je ne serai pas trompé.

« Je donnerai chaque jour des ordres au général Montbrun, chargé de surveiller les places fortes qui sont sur nos derrières et les débris du corps du prince de Pless.

« Les équipages de la brigade du général Siebein devront être placés au village de Malselwitz, et ceux de la division Minucci à Hermansdorf.

« Les présentes dispositions doivent être de suite exécutées sur la responsabilité de Messieurs les généraux, qui sont priés de rendre compte, tous les

matins et soirs, de ce qui se passera dans l'étendue de leur commandement. »

Ainsi qu'on le pense bien, Vandamme avait trop l'expérience de la guerre pour ne voir, dans la conduite du gouverneur, qu'un fol entêtement de vieillard. Il ne douta pas un instant que le prince de Pless ne se disposât à faire une seconde tentative pour délivrer Breslau. Aussi, tout en complétant le blocus, ainsi qu'on vient de le voir, en faisant prolonger la tranchée de droite de manière à défendre les nouvelles batteries et à envelopper complétement les faubourgs, jusqu'à la route de Strelhen, il donna des ordres à sa cavalerie pour être instruit, sans retard, de tout rassemblement vers Brieg et Schweidnitz. La brigade Lefebvre, commandée par le colonel de Zandt, fut portée en avant de Zobten, entre Breslau et Schweidnitz; elle y resta deux jours et reprit ensuite ses anciennes positions, observant toujours le pays entre Glogau, Breslau et Schweidnitz. La brigade Montbrun, renforcée de trois bataillons d'infanterie légère wurtembergeoise, s'établit dans la petite ville d'Ohlau, située sur la rive droite de la rivière de ce nom, non loin de Brieg, sur la route de Breslau.

Dans la nuit du 27 au 28, trente-sept bouches à feu tirèrent sur la ville; mais la nuit était tellement sombre que les coups ne purent être bien ajustés. Le 28, l'ennemi tenta une sortie, qui fut repoussée par les canonniers des batteries. Le lendemain, 29, tous les ouvrages étant terminés et armés, on fit feu sans discontinuer.

Le même jour, le général Montbrun, ayant averti que le prince de Pless avait réussi à rassembler de nouveau dix à douze mille hommes, du côté de Brieg, et marchait sur lui, Vandamme fit aussitôt partir pour Ohlau la division du général Minucci, dégarnissant ainsi sa ligne autour de Breslau; c'était ce que le prince de Pless espérait. Tandis que la brigade Montbrun était aux prises avec un corps détaché, le gouverneur de la Silésie, dont les projets étaient tout autres que de culbuter les troupes qui étaient en position à Ohlau, rassemblait à la hâte ses principales forces en arrière de Schurgast, près du confluent de la Neiss et de l'Oder, pour marcher sur Breslau par un autre chemin. Revenons d'abord au combat d'Ohlau, que nous pourrions appeler une fausse démonstration, mais qui n'en coûta pas moins beaucoup de monde à l'ennemi. Le 29, deux heures avant le jour, deux mille hommes d'infanterie, quatre cents chevaux et six pièces, sortis de Brieg, se jetèrent sur la brigade de cavalerie et les trois bataillons du général Montbrun. Ce dernier céda d'abord du terrain et laissa l'ennemi s'engager à sa poursuite; mais s'apercevant bientôt que les Prussiens prenaient une position désavantageuse, il fit faire à sa cavalerie un grand détour par la gauche, tandis que l'infanterie les contenait de front, les attaqua en flanc, les culbuta et leur tua ou prit près de cinq cents hommes. Quatre pièces de canon restèrent aussi entre ses mains.

Pendant que cet engagement avait lieu près d'Ohlau, le prince d'Anhalt-Pless préparait une expédi-

tion sérieuse. Se mettant à la tête d'une dizaine de mille hommes, il fit dans la nuit du 29 au 30 une marche forcée par des chemins horribles, évitant les communications et les postes de cavalerie de la brigade Lefebvre. Le 30 au matin, il arriva avant le jour jusqu'au bivouac de la division de Seckendorf, en arrière du village d'Hube, sous Breslau. Voulant annoncer son arrivée au général de Thile, il fit mettre le feu à quelques maisons du village, puis il se précipita à la tête de ses troupes sur les hameaux de Kristern et de Kleinburg. Le général Vandamme se hâta de prendre des dispositions pour faire face d'un côté au prince de Pless, de l'autre à la garnison de Breslau. L'absence de la division Minucci envoyée à Ohlau, la nécessité de défendre les batteries, les ouvrages et les pièces de siége, rendaient la situation difficile. Vandamme, avec son énergie habituelle, prit de bonnes dispositions. Le 13e de ligne bavarois était arrivé au camp la veille au soir, venant de Berlin ; il en envoya un bataillon, ainsi que le régiment du Prince-Charles, le régiment des chevau-légers de Linange et la batterie légère du capitaine Copers, dans les villages de Kristern et de Kleinburg, et confia le commandement de ce petit corps à l'adjudant-commandant Duveyrier. La cavalerie du prince de Pless, qui attaqua d'abord, fut culbutée facilement, mais l'infanterie fut plus difficile à contenir. L'adjudant-commandant Duveyrier, cependant, parvint à repousser toutes les attaques ; les autres troupes, la brigade Siebein, les sapeurs, les mineurs et les canonniers français sous les armes à la tranchée, étaient

prêts à défendre les ouvrages contre les sorties. Toutes les batteries continuaient le feu contre la place. Enfin, après deux heures de combat, après plusieurs tentatives sans succès, le prince de Pless, voyant qu'il ne pouvait percer nos lignes, songea à la retraite et se replia sur Schweidnitz. Vandamme, dès le commencement de l'action, avait prescrit au capitaine Vincent, un de ses aides de camp, intrépide officier, de tâcher de rejoindre la division Minucci et la brigade Montbrun. Le jeune et brave capitaine se jeta hardiment au travers des postes ennemis, fut assez heureux pour franchir leurs lignes et remplit sa périlleuse mission. Minucci et Montbrun ne perdirent pas un instant, pour essayer de couper la retraite du prince de Pless, tandis que l'adjudant-commandant Duveyrier, qui avait repris l'offensive, le poussait de front. Ils marchèrent longtemps parallèlement à sa ligne de retraite, cherchant un débouché pour se jeter sur son flanc, mais sans pouvoir parvenir à trouver une issue dans ce pays coupé de ruisseaux, de rivières et de marécages. Ainsi menacé, le prince crut prudent de se hâter : ses troupes n'étaient pas assez solides, n'offraient pas un tout assez homogène, pour qu'il pût espérer de passer avec elles sur le corps d'un ennemi qui se plaçait entre lui et Schweidnitz ; il força donc de marche, et, voyant même qu'il serait dangereux de tenir la campagne, et queMinucci et Montbrun débouchaient sur son flanc, il ordonna à son monde de se fractionner en petits détachements et de gagner ainsi les places et les forteresses du Haut-Oder et du comté de Glatz.

Sa fuite se convertit bientôt en une déroute telle, qu'il laissa entre nos mains plus de quinze à dix-huit cents prisonniers, treize pièces de campagne attelées, formant toute son artillerie, et mille chevaux : trois à quatre mille paysans qui faisaient partie de son corps de troupe se débandèrent et rentrèrent dans leurs foyers.

Ainsi se terminèrent les tentatives du prince de Pless pour faire lever le siége de Breslau. Il est impossible de ne pas admirer d'un côté la résolution, la valeur personnelle qu'il déploya dans cette circonstance, de l'autre, l'attitude et la bravoure de l'armée des alliés, et surtout la fermeté et les talents du général Vandamme.

Ce dernier fit le lendemain l'ordre du jour suivant :

« Le général de division témoigne son mécontentement aux officiers qui commandaient des piquets d'infanterie bavaroise, dans les journées du 29 et 30 décembre, à Klettendorff, Guiachivitz et Klein-Schottgau : leur défaut de surveillance avait fortement compromis la sûreté des troupes du siége; mais la valeur et la bonne conduite de celles employées sous les ordres de l'adjudant-commandant Duveyrier ont repoussé les attaques de l'ennemi sur le point de Kleinburg et Kristern, et tout réparé. Le général de division se loue beaucoup de ces troupes, commandées par M. le colonel Berchem, et composées du régiment du Prince-Charles, d'un bataillon du 13e régiment, des chevau-légers de

Linange et de l'artillerie légère wurtembergeoise.

« La tentative du prince de Pless, pour nous faire lever le blocus, a tourné tout à la gloire et à l'avantage des troupes du siége. L'ordre et la bonne contenance qu'elles ont conservés dans cette position difficile ôteront sans doute aux garnisons des places de la Silésie toute espèce de projet de nous inquiéter à l'avenir, et sont un heureux augure des succès qui nous attendent devant elles.

« Les journées des 29 et 30, ainsi que le combat du 23, en éclairant le gouverneur de Breslau sur sa situation, nous permettent d'espérer que cette place ne tardera pas à se rendre.

« Les troupes des généraux Montbrun et Minucci ont exécuté des marches longues et difficiles. Leurs efforts pour atteindre l'ennemi dans sa retraite et la lui couper méritent des éloges. Celles de M. le général Siebein ont eu à supporter un service très-dur, ayant seules à fournir la garde des tranchées. Le 7e de ligne bavarois a montré le sang-froid d'une troupe aussi brave qu'aguerrie. M. le major Guidoni, qui le commande, répond bien à la confiance et à la réputation dont il jouit.

« M. Copers, capitaine d'artillerie bavaroise, a également très-bien servi dans ces journées. Le général se loue constamment de M. le colonel Neubronn et des chasseurs à pied, ainsi que de l'infanterie légère qu'il commande ; ses soins et son zèle, l'ordre qui règne dans ses troupes lui font beaucoup d'honneur. Le général de division regrette seulement de ne point encore voir des baïonnettes aux

chasseurs à pied, malgré les observations qu'il a faites à ce sujet.

« M. le capitaine adjoint Beulevitz a rendu un service signalé à la division wurtembergeoise, en traversant, avec quelques hommes seulement, la ligne des hussards ennemis, pour porter des ordres aux divers cantonnements. Les troupes qui sont restées en observation devant la place ont également bien fait leur devoir, comme celles qui ont combattu au loin. Le blocus a été strictement conservé, le feu des batteries ne s'est point ralenti, et la promesse qui m'avait été faite par les canonniers, sapeurs et mineurs français, de mourir plutôt que d'abandonner les tranchées et batteries, ne me laissait aucune inquiétude sur les sorties que la place aurait pu tenter contre elles.

« Sous le feu le plus vif de la place, et à cent cinquante toises de distance, à midi, MM. les frères de Colonge, lieutenant-colonel et major d'artillerie bavaroise, ainsi que le capitaine Marion, aide de camp du général Pernety, ont fait sortir de la tranchée quatre pièces de douze de campagne et deux obusiers, malgré la perte de quelques hommes et de quelques chevaux, malgré l'explosion d'un avant-train. Cette expédition s'est exécutée d'une manière admirable. Le général saisit cette accasion d'exprimer sa satisfaction particulière à ces trois braves et infatigables officiers, dignes à tous égards de l'estime générale et des bontés de leurs souverains.

« Le résultat des journées des 23, 29 et 30 est, que plus de trois mille prisonniers, treize pièces de

canon, mille à douze cents chevaux et beaucoup de vivres et de bagages sont tombés en notre pouvoir; elles ont aussi donné lieu à une désertion considérable, et plus de huit cents Polonais et autres ont abandonné les places de la Haute-Silésie pour venir à nous ou pour rentrer dans leurs foyers. »

Vandamme, voyant que tout était tranquille autour de Schweidnitz et de Brieg, et pensant bien que le prince de Pless avait reçu une leçon trop sévère pour vouloir recommencer la lutte de longtemps, ordonna à ses troupes de reprendre leurs anciennes positions. Il laissa seulement sur les routes de Strelhen et de Schweidnitz un corps d'observation, commandé par Montbrun; il fit rentrer à Canth et Kostenblut le régiment de La Tour-et-Taxis, et à Neukirchen celui de Linange.

Pendant tout le temps du combat de Kleinburg, les batteries n'avaient pas cessé de faire sur la place le feu le plus vif : sept canons de vingt-quatre, huit de douze, huit mortiers, huit obusiers, étaient aux batteries. Le 31, à trois heures du matin, le feu recommença, les pièces tirant à boulets rouges. Le général de Thile ne pouvant se persuader que le mouvement qu'il avait observé la veille fût le fait d'un combat livré par le prince de Pless, et que ce combat pût avoir pour résultat la défaite complète du gouverneur de la Silésie, croyait encore que Glogau n'était pas en notre pouvoir, et il voulut prolonger la défense. Le 1er, le 2, le 3 janvier, le bombardement redoubla d'intensité. L'ordre avait été

donné de faire chaque jour un feu bien nourri sur la ville, de deux heures à quatre heures du soir, et de deux heures à six heures du matin.

Enfin le 3, le gouverneur de Breslau ayant fini par se convaincre de la double défaite du prince de Pless, de l'inutilité d'une plus longue résistance, de l'impossibilité de recevoir des secours, voyant qu'un froid assez intense avait commencé à faire prendre les eaux des fossés, principale défense de la place, craignant, si ce temps venait à continuer, d'avoir à soutenir une attaque de vive force, à laquelle la garnison trop peu nombreuse et harassée de fatigue était incapable de résister, le gouverneur, disons-nous, se décida à capituler.

L'adjudant-commandant Duveyrier fut envoyé dans la place, et le même jour, 3 janvier, il rapporta les articles préliminaires de la capitulation.

Au moment où Breslau demandait à se rendre, l'armée russe, battue dans plusieurs endroits sur les bords de la Narew, était en pleine retraite, la Grande Armée prenait ses cantonnements, et Jérôme se hâtait de rejoindre ses troupes en Silésie. Ainsi que le Prince l'avait prévu, des difficultés s'étaient élevées entre les généraux Hédouville, de Deroy et Vandamme. Le chef d'état-major de l'armée des alliés avait eu à se plaindre, en maintes occasions, du manque d'égards de Vandamme. Ce dernier avait affecté plusieurs fois, non-seulement de ne pas prendre ses ordres, mais encore de ne pas lui rendre de suite compte des dispositions prescrites ou des événements survenus. Le rapport sur le combat de Stre-

lhen avait été envoyé à l'état-major longtemps après l'affaire. Vandamme se plaignait continuellement de la fausse position dans laquelle on l'avait placé, en mettant le général de Deroy en dehors de son autorité. Ses plaintes devinrent telles, que le général Hédouville lui écrivit le 24 décembre :

« Je vous assure, mon cher général, que je ne « vois rien de désagréable dans votre position, et que « je souhaite, pour votre gloire, que le rassemble- « ment qu'on annonce ait lieu, persuadé qu'avec les « seules troupes que vous avez au siége de la *rive* « *gauche*, vous pouvez déconcerter facilement les « projets de l'ennemi. Au surplus, si ce rassemble- « ment était véritablement à craindre, *je me ferais* « *un plaisir de servir sous vos ordres à la tête de la* « *brigade Lefebvre*. Je n'aurai pas plus de reproches à « me faire que vous, et jamais je n'ai craint le blâme, « parce que le devoir et les circonstances ont tou- « jours dicté mes démarches, *sans acception d'au-* « *cun intérêt ou amour-propre*. » Cette lettre, qui fait le plus grand honneur au général Hédouville, était piquante pour le général Vandamme, et les derniers mots surtout frappaient juste.

Le prince Jérôme, instruit de toutes ces petites discussions, qui, du reste, il faut le dire à la louange de Vandamme, n'entravèrent en rien le service et ne ralentirent pas son ardeur, crut devoir en faire l'objet de deux lettres, l'une au général Vandamme, et l'autre au général Hédouville ; au premier il écrivait :

« Monsieur le général, je reçois votre lettre du 25.

« J'ai vu avec plaisir l'affaire de Strelhen, je vais en « faire mon rapport à l'Empereur. Les Russes ont « été complétement battus, ils sont en pleine fuite, « ils ont repassé la Narew, et nos troupes prennent « position ici. Je pars demain pour me rendre à mon « corps d'armée ; je serai à Lissa le 6, si Breslau « n'est pas déjà pris.

« Je n'ignorais pas à mon départ, que mon absence « ne serait que de très-peu de jours. C'est la raison « qui m'a fait laisser mon chef d'état-major, afin « qu'il transmît mes ordres comme si j'étais présent, « Sa Majesté n'ayant pas jugé à propos que les gé- « néraux Hédouville, de Deroy et Minucci fussent « sous vos ordres pendant mon absence.

« Croyez, Monsieur le général, que je sais apprécier « mieux que personne *vos talents, votre zèle et votre* « *activité*.

« Pultusk, le 29 décembre 1806. »

Il écrivait au second :

« Monsieur le général, je reçois vos différentes « lettres, qui m'ont été apportées par M. Mal, mon « officier d'ordonnance. J'ai appris avec plaisir l'af- « faire de Strelhen. Tout ce qui s'est passé entre le « général Vandamme, le général de Deroy et vous, « je l'avais prévu, et c'est pour cette raison que je « vous avais laissé à Lissa ; je savais que ce n'était « point une commission agréable, mais je savais éga- « lement que je pouvais compter que vous feriez « tout ce qu'il était possible de faire. »

Mais ce qui mécontenta beaucoup Jérôme, c'est la sommation que, le 26, après son départ, Vandamme, malgré les ordres qu'il avait reçus, crut devoir faire au gouverneur de Breslau. Le Prince lui écrivit le 3 janvier de Varsovie :

« Monsieur le général, je reçois à l'instant votre « lettre du 26 décembre. Je suis fâché que vous « ayez fait une nouvelle sommation au gouverneur. « Vous saviez que mes intentions n'étaient pas telles. « Je ne vous avais pas laissé ignorer, à mon départ, « que je ne quittais pas le commandement de l'armée « des alliés, que je laissais mon chef d'état-major « pour vous transmettre mes ordres, et il savait par « les instructions que je lui avais laissées, quelles « étaient mes intentions. Vous ne deviez point en- « voyer M. l'adjudant-commandant Duveyrier pour « traiter avec le gouverneur, parce que ce devait « être en mon nom que devait être faite la capitula- « tion, et que c'était mon chef d'état-major qui en « avait été chargé, M. Duveyrier n'étant point le « chef d'état-major de l'armée des alliés, et la place « se rendant à l'armée et non pas à une division de « l'armée comme à Glogau.

« J'espère, Monsieur le général, que je ne serai « plus obligé de vous faire de nouvelles observations; « elles me coûtent d'autant plus que je n'ai qu'à me « louer de *vos talents, de votre zèle et de votre acti-* « *vité*, ce que je me suis fait un plaisir de laisser con- « naître à l'Empereur. Je demanderai, aujourd'hui, « avant mon départ, à Sa Majesté, l'avancement que

« vous désirez pour les officiers de votre état-major.
« J'appuierai surtout la demande pour l'adjudant-
« commandant Duveyrier. Je serai le 6, au plus tard, à
« mon quartier-général ; j'espère apprendre en route
« la reddition de Breslau. J'écris au général Hédou-
« ville pour lui faire connaître en quels termes seu-
« lement je veux accorder la capitulation au gouver-
« neur.

« Les instructions de Sa Majesté sont que vous
« vous portiez, ***sans entrer dans la ville de Breslau***,
« avec la division wurtembergeoise et l'artillerie
« nécessaire, devant la place de Schweidnitz pour
« en faire le siége. Au reste, cet article étant comme
« les autres dans les instructions que j'ai laissées à
« mon chef d'état-major, je ne doute pas que, quand
« même la place serait rendue avant l'arrivée de
« cette lettre, il ne vous transmette les ordres que
« je lui ai donnés. »

Cette lettre, à la fois élogieuse et sévère, donne une idée de la fermeté et de la justice que le Prince apportait dans l'exercice de son commandement.

Le dernier paragraphe n'était pas flatteur pour Vandamme ; défendre à un officier-général qui s'empare d'une ville, d'y mettre le pied, c'est pénible, et il fallait des raisons majeures pour agir ainsi. Malheureusement ces raisons étaient réelles. Quoi qu'il en soit, cet ordre choqua Vandamme à tel point qu'il fut près de quitter l'armée des alliés, et qu'il écrivait au général Hédouville : « Je ne saurai aller à
« Schweidnitz que lorsque la division de Wurtem-

« berg aura reçu ses renforts et son organisation, de « manière à pouvoir me présenter devant cette forteresse sans compromettre l'honneur des alliés et le « mien. Je ne puis non plus m'avancer vers cette « place que lorsque j'aurai un train d'artillerie ca- « pable d'entreprendre ce siége important. Je ne « sais, d'ailleurs, *si ma santé répondra au désir que « j'ai d'exécuter les ordres de son Altesse Impériale, « et si je ne serai pas forcé à un repos de plusieurs « jours. Je ne puis vous dissimuler que la lettre que « je reçois du Prince et celle que vous m'écrivez, me « causent autant de surprise que de peine. Il me « semble que ce n'est pas de moi qu'on devrait se « jouer ainsi*. Si je n'ai pas satisfait aux ordres ou « aux désirs du Prince, en tout point, je le regrette « beaucoup; mais, du moins, j'ai fait tous mes ef- « forts pour sortir victorieux de la situation difficile « où je me suis trouvé. *Enfin, si le* malheur voulait « que le Prince fût mécontent, il est beaucoup d'au- « tres généraux qui réussiront mieux que moi à lui « plaire, *sans doute*, mais aucun ne saurait faire « plus d'efforts pour mériter son suffrage et lui prou- « ver un entier dévouement. J'espère d'ailleurs, Mon- « sieur le général, que le retour de S. A. I. me sera « plus favorable que son absence, etc., etc. »

Terminons là ces appréciations sur un fait peu important en lui-même, mais qui prouve combien, à l'armée, l'unité de commandement est chose indispensable.

La capitulation de Breslau, calquée sur celles de

Magdebourg et de Glogau, signée par les généraux Hédouville, Vandamme, et par le général de Thile, approuvée par le prince Jérôme, reçut dès le 6 un commencement d'exécution par l'entrée dans la place des chefs du service de l'artillerie et du génie. M. Anglès, nommé intendant de la Haute-Silésie et le commissaire des guerres Maupetit furent chargés d'inventorier les caisses publiques et les magasins de vivres et effets.

La garnison, forte de cinq mille cinq cents hommes, défila le 8 devant S. A. I. le prince Jérôme Napoléon, et fut dirigée sur le Rhin par Glogau et Mayence. Le Prince fit son entrée solennelle à Breslau, et adressa immédiatement aux habitants une proclamation des plus rassurantes. Selon les ordres formels de l'Empereur, il prescrivit ensuite de faire les préparatifs nécessaires pour démolir les fortifications.

Si tous les gouverneurs des places fortes de la Prusse avaient montré, en 1806, le courage, l'énergie, l'héroïque entêtement du vieux général de Thile et du prince d'Anhalt-Pless, une grande partie de l'armée française eût été retenue longtemps sur les bords de l'Elbe, de l'Oder et de la Vistule. S'il est un seul reproche à adresser au vieux compagnon de Frédéric, c'est celui d'avoir trop ménagé ses munitions et de nous avoir livré des armes, des poudres, des projectiles en très-grande quantité (1). La population de cette riche et importante

(1) On trouva, dans Breslau, vingt-deux pièces de vingt-quatre, quatre-vingt-une de douze, vingt et une de six, vingt-cinq de trois, quarante-

ville se montra digne de son gouverneur, et il ne fallut rien moins que les bonnes dispositions de Jérôme, l'énergie de Vandamme, l'activité du général de Pernety, pour réduire enfin une place qui essuya plus de dix-huit jours de bombardement.

L'Empereur annonça le siége et la prise de Breslau à l'armée et à la France, dans les 48e et 50e bulletins, de la manière suivante :

« Varsovie, 3 janvier 1807.

« Le corps du prince Jérôme assiége toujours Breslau. Cette belle ville est réduite en cendres. L'attente des événements et l'espérance qu'elle avait d'être secourue par les Russes l'ont empêchée de se rendre, mais le siége avance. Les troupes bavaroises et wurtembergeoises ont mérité les éloges du prince Jérôme et l'estime de l'armée française.

« Le commandant de la Silésie avait réuni les garnisons des places qui ne sont pas bloquées et en avait formé un corps de huit mille hommes, avec lequel il s'était mis en marche pour inquiéter le siége de Breslau. Le général Hédouville, chef de l'état-major du

neuf obusiers, dix-sept mortiers, le tout, en bronze. Trois cent vingt-sept pièces hors de service, cinquante-quatre à la fonderie, vingt-quatre pièces en fer, deux cents caissons à canons, d'obusiers ou d'infanterie, trente-huit mille gargousses à boulets ou à mitraille, cinq mille obus chargés, douze boîtes à balles pour obusiers, vingt-quatre bombes chargées, mille grenades à main, un million huit cent onze mille neuf cent vingt cartouches pour fusils d'infanterie, cinq cent quarante-sept mille deux cent soixante-neuf pour carabines, cent soixante-douze mille huit cents livres de poudre, trois millions de balles, cent huit mille boulets, six mille obus, cinq mille bombes.

prince Jérôme, a fait marcher contre ce corps le général Montbrun, commandant les Wurtembergeois, et le général Minucci, commandant les Bavarois. Ils ont atteint les Prussiens à Strelhen, les ont mis dans une grande déroute et leur ont pris quatre cents hommes, six cents chevaux et des convois considérables de subsistances que l'ennemi avait le projet de jeter dans la place. Le major Hackert, à la tête de cent cinquante hommes de chevau-légers de Linange, a chargé deux escadrons prussiens, les a rompus et leur a fait trente-six prisonniers.

« Sa Majesté a ordonné qu'une partie des drapeaux pris au siége de Glogau fût envoyée au roi de Wurtemberg, dont les troupes se sont emparées de cette place. Sa Majesté, voulant aussi reconnaître la bonne conduite de ces troupes, a accordé au corps de Wurtemberg dix décorations de la Légion d'honneur. »

« Varsovie, 13 janvier 1807.

« Le 8 janvier, la garnison de Breslau, forte de cinq mille cinq cents hommes, a défilé devant le prince Jérôme. La ville a beaucoup souffert. Dès les premiers moments où elle a été investie, le gouverneur prussien avait fait brûler ses trois faubourgs. La place ayant été assiégée en règle, on était déjà à la brèche lorsqu'elle s'est rendue. Les Bavarois et les Wurtembergeois se sont distingués par leur intelligence et leur bravoure. Le prince Jérôme investit en ce moment et assiége à la fois toutes les autres

places de la Silésie. Il est probable qu'elles ne feront pas une longue résistance.

« Le corps de dix mille hommes que le prince de Pless avait composé de tout ce qui était dans les garnisons des autres places, a été mis en pièces dans les combats des 29 et 30 décembre.

« Le général Montbrun, avec sa cavalerie wurtembergeoise, fut à la rencontre du prince de Pless, vers Ohlau, qu'il occupa le 28 au soir. Le lendemain, à cinq heures du matin, le prince de Pless le fit attaquer; le général Montbrun, profitant d'une position défavorable où se trouvait l'infanterie ennemie, fit un mouvement sur la gauche, la tourna, lui tua beaucoup de monde, lui prit sept cents hommes, quatre pièces de canon et beaucoup de chevaux.

« Cependant les principales forces du prince de Pless étaient derrière la Neiss, où il les avait rassemblées après le combat de Strelhen. Parti de Schurgast et marchant jour et nuit, il s'avança jusqu'au bivouac de la brigade wurtembergeoise placée en arrière d'Hube sous Breslau. A huit heures du matin, il attaqua, avec neuf mille hommes, le village de Khristern, occupé par deux bataillons d'infanterie et par les chevau-légers de Linange, sous les ordres de l'adjudant-commandant Duveyrier; mais il fut reçu vigoureusement et forcé à une retraite précipitée. Les généraux Montbrun et Minucci, qui revenaient d'Ohlau, eurent aussitôt l'ordre de marcher sur Schweidnitz, pour couper à l'ennemi sa retraite; mais le prince de Pless s'empressa de disperser toutes ses troupes et les fit rentrer par détachements

dans les places, abandonnant dans sa fuite partie de son artillerie, beaucoup de bagages et huit cents prisonniers.

« Sa Majesté a ordonné de témoigner sa satisfaction aux troupes bavaroises et wurtembergeoises. »

CORRESPONDANCE

RELATIVE AU LIVRE VII.

D'OCTOBRE 1806 AU 11 JANVIER 1807

Berthier à Jérôme. (Sans date.)

« L'Empereur ordonne que Votre Altesse prenne le commandement de la division bavaroise qui arrive le 9 à Bayreuth, et qui, le 10 au matin, doit se rendre devant le fort de Culmbach. Je donne l'ordre à l'officier-général commandant le corps de cette division bavaroise d'envoyer un régiment de cavalerie au-devant de vous.

« En conséquence, Votre Altesse partira le 10 au matin, pour se rendre devant Culmbach ; l'intention de l'Empereur est que vous fassiez cerner cette place et que vous la forciez à se rendre. L'intention de Sa Majesté est que le général Hédouville fasse, sous vos ordres, les fonctions de chef d'état-major de la division du général de Wrède.

« Je détache près de Votre Altesse le lieutenant-

colonel d'Aubert, officier bavarois, employé près de moi ; cet officier vous devancera et sera porteur de l'ordre qui prévient le commandant bavarois du commandement que l'Empereur vous confie.

« L'intention de l'Empereur est que, lorsque le fort de Culmbach sera rendu, vous lui envoyiez un rapport qui lui fasse connaître l'état de l'artillerie et des fortifications. Je donne l'ordre à un officier du génie de s'y rendre et de visiter lui-même le fort. Cette reconnaissance sera indépendante de celle que feront les officiers bavarois. Vous voudrez bien, Monseigneur, envoyer l'état exact de l'infanterie, cavalerie et artillerie qui se trouvera dans la place ; vous passerez la nuit du 10 au 11 à Culmbach, où vous attendrez de nouveaux ordres. Vous écrirez, pour vos subsistances, au général Legrand, qui commande toute la province, et qui est en ce moment à Forkeim. »

Jérôme à Napoléon. Cronach 9 octobre 1806.

« Sire, depuis huit heures, la garde de Votre Majesté passe à Cronach ; le lieutenant-colonel expédié par le prince de Neuchâtel à Bayreuth ne s'est mis en route que ce matin, à huit heures et demie.

« Je viens d'expédier à l'instant soixante Bavarois avec un officier et quatre jours de vivres. Sitôt que j'apprendrai que la tête de la cavalerie légère a dépassé Culmbach, je me mettrai en route, puisque je serai éclairé par le détachement que j'ai expédié.

« D'après les ordres de Votre Majesté, j'ai laissé connaître au général de Deroy qu'il ne devait pas

toucher aux vivres qui allaient arriver, sans en avoir reçu l'ordre.

« Il n'existe présentement dans le magasin que quatre mille rations ; le bailli en promet douze mille de plus.

« La ville a dix-sept fours pouvant cuire quatre mille rations par jour. Des huit fours ordonnés par S. A. le prince de Neuchâtel, deux sont achevés et peuvent cuire huit mille rations par vingt-quatre heures ; les autres seront finis pour le 15. »

Jérôme à Napoléon. Cronach, 10 octobre 1806.

« Sire, ce matin un officier attaché à l'état-major du maréchal Ney est passé par ici, se rendant à Hoff.

« Il rapporte que, cette nuit, étant à Culmbach, il y a vu à peu près huit cents Prussiens, qui lui ont dit n'avoir ni ordre de se défendre, ni ordre d'attaquer les Français.

« D'après cela, Sire, je crois devoir attendre que le régiment de cavalerie ait dépassé Culmbach, avant de me mettre en route. »

Jérôme à Napoléon. Cronach, 10 octobre 1806.

« Sire, il est une heure après midi, et je n'entends pas parler de l'officier bavarois expédié d'ici auprès du général qui commande provisoirement cette armée.

« Le commandant du détachement que j'ai fait partir hier, à dix heures du matin, m'apprend, par un exprès, qu'après s'être rendu, dans la journée d'hier, à une heure de Culmbach, il s'est retiré aujourd'hui à Burkunstadt, et qu'il a su, par des paysans,

qu'il n'existait dans la ville que des invalides, et que les habitants avaient pris les armes.

« L'on entend plusieurs coups de canon. Je ne présume pas, cependant, que ce soit de Culmbach, car les vents portent d'ici sur cette ville, et il faudrait que ce fût le contraire. »

Jérôme à Napoléon. Cronach, 10 octobre 1806.

« Sire, d'après les renseignements qui me sont apportés par le lieutenant-colonel d'Aubert, qui vient de Culmbach, la garnison est de neuf cents à mille hommes, commandés par le général d'Uttenhoffen, qui est très-décidé à se défendre. Ils parlent avec beaucoup de jactance.

« Je pars à l'instant. Je serai à Culmbach à sept heures. J'aurai l'honneur d'envoyer un aide de camp, demain, à Votre Majesté ; en attendant, je ferai cerner le fort, sommer le gouverneur, et ne commencerai à battre la place qu'autant que j'aurai la certitude de la réduire. »

Jérôme à Napoléon. Steinwisen, 11 octobre 1806.

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que je suis parti de Cronach hier à quatre heures du soir, et je suis arrivé à Culmbach, où j'ai passé la nuit. Le fort a tiré, dans la journée d'hier, plusieurs coups de canon sur les patrouilles bavaroises.

« Le fort était entièrement cerné à mon arrivée. J'ai fait sommer cette nuit, par le général Mezzanelli, le commandant prussien de se rendre ; il a répondu qu'il avait ordre de son roi de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, et qu'il s'y conforme-

rait. Il aurait pu être pris en peu de jours, quoi qu'il y ait à peu près huit cents hommes, parce que ce sont la plupart des recrues, et que l'eau leur manquerait bientôt.

« J'ai laissé le 13e de ligne pour cerner le fort. Ce régiment, composé presque entièrement de recrues et non habillé, aura le temps de s'organiser.

« Les troupes bavaroises se sont rassemblées ce matin; j'en ai passé la revue à onze heures, et me suis mis en marche avec elles, selon l'ordre de Votre Majesté.

« J'arrive à Steinwisen avec les troupes. Je serai à Lobenstein après-demain. Je ne puis partir demain que tard, afin de donner le temps au bataillon d'infanterie de Peysing, qui arrive à marches forcées du Tyrol, de me joindre ici. J'ai laissé ce bataillon à deux lieues de Culmbach, parce qu'il a déjà fait huit lieues dans la matinée.

« Une compagnie de dragons de Taxis a été obligée de passer dans le bourg de Culmbach, sous le canon du fort. »

« Sire, je reçois, à six lieues de Lobenstein, l'ordre de ne point y diriger ma route, et de me porter sur Hoff. Je suis obligé, dans ce moment, de passer par Lobenstein, quand même je me porterais sur Hoff, parce qu'il n'y a point d'autre route et que d'ailleurs je manquerais de vivres.

Jérôme à Napoléon. Steinwisen, 13 octobre 1806.

« J'ai laissé le 13e de ligne pour cerner le fort de Culmbach, j'aurai l'honneur d'envoyer ce soir un aide de camp à Votre Majesté, *je la supplie de ne pas*

me tenir éloigné du champ de bataille et de me rapprocher de sa personne. »

Jérôme à Napoléon. Lobenstein, 13 octobre 1806.

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que je viens d'arriver à la tête des Bavarois. Ce matin, j'en ai passé la revue homme par homme, et j'ai trouvé présents sous les armes cinq mille sept cent quatre-vingt-deux hommes, officiers compris, savoir : quatre mille cinq cent trente-sept d'infanterie et mille deux cent quarante-cinq de cavalerie, en très-bon état, manœuvrant très-bien et désirant se battre.

« *Quant à moi, Sire, Votre Majesté sait mieux que personne que ce dont j'ai le plus besoin, c'est d'acquérir de la gloire. Combien ne serais-je pas à plaindre si, au retour de cette campagne, je ne pouvais dire autre chose, sinon : « J'ai commandé des « Bavarois et suis resté à l'arrière-garde. »*

Le général Hédouville à Jérôme. Plauen, 19 octobre 1806.

« Monseigneur, la division de Votre Altesse Impériale était en marche hier 18, à six heures du matin, et est arrivée ici le même jour, en bon ordre ; les mauvais chemins ont peu retardé les trains d'artillerie.

« Nous trouvons plus de ressources pour les subsistances à Plauen qu'à Schleiz ; il est cependant à désirer que nous marchions bientôt en avant, tant parce que les subsistances s'épuisent bien vite que par l'espérance que conservent les Bavarois de donner, sous les yeux de Votre Altesse Impériale, des preuves de leur dévouement à l'Empereur.

« Plauen, situé dans le fond d'un entonnoir, est entouré de montagnes et monticules qui se dominent les uns les autres, et ses environs, que nous venons de parcourir, n'offrent aucune bonne position. Les troupes bavaroises y resteront dans les cantonnements indiqués dans la note ci-jointe, jusqu'à nouveaux ordres de Votre Altesse Impériale. Ces cantonnements couvrent les routes de Dresde, de Géra et de Schleiz, par de forts bivouacs, et des patrouilles de cavalerie sont continuellement poussées en avant.

« Le général Mezzanelli cherche à se procurer quelques chevaux pour atteler ceux de ses chariots de munitions qui ont été jusqu'à présent traînés par des bœufs.

« Il fait aussi vérifier par une commission l'argent qui existe dans les caisses publiques de cette petite ville, et n'a encore découvert qu'une somme de 1,050 écus; il supplie Votre Altesse Impériale de l'autoriser à employer cette somme pour les besoins les plus urgents de la division bavaroise, sauf à la faire remplacer par la suite par qui de droit. Il prendra la même précaution dans les autres villes de son passage, sauf à remettre ensuite l'argent dans les caisses qui lui seront indiquées.

« Une compagnie du 7e régiment d'infanterie de ligne et un peloton du 2e régiment de cavalerie sont restés à Schleiz, sous les ordres du commandant de la place, pour y maintenir la police dans un moment où les blessés et les prisonniers y affluaient; ces deux détachements seront rappelés dès que la

division quittera Plauen. Je fais escorter aujourd'hui six caissons de cartouches d'infanterie appartenant à un des corps de l'armée, jusqu'à Schleiz, par un sous-officier et douze hommes du 2e régiment de ligne. »

Jérôme à Hédouville. Berlin, 21 octobre 1806.

« Monsieur le Général, je reçois votre lettre du 19 octobre; j'y ai vu avec peine que M. le général Mezzanelli *avait, dans deux circonstances, fait prendre la caisse des petites villes où il a passé.*

« Vous voudrez bien lui laisser connaître que je désapprouve formellement de pareils actes. L'intention de Sa Majesté étant d'établir dans chaque ville une administration qui seule peut aviser aux moyens de se procurer des fonds. »

Berthier à Jérôme. Dessau, 22 octobre 1806.

« J'ai l'honneur de vous adresser, mon Prince, une plainte portée par M. le comte de Reuss, sur les désordres commis par la division bavaroise. Comme cette division est sous vos ordres, je prie Votre Altesse de la rappeler à une plus exacte discipline. »

Berthier à Jérôme. Wittemberg, 23 octobre 1806.

« J'ai l'honneur de vous prévenir, mon Prince, que l'Empereur a nommé M. de Thiard, chef d'escadron et chambellan de Sa Majesté, commandant de la place de Dresde.

« Je lui donne l'ordre d'aller prendre ce commandement; il se dirigera par la rive gauche de l'Elbe, joindra la tête de la division bavaroise et entrera avec elle dans la ville. Je lui prescris de main-

tenir une bonne discipline à Dresde et d'ordonner qu'on ait les plus grands égards pour l'Électeur et sa famille.

« Il prendra possession de l'arsenal et de tous les magasins à poudre et de guerre, en faisant connaître que cela nous est nécessaire comme moyens de guerre. Nous ne sommes point en paix avec l'Électeur ; nous avons été en guerre ; nous sommes en état d'armistice. Tous les magasins de sel, de souliers, de draps, de harnachements, de munitions de guerre, de remonte, appartiendront à l'armée comme moyens de guerre dont l'Électeur n'a pas besoin. J'ai chargé le général Songis d'envoyer un officier d'artillerie pour prendre possession de l'artillerie et lui donner une direction convenable aux intérêts de l'armée. Le général Chasseloup enverra un officier du génie faire la reconnaissance de la place.

« L'intention de Sa Majesté est de réunir dans Dresde toutes les troupes alliées. La première division, qui y entrera demain, n'est composée que de six mille hommes ; la seconde, composée de huit mille hommes, ne doit pas tarder d'y arriver ; la troisième, composée de dix mille hommes de troupes wurtembergeoises, arrivera dans huit jours. Je charge M. de Thiard de faire préparer des quartiers pour toutes ces troupes.

« On laissera la garde du palais aux gardes du corps et au régiment des gardes de l'Électeur. Il ne faut pas que l'Électeur ait à Dresde plus de quatre cents hommes à cheval et douze ou quinze cents hommes d'infanterie. Je préviens M. de Thiard que

s'il y en avait davantage, le reste doit retourner dans ses garnisons ordinaires.

« J'ai aussi prévenu M. de Thiard que si l'on s'apercevait qu'il y eût esprit de résistance à Dresde, il faudrait attendre l'arrivée de la seconde colonne pour agir plus absolument en maître.

« Je prie Votre Altesse Impériale de correspondre avec moi sur tous ces objets. En général, il faut mettre beaucoup de formes, beaucoup de procédés, beaucoup d'honnêtetés ; mais, en réalité, s'emparer de tout, surtout des moyens de guerre, sous prétexte que l'Électeur n'en a plus besoin.

« L'Empereur, mon Prince, ordonne que vous envoyiez au devant de la seconde division bavaroise pour savoir le jour où elle arrivera, ainsi que la colonne wurtembergeoise. Veuillez m'en instruire dès que vous en aurez la connaissance. »

Jérôme à Hédouville. Wittemberg, 23 octobre 1806.

« Monsieur le général, M. de Thiard, chef d'escadron, chambellan de S. M. l'Empereur et Roi, se rend à Dresde pour prendre le commandement de la place. M. de Thiard ayant des instructions de l'Empereur pour ce qui concerne soit la conduite que les troupes doivent tenir, soit pour prendre possession de l'arsenal, vous vous entendrez avec lui, et vous laisserez connaître aux généraux que je mets sur leur responsabilité le moindre désordre que les troupes bavaroises commettraient. Vous fournirez au général Songis, sur sa demande, le nombre d'hommes nécessaire à l'escorte de quarante pièces

de canon qui doivent être transportées de Dresde à Wittemberg. »

« J'ai l'honneur de vous prévenir, mon Prince, que je donne l'ordre au général Songis de faire venir de Dresde trente à quarante pièces de canon de siége pour armer la place de Wittemberg. Berthier à Jérôme. Wittemberg, 23 octobre 1806.

« Comme les divisions des troupes bavaroises doivent arriver demain à Dresde, je prie Votre Altesse Impériale de donner des ordres pour qu'elles assurent l'exécution de cette disposition et fournissent les escortes nécessaires à cette artillerie. »

« Monseigneur, après avoir logé la division bavaroise à Chemnitz, je suis venu de ma personne à Dresde, où je suis arrivé hier en même temps que M. de Thiard. Nous avons été de suite chez le ministre de la guerre, et ensuite chez l'Électeur, pour leur annoncer l'arrivée des troupes bavaroises. S. A. E. m'ayant observé qu'elle avait espéré, d'après la bienveillance de l'Empereur, qu'il ne passerait pas de troupes dans sa résidence, je lui ai fait entendre que la position de Dresde est trop importante dans les circonstances pour que Sa Majesté ne s'en assure pas, que les précautions militaires devaient être prises sans compliments, et que, quant à la conduite des troupes, les intentions de l'Empereur et les ordres de Votre Altesse Impériale sont si précis que les généraux en répondent personnellement. Hédouville à Jérôme. Dresde, 25 octobre 1806.

« J'ai eu l'honneur de dîner aujourd'hui avec S. A. E., qui était plus parlante qu'hier, et m'a ré-

pété plusieurs fois qu'elle mettait toute sa confiance dans la magnanimité de l'Empereur.

« J'ai été ce soir au devant des troupes avec M. de Thiard ; nous sommes entrés à leur tête dans la ville qu'elles ont traversée dans la meilleure tenue de route et en bon ordre. L'Électeur les a toutes vues passer du balcon de sa résidence et en a été salué.

« Je joins ici leur emplacement, qui éprouvera quelques changements. Nous pousserons des patrouilles, principalement sur la rive droite de l'Elbe.

« Le commandant de Thiard aura toute la force qu'il jugera nécessaire pour l'exécution des ordres de Sa Majesté, et je ferai fournir une escorte suffisante aux quarante pièces de canon qui seront tirées de l'arsenal de Dresde pour être conduites à Wittemberg ; l'embarras sera d'avoir assez de chevaux pour leur transport.

« J'avais empêché la prise de possession des caisses publiques avant d'avoir reçu les ordres de Votre Altesse Impériale. Le général Mezzanelli assure qu'il n'a pris cette mesure qu'à Plauen. Les mille cinquante écus qui y ont été saisis sont déposés dans la caisse de la division et seront remis à qui de droit sur les ordres de Votre Altesse Impériale.

« J'enverrai un second officier au devant de la division du général de Deroy et un autre au devant de la division wurtembergeoise. Dans l'incertitude de route que tient celle-ci, cet officier ira à Schleiz et prendra des mesures en passant à Plauen pour savoir si elle vient par la route de Hoff. Aussitôt que je connaîtrai l'itinéraire de ces troupes, je l'expédierai à

Votre Altesse Impériale. On croit que la division du général de Deroy ne peut être rendue ici avant six jours.

« P. S. J'attendais un état de situation que je ferai passer à Votre Altesse Impériale par la première occasion. Le général Mezzanelli m'assure qu'il n'a pas eu un seul déserteur, et la division a à peine quarante malades.

« Monseigneur, je suis arrivé dans cette résidence hier matin ; j'y ai trouvé le général Hédouville qui m'y avait précédé. Nous nous sommes rendus ensemble chez l'Électeur, qui nous a reçus le plus mal possible. C'était un moment d'humeur et les détails sont inutiles. La division bavaroise, dont il n'y a que sept bataillons (trois étant en arrière), est entrée ce soir seulement dans la ville. Elle a occupé très-paisiblement tous les postes que j'avais désignés ; elle commet passablement d'excès, a beaucoup de prétentions, parle de réquisitions, de souliers, etc., etc. En général, je suis très-mécontent de son esprit ; mais je puis assurer à Votre Altesse que je remédierai aux grands inconvénients, si je ne peux réprimer les petits. M. de Thiard à Berthier. Dresde 25 octobre 1806.

« La proposition de saisir l'arsenal fera ici une grande sensation. Je la ferai demain et je réussirai. M. le colonel Doguereau me presse beaucoup ; mais cependant il me laissera le temps nécessaire pour mener les choses à bien.

« Il n'y a dans cette résidence ni même dans l'armée aucun magasin de draps, équipements, etc., par

la raison que les compagnies sont au compte des capitaines ; mais il y a un bel arsenal, des tentes dont j'espère me saisir demain.

« Je désirerais que la division bavaroise sût d'une manière positive qu'elle n'a gagné ni la bataille d'Austerlitz ni celle d'Iéna ; qu'un mot de Sa Majesté peut rendre l'armée saxonne autant qu'elle.

« Il y a encore dans la ville vingt-six mille hommes; mais dans quarante-huit heures il n'en restera que le nombre que Sa Majesté a fixé.

« Je n'ai pas un adjudant pour m'aider, pas un gendarme pour la police, et dans mon antichambre deux ordonnances bavaroises ivres, pas un sol, ce qui partout est cependant nécessaire.

« Je suis beaucoup plus content des vaincus que des alliés. »

M. de Thiard à Berthier. Dresde, 26 octobre 1806.

« Monseigneur, j'ai pris ce matin possession de l'arsenal sans aucune résistance; j'ai dit que Sa Majesté avait besoin de canons pour armer Wittemberg, que l'éloignement de nos frontières l'engageait à puiser dans l'arsenal; mais qu'un jour l'Électeur serait dédommagé de cette perte par celui de Berlin, comme celui de Munich l'avait été par Vienne. J'ai pensé qu'il n'y avait aucun inconvénient à prendre ce biais, puisqu'il me semblait que l'intention de Sa Majesté était remplie. L'Électeur se tait et l'arsenal est dans nos mains. M. Doguereau s'occupe déjà de l'évacuation. Je lui laisse les soins d'en envoyer l'inventaire à Votre Altesse.

« Je ne puis que répéter à Votre Altesse ce que je lui

ai dit hier. La division bavaroise commet beaucoup de désordres. Il m'est difficile d'y remédier parce que cet esprit est dans la tête, et que lorsqu'il m'arrive des plaintes très-fondées, je ne puis envoyer pour les vérifier que des Bavarois, qui donnent toujours tort à la bourgeoisie, tandis que j'ai souvent la certitude du contraire. C'est surtout dans les villages environnants que les désordres se multiplient, parce que, étant seulement commandant de la ville, je ne puis y porter remède. M. de Schonfeld conseille les généraux bavarois, et les conseille mal. Je désirerais bien que Votre Altesse voulût me faire savoir si je puis déclarer à la division bavaroise que la Saxe avait été considérée par elle comme pays neutre, destiné à devenir sous peu allié et non un pays ennemi. Les généraux voulaient s'emparer de l'arsenal, et, si j'étais arrivé douze heures plus tard, la ville était traitée comme le pays qu'ils ont parcouru, où ils ont saisi les caisses publiques.

« L'Électeur est beaucoup mieux maintenant : la garnison a été réduite à deux mille hommes au plus, comme les instructions le portent, et elles sont remplies dans leur entier.

« Il y a ici un magasin de sel peu considérable; comme M. Dumolard vient d'arriver pour régir la province en qualité d'intendant, je lui laisserai le soin de s'en saisir. Je veille en attendant à ce qu'il n'en soit rien distrait. »

Berthier à M de Thiard. Berlin, 28 octobre 1806.

« J'ai mis sous les yeux de l'Empereur, Monsieur de Thiard, la lettre que vous m'avez écrite. Sa Ma-

jesté n'a pas été satisfaite de la comparaison que vous faites de nos alliés avec nos ennemis. Elle a vu avec peine qu'on faisait sentir aux alliés qu'ils n'avaient combattu ni à Austerlitz, ni dans cette campagne; son intention est tout à fait opposée. Sa Majesté cherche, au contraire, à les allier à tous ses succès et à leur en faire partager la gloire. C'est par là qu'il acquiert leur amitié et surtout leur confiance. Autrefois on n'avait pas d'alliés, parce qu'on suivait un système opposé. Sa Majesté est très-fâchée que vous n'ayez point donné de souliers aux Bavarois. Faites-leur en distribuer en gratification. En général, l'Empereur veut que les Bavarois et les autres alliés soient traités comme les Français, et qu'on procure aux officiers et aux soldats toutes les douceurs possibles, et la Saxe et la Prusse en fournissent les moyens.

. . . .

« Je vous réitère, Monsieur de Thiard, que l'intention de l'Empereur est que les Bavarois et les Wurtembergeois, quand ils arrivent à Dresde, soient parfaitement traités, et qu'il n'y ait entre eux et les Français aucune différence. »

Berthier à Jérôme. Berlin, 29 octobre 1806.

« J'ai l'honneur de vous prévenir, mon Prince, que, d'après les ordres de l'Empereur, je viens d'ordonner au général de Wrède de partir demain 30, de Dresde, avec la division de troupes bavaroises qu'il commande, pour se diriger sur Cottbus et de là se rendre à Peitz, où elle tâchera d'arriver le 1er ou 2 novembre au plus tard, et où elle cantonnera

jusqu'à nouvel ordre. La cavalerie attachée à cette division continuera de marcher sur Francfort, pour se lier à celle du corps du maréchal Davout qui y sera.

« J'ai aussi donné l'ordre qu'aussitôt que le général de Deroy sera arrivé à Dresde, elle suive, sans y séjourner, la route de la division de Wrède, pour se rendre également à Peitz où le corps bavarois réuni attendra de nouveaux ordres. Le commandant des troupes bavaroises devra se mettre en correspondance avec le corps du maréchal Davout, qui sera à Francfort. »

Berthier au commandant de la 2e division bavaroise. Berlin, 29 octobre 1806.

« Je viens de donner l'ordre, Monsieur le Général, qu'on fournisse des souliers à vos soldats ; l'intention de l'Empereur est qu'ils soient en tous points traités avec les mêmes égards que l'on porte aux troupes françaises, qu'ils éprouvent les mêmes douceurs autant que les circonstances le permettent. Les alliés de l'Empereur et Roi étant associés à la gloire de la dernière campagne, comme à celle-ci, ont le même droit que les Français à sa sollicitude.

« Toutes les campagnes de l'Empereur sont des campagnes de manœuvres, et la gloire appartient également à tout ce qu compose la Grande Armée, soit troupes françaises, soit troupes alliées. Tels sont, Monsieur le Général, les sentiments de l'Empereur, et s'il pouvait avoir de la prédilection, ce serait assurément en faveur des troupes de Sa Majesté le roi de Bavière. »

M. de Thiard à Napoléon. Dresde, 31 octobre 1806.

« Sire, les ordres de Votre Majesté, en date du 28, m'ont été remis par M. Deponthon, hier 30, dans l'après-midi. Connaissant ses intentions, je me suis empressé aussitôt de les exécuter, et j'y travaillais, quand, à onze heures du soir (le 30), est arrivé l'ordre de faire partir, le 30 *au matin*, la division du général de Wrède. Elle n'a pu, par conséquent, exécuter son mouvement que ce matin, 31. Le général Mezzanelli ayant reçu des autorisations directes du ministre, s'est cru autorisé à me demander des armes, des effets d'habillement, de campement, etc. Une partie de ces objets n'existant pas dans l'arsenal, je n'ai pu les lui fournir ; il recevra demain les autres. Il est parti avec ce que j'ai pu lui livrer, un jour de pain (quoiqu'il en ait pour deux jours et qu'il a vendu presque entièrement dans la ville), quatre chevaux des écuries de l'Électeur ; et ses troupes ont pillé, en passant, deux caissons à ses armes. Cela me donne peu d'espoir de revoir les deux cents chevaux de réquisition que je lui ai fournis, et j'ignore comment je ferai pour subvenir aux besoins de transport des colonnes qui suivent.

« La ville de Dresde est peuplée, avec les faubourgs, d'environ cinquante mille âmes, presque tous artisans. Ils ont vu la guerre avec regret, ont prévu les résultats, ont un caractère national qui tire sa source de leur attachement pour l'Électeur, et verraient avec plaisir une alliance avec la France, qu'ils regardent comme le meilleur moyen de relever leurs manufactures. Ils n'accusent de la guerre, ni leur prince, qui est singulièrement aimé, et qui les

gouverne avec beaucoup de sagesse, ni même son ministère, mais seulement leur position topographique. C'est vers la fin d'août que M. de Gortz, adjudant du roi de Prusse, est venu dans cette résidence pour engager l'Électeur à mobiliser son armée. Il paraît qu'il s'y est refusé autant que possible, et du moins (ce qui est rare), c'est ce qu'on assure ici, il a en vain réclamé la neutralité ; elle lui a été constamment refusée. L'armée saxonne a fait la guerre avec regret et ne demande qu'à joindre ses drapeaux aux aigles victorieuses de Votre Majesté. Dans plusieurs conversations que j'ai eues avec l'Électeur, il m'a paru animé du même esprit. L'idée de voir sa résidence occupée par des armées étrangères l'a d'abord affecté, surtout parce qu'il savait que ce n'étaient point des troupes de Votre Majesté qui devaient s'en emparer. Ayant réprimé ce premier mouvement, il vient maintenant au devant de tout ce que nous pouvons désirer. Ses ministres ont reçu des ordres pour livrer l'arsenal dans son entier. Je suis *seul* dans ce moment dans la ville, et je réponds sur *ma tête* qu'il n'en sera rien distrait. J'en suis si convaincu, que demain il partira pour Wittemberg un second convoi de la valeur de plus de cinq cents voitures, avec une escorte saxonne, puisque le ministre de la guerre me laisse sans une ordonnance, et je réponds, si les Bavarois ne le pillent pas en route, qu'il arrivera en son entier. Les magasins m'ont été également ouverts, et c'est de son cabinet particulier que l'Électeur a tiré les cartes des villes fortes de Prusse, que j'ai cru devoir adresser à Votre Majesté.

« Le comte de Loss, ministre des affaires étrangères, est âgé, et paraît être un de ceux qui ont le plus d'influence. On assure qu'il est tout à fait opposé au système prussien. Les princes Antoine et Maximilien, frères de l'Électeur, paraissent peu à la cour et n'ont aucune influence. En un mot, on regardera ici une alliance avec Votre Majesté comme un bienfait, et je crois qu'on l'observera avec scrupule. L'Électeur s'est même ouvert à moi franchement sur cet article. Il attend M. Durand avec impatience, parce qu'il le croit chargé des instructions de Votre Majesté. Il a rompu bien certainement toute relation avec la Prusse ; il est catholique, religieux, honnête homme, il suivra ses engagements. »

Le reste de la lettre est pour se disculper de ce qu'il a écrit, et relatif à la lettre du major-général ; puis sa demande de revenir auprès de l'Empereur, ce qui n'est pas accordé.

Berthier à Jérôme. Berlin, 1er novembre 1806.

« L'Empereur ordonne à S. A. I. le prince Jérôme, commandant le corps auxiliaire des troupes bavaroises et de Wurtemberg, de partir, demain 2 novembre, pour se rendre à Francfort-sur-l'Oder. Son Altesse est prévenue que je donne l'ordre à la première division bavaroise de partir de Cottbus pour se rendre à Crossen ; que je donne également l'ordre à la seconde division bavaroise de continuer sa route pour se rendre à Crossen ; enfin, que je donne l'ordre au corps wurtembergeois de continuer également sa route pour Crossen, où ces deux corps de Bavière et

de Wurtemberg réunis formeront le corps de troupes auxiliaires à vos ordres.

« L'Empereur ordonne, Monseigneur, que de Francfort vous vous rendiez à Crossen, de manière à y arriver immédiatement après que la première division bavaroise y sera entrée. La cavalerie bavaroise s'y rendra également. A votre arrivée à Crossen, vous ferez réunir des moyens de subsistance, soit en pain ou en pain biscuité, de manière à pouvoir distribuer pour quatre jours de vivres à tout votre corps d'armée au moment où il recevra l'ordre de se mettre en marche. Quoique le corps des troupes auxiliaires soit directement sous vos ordres, la position dans laquelle il se trouve avec celle du corps du maréchal Davout vous met sous les ordres de ce maréchal.

« L'intention de Sa Majesté est que vous vous teniez constamment en communication avec lui, et que si l'ennemi était en présence et menaçait de l'attaquer, vous prissiez ses ordres pour le soutenir de tous vos moyens. Votre Altesse n'en recevra pas moins les ordres directs de l'Empereur par son major-général.

« Votre cavalerie vous servira pour faire réunir les moyens de subsistance dont vous avez besoin.

« Je fais connaître à M. le maréchal Davout les dispositions de l'ordre que Sa Majesté me commande d'expédier à Votre Altesse.

« *P. S.* Votre Altesse aura soin de faire éclairer par des piquets de cavalerie les routes de Posen et de Breslau. »

Napoléon à Jérôme. Berlin 3 novembre 1806.

« Mon frère, je vous envoie un de mes officiers d'ordonnance, officier du génie. Vous l'enverrez sur la rive droite de l'Oder reconnaître Glogau. L'état-major doit donner des ordres pour faire accélérer la marche de la colonne wurtembergeoise et la seconde division bavaroise, pour qu'elles soient réunies le 6 à Crossen. Je vous envoie le général de brigade Montbrun, excellent officier de cavalerie légère, que j'ai fait venir de Naples. J'ai prescrit la formation de trois forts détachements de votre cavalerie. Vous donnerez le commandement de l'un au général Lefebvre, et le commandement du second au général Montbrun. Ces deux détachements sont destinés à se porter sur les deux rives de l'Oder. Le troisième, qui se portera sur Posen pour se lier avec les partis du maréchal Davout, sera commandé par un Bavarois. Vous garderez près de vous le reste de votre cavalerie, et vous l'enverrez à l'appui de celle de ces trois reconnaissances qui en aurait besoin. »

Berthier à Jérôme. Berlin, 3 novembre 1806.

« J'ai l'honneur de prévenir Votre Altesse Impériale que je donne l'ordre au général Montbrun de se rendre près d'elle pour y être employé; c'est un excellent officier de cavalerie légère, et elle peut lui confier une des colonnes qui vont investir Glogau. L'intention de l'Empereur, Prince, est que vous envoyiez par un de vos aides de camp l'ordre à la cavalerie de la seconde division bavaroise et à celle du corps de Wurtemberg de forcer de marche, afin de pouvoir vous rejoindre dans la journée du 6 à Crossen. Sa Majesté pense que vous devez en former sans

délai trois détachements, dont vous conférerez le commandement, savoir : le premier, au général de brigade Lefebvre ; le deuxième, au général de brigade Montbrun ; enfin, le troisième, à un officier général bavarois. Chaque détachement serait d'environ huit cents hommes. Vous ferez diriger l'un sur la rive gauche de l'Oder, l'autre sur la rive droite, et le troisième sur Posen. Les deux détachements de la rive gauche et de la rive droite se porteront à Glogau pour investir la place et voir si elle est disposée à capituler comme Custrin ; ils enverront des partis jusqu'à Breslau pour tâcher d'intercepter des courriers et des convois qui pourront donner des nouvelles sur la situation des affaires.

« Je donne avis au maréchal Davout des dispositions du présent ordre. »

Jérôme à Hédouville. Francfort-sur-l'Oder, 4 novembre 1806.

« Monsieur le Général, j'ai reçu les deux lettres que vous m'écrivez de Peitz, par lesquelles vous m'apprenez que vous serez aujourd'hui à Crossen. Vous m'apprenez aussi que le général Mezzanelli a pris le commandement de toute la cavalerie. Outre que de pareilles dispositions ne peuvent être prises sans que je les aie ordonnées, elles ne peuvent convenir dans ce moment-ci.

« Dans la journée de demain, je fais partir pour une expédition particulière les trois régiments de la deuxième division, trois obusiers et trois pièces de canon, sous les ordres du général Lefebvre. Faites toutes les dispositions pour que ce corps de troupes soit prêt à partir au premier signal. »

Napoléon à Jérôme. Berlin, 5 novembre 1806.

« Mon frère, je reçois votre lettre du 4 novembre à Crossen. Le maréchal Davout m'ayant fait connaître qu'il croyait qu'il y avait huit cents hommes de cavalerie à Gross-Glogau, je ne suis pas fâché que vous y ayez envoyé trois régiments avec le général Lefebvre. Je vous ai envoyé un général de brigade; donnez-lui le commandement de la gauche.

« Envoyez-moi votre état de situation, régiment par régiment, ainsi que la situation des subsistances. Maintenez une sévère discipline. La deuxième division de Bavarois que commande le général de Deroy s'est bien comportée; mais j'ai reçu beaucoup de plaintes de la première que commande le général Mezzanelli. »

Berthier à Jérôme. Berlin, 5 novembre 1806.

« L'Empereur ordonne, Monseigneur, que vous portiez la division wurtembergeoise à Zullichau, elle sera couverte par la reconnaissance de cavalerie que vous avez eu l'ordre d'envoyer à dix lieues sur Posen et qui éclairera à dix lieues en avant.

« La division wurtembergeoise se liera par des patrouilles sur sa gauche avec le maréchal Davout qui occupera Mezeritz.

« Le corps de Wurtembergeois sera donc couvert à droite par les partis que vous avez envoyés sur Glogau par la rive droite, et sur la gauche par le maréchal Davout, avec lequel vous vous tiendrez en communication par des patrouilles. Vous donnerez l'ordre au commandant de la division wurtembergeoise de se tenir à Zullichau en position militaire, et baraquant sur deux lignes; les canons seront placés dans une position avantageuse et qui sera reconnue.

Vous placerez votre quartier-général à Grünberg, vous ferez établir sur l'Oder, où traverse la route de Grünberg à Zullichau, des barques de manière que le passage puisse s'exécuter le plus promptement possible, et que vous puissiez faire passer vos ordres facilement à Zullichau. L'Empereur ordonne que Votre Altesse envoie le général de Deroy pour investir la place de Glogau avec six mille hommes. Ce général devra sommer la place et y jeter des obus pour l'obliger à se rendre; Glogau pris, vous vous y porterez avec le reste de votre corps d'armée. Votre Altesse prescrira au général de Deroy de se faire éclairer et d'envoyer des partis de cavalerie sur Breslau, pour intercepter les courriers et par là connaître la situation de cette place.

« Si cela était nécessaire, Prince, vous feriez venir de Zullichau de l'infanterie légère pour soutenir les partis de cavalerie que vous aurez poussés sur la rive droite. Si le général de Deroy avait besoin d'être soutenu, vous le soutiendriez avec tout votre corps.

« Si la place de Glogau était dans une situation telle que le commandant persistât à refuser de se rendre et qu'on ne pût l'avoir sans faire un siége en règle, ce qui ne paraît pas probable, puis qu'on n'a pas eu le temps de l'approvisionner ni de l'armer; dans ce cas, dis-je, Monseigneur, l'intention de l'Empereur est que vous jetiez un pont entre Zullichau et Grünberg pour, aussitôt que vous en recevrez l'ordre, passer l'Oder et appuyer le maréchal Davout, qui va recevoir l'ordre de se rendre à Posen.

« Il est donc nécessaire que les gros bagages, le

parc de réserve, les hommes inutiles, qui suivent toujours les corps, restent tous à Grünberg jusqu'à ce que l'on sache ce que deviendra Glogau.

« L'intention de l'Empereur, Monseigneur, est que le général de Deroy avec son corps soit, le 7 ou le 8 au plus tard, devant Glogau, que les Wurtembergeois soient le 7 dans leur position à Zullichau et qu'enfin votre quartier-général et le reste de votre corps soient le 6 au soir à Grünberg.

« Je dois prévenir Votre Altesse que cet ordre est dans la supposition, comme le pense l'Empereur, que l'ennemi n'a pas de forces en Silésie ; s'il en était autrement, vous agiriez suivant les circonstances et vous renforceriez d'autant le corps du général de Deroy. Les rapports du pays, ceux des prisonniers et déserteurs que ramassera votre cavalerie, vous feront connaître ce qui se passe.

« Je dois dire à Votre Altesse qu'il est bien important que l'Empereur sache si la place de Breslau est en état de défense, approvisionnée de munitions et de vivres pour soutenir un long siége. »

Jérôme au général Lefebvre-Desnoëttes. Crossen, 5 novembre 1806.

« M. le général Lefebvre partira demain pour Crossen avec deux régiments de chevau-légers, un régiment de dragons et une compagnie d'artillerie légère, et se portera avec toute la célérité possible sur Glogau, sur la rive gauche de l'Oder ; c'est une place forte, défendue par 3,500 hommes, formés presque entièrement de recrues.

« Savoir : deux bataillons de deux régiments d'infanterie, forts chacun de 900 hommes,

ce qui fait	1,800 hommes.
« Trois compagnies d'invalides, faisant ensemble	500
« Deux dépôts de deux régiments de dragons, évalués ensemble	400
« Deux dépôts de deux autres régiments de cavalerie, évalués ensemble	600
« Une compagnie de canonniers	200
« Totalité de la garnison	3,500 hommes.

« Dont 1,000 hommes de cavalerie.

« Cette garnison est commandée par le général-major Marwitz. La terreur est dans toute la Silésie, c'est donc en profitant de ce premier moment de consternation qu'on peut faire capituler la place.

« A votre arrivée devant Glogau, si le général de brigade Montbrun ne paraît pas avec un autre corps de cavalerie sur la rive droite de l'Oder, vous y ferez passer, si cela est possible, un ou deux escadrons, afin de persuader au commandant de la place qu'il est enveloppé. Vous lui enverrez un parlementaire deux heures avant la nuit; il sera porteur de la sommation que vous lui ferez ; et dans le cas où le gouverneur ne se rendrait pas, ce qui est possible, vous jetterez dans la place, à l'entrée de la nuit, autant d'obus que possible.

« Cela ne vous empêchera pas d'envoyer des dé-

tachements de cavalerie sur la route de Breslau, afin de me mettre parfaitement au courant de la situation des ennemis dans la Silésie.

« Si Glogau se rendait :

« 1° Vous feriez sortir de suite les prisonniers et les dirigeriez sur Crossen; vous y enverriez tout le corps d'officiers six heures d'avance, avec une escorte suffisante.

« 2° Vous y laisseriez un régiment, en attendant que je puisse y envoyer une garnison, et vous vous porteriez avec les deux autres régiments sur Breslau, et vous feriez observer les routes de Breslau à Grandentz et à Posen, pour y intercepter les convois de vivres et de munitions qui se sauvent par ces routes.

« J'envoie avec vous un de mes aides de camp, que vous enverrez en parlementaire, et un officier du génie pour me faire un rapport sur la situation de la place, si elle se rend, et sur les moyens de l'attaquer et les probabilités de la réussite, si elle ne se rendait pas.

« Aussitôt que vous apprendrez l'arrivée du général Montbrun, vous aurez soin de vous entendre parfaitement avec lui ; vous n'êtes pas sous ses ordres quoi qu'il soit votre ancien , mais vous devez tout faire pour le soutenir en cas qu'il ait besoin de vous.

« Si l'ennemi vous forçait à réunir vos deux colonnes, le général Montbrun, comme le plus ancien, vous donnerait des ordres.

« Vous préviendrez le capitaine Hulot, commandant un détachement de chasseurs à pied, envoyé en

reconnaissance sur la route de Breslau, de se rendre à Posen par Lissa. »

« Sire, j'ai reçu les deux lettres que Votre Majesté a daigné m'écrire les 3 et 5 novembre. — Jérôme à Napoléon. Crossen, 6 novembre 1806.

« La division de Deroy et celle du général de Seckendorf n'arriveront ici que demain et après-demain.

« Le général de brigade Montbrun n'y est point encore rendu, sitôt qu'il le sera, j'exécuterai les ordres que Votre Majesté a bien voulu me donner.

« Ce matin, au point du jour, j'ai passé la revue des trois régiments de cavalerie et d'une compagnie d'artillerie légère que j'ai envoyés à Glogau, sous les ordres du général Lefebvre, auquel j'ai donné les instructions ci-jointes. Ces trois régiments forment un corps de mille hommes et cent cinquante d'artillerie légère. Il me reste de ces trois régiments deux cents hommes à pied, leurs chevaux étant blessés ou hors d'état de servir.

« J'ai envoyé, avec le général Lefebvre, l'officier d'ordonnance du génie de Votre Majesté.

« Aussitôt que les deux autres divisions seront arrivées, j'aurai l'honneur d'envoyer à Votre Majesté l'état de situation de l'armée, régiment par régiment.

« Après-demain 9, je serai prêt à me mettre en marche avec toute l'armée, chaque homme portant avec lui pour quatre jours de vivres. »

« M. le général de Deroy se portera avec l'in- — Instructions au général de

…oy Crossen, 7 …vembre 1806.

fanterie de sa division sur Glogau et l'investira en arrivant devant cette place : trois routes y aboutissent par la rive droite de l'Oder, et une par la rive gauche ; une de celles qui y aboutissent par la rive droite part de Neustadtel, situé sur la rive gauche, et traverse l'Oder sur un pont nouvellement réparé. C'est par cette route que M. le général de Deroy peut faire passer les troupes qu'il destinera à investir la place sur la rive droite, où il n'y a qu'un grand faubourg, la ville étant sur la rive gauche; elle est défendue par trois mille cinq cents hommes.

« Le général de brigade Lefebvre, ayant sous ses ordres trois régiments de cavalerie et une compagnie d'artillerie légère, doit se présenter ce soir devant Glogau et tenter de profiter de la terreur qui règne dans la Silésie pour faire rendre cette place à la première sommation. Le général Lefebvre donnera à M. le général de Deroy les informations qu'il aura pu se procurer et sera sous ses ordres en attendant que la cavalerie du général de Deroy, un peu reposée, puisse remplacer celle de la division du général Mezzanelli.

« Si la tentative du général Lefebvre n'a pas réussi, M. le général de Deroy, après avoir envoyé un officier parlementaire pour sommer de nouveau le gouverneur de la place de se rendre, la resserrera autant qu'il lui sera possible et y fera jeter le plus d'obus qu'il pourra, principalement pendant la nuit; la compagnie d'artillerie légère, qui est avec la cavalerie du général Lefebvre, pourra être jointe à cet effet avec l'artillerie de la division du général de

Deroy, qui renouvellera la sommation lorsqu'il aura effrayé les habitants par son feu.

« Lorsque Glogau sera rendu, M. le général de Deroy en fera sortir de suite les prisonniers et les dirigera sur le quartier-général de Son Altesse Impériale avec des escortes suffisantes; tout le corps d'officiers précédant de six heures les autres prisonniers.

« Son Altesse Impériale, en donnant ensuite au général de Deroy de nouveaux ordres, fixera la force de la garnison qu'il laissera à Glogau. Un officier d'ordonnance de l'Empereur, du corps du génie, qui dans ce moment est avec le général Lefebvre, fera l'inventaire des arsenaux et approvisionnements de guerre du ressort du génie et de l'artillerie.

« Le commissaire des guerres adjoint Emery, envoyé à cet effet par l'intendant général de l'armée, fera l'inventaire des magasins de vivres et d'habillements.

« M. le général de Deroy, en investissant la place, continuera à faire pousser par le général Lefebvre des partis de cavalerie sur la route de Breslau et sur les routes qui conduisent de cette ville à Posen et à Grandentz pour y intercepter les courriers, enlever les convois et se procurer des renseignements certains sur la position des ennemis. M. le général de Deroy rendra journellement compte de ses opérations à Son Altesse Impériale à son quartier-général de Grünberg. Le général de Deroy couvrira, par les troupes qu'il aura sur la rive droite de l'Oder, le flanc droit de la division de Wurtemberg, qui occu-

pera militairement *Zullichau*, et entretiendra la correspondance la plus active avec M. le général de Seckendorf, commandant de cette division; cette correspondance se fera par les patrouilles des deux corps qui seront poussées de part et d'autre sur les points convenus entre les généraux, points qu'ils changeront continuellement; les gros bagages, le parc de réserve et les hommes inutiles resteront à Grünberg jusqu'à de nouveaux ordres. »

Instructions au général de Seckendorf. Crossen, 8 novembre 1806.

« M. le lieutenant-général baron de Seckendorf se portera demain 9 sur *Zullichau* avec sa division; il la placera en position militaire, baraquant sur deux lignes, les canons en batterie dans la position la plus avantageuse, et y exercera la plus grande surveillance, afin d'éviter toute surprise par l'exactitude du service. La division des troupes de Wurtemberg se liera par ses patrouilles sur sa gauche avec le corps d'armée de M. le maréchal Davout, dont une partie occupe Mezeritz, et il sera ordonné aux chefs des corps qui tiendront la gauche de la division de Wurtemberg d'établir la correspondance la plus active avec les chefs des corps de troupes qui tiennent la droite du corps d'armée de M. le maréchal Davout. M. le général de Seckendorf sera couvert sur sa droite par les troupes de la division bavaroise du général de Deroy, qui seront placées vis-à-vis Glogau, sur la rive droite de l'Oder. La division de Wurtemberg se liera par ses patrouilles avec celles de la division du général de Deroy.

« Les deux généraux conviendront ensemble des

points où les patrouilles devront se rencontrer, et changeront souvent ces points.

« M. le lieutenant-général de Seckendorf poussera des partis de cavalerie sur toutes les routes pratiquées en avant de son front, le plus loin possible, pour y intercepter les courriers, y enlever les convois et procurer des nouvelles certaines de la position des ennemis.

« M. le général de Seckendorf rendra compte journellement à Son Altesse Impériale de ses opérations et de ce qu'il aura appris d'intéressant à son quartier-général de *Grünberg*.

« La communication entre ce quartier-général et Zullichau se fera directement de l'une à l'autre des deux villes, en traversant l'Oder sur des bateaux qui y seront placés à cet effet, ou sur un pont, si l'on peut y en établir un.

« Les gros bagages, l'artillerie de réserve et les hommes inutiles s'arrêteront aujourd'hui à Crossen et iront à Grünberg à la suite de la division bavaroise du général de Wrède, où ils resteront jusqu'à nouvel ordre. »

Jérôme Napoléon. Crossen, 9 novembre 1806.

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que le général Lefebvre, avec trois régiments de cavalerie, est arrivé le 7 devant la place de Glogau, l'a investie, et, après y avoir jeté quelques obus, a fait sommer le lieutenant-général Reinhart, gouverneur de la forteresse, de se rendre; il a répondu que son maître l'avait rendu responsable, sur

sa tête, de la défense de Glogau, jusqu'à la dernière extrémité.

« La garnison et les habitants veulent se rendre, et je ne doute pas qu'aussitôt l'arrivée du général de Deroy la place ne capitule. Ce général y sera rendu dans la journée de demain.

« J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Majesté la lettre que je viens de recevoir du général Lefebvre, ainsi que le rapport de l'officier d'ordonnance de Votre Majesté.

« Soixante à quatre-vingts bateaux chargés de sel et de différentes marchandises ont été pris descendant l'Oder. Plusieurs de ces bateaux ont été exactement visités, et on a trouvé cachés des sabres, des carabines et des shakos de hussards. »

Ordre. Crossen, 9 novembre 1806.

« Son Altesse Impériale ordonne que les dix mille écus qui proviennent de la vente des bateaux de sel appartenant au roi de Prusse, et qui ont été saisis sur l'Oder, soient divisés ainsi qu'il suit :

« Il sera donné au détachement qui a fait la prise quatre mille livres de France.

« Le surplus sera partagé en trois portions. L'une sera versée dans la caisse militaire de la division du général de Wrède.

« La deuxième, dans la caisse militaire de la division du général de Deroy.

« La troisième, dans la caisse militaire de la division de Wurtemberg.

« Ces sommes seront destinées à pourvoir aux dépenses extraordinaires pour le service, et à l'envoi

des courriers, et chaque général de division rendra compte à Son Altesse Impériale de l'emploi de ces fonds.

« Le général Minucci, commandant la division de Wrède, et le commissaire des guerres de cette division sont chargés de faire distribuer ladite somme de 10,000 écus, ainsi qu'il est ordonné ci-dessus.

« Le général de division, chef d'état-major,

« E. HÉDOUVILLE. »

Napoléon à Jérôme. Berlin, 10 novembre 1806.

« Mon frère, je reçois votre lettre. Le général Lefebvre aurait dû vous envoyer plus de renseignements sur ce qui s'est passé dans le pays. Je désire fort être maître de Glogau. J'ai donné ordre au général d'artillerie à Custrin de faire embarquer six mortiers et quatre obusiers de siége et de vous les envoyer, afin de bombarder la ville. Si Glogau se rend, envoyez un officier en prévenir à Custrin, afin que l'on ne fasse pas ce mouvement. Du moment que Glogau sera investie par le général de Deroy, envoyez des partis de cavalerie sur Breslau, et comme il est possible que l'ennemi ait là du monde, envoyez des forces considérables sur l'une et l'autre rive. Vous pouvez continuer de charger de cette mission vos deux généraux de brigade français, avec leur corps. Faites ramasser tous les bateaux que vous rencontrerez sur l'Oder, afin de pouvoir jeter un pont dans une nuit à l'endroit où vous voudrez. Il ne faut point vendre les bâtiments que vous prenez; nous ne sommes point ici à la mer. Il faut leur faire re-

monter l'Oder jusqu'à Custrin et les mettre entre les mains de l'administration.

Berthier à Jérôme. Berlin, 10 novembre 1806.

« L'Empereur me charge de faire savoir à Votre Altesse Impériale qu'il ne fallait pas vendre les sels, ce qui détruit le système de gabelle. Il faut tout envoyer à Custrin, et que votre chef d'état-major en prévienne l'intendant-général, afin que l'emploi tienne au système général adopté par l'Empereur. S. M. n'approuve point que Votre Altesse Impériale ait mis des fonds provenant de la vente des sels à la disposition des corps de Bavière et de Wurtemberg.

« Toutes les sommes perçues, l'argent des caisses, etc., doivent être versés dans la caisse du receveur-général des contributions, M. de la Bouillerie.

« S. M. désignera les fonds qu'elle croira devoir être nécessaires pour les dépenses particulières de Votre Altesse Impériale ainsi que pour ses généraux. »

Jérôme au général de Deroy. Glogau, 12 novembre 1806.

« Vous donnerez ordre, Monsieur le Général, aux commandants des différentes batteries, tant sur la rive droite de l'Oder que de ce côté, de commencer le feu demain, à trois heures et demie du matin, et de le bien nourrir jusqu'à six heures et demie, à laquelle heure toutes les batteries devront à la fois cesser le feu.

« Vous ferez placer cent cinquante tirailleurs dans les maisons et bois environnant les glacis, avec ordre de faire feu sur les canonniers ennemis, à mesure qu'ils en découvriront. Ces tirailleurs n'auront rien à craindre du feu de nos batteries.

« Vous enverrez un détachement d'infanterie à chaque batterie pour la soutenir en cas de besoin. Ces détachements se tiendront, autant que possible, derrière le rideau, à droite ou à gauche des batteries.

« Toutes les troupes devront être sous les armes, en état de combattre.

« Après que les pièces seront conduites à leurs postes, vous défendrez que ni chevaux ni caissons ne restent dans les batteries. Les munitions seront placées à l'abri des épaulements; les pièces resteront dans les batteries jusqu'à nouvel ordre. Vous recommanderez seulement de boucher les ouvertures après que le feu aura cessé. »

« Sire, je reçois la lettre dont Votre Majesté m'a honoré, en date du 10. Je me suis rendu devant Glogau, pour voir par moi-même ce qui se passait, le général de Deroy m'ayant écrit que le gouverneur avait refusé de remettre la place, et que ma présence était nécessaire pour diriger ce qu'il y avait à faire.

Jérôme à Napoléon. Au camp de Glogau, 12 novembre 1806.

« J'aurai, cette nuit, trente-six pièces de canon en batterie, et j'espère beaucoup de l'attaque que je ferai commencer demain matin, à trois heures et demie.

« J'ai appris, par le rapport de plusieurs déserteurs, que la garnison n'est point déterminée à se défendre, et que les habitants désireraient voir les Français dans leur ville.

« Le comte de Schlavendorf, seigneur prussien, qui est resté dans son château, situé près de Glogau,

m'a dit que les bateaux qui ont été pris étaient destinés à approvisionner Glogau et Breslau.

« J'ai donné ordre que tous ces bateaux, au nombre de quatre-vingt-dix ou cent, soient dirigés de suite sur Custrin. Je n'ai pas encore de nouvelles des mortiers et obusiers qui doivent m'arriver de cette place.

« J'ai déjà sur l'Oder, et vis-à-vis Grünberg, le nombre de bacs et de bateaux nécessaire pour faire un pont volant dans moins d'une nuit. Demain, j'envoie également, au-dessus de Glogau, une quantité suffisante de bateaux pour faire un autre pont.

« Le général Lefebvre partira demain avec deux régiments de cavalerie, pour suivre la rive gauche de l'Oder jusqu'à Breslau, pendant que le général Montbrun suivra la même direction avec sa brigade, sur la droite du fleuve. Un régiment de cavalerie de la brigade Mezzanelli ira à moitié chemin, où je donne ordre d'établir un pont volant, afin de pouvoir soutenir également l'une ou l'autre brigade.

« La province, depuis Neustadtel, est très-bien cultivée et abonde en vivres. Les habitants se portent de la meilleure volonté au devant des besoins de l'armée; ils se chargent même de conduire les vivres jusqu'aux quartiers.

« Un détachement de chasseurs, que je présume être celui du capitaine Hulot, a levé plusieurs contributions, et ne paraît pas s'être conduit comme il le devrait.

« J'ai envoyé, ce matin, un espion à Breslau; il sera de retour après-demain soir. »

« Il est ordonné à Son Altesse Impériale le prince Jérôme de diriger, sur Francfort-sur-l'Oder, tous les bateaux de sel et autres, d'y mettre une garde, afin que rien ne soit dilapidé. Berthier à Jérôme. Berlin, 13 novembre 1806.

« L'intention de l'Empereur, que je réitère à Votre Altesse, est que l'on ne doit point vendre de sel, ce qui désorganiserait le système d'administration ; en général, il ne faut rien vendre ; tout appartient à l'armée, c'est-à-dire à l'Empereur, qui en ordonne l'emploi. Sa Majesté observe que si les Bavarois croyaient devoir s'emparer, pour leur compte, de tout ce qu'ils prendront en Silésie, ils auraient plus que l'armée.

« L'Empereur a ordonné, mon Prince, qu'il soit envoyé de Custrin, sur Glogau, l'artillerie de siége nécessaire pour le siége de cette place, si enfin elle s'obstine à ne point capituler. Sa Majesté désire que vous envoyiez à Custrin un de vos officiers pour hâter l'envoi de l'artillerie de siége et l'arrivée des munitions qui vous seront nécessaires.

« Je ne peux pas envoyer à Votre Altesse un demi-escadron de gendarmerie, comme elle le demande ; il ne me reste en tout, au quartier-général, que seize gendarmes. Votre Altesse peut désigner quelques hommes de cavalerie de son armée pour être attachés à son quartier-général.

« Je vous prie, mon Prince, de donner l'ordre à votre chef d'état-major d'être exact à m'envoyer l'état de situation de votre armée. »

« Monsieur le prince de Neuchâtel, j'ai l'honneur Jérôme à Ber-

thier. Glogau, 14 novembre 1806.

d'annoncer à Votre Altesse que je viens de recevoir la lettre du 11, et qu'après avoir canonné vivement la place, comme je le lui avais annoncé dans ma lettre du 12, j'ai envoyé faire une sommation verbale au gouverneur. Il a répondu qu'il sentait l'impossibilité de se défendre ; qu'il allait assembler un conseil de guerre, et qu'il me soumettrait de suite les articles de la capitulation.

« Hier, à deux heures, est arrivé un major, qui m'a remis, de sa part, une lettre dont j'ai l'honneur d'adresser copie à Votre Altesse, et qui n'est pas du tout ce que j'attendais. Il paraît, d'après ce que m'a dit le major, que le gouverneur est absolument sans pouvoir dans ce moment. Cela me fait désirer vivement l'arrivée des mortiers, que je ne puis cependant avoir que le 27, d'après la lettre que je viens de recevoir du général Saint-Laurent.

« J'ai beaucoup de peine à établir de l'ordre et de la discipline dans l'armée bavaroise. Ils trouvent le pillage une chose toute naturelle, et les officiers inférieurs, lorsqu'ils sont détachés ou lorsqu'ils le peuvent, lèvent des contributions et ne conçoivent pas qu'on puisse le leur défendre.

« Les soldats ennemis disent, dans Glogau, que se rendre à des Français, ne serait pas un déshonneur, mais à des Bavarois, que c'en est un. Les Bavarois le savent, et sont enragés contre eux, etc. »

Napoléon à Jérôme. Berlin, 16 novembre 1806.

« Mon frère, le 2e de ligne bavarois est bien faible, ainsi que le 1er et le 3e de ligne. Voyez les généraux bavarois, pour qu'ils fassent venir des recrues pour

les compléter. Il doit y avoir, dans la Silésie, beaucoup de moyens d'habillement, et des manufactures où vous devez trouver des draps, des tanneries. Tout ce que vous pouvez réunir, il faut le diriger sur Custrin. »

Jérôme à Napoléon. — Quartier-général de Ziebein, à une lieue de Glogau, 16 novembre 1806.

« Sire, après avoir canonné la place de Glogau pendant trois jours avec la faible artillerie de campagne, et y avoir mis plusieurs fois le feu, je m'étais décidé, sur le refus du gouverneur de se rendre, de donner l'assaut à la place. J'avais déjà fait toutes les reconnaissances possibles, et je devais l'attaquer sur le point le plus faible. (D'après le rapport des déserteurs il paraît que la place n'est défendue que par une enceinte de douze pieds de hauteur, revêtue, et par une intérieure, qui ne l'est point). L'assaut devait avoir lieu cette nuit. Au moment de l'exécution, le général de Deroy vient de me dire qu'après avoir bien réfléchi, il ne peut entièrement compter sur ses troupes pour une action aussi vigoureuse; que, peu accoutumées à des attaques hardies, elles pourraient dans celle-ci manquer de cette audace et de cette énergie qui assurent le succès. Votre Majesté sentira aisément combien il m'est pénible, après avoir compté pendant trois jours sur cette opération, de la voir manquer au dernier moment, de ne pouvoir inspirer à une armée que je commande l'ardeur et le zèle dont je brûle pour le service de Votre Majesté, et de me voir condamné à ne rien faire qui puisse répondre à la gloire dont se couvrent nos armées.

« J'ai fait jeter sur l'Oder un pont qui est déjà

achevé. Je désirerais, Sire, s'il était possible, avoir les plans des places fortes de la Silésie.

« Je ne puis trop me louer de la conduite de l'officier d'ordonnance que Votre Majesté m'a envoyé. C'est un officier plein de mérite, qui souffre de n'être pas mieux secondé. »

Berthier à Jérôme. Berlin, 16 novembre 1806.

« L'Empereur me charge de prévenir Votre Altesse qu'elle doit tenir les troupes de Wurtemberg sur la rive droite de l'Oder, et les troupes bavaroises sur la rive gauche.

« Donnez l'ordre aux troupes de Wurtemberg de se porter devant Glogau et de bloquer cette ville sur la rive droite. Envoyez deux mille hommes d'infanterie wurtembergeoise, toute la cavalerie de cette nation et quatre pièces d'artillerie à Lissa, d'où elle se mettra en correspondance sur-le-champ avec les troupes du maréchal Davout qui sont à Posen ; cette cavalerie poussera des partis sur Kalisch, ville très-bien intentionnée pour nous. Il est nécessaire qu'à la tête de ce parti il y ait un officier français. On trouvera à Kalisch de la cavalerie légère du maréchal Davout ; ce parti de cavalerie que vous aurez envoyé à Kalisch sera assez fort pour que de Kalisch il puisse en envoyer sur Breslau et se rencontrer avec les autres partis de cavalerie, que de Lissa vous aurez également envoyés sur cette ville.

« Comme je vous l'ai dit, réunissez sur la rive gauche tous les Bavarois. Il faut que l'Empereur ait Glogau, telle chose qu'il en coûte. Faites donc bloquer strictement cette place.

« L'Empereur ordonne que V. A. I. fasse réunir des fascines et des échelles, comme si vous vouliez tenter l'escalade.

« Faites attaquer toutes les nuits les ouvrages avancés par de la fusillade afin de tenir la garnison constamment en alerte et sur les remparts. Commandez à cet effet qu'à dix heures du soir, à minuit, à deux heures du matin, à quatre heures et à six heures, des postes tiraillent sur la place. La garnison, se trouvant toujours sur le qui-vive, sera bientôt harassée de fatigue et les habitants en alarme.

« Faites courir le bruit que vous attendez un corps de 6,000 grenadiers français pour donner l'assaut; faites arriver vos mortiers; mettez-les en batterie.

« Il est à présumer que quand l'ennemi aura été tenu trois ou quatre nuits sur le qui-vive, qu'il sera instruit que vous avez beaucoup d'échelles et de fascines de faites (mais pour cela il faut travailler réellement à en faire); il est probable, dis-je, que le commandant se décidera à se rendre aussitôt que vous aurez commencé le bombardement.

« Envoyez de votre cavalerie sous le commandement d'officiers français, par la rive gauche et la rive droite de l'Oder, pour qu'elle arrive en même temps devant Breslau. Faites avancer de Glogau sur Breslau une des deux divisions bavaroises qui pourra se tenir à Parchwitz, ou à Lüben, où de là elle vous facilitera les moyens d'avoir des subsistances et sera à même de soutenir la cavalerie qui sera sur Breslau.

« L'Empereur désire que vous fassiez jeter un pont sur l'Oder près Glogau; ce pont aura le double avan-

tage de servir à votre blocus et de vous donner les moyens de vous porter rapidement d'une rive sur l'autre.

« Le général bavarois qui commandera la division à Parchwitz se procurera, à sa hauteur sur l'Oder, des moyens de passage dans le cas où cela deviendrait nécessaire.

« La ville de Lissa et les autres villes dans cette partie doivent avoir beaucoup de blés. L'Empereur désire donc que vous fassiez réquisition de cent mille rations d'avoine, vingt mille quintaux de blé ou farine, et que vous les fassiez diriger le plus tôt possible sur Posen. »

Jérôme à Napoléon. Quartier-général de Ziebein, 19 novembre 1806.

« Sire, j'ai reçu la lettre dont Votre Majesté m'a honoré, en date du 16. Conformément à ses ordres, j'ai vu les généraux bavarois et les ai engagés à prendre des mesures pour faire venir le plus tôt possible des recrues, afin de renforcer les 1er, 2e et 3e régiments de ligne.

« Tous les objets de manufactures qui pourraient être utiles à l'armée sont renfermés dans Glogau et Breslau, surtout dans cette dernière ville, qui est le centre du commerce de la Silésie. Je porte tous mes soins à réunir et diriger sur Custrin tout ce que je puis trouver. Je ferai partir pour Posen cent mille rations d'avoine et vingt mille quintaux de blé ou farine.

« Glogau est susceptible d'être enlevé de vive force. A la droite et à la gauche se trouve un espace fermé seulement par trois palissades de sept pieds,

et un mur de douze à quatorze. Le général de Deroy convient qu'il n'est pas très-difficile de l'enlever par là, mais m'observe sans cesse que ses soldats sont presque tous recrues et pas susceptibles d'un pareil coup de main, qui, d'ailleurs, s'il ne réussissait pas, les dégoûterait. *Votre Majesté peut juger de ce que j'ai dû penser d'un pareil discours.* Je crois, Sire, que les alliés auraient besoin de quelques régiments français pour leur donner l'exemple. »

Jérôme à Napoléon. Quartier-général de Ziębein, 19 novembre 1806.

« Sire, je ne dois pas cacher plus longtemps à Votre Majesté ce qui se passe dans la 1re division bavaroise. Le général de Deroy ne dissimule nullement son mécontentement de se trouver en *sous-ordre*. Il fait partager son mécontentement à ses officiers, qui eux-mêmes le communiquent aux soldats. Ceux-ci disent qu'il est étonnant que, tandis que les soldats français font fortune, eux ne gagnent rien. J'ai plusieurs fois montré au général de Deroy que mes ordres n'étaient pas suivis, et que j'entendais être instruit journellement de tout ce qui se passait. Cependant je ne puis obtenir un rapport. Par exemple, avant-hier, quatre-vingts hommes, croyant que je voulais donner l'assaut, désertent; le général de Deroy envoie un escadron de cavalerie à leur poursuite et ne m'en a pas encore rendu compte.

« Hier, à quatre heures de l'après-midi, un officier, avec vingt-deux soldats, sont enlevés, aux avant-postes, par vingt-quatre Prussiens sortis de la place. Il est six heures du soir, ce qui fait vingt-six heures, et je n'ai encore aucun rapport. Je pourrais

citer à Votre Majesté dix exemples pareils. Il n'en est pas ainsi dans la division de Wrède, parce que personne ne prétend commander en chef, ni dans la cavalerie, parce que les officiers ont un meilleur esprit.

« Je reçois à l'instant une lettre du général de Deroy. Il me prévient qu'un officier a été fait prisonnier avec vingt-deux hommes, qu'un officier prussien est arrivé à son camp avec un trompette et lui a remis le lieutenant bavarois. Le général de Deroy peut-il se permettre, Sire, de recevoir un trompette et un officier ennemis, lorsque je suis à quatre pas ? Je n'aurais pas assurément reçu cet officier bavarois, et je l'aurais renvoyé dans la place. »

Berthier à Jérôme. Berlin, 19 novembre 1806.

« J'ai mis sous les yeux de l'Empereur, Monseigneur, votre lettre ; Sa Majesté trouve que les observations que vous a faites le général de Deroy sont très-justes ; on ne peut pas prendre une ville d'assaut quand on n'a pas fait la brèche et quand il y a une escarpe et une bonne contrescarpe ; Sa Majesté pense que ceux qui ont pu être de l'avis d'une pareille attaque ont eu très-grand tort, car on y perdrait beaucoup de monde inutilement.

« Par mes précédentes dépêches, j'ai fait connaître à Votre Altesse Impériale les dispositions qu'il fallait faire pour tenir la garnison en alerte et sur le qui-vive jour et nuit ; après l'avoir ainsi fatiguée pendant plusieurs jours, après avoir préparé un grand nombre d'échelles, de fascines, après avoir mis en batterie vos mortiers et toutes vos bouches à feu, on peut espérer qu'après quelque temps de bombarde-

ment, l'ennemi demandera à capituler. Si malgré tout cela il persiste à se défendre, il faut se décider à un siége en règle ; au surplus une suspension d'armes a été signée, et si elle est ratifiée par le roi de Prusse, la place de Glogau doit être remise au pouvoir des troupes de l'Empereur : ceci est pour Votre Altesse seule jusqu'à ce que la ratification soit connue, et vous n'en devez pas moins pousser avec tous les moyens de vigueur qui sont à votre disposition la reddition de la place.

« L'Empereur approuve au surplus, Monseigneur, toutes les dispositions que vous avez faites et sur Breslau et sur Kalisch. »

« L'Empereur ordonne, mon Prince, de faire partir, le 24 de ce mois, la division bavaroise aux ordres de Deroy, de la position qu'elle occupe devant *Glogau* pour se rendre à *Kalisch*, où l'intention de Sa Majesté est qu'elle soit arrivée le 27 ou le 28 au plus tard.

Berthier à Jérôme. Berlin, 2 novembre 180

« Vous ferez partir également le même jour, 24, de *Parchwitz*, la 2e division bavaroise dite du général de Wrède, pour être également rendue à *Kalisch* le 27 ou le 28 au plus tard. La cavalerie bavaroise suivra le mouvement sur Kalisch.

« Sa Majesté ordonne que le blocus de Glogau soit confié au général wurtembergeois et aux troupes wurtembergeoises à ses ordres ; si vous jugiez que la cavalerie de Wurtemberg ne soit pas à elle seule suffisante pour remplir les intentions de l'Empereur, qui sont de laisser en Silésie sur Breslau aux or-

dres du général de brigade Montbrun pour contenir celle qui se trouverait dans Breslau, vous y ajouteriez un supplément pris dans la cavalerie bavaroise.

« L'intention de Sa Majesté est que Votre Altesse et son état-major se rendent à Kalisch où elle se trouvera avoir environ 14 à 15,000 hommes. Vous aurez soin, Monseigneur, de faire maintenir une bonne discipline, surtout en Pologne ; vous tiendrez toujours en avant de vous, à une bonne journée, le général Lefebvre sur les routes de Petrikau et de Varsovie. Vous aurez soin d'informer tous les jours le grand-duc de Berg, sous les ordres duquel vous vous trouverez, de votre mouvement. Le grand-duc est à Posen et va se rendre à .....

« Vous recommanderez, Monseigneur, au général wurtembergeois chargé du blocus de Glogau de me rendre compte journellement de ce qui se passe. »

Jérôme à Napoléon. Ziebei 23 novembren 1806.

« Sire, toutes les dispositions sont faites pour pouvoir me servir des mortiers et obusiers quand ils arriveront de Custrin. M. Deponthon, officier d'ordonnance de Votre Majesté, aura l'honneur de lui remettre cette lettre. Je l'envoie avec ordre de passer à son retour par Custrin pour presser l'envoi des munitions que j'ai demandées, et en même temps pour accélérer l'arrivée des mortiers qui sont en route.

« Cet officier a dirigé les opérations du siége, a fait, ainsi que moi, toutes les reconnaissances, et est à même de rendre compte à Votre Majesté de la situation de la place.

« J'apprends à l'instant que le 13e régiment de li-

gne, ainsi que le 2e bataillon du 7e, arrivent pour renforcer la division de Wrède. Une grande quantité de recrues sont également attendues pour compléter les différents régiments de l'armée. Comme la plupart ne sont pas habillés, j'ai donné ordre aux six villes les plus considérables, du côté de Breslau, de fournir six cents habillements complets, qui leur seront distribués à leur arrivée. »

« Monsieur le général, Son Altesse Impériale vous ordonne de passer ce soir l'Oder, à l'entrée de la nuit, pour aller relever avec votre division celle du général de Deroy dans toutes ses positions devant la place de Glogau. Hédouville au général de Seckendorf. 24 novembre 1806.

« Vous ferez placer vos dix-huit pièces d'artillerie dans celles des batteries faites que vous jugerez à la distance la plus convenable, relativement au calibre de vos pièces.

« Vous proportionnerez le nombre des troupes que vous laisserez sur la rive droite au nombre de celles que vous placerez sur la rive gauche, relativement à l'étendue de la ligne de circonvallation que vous occuperez sur chaque côté de la rivière.

« M. le lieutenant-général de Deroy vous transmettra les renseignements relatifs au blocus.

« Son Altesse Impériale vous prescrit de veiller et de faire veiller continuellement à ce que les postes entourant la place soient toujours alertes, soit pour inquiéter l'ennemi, soit pour empêcher surtout qu'aucune sortie ne lui réussisse. Cependant Son Altesse Impériale vous autorise à l'inquiéter moins souvent

par des fusillades ou canonnades, et à n'en commander qu'autant que vous le jugerez convenable pour tenir la garnison en haleine.

« En continuant à recevoir les déserteurs, vous prescrirez à tous les postes de faire feu sur les bourgeois qui tenteraient de sortir de la place.

« Lorsque les bombes et obus auront fait l'effet que l'on doit en attendre, vous ferez sommer le gouverneur de capituler. S'il y consent, vous ferez la garnison prisonnière de guerre, et vous pourrez renvoyer les officiers chez eux, sur leur parole d'honneur de ne pas servir dans la présente guerre contre la France ni contre nos alliés.

« Vous pouvez permettre à ces officiers d'emporter strictement leurs effets. La garnison prisonnière sera conduite en France.

« Vous ferez faire par votre chef d'état-major, qui se fera délivrer tous les papiers, plans et cartes du gouverneur, l'inventaire de tout ce qui est relatif au service de l'artillerie et du génie. Il n'en sera rien distrait sans les ordres de Son Altesse Impériale. Il fera faire aussi un état des chevaux de toute espèce qui se trouvent dans la place et dont Son Altesse Impériale se réserve la distribution.

« M. Émery, commissaire des guerres, qui est actuellement au village de Hermsdorff, fera l'inventaire de tous les effets d'habillement, d'approvisionnement, de subsistance de toute espèce, et rien ne pourra non plus être distrait sans les ordres de Son Altesse Impériale.

« Vous ferez séquestrer toutes les caisses publiques,

qui seront mises à la disposition de M. de Chaillou, intendant de la Basse-Silésie, ainsi que tous les établissements royaux, que vous ferez aussi garder jusqu'à ce qu'il en soit mis en possession.

« Vous ferez relever tous les détachements, soit de cavalerie, soit d'infanterie des autres divisions, qui gardent les bateaux pleins et vides, saisis sur l'Oder au-dessus et au-dessous de Glogau, par des gardes suffisantes de votre division.

« Vous ferez rassembler ceux qui sont au-dessus à une lieue à peu près de la ville, et ceux qui sont au-dessous près du pont de bateaux, sur l'Oder.

« Tous les bateaux pleins sont à la disposition de M. l'intendant Chaillou, qui a ordre de les faire conduire à Custrin.

« Vous conserverez le pont au-dessous de Glogau, sur l'Oder, et à une lieue au-dessus de Glogau, les bacs et bateaux sur lesquels sont les madriers et cordages nécessaires pour construire un ou deux ponts volants en cas de besoin.

« Vous rendrez compte journellement à Son Altesse Impériale, qui marche en Pologne avec le reste de son corps d'armée, de tout ce qu'il y aura de nouveau.

« Son Altesse Impériale vous recommande de veiller à ce que les troupes observent la plus exacte discipline. Vous vous entendrez avec les capitaines des cercles des environs de Glogau pour que votre division soit bien approvisionnée de subsistances, d'après les réquisitions de votre commissaire, et vous tiendrez la main sévèrement à ce que qui que ce soit ne se permette de faire aucune réquisition d'argent

ou d'effets d'habillement. Son Altesse Impériale vous autorise seul à faire celles que vous croyez utiles pour les besoins de votre division, en lui en rendant compte dans les vingt-quatre heures. Il ne faut pas en faire de nouvelles dans les villes de Grünberg, Neusalz et Neustadt, qui ont déjà fait de grands sacrifices pour les autres divisions.

« *P. S.* M. le lieutenant-colonel d'artillerie de Colonge, de la division de Wrède, rentre au blocus, chargé de la confection des munitions d'artillerie venues hier de Custrin, et dirigera le feu des mortiers et des obus lorsqu'ils seront arrivés. C'est un excellent officier. »

Jérôme à Napoléon. Ziebein, 25 novembre 1806.

« Sire, j'ai l'honneur d'annoncer à Votre Majesté le départ des deux divisions bavaroises. Celle du général de Wrède qui était à Lüben et à Polkwitz, est en marche depuis huit heures du matin. Celle du général de Deroy, n'ayant pu être rélevée que cette nuit par le corps du général de Seckendorf, s'est mise en route ce matin. Ces deux divisions seront à Kalisch les 28 et 29. Je pars à l'instant avec trois régiments de cavalerie et j'arriverai avec la 1re division et la 1re brigade de cavalerie.

« J'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté des papiers saisis sur trois espions arrêtés devant Glogau, ainsi que la traduction de plusieurs lignes dictées par le roi de Prusse, en personne, à Grandentz, à l'un d'eux. Ces espions vont être jugés selon les lois militaires. »

« J'ai l'honneur, Monseigneur, de prévenir Votre Altesse Impériale que je donne l'ordre au général de division Vandamme de se rendre devant Glogau pour y prendre le commandement du siége. Je lui ordonne de resserrer la place, de lui faire donner toutes les nuits des alertes, de faire préparer des échelles afin de menacer la garnison d'escalade, et enfin de commencer le bombardement, qui décidera vraisemblablement le gouverneur à rendre cette place. J'ai recommandé au général Vandamme de rendre compte à Votre Altesse Impériale de tout ce qui se passera. »

Berthier à Jérôme. Mezeritz, 27 novembre 1806.

« J'ai communiqué à l'Empereur, Monseigneur, votre lettre du 25, et Sa Majesté approuve les instructions que vous avez données au général de Seckendorf. »

Berthier à Jérôme. Posen, 29 novembre 1806.

« Sire, Votre Majesté ayant bien voulu approuver le choix de M. Alex. Lecamus pour mon secrétaire des commandements, j'ose la supplier de m'accorder la faveur de le nommer membre de la Légion d'honneur, ainsi que d'ordonner l'expédition de son brevet. Je prends la liberté de demander cette grâce à Votre Majesté, ayant, depuis quatre années, éprouvé journellement le dévouement, les talents et la bravoure de M. Lecamus, espérant que, dans tous les cas, elle ne me saura pas mauvais gré de chercher à récompenser un homme dont l'attachement m'est bien connu, et auquel je porte une amitié sincère. »

Jérôme à Napoléon. Kalisch, 2 décembre 1806

« Mon frère, Glogau s'est rendue. Il résulte de

Napoléon à Jé-

rôme. Posen, 3 décembre 1806.

lettres interceptées que Breslau n'a que le cinquième de la garnison nécessaire à la défense de la place, que le général qui y commande déclare qu'il sera obligé de se rendre s'il est bloqué plusieurs jours de suite par de l'infanterie. Une centaine de bombes jetées dans cette grande et belle ville la forceront à se rendre. Je désire que vous ayez l'honneur de la prendre en personne. Vous recevrez par l'état-major l'ordre de vous y rendre avec la division de Wrède, le général Vandamme avec les Wurtembergeois s'y rendra de son côté. Les mortiers suivront. Le major-général vous envoie des instructions sur la conduite du siége. Je ne doute pas qu'en quatre jours elle ne tombe entre vos mains. La division de Deroy reste où elle est avec la moitié de la cavalerie. Par ce moyen, si Breslau est pris, et que j'aie une affaire en avant de Varsovie, vous pourrez vous y trouver avec la division de Deroy, en attendant, cette division se reposera. Maintenez une sévère discipline, surtout en Pologne. Faites fusiller quelques pillards pour l'exemple. Vous pouvez garder Deponthon jusqu'à la prise de Breslau. Avant de le renvoyer, il faut qu'il ait visité la place pour m'en rendre bon compte. Breslau une fois pris, il faut envoyer le général Vandamme investir sur-le-champ Brieg, sans que les Wurtembergeois entrent à Breslau. Il sera bien suffisant que vous y entriez avec le corps bavarois. »

Jérôme à Napoléon. Kalisch, 3 décembre 1806

« Sire, j'ai sous les yeux l'ordre du jour que Votre Majesté a donné à son armée. Il est impossible d'en achever la lecture sans verser des larmes d'at-

tendrissement. Quelle est grande et sublime, Sire, cette récompense accordée à chacun des soldats de Votre Majesté ! Peut-il, après cela, s'en trouver un seul, dans toute cette immense et formidable armée, qui n'achète au prix de tout son sang le bonheur de mériter un regard de son auguste et bien-aimé souverain ?

« Quant à moi, Sire, je sens plus que personne le besoin d'acquérir de la gloire, parce que j'en ai acquis moins que personne. »

Berthier à Jérôme. Posen, 3 décembre 1806.

« L'Empereur ordonne, Prince, que vous partiez le plus tôt possible avec la division bavaroise du général de Wrède, pour vous diriger sur Breslau ; je donne le même ordre au général Vandamme, qui, comme vous le savez, a fait capituler Glogau, et qui va marcher avec les Wurtembergeois sur Breslau. Vous ferez jeter un pont sur l'Oder, pour établir votre communication avec le général Vandamme ; vous prendrez le commandement du siége de la place de Breslau, qui ne tardera pas à se rendre ; les mortiers qui ont servi à faire rendre Glogau sont déjà embarqués et dirigés sur Breslau ; ils y arriveront en même temps que vous ; vous les ferez mettre en batterie, et, avant de faire tirer, vous aurez soin de faire tenir la garnison en haleine, en suivant les mêmes dispositions dont je vous ai parlé dans mon instruction sur le siége de Glogau. Breslau est une immense place ; la garnison n'y est pas du cinquième de ce qu'elle devrait être pour la défense, et en donnant des alertes de nuit, cela fatiguera tellement

la garnison qu'elle sera obligée de se rendre. Lorsque tous vos mortiers seront en batterie, vous commencerez à en démasquer deux et à tirer pendant une heure; après cela, vous en démasquerez deux de plus, deux après, deux autres de plus, de manière que votre feu soit toujours progressif; si, avant de démasquer vos derniers, l'ennemi n'a pas demandé à capituler, vous le sommerez de se rendre; vous lui ferez connaître que Magdebourg, Custrin, Stettin, Glogau sont en notre pouvoir, que nous sommes maîtres de Varsovie, et qu'il ne lui reste aucun motif raisonnable de faire du mal à une aussi belle ville; mais cependant, Monseigneur, vous n'accorderez aucune autre capitulation que celle d'être prisonniers de guerre, pour être conduits en France, à l'exception des officiers, qui pourront retourner chez eux sur parole.

« Le général Vandamme laisse mille hommes à Glogau. Je donne l'ordre au général Songis d'envoyer un général pour diriger le siége de Breslau.

« Le général de Deroy restera avec sa division à Kalisch, et avec la moitié de la cavalerie bavaroise, sans comprendre dans cette moitié le régiment de chevau-légers qui doit faire partie de la brigade du général Wathier. Le général de Deroy sera toujours sous les ordres de Votre Altesse; mais, vu l'éloignement, il correspondra directement avec moi, en même temps qu'il correspondra avec Votre Altesse.

« M. Deponthon, officier de génie, restera avec vous jusqu'à la reddition de Breslau. M. le colonel Blein part pour commander le génie de ce siége. »

« Sire, je reçois à l'instant la lettre dont Votre Majesté m'a honoré, en date du 3 de ce mois. Demain, à six heures du matin, je serai en route avec la division de Wrède, et le 8 devant Breslau, ayant avec moi la brigade de cavalerie du général Lefebvre. *Jérôme à Napoléon. Kalisch, 4 décembre 1806*

« Sire, il me serait impossible d'exprimer à Votre Majesté tous les sentiments de reconnaissance et de respect dont mon cœur est pénétré pour elle. Je regrette que les circonstances ne m'aient pas encore été assez favorables pour me rendre, par quelque action d'éclat, digne de ses bontés. »

« Monsieur le maréchal prince de Neuchâtel, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse la copie d'une lettre que je viens de recevoir du général de brigade Fischer. *Jérôme à Berthier. Kalisch, 4 décembre 1806.*

« Elle y verra une nouvelle preuve du désordre que commettent les troupes bavaroises. C'est en vain que, pour ménager le pays, en venant à Kalisch, j'avais fait marcher sur ma droite la division du général de Deroy, tandis que je suivais la gauche avec la cavalerie; toutes mes précautions et les ordres les plus sévères n'ont pas empêché les excès. Je suis affligé des plaintes qui me parviennent tous les jours à ce sujet. Des soldats, par troupes de quatre à cinq, s'écartent la nuit et vont dans les campagnes, le pistolet à la main, mettre à contribution le malheureux habitant, qu'ils maltraitent encore. J'avais ordonné aux officiers de faire des appels de nuit, pour prévenir ces désordres; mais ils me disent que, malgré cette mesure, ils ne peuvent les arrêter. Il règne à

Kalisch plus d'ordre, que ma présence maintient. Les autorités civiles ont reçu l'ordre de se refuser à toute espèce de réquisition qui ne serait pas faite par celui qui seul en a le droit. Par ce moyen, la tranquillité n'est point troublée dans la ville.

« M. le lieutenant-colonel Louis de Bouillé ayant exprimé le désir d'être attaché auprès de moi en qualité d'aide de camp, comme je ne le connais que de nom, si Votre Altesse juge qu'il puisse me convenir, je l'accepterai avec plaisir. »

Jérôme à Berthier. Kalisch, 4 décembre 1806.

« Monsieur le maréchal prince de Neuchâtel, je reçois les ordres que vous me transmettez de la part de l'Empereur. Demain, à six heures du matin, je me mettrai en marche avec la division de Wrède. Le 8, je serai sur la rive droite de l'Oder, devant Breslau, avec cette division et la brigade de cavalerie du général Lefebvre.

« Toutes les instructions qui m'ont été données pour le siége de Glogau et qui y ont été suivies, le seront également pour le siége de Breslau. J'espère que Sa Majesté est persuadée que si j'avais eu des hommes tels que des Français, à conduire, cette place n'eût point tenu vingt-quatre heures.

« Je prie Votre Altesse de rappeler souvent au général de Deroy qu'aucune réquisition ne doit être faite dans la Pologne, car je ne doute pas que, sans cela, aussitôt mon départ, il ne lève des contributions. C'est l'esprit de l'armée bavaroise, et surtout des officiers. »

« L'intention de l'Empereur est, Monseigneur, qu'aussitôt que nous serons maîtres de Breslau, on en démolisse, sans perdre une heure, les fortifications, excepté cependant la citadelle, si toutefois il y en a une qui puisse être de quelque utilité. Mais, quant à la ville, comme elle est peuplée de plus de soixante mille habitants, elle exigerait trop de garnison. Berthier à Jérôme. Posen, 5 décembre 1806.

« Je donne l'ordre au général commandant l'arme du génie d'y faire diriger une compagnie de mineurs et une de sapeurs, pour qu'on puisse procéder à la démolition sans retard, dès que la place sera en notre pouvoir.

« Quant à l'artillerie que l'on trouvera à Breslau, l'intention de l'Empereur est que les pièces soient transportées à Varsovie pour l'armement des têtes de pont; qu'une partie soit envoyée à Glogau, qui est une place que Sa Majesté veut garder, et, enfin, qu'une autre partie soit mise dans la citadelle de Breslau, si elle est jugée susceptible d'être conservée. Je préviens le général Songis de ces dispositions, afin qu'il donne ses ordres aux officiers d'artillerie, et je le charge d'avoir à Breslau une compagnie d'artillerie pour faire les évacuations et concourir aux démolitions.

« Je prie Votre Altesse de veiller à ce que les instructions de Sa Majesté soient, à cet égard, ponctuellement remplies, dès le moment que Breslau sera en votre pouvoir, et de me faire instruire, par de fréquents rapports, de l'état des choses. »

« J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Altesse Impé- Berthier à Jérôme. Posen, 5

décembre 1806. riale une lettre que je reçois de M. l'intendant-général; je la prie de donner ses ordres pour que de pareilles réquisitions n'aient plus lieu; on ne doit en frapper que d'après l'ordre de l'Empereur, et elles doivent être versées dans la caisse du receveur-général des contributions de la Grande Armée. »

Lettre de Daru, en date du 4 décembre, et jointe à la précédente de Berthier et adressée à lui.

« Monseigneur, j'ai l'honneur d'informer Votre Altesse Sérénissime que, d'après le rapport que vient de faire la Chambre des finances de Posen à l'intendant de ce département, les troupes bavaroises et wurtembergeoises ont imposé, le 2 de ce mois, à la ville de Lissa, une contribution de 4,000 écus de Prusse, et qu'à peine cette somme était-elle demandée, que M. le baron de Hügel, commandant un corps de troupes du roi de Wurtemberg, a exigé une nouvelle contribution, dont la valeur n'est pas exprimée dans le rapport de la Chambre.

« Les habitants de Lissa sont dans l'impossibilité de satisfaire aux réquisitions frappées par ces troupes, et la ville se trouve en partie abandonnée, par suite de cette demande.

« Il est inutile, Monseigneur, que je vous entretienne de l'abus de la réquisition partielle. Je prie Votre Altesse de prendre à cet égard la mesure qu'elle jugera convenable de donner pour la rentrée de ces sommes dans la caisse du receveur-général. »

Jérôme à Berthier. Devant Breslau, 8 décembre 1806.

« Monsieur le maréchal prince de Neuchâtel, j'ai reçu la lettre que Votre Altesse m'a écrite de Posen,

en date du 5, dans laquelle elle me fait connaître les intentions de S. M. sur la place de Breslau.

« Je préviens Votre Altesse que je suis arrivé ce matin à onze heures devant Breslau, sur la rive droite. J'ai de suite donné ordre que l'on occupât le faubourg, ce qui a donné lieu à un léger engagement, dans lequel j'ai eu deux hommes tués et un blessé. L'ennemi a eu six hommes tués et dix prisonniers. Il n'y a pas encore de pont pour établir la communication sur les deux rives. Les bateaux ne pourront être ici qu'après-demain. Le général Vandamme a été inquiété sur ses derrières par un assez fort détachement de cavalerie et d'infanterie sorti de Schweidnitz, où l'on prétend la garnison forte de dix mille hommes. Il paraît qu'il n'existe dans Breslau que quatre à cinq mille hommes d'infanterie et mille de cavalerie, parmi lesquels il se trouve beaucoup de Polonais. L'ennemi a mis le feu à deux de ses faubourgs, qui brûlent depuis hier. Je l'ai empêché de mettre le feu au grand faubourg qui est sur cette rive, en le faisant occuper sitôt mon arrivée et en forçant les habitants à y rester.

« Toute la place étant sur la rive gauche, il serait impossible, avec la seule division de Wurtemberg, de la bloquer sur la rive gauche, au lieu qu'il ne faut que garder une tête de pont, pour la bloquer très-strictement de ce côté-ci. Sitôt que je le pourrai, je ferai passer sur l'autre rive trois mille cinq cents hommes d'infanterie. Je laisserai de ce côté le général Lefebvre avec sa brigade, deux bataillons d'infanterie légère, six obusiers et quatre pièces de

douze. Je serai demain sur la rive gauche; mon quartier-général sera établi à une portée et demie de canon de la ville.

« Les mortiers ne seront placés et en état de tirer qu'après-demain. Toutes les instructions que Sa Majesté m'a fait donner pour la démolition des fortifications de Breslau seront exactement suivies et mises à exécution, sitôt que la ville se sera rendue.

« Hier, peu d'heures avant mon arrivée, un parti de cavalerie a fait prisonnier M. de Bruc, officier de l'état-major du général Vandamme, qui était expédié vers moi. Un homme qu'il avait d'escorte a été tué, mais M. de Bruc a eu le temps de déchirer ses dépêches. Un autre officier de Wurtemberg, expédié aussi vers moi par le général Vandamme, a été fait prisonnier. J'ai des éloges à donner à la division de Wrède, commandée par le général Minucci, pour la célérité et l'ordre qu'elle a mis dans sa marche. Je me loue également de la brigade du général Lefebvre. »

Berthier à Jérôme. Posen, 9 décembre 1806.

« Je suis informé, Monseigneur, qu'il y a à Attwaad près Glogau un dépôt de deux cent cinquante chevaux et cent cinquante hommes ou palefreniers bavarois sous-officiers, qui commettent quelques désordres. Je ne vois pas de quelle utilité ces hommes peuvent être sur ce point, maintenant que nous sommes maîtres de Glogau et que des deux divisions bavaroises, l'une est à Kalisch et l'autre devant Breslau. Je prie donc Votre Altesse de les rappeler; je pense qu'elle en sentira, comme moi, la nécessité. »

« Monsieur le maréchal, prince de Neuchâtel, ce matin à six heures, toutes les batteries étant prêtes, j'ai fait commencer et continuer le feu, suivant les instructions que Votre Altesse m'avait envoyées. A une heure, j'ai fait sommer le gouverneur, par mon aide de camp, M. Dufour, qui a été porteur de la lettre ci-jointe. Le gouverneur paraît disposé à se défendre. Comme je l'ai déjà annoncé à Votre Altesse, il a fait brûler les immenses faubourgs qui entouraient la ville. Des milliers de femmes et d'enfants, chassés de chez eux par l'incendie et les boulets, sont venus me demander protection contre la cruauté de la garnison. Dans la journée d'hier beaucoup ont été tués et blessés.

Jérôme à Berthier. Lissa, 10 décembre 1806.

« J'ai eu dans l'attaque de ce matin, huit hommes tués et douze blessés; parmi ces derniers se trouve un officier bavarois. Je ne puis que faire l'éloge de la division bavaroise, et surtout du régiment de chasseurs à pied de Wurtemberg. Ils sont dans les faubourgs au pied des glacis, à demi-portée de pistolet. Il est impossible à un seul ennemi de se montrer, sans recevoir une grêle de balles.

« Depuis ce matin, je suis passé sur la rive gauche. Les bateaux de Glogau n'étant point arrivés, j'ai fait faire un radeau qui a servi à passer une grande partie de mon infanterie et deux escadrons.

« J'ai laissé sur la rive droite le général Lefebvre avec sa brigade et deux bataillons d'infanterie légère. Je ne puis assez faire l'éloge de cet officier-général. Dans une nuit, dix pièces ont été mises en batterie, à deux cents toises de la ville. . . . . .

« Je répéterai ici à Votre Altesse que mes aides de camp sont éreintés parce que j'en ai fort peu, et je lui réitère la demande que je lui ai déjà faite de MM. Lallemand, Bouillé (1) et Girard. »

Berthier à Jérôme. Posen, 10 décembre 1806.

« J'ai l'honneur, mon Prince, de prévenir Votre Altesse Impériale que je donne l'ordre au général de Deroy de partir de Kalisch le 12 décembre, avec toutes les troupes qui sont sous ses ordres, pour se rendre à Petrikau, où il restera jusqu'à nouvel ordre. Ces troupes seront remplacées à Kalisch par la division du général Leval du 4e corps d'armée, qui a l'ordre de partir demain matin des cantonnements qu'elle occupe en avant de Posen, pour s'y rendre. »

Berthier à Jérôme. Posen, 11 décembre 1806.

« J'ai l'honneur de prévenir Votre Altesse que je viens de donner l'ordre au général de Deroy, qui devait partir demain de Kalisch pour se rendre à Petrikau, de changer de direction et de se rendre à Wartemberg, petite ville à seize lieues de Breslau. Le général de Deroy a l'ordre de vous envoyer un officier, pour recevoir les ordres ultérieurs que Votre Altesse aurait à lui donner.

« Si vous n'avez pas besoin de la division du général de Deroy, l'Empereur pense que vous devez la

(1) A propos de M. de Bouillé, qui un peu plus tard fut attaché à la personne du prince Jérôme, à l'armée duquel il rendit de grands services, le major-général répondit, le 7 décembre : « L'Empereur, mon Prince, « n'approuve pas que vous preniez M. de Bouillé pour aide de camp. « Sa Majesté me charge de vous dire qu'elle trouvera cette demande convenable lorsque M. de Bouillé aura *reçu deux bonnes blessures*. »

laisser à Wartemberg; mais si le corps ennemi réuni à Schweidnitz est aussi fort qu'on le dit, vous vous feriez rejoindre devant Breslau par le général de Deroy, et si la garnison de Brieg est peu forte, vous pourriez également la faire investir par le général de Deroy.

« L'Empereur me charge de vous dire, Monseigneur, qu'il ne faut pas considérer, dans le blocus des places, l'embarras seul du service, mais les moyens de défense; l'ennemi a autant de facilités pour faire des sorties que l'armée agissante en a pour passer les ponts et même beaucoup plus, et quand l'armée agissante aurait ses communications faciles sur les deux ponts, ses communications n'en seraient pas moins éloignées, puisque nécessairement elles doivent être à l'abri du feu de la place : il faut donc que vos ponts soient bien retranchés, couverts de bons abattis, et que vous ordonniez une grande surveillance dans le service : il tarde à Sa Majesté d'apprendre que les corps bavarois qui étaient en arrière vous ont rejoint. Sa Majesté désire que vous ayez des postes de cavalerie qui couvrent Glogau des incursions de la garnison de Schweidnitz; car il ne faudrait qu'un parti de trois à quatre mille hommes pour surprendre et s'emparer de Glogau sans qu'on en soit prévenu. Jusqu'à présent la garnison de cette place est très-faible et elle n'est pas suffisamment en sûreté, pour qu'il n'y ait un poste de cavalerie placé de manière à pouvoir prévenir le commandant des mouvements de l'ennemi. »

Jérôme au gouverneur de Breslau. 15 décembre 1806.

« Monsieur le gouverneur, j'envoie M. le général Lefebvre, mon premier aide de camp, pour vous faire une seconde sommation. Je me persuade que vous ne verrez dans cette nouvelle démarche que le désir d'éviter la ruine de cette belle capitale de la Silésie et le malheur de ses habitants. Soyez assuré, Monsieur le gouverneur, que nos forces sont telles que vous ne devez point espérer faire une longue résistance. Vous avez déjà assez fait pour votre honneur et ce que vous devez à votre souverain. Pourquoi vouloir exposer les habitants aux suites désastreuses d'une vaine défense? Vous pouvez espérer encore aujourd'hui une capitulation honorable; plus tard, je pourrais ne plus être le maître de vous l'accorder. »

Napoléon à Jérôme. Posen, 15 décembre 1806.

« Mon frère, je serai le 16 à Klodowa, le 17 à Lowicz, et probablement le 18 à Varsovie. Adressez-moi là vos rapports sur votre siége, sur le lieu où se trouve le général de Deroy, ainsi que des renseignements sur la situation de l'ennemi dans toute la Silésie. Envoyez-moi aussi la situation de votre corps d'armée. Nous avons passé la Vistule à Thorn, à Varsovie, à Zakroczin; aussi nous avons trois ponts sur cette rivière. Nous avons passé la Narew à l'embouchure de l'Urka. Nos avant-postes ont tous les jours de petits engagements avec les Russes. »

Jérôme à Napoléon. Lissa, 15 décembre 1806.

« Sire, après avoir fait un feu progressif pendant plusieurs jours, j'ai réuni tous mes moyens, que j'ai employés ce matin depuis six heures jusqu'à midi. Les parallèles sont sur les palissades de la ville, à

petite portée de pistolet. J'ai envoyé faire une seconde sommation au gouverneur par le général Lefebvre. Il a répondu que pour lui, entré en vainqueur dans Breslau avec le grand Frédéric, la mort était préférable à la honte de rendre la place ; que les habitants seraient d'ailleurs les premiers à le blâmer, s'il le faisait avant d'avoir employé tous ses moyens. Dans le fait, Sire, d'après tous les rapports, les habitants ont la tête montée au dernier point par la proclamation de l'aide de camp du roi de Prusse.

« Dans deux fois vingt-quatre heures, huit pièces de 24 seront placées pour faire brèche, et j'espère pouvoir annoncer, dans cinq jours, à Votre Majesté, que Breslau est en son pouvoir.

« Je ne puis assez me louer, Sire, de l'activité et du zèle des généraux Vandamme, de Pernety et Lefebvre, ainsi que du colonel Blein et du capitaine Deponthon. Si Votre Majesté voulait me l'accorder comme aide de camp, j'en serais extrêmement reconnaissant. »

« Monseigneur, l'Empereur ordonne que vous laissiez le commandement du siége de Breslau au général Vandamme, et que vous partiez en toute diligence, de votre personne, de manière à être rendu à Varsovie le 21 ou le 22 décembre ; vous donnerez ordre au général de Deroy de se rendre avec sa division de Wartemberg, où il doit être, sur Lowicz ; la brigade de cavalerie attachée à cette division gagnera l'avance si elle peut. »

Berthier à Jérôme. Kutno, 17 décembre 1806.

Jérôme à Napoléon. Lissa, 17 décembre 1806.

« Sire, je reçois la lettre dont Votre Majesté m'a honoré, en date du 15, dans laquelle Elle veut bien me laisser connaître qu'Elle sera probablement le 18 à Varsovie.

« Le général de Deroy arrive demain avec sa division : ainsi tout mon corps d'armée sera rassemblé autour de la place.

« Le 13, la garnison de Schweidnitz a été renforcée de trois mille recrues, ce qui la porte à six mille hommes ; il y a quatre cents cavaliers montés très-entreprenants.

« La garnison de Breslau est de cinq à six mille hommes, et il y a trois cents cavaliers montés. Il y a trois généraux. Je n'ai encore rien appris sur Kosel, Neiss, Glatz et Brieg. Généralement, dans la Haute Silésie, les habitants sont portés pour le roi de Prusse.

« Plusieurs rapports s'accordent à dire qu'il se forme, dans la Haute-Silésie, derrière les montagnes, un corps de dix-huit mille hommes sous les ordres du prince d'Anhalt-Pless, nommé gouverneur-général de la Silésie. Ce corps doit être formé d'un contingent fourni par chaque place forte. Ce qui pourrait faire ajouter foi à ce rapport, c'est que les déserteurs et les prisonniers s'accordent à dire que deux mille hommes doivent sortir de Breslau le lendemain de l'arrivée des Wurtembergeois.

« Hier, à trois heures de l'après-midi, l'ennemi a fait une sortie de quatre cents hommes sur trois colonnes, mais l'infanterie légère de Wurtemberg, qui était postée dans le faubourg, a coupé la première colonne, tué le commandant prussien, six hommes, et

fait seize prisonniers. J'ai perdu trois hommes, et cinq, emportés par leur courage, ont été entraînés dans la retraite précipitée de l'ennemi et conduits dans la place.

« Je ne puis que faire le plus grand éloge des troupes wurtembergeoises et de celles de la deuxième division bavaroise, mais particulièrement de l'infanterie légère de Wurtemberg. Si Sa Majesté voulait accorder quelques croix de la Légion d'honneur pour ces deux divisions, je puis l'assurer que cela serait d'un grand effet et que beaucoup la méritent.

« Dans la sortie que les Prussiens ont faite hier, les paysans du faubourg, les croyant en grande force, s'armèrent de fourches et se joignirent à eux pour nous attaquer : plusieurs ont été arrêtés et deux sont fusillés pour l'exemple.

« Le gouverneur m'a envoyé demander le corps de l'officier tué, ce que je lui ai accordé.

« J'espère que Votre Majesté approuvera que j'aie réuni mon corps d'armée, pouvant à chaque instant voir arriver l'ennemi en assez grande force.

« Les troisièmes parallèles sont au pied des glacis, à portée de pistolet de l'artillerie ennemie. Deux pièces de 24 sont arrivées, six autres seront ici dans trois jours, et si le gouverneur ne se rend pas, je ferai battre en brèche. D'après le rapport du colonel du génie et les reconnaissances que j'ai faites moi-même, la place est faible dans plusieurs endroits; les habitants encouragent la garnison.

« Je ne puis qu'être satisfait du zèle et de l'activité des généraux Vandamme, de Pernety et Lefebvre.

Le premier est un peu trop bouillant, et surtout aime trop à se faire donner de l'argent, ce que je ne puis tolérer : l'intention de Votre Majesté étant que le pays paie ses contributions, mais non pas que les particuliers soient ruinés. En conséquence, j'ai déclaré et ordonné que tout l'argent qui avait été demandé par voies illégales fût restitué, et les aides de camp des généraux Vandamme, etc., ont rendu les trois cents louis qu'ils s'étaient fait donner : tout va bien, malgré cela, et tout le monde est content.

« Je crains bien, Sire, que Votre Majesté ne joigne les Russes pendant que je suis en Silésie, et que je ne sois encore privé de l'honneur de combattre sous ses yeux. »

Le colonel Blein à Jérôme. Klein-Moch-berg, 18 décembre 1806.

« Monseigneur, les sapeurs que j'avais laissés hier soir dans les deux parties de la place qui m'ont paru les plus abordables, afin de franchir les deux fossés, ont éprouvé de grandes difficultés, tant à cause du clair de lune que de l'incendie de plusieurs maisons qui les ont mis à découvert.

« Ils ont cependant traversé le premier fossé qu'ils ont estimé à trente-six ou quarante pieds de largeur. Ils ont trouvé une profondeur de onze pieds au milieu, probablement à cause d'une cunette qui y avait été pratiquée ; dans le reste il y a cinq à six pieds d'eau.

« Parvenus à la fraise de l'espèce de chemin couvert qui enveloppe toute la place, ils n'ont pu arracher une palissade. On leur a crié *Werda!* et tiré des coups de fusil, ils ont été obligés de revenir.

« Il est évident d'après cet exposé, Monseigneur, que

l'on ne peut tenter un coup de main sur Breslau, que par un pont construit sur le premier fossé et établi sur chevalets, et en s'emparant d'abord des ouvrages que l'ennemi n'occupe pas, où l'on s'établirait au moyen d'une gabionnade, afin de soutenir la retraite si elle devait avoir lieu.

« Ce premier pont et cet établissement faits, il s'agit de savoir s'il n'y aurait pas trop de difficultés à construire immédiatement le deuxième pont sous le feu de l'ennemi qui serait prévenu, et si l'on ne pourrait pas suppléer à ce moyen par un débarquement en rassemblant sur le point de passage indiqué un nombre de grands et petits bateaux suffisant pour transporter deux à trois cents hommes à la fois.

« Enfin il sera important de considérer si les troupes sous les ordres de Votre Altesse auront assez de détermination et d'élan pour une telle entreprise.

« En attendant votre décision, Monseigneur, je fais préparer tout ce qui sera nécessaire pour le premier établissement. »

M. de Salha à Halgan. Paris, 18 décembre 1806.

« Observez la date de ma lettre, sachez, mon cher et très-cher camarade, que j'étais au centre de la Pologne prussienne, à Kalisch, le 1er de ce mois, jour où le quartier-général du Prince y fut établi. Le lendemain, le Prince, à sept heures du soir, m'annonce un long voyage dont il me donne la préférence; deux heures après, je pars muni de ses instructions, qui allongeaient encore ma route d'une soixantaine de lieues par la nécessité de passer à Bamberg et autres. Bien des obstacles ou plutôt des difficultés se présen-

tent dans le cours de mon voyage; j'étais parti avec un temps très-rigoureux qui, s'adoucissant par degrés, m'a conduit enfin heureusement à Paris. J'y suis depuis deux jours, les instructions sont remplies, je pars en toute diligence pour regagner Berlin, où de nouvelles instructions me diront où je dois rejoindre le Prince. Un des articles des objets à remplir ici vous concernait. *Si Halgan a obtenu du ministre la permission de venir me joindre, amenez-le avec vous.* Jugez de ma satisfaction, si j'avais eu le bonheur de vous rencontrer ici. Les dispositions du ministre vont ajourner notre réunion, puisque vous commandez, jusqu'à ce que vous quittiez *la Topaze.* Je désire une campagne courte; fût-elle longue, le sentiment qui vous appelle auprès de notre jeune héros ne s'affaiblira pas. Plusieurs fois il s'est plu à me dire qu'il vous avait demandé, vous avez son affection et son estime, comme il est bien sûr que vous avez conquis la mienne. Il s'établit de plus en plus à notre petite cour une plus grande rigidité d'étiquette, mais elle est toujours tempérée pour quelques-uns de nous, par cette bonté de cœur bien prononcée du Prince. Vous aurez sûrement beaucoup d'agrément à être attaché à son service, et moi, je m'en réjouirai dix mille fois. L'éclat dont il aime à être environné ne vous occasionnera jamais d'inquiétude sur les dépenses, et nous autres papas pourrions-nous nous arrêter un seul instant à cette considération; mais non. J'ai été pourvu par les soins du premier écuyer, à la recommandation du ministre, de quatre bons chevaux et de tous les équipages nécessaires, etc. Je m'enfile

dans des détails inutiles sans songer que bon gré mal gré dans une heure la poste m'entraîne hors de Paris. — Une petite digression sur Prosper. — Je crains qu'il n'ait pas répondu à vos bontés. — Rejetez ses torts sur sa jeunesse et son étourderie : ne le méritât-il point, par amitié pour moi, embarquez-le sur *la Topaze.* Prosper est fort bien noté auprès du ministre et de Forestier. J'ai été dans le cas d'écrire au premier, de Glogau ; je lui ai donné des détails sur notre position qui l'ont intéressé, je terminais par recommander mon fils à ses bontés en me permettant son éloge, persuadé qu'il serait justifié par les comptes ultérieurs qui lui en seraient rendus. Le ministre a renvoyé cette lettre apostillée favorablement à Forestier, qui est aussi dans les meilleures dispositions pour avancer mon fils. Demandez qu'il soit embarqué sur *la Topaze,* comme aspirant de première classe, et s'il se conduit bien, il sera fait enseigne de votre façon après une courte campagne. Voilà où l'on en est pour lui, si, par son travail, son zèle et sa docilité il obtient de votre part des témoignages avantageux.

« Il se rappellera, j'espère, le bonheur de son début, il appréciera le bonheur de sa position actuelle; sa conduite enfin doit décider si je dois continuer à l'aimer assez pour lui ménager dans la suite d'être appelé auprès du Prince qui, en dernier lieu, m'a très-bien prouvé par un mot qu'il ne l'oubliait pas. Je suis, comme vous voyez, longtemps sur le chapitre de Prosper, et pour le terminer, je vous demande de vouloir entrer dans quelques détails sur ses besoins en linge, habits, etc., de lui prescrire toujours une

sage économie parce qu'elle convient à notre fortune, enfin de pourvoir à ce qui peut lui être nécessaire, à la concurrence de six, huit cents ou mille francs qui seront remboursés, mon cher camarade, à votre première volonté, à Paris, à Nantes ou à Bayonne; enfin vous ferez part de cet article à Prosper, à qui je ne puis adresser une lettre particulière. Ces deux jours de Paris sont délicieux, mon cher Halgan, venant de la Pologne, mais j'ai eu de la besogne pardessus la tête : le sellier prolonge un peu la réparation de la voiture et ce sont ces moments que je mets à profit pour vous écrire. Je ne sais où je trouverai le Prince, impatient de mon retour. Nous nous dirigerons avec nos vingt-cinq mille hommes sur Varsovie; les papiers publics d'hier nous font revenir sur nos pas pour faire le siége de Breslau en Silésie, ce qui me plairait bien mieux. Quoi qu'il en soit, je pars. L'armée française paraît ne devoir pas revenir si tôt, elle est dans le meilleur état, elle s'augmente sans cesse, j'ai trouvé les chemins tellement obstrués de gens qui rejoignent, qu'on croirait que toute la population de France se porte au dehors; tout ce que l'on voit en approchant du quartier-général impérial annonce des vues d'une grandeur, d'une immensité qui ne permet pas d'arrêter son imagination à la conquête seule de la Pologne, je ne doute pas de la conquête de toute la Baltique par terre, et les Anglais auront beau affecter de la sécurité, je crois que nous leur ferons le plus grand mal, etc.

« Le temps presse, ainsi je n'étendrai pas ma politique, écrivez-nous avec l'idée cependant que toutes

vos lettres ainsi que celles que nous écrivons, ne parviennent pas. L'armée a cependant de grands et très-grands bureaux de poste. On laisse filtrer de temps en temps des nouvelles; mais, par une sage combinaison, peut-être ne veut-on pas qu'un sentiment de regret sur la patrie vienne trop fréquemment émouvoir le cœur des guerriers placés dans les vastes déserts de la Pologne et destinés à aller bien au delà.

« Soyez heureux, mon cher camarade, revenez nous joindre promptement, rien au monde ne saurait m'être plus agréable. J'embrasse Prosper en vous priant d'exercer sur lui, outre votre autorité de capitaine, les justes droits que j'ai sur lui comme père, et que je vous transmets en entier.

« Il me reste à savoir maintenant où vous êtes : si c'est à Brest, vous connaissez des personnes que j'affectionne bien; le général Caffarelli et sa femme et madame d'Alesme. Le souvenir de leurs bontés pour moi se joint à un sentiment de reconnaissance qui ne s'affaiblira jamais. Veuillez le leur dire à tous, en leur présentant mes respects. »

Vandamme au général Pernety. Hundsfeld, 25 décembre 1806.

« Il faut, mon cher Général, donner vos ordres et faire tous vos efforts pour que demain, dans la nuit, nous puissions faire un bon feu, en augmentant nos batteries de tous les mortiers, gros obusiers et canons de douze possibles. Il serait bon de tirer à boulets rouges. Je compte beaucoup sur votre activité habituelle. Dites, je vous prie, à votre infatigable aide de camp de faire la plus grande diligence pour tout ce qui le regarde.

« Les nouvelles de Strelhen sont beaucoup meilleures que je vous l'avais dit. Le nombre des prisonniers est de sept à huit cents, six pièces de canon, c'est-à-dire toute leur artillerie, tous leurs bagages et trois cents chevaux. Beaucoup de morts, et le reste, désuni par deux et par quatre, ayant abandonné leurs armes et ne pouvant échapper à la poursuite de la cavalerie.

« *P. S.* J'ai envoyé après M. de Colonge et l'artillerie qu'il conduisait, pour les faire rentrer sur-le-champ. »

Hédouville à Vandamme. 26 décembre 1806.

« J'ai appris ce matin, par M. Vincent, votre aide de camp, que vous avez renvoyé à Glogau l'armistice que vous avez conclu avec le gouverneur de Breslau. Le général d'artillerie de Pernety, et le colonel du génie Blein, lorsque le gouverneur aura capitulé, doivent prendre possession, chacun en ce qui le concerne, de l'armement de la place, de l'arsenal, des plans, cartes et papiers de la place, et inventorier le tout.

« J'ai l'honneur de vous prévenir que M. Anglès, auditeur au Conseil d'État, intendant de la Haute-Silésie, est ici, avec l'ordre d'inventorier les caisses publiques et tous les établissements royaux non militaires, aussitôt que nous serons maîtres de la place.

« Le commissaire des guerres Maupetit aussi, près de Lissa, a ordre d'inventorier les magasins de vivres, d'effets d'habillement et d'équipement, etc.

« L'intention de S. A. I. est qu'ils soient mis en

fonctions, et qu'il leur soit prêté main forte aussitôt que nous entrerons dans la place.

« S. A. I. a ordonné expressément qu'il ne soit disposé d'aucun des objets inventoriés, soit par le commandant de l'artillerie, soit par celui du génie, soit par l'intendant ou le commissaire des guerres, sans des ordres directs du commandant en chef de l'armée des alliés, ou du prince de Neuchâtel, major-général de la Grande Armée.

« S. A. I. m'a ordonné de signer, en son nom, la capitulation de la place de Breslau, lorsque vous l'aurez faite. »

« Le prince de Pless étant sorti de Brieg avec des troupes pour marcher au secours de Breslau, le général Montbrun avec la cavalerie de Wurtemberg et trois bataillons d'infanterie se porta le 28 à sa rencontre vers Ohlau, qu'il occupa le même soir. Le 29, il fut attaqué à cinq heures du matin par les ennemis, forts de deux mille hommes d'infanterie et trois à quatre cents chevaux. Rapport des affaires des 29 et 30 décembre 1806.

« Le général Montbrun profitant d'une position défavorable où se trouvait l'infanterie ennemie, fit un grand mouvement sur sa gauche, la tourna et fit sur elle une charge très-brillante. L'ennemi perdit mille hommes, en tués, blessés et prisonniers, quatre pièces de canon et beaucoup de chevaux.

« Mais tandis que le général Montbrun était occupé à Ohlau avec son avant-garde, l'ennemi, qui avait rassemblé ses principales forces derrière la Neiss après le combat de Shelhen, partit de Schurgast et,

marchant jour et nuit, s'avança jusqu'au bivouac de la brigade wurtembergeoise placée en arrière d'Hube sous Breslau. La cavalerie, le 30 avant le jour, commença l'attaque et fut aussitôt repoussée par quelques hommes d'infanterie. A neuf heures le prince de Pless, en personne, attaqua avec une colonne de huit à dix mille hommes le village de Grietern occupé par deux bataillons d'infanterie, et les chevau-légers de Linange sous les ordres de l'adjudant-commandant Duveyrier. Il fut reçu vigoureusement et forcé à une retraite précipitée. Les généraux Montbrun et Minucci, qui revenaient d'Ohlau, reçurent aussitôt l'ordre de marcher en toute hâte sur Schweidnitz pour couper la retraite du prince de Pless qui prenait la route de cette place, pendant que l'adjudant Duveyrier était à sa poursuite ; mais l'ennemi fit tant de diligence qu'il eut le temps d'entrer par détachement dans Schweidnitz, Neiss et autres places, abandonnant dans sa fuite une partie de son artillerie et beaucoup de bagages. Le nombre des prisonniers dans ces deux affaires s'est monté à environ quinze cents hommes, et treize pièces de canon, la plupart attelées, sont tombées en notre pouvoir. »

Jérôme à Napoléon. Pultusk, décembre 1806.

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que le prince d'Anhalt-Pless, ayant rassemblé à Strelhen un corps de troupes assez considérable pour secourir Breslau, le général Montbrun, avec les trois régiments de cavalerie de Wurtemberg, et le général-major Minucci, avec la division de Wrède, reçurent l'ordre de marcher à sa rencontre. Le 25,

ils attaquèrent l'ennemi, qui occupait une position avantageuse à Strelhen, avec dix pièces de canon. Après un engagement très-vif, l'ennemi fut culbuté. Nous avons fait cinq cents prisonniers et enlevé cinq pièces de canon. Le général Minucci est à sa poursuite. »

« J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que l'affaire de Strelhen a été plus considérable que je ne l'avais d'abord soumis à Votre Majesté. Huit cents prisonniers, six pièces, trois cents chevaux et une grande quantité de bagages sont tombés en notre pouvoir.

Jérôme à Napoléon. Varsovie, 2 janvier 1807.

« Les généraux Montbrun et Minucci, qui commandaient à cette affaire, font le plus grand éloge, l'un de la cavalerie de Wurtemberg, l'autre de l'infanterie de la division de Wrède, qui a constamment suivi la cavalerie et a chargé à la baïonnette sans tirer un seul coup de fusil.

« Le 21 décembre au matin, le major Hirscher, à la tête de cent trente chevau-légers de Linange, a chargé près de Schweidnitz cinq escadrons prussiens forts de plus de trois cents hommes, qui venaient de sortir de cette ville sous le commandement de son gouverneur, pour l'attaquer. Cette charge a été si brillante qu'il leur a fait prisonniers trente-six cavaliers, pris trente-deux chevaux, enlevé un convoi de bestiaux destiné à l'approvisionnement de cette forteresse. »

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre

Jérôme à Na-

poléon. En route pour Breslau, 6 janvier 1807.

Majesté que le gouverneur de Breslau a accepté la capitulation que je lui ai fait offrir, basée sur celle de Magdebourg. Sitôt que j'aurai signé la capitulation et que les troupes auront défilé devant moi, ce qui aura lieu après-demain, j'aurai l'honneur d'envoyer à Votre Majesté l'état de situation des prisonniers et de tout ce qui se trouve dans la place. »

Napoléon à Jérôme. Varsovie, 8 janvier 1807.

« Mon frère, je ne doute pas qu'à l'heure qu'il est vous ne soyez entré dans Breslau. Immédiatement après votre arrivée, faites partir, sans perdre de temps, tout le biscuit qui se trouve dans cette place pour Varsovie. Faites partir également vingt mille quintaux de farine de froment. Il n'y a pas un moment à perdre. Dirigez vos convois par Petrikau. Je pense qu'il est convenable que vous séjourniez de votre personne à Breslau pendant quelque temps, pour surveiller l'administration et empêcher les voleries. Faites faire tous les inventaires. Correspondez avec moi tous les jours. Envoyez-moi tantôt un aide de camp, tantôt un officier bavarois, tantôt un courrier, pour me donner chaque jour de vos nouvelles. J'ai besoin de Breslau pour me nourrir ici. Si vous pouvez vous procurer trois millions de rations d'eau-de-vie, envoyez-les moi. Vous êtes dans un pays de ressources. Soyez toujours à cheval; visitez les magasins, tenez registre de tout, et qu'on ne vous trompe pas ; sans quoi, ils vont se mettre tous, comme ils ont fait partout, à s'emparer des magasins pour les vendre ou les dilapider. »

« J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Majesté la capitulation de Breslau, qui a été signée avant-hier, à mon arrivée. Cinq mille cinq cents hommes ont défilé ; je les ai fait diriger sur Mayence et sur Glogau.

Jérôme à Napoléon. Breslau, 9 janvier 1807.

« J'ai l'honneur d'adresser également à Votre Majesté l'état de tout ce qui se trouve dans la place. Il n'existe point une seule capote ni une paire de souliers en magasin. J'ai donné ordre que l'on confectionnât de suite cent mille paires de souliers et cinquante mille capotes, ainsi que le rétablissement de tous les fours, afin que l'on commençât à faire du biscuit à force. Dans très-peu de jours, je pourrai envoyer à Varsovie cent mille rations et vingt mille paires de souliers.

« Il existe dans la caisse 800,000 francs.

« Il n'y a pas eu la moindre dilapidation.

« M. le général Vandamme avait, avant son entrée, demandé 500,000 francs aux magistrats. Cette somme allait lui être portée lorsque l'on a su que j'étais loin d'autoriser de pareilles contributions. M. le général Vandamme vient de me dire qu'il était d'usage, après un siége, de demander une somme aux habitants, et qu'il comptait la partager avec l'artillerie, le génie et les officiers qui avaient le plus fatigué pendant le siége. Comme de pareils usages me sont inconnus, j'ai laissé la somme entre les mains des magistrats, et je ne déciderai rien que Votre Majesté ne m'ait donné ses ordres.

« Le général de Deroy est devant Brieg avec sa division, et celle de Wurtemberg est en marche pour Schweidnitz. Le général Vandamme s'y rendra de-

main. Je donne ordre à ce général de s'y présenter et de sommer le gouverneur. Je crois cependant, Sire, qu'il serait bien pénible d'en faire le siége.

« Les combats du 29 et du 30, ayant détruit en grande partie les dix mille hommes qui composaient l'armée du prince de Pless, et qui provenaient du contingent de toutes les places de la Silésie, il serait possible qu'elles se rendissent sans faire grande résistance.

« Votre Majesté ayant bien voulu permettre que M. Lecamus, mon secrétaire des commandements, lui portât la capitulation, il aura l'honneur de remettre cette dépêche à Votre Majesté. Elle a bien voulu me laisser espérer en même temps qu'elle lui accorderait la décoration de la Légion d'honneur et son brevet de mon secrétaire des commandements.

« Je la supplie de m'accorder le grade de chef d'escadron pour MM. Ducoudras et d'Esterno, et la croix de la Légion d'honneur pour MM. de Salha et Meyronnet, capitaines de frégate, mes aides de camp. Le dernier a eu la jambe cassée au siége de Glogau, et a contribué à maintenir l'ordre dans la place de Breslau, dont je l'ai nommé momentanément le commandant. »

Jérôme au prince de Neuchâtel. Breslau, 9 janvier 1807.

« Monsieur le maréchal, j'ai l'honneur d'annoncer à Votre Altesse que je suis entré dans Breslau hier matin. La garnison, forte de cinq mille cinq cents hommes, a défilé avant-hier et je l'ai fait diriger sur Mayence par Glogau. Comme les troupes sont dans un grand dénûment, j'ai accordé à chaque soldat

une paire de souliers et un habit ou une capote.

« Je désirerais que Votre Altesse envoyât ici un commissaire ordonnateur chargé spécialement de faire les réquisitions pour les besoins de l'armée et de régler les consommations. Il se commet relativement à ce dernier objet des abus considérables. Les officiers, se voyant privés des moyens d'obtenir des sommes d'argent, font des réquisitions de vivres infiniment au delà des besoins de l'armée, et vingt-trois mille hommes consomment autant que soixante mille. Toutes ces demandes sèment l'épouvante et la fuite parmi les habitants et ont l'inconvénient d'exposer l'armée à manquer de subsistances par la suite.

« J'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse le rapport des affaires du 29 et du 30 décembre, ainsi que l'état de situation de mon corps d'armée du 5 de ce mois.

« Je prie Votre Altesse de remettre sous les yeux de Sa Majesté les demandes que j'ai eu l'honneur de lui faire pour les officiers de mon état-major. »

Hédouville aux habitants de Breslau. 9 janvier 1807.

« Son Altesse Impériale le prince Jérôme Napoléon a ordonné que vous soyez dédommagés du sort de la guerre, qui vous a été si funeste avant la capitulation, par une vigilante protection contre toute espèce d'excès.

« M. Anglès, intendant de la Haute-Silésie, et le commissaire des guerres Maupetit, sont seuls autorisés par l'intendant-général de la Grande Armée à faire les demandes nécessaires pour pourvoir aux besoins urgents des troupes françaises et alliées.

Toute réquisition partielle doit être rejetée, et leurs auteurs seront poursuivis et punis.

« Son Altesse Impériale compte sur l'exactitude avec laquelle les membres de la chambre, les magistrats et habitants de cette ville, satisferont aux demandes qui leur seront faites par l'intendant et le commissaire des guerres, demandes dont la répartition sera réglée par la chambre des finances.

« Tous les habitants sont tenus, sous les peines les plus sévères, de déclarer toutes les propriétés royales, de quelque espèce qu'elles soient, qui sont dans la ville, et dont ils ont connaissance. Les détenteurs de ces propriétés qui n'en auraient pas fait la déclaration seront punis dans leurs personnes et dans leurs biens ; ceux au contraire qui les dénonceront en seront récompensés.

« Les plaintes de délit contre l'ordre public et la sûreté des propriétés, seront faites à M. Meyronnet, commandant d'armes de la place, et sans le moindre retard, afin qu'on y puisse remédier. »

Ordre du jour. Breslau, 9 janvier 1807.

« Son Altesse Impériale témoigne sa satisfaction aux troupes alliées de la constance et de la bravoure dont elles viennent de donner des preuves, tant au siége de Breslau que dans l'affaire de Stelhen, la défaite du prince de Pless et les autres actions particulières dans lesquelles les cavaleries bavaroise et wurtembergéoise se sont singulièrement distinguées.

« Son Altesse Impériale n'est pas moins satisfaite des compagnies de canonniers, de sapeurs et de mi-

neurs français qui ont été envoyées à l'armée des alliés.

« Son Altesse Impériale fera délivrer, sous peu de jours, à Breslau, à chaque soldat, un habit ou une capote et une paire de souliers ; et à chaque cavalier, un habit ou un manteau et une paire de bottes. En conséquence, les généraux commandant chaque division d'infanterie ou brigade de cavalerie, adresseront au chef de l'état-major de l'armée l'état du nombre d'hommes de leurs troupes qui ont le plus besoin d'habits, et de ceux qui manquent de capotes; ces deux quantités devant être égales à celle du nombre de leurs troupes.

« Lorsque les soldats et cavaliers auront reçu cette gratification, chaque officier recevra cinq aunes de drap pour son habillement.

« Le général de division, chef de l'état-major de l'armée des alliés.

« T. Hédouville. »

LIVRE VIII

L'armée des alliés devient le 9e corps de la Grande Armée. — Sa situation détaillée. — Précautions de Napoléon et du prince Jérôme pour empêcher toute dilapidation à Breslau. — Importance de cette ville pour subvenir aux besoins de la Grande Armée.—Fractionnement du 9e corps en trois parties. — Le général de Deroy marche sur Brieg. — Investissement de cette place. — État dans lequel elle se trouvait. — Sa capitulation. — Le prince de Pless cherche à entrer en négociations pour obtenir un armistice. — Blocus de Schweidnitz. — État de cette place au commencement de 1807. — Description de ses fortifications. — Instructions données à Vandamme. — Investissement de la place, le 10 janvier. — Position de la division wurtembergeoise autour de cette forteresse. — Vandamme ne pouvant obtenir des renforts resserre ses positions. — Opérations devant la place, du 11 au 25 janvier. — L'Empereur organise les services militaires et administratifs de la Silésie. — La division de Deroy marche sur Kosel, ce qui nécessite quelques mouvements de troupes. — Le prince de Pless s'établit à Wartha. — Reconnaissances envoyées sur Franckenstein et Neiss.—Combats de cavalerie. — Blocus de Schweidnitz, du 25 au 31 janvier. — Ouverture de la tranchée. — Bombardement, du 3 au 6 février. — Négociations pour la reddition de la place.—Attaque des positions de Neurode, Franckenstein et Wartha, par le général Lefebvre. — Le prince de Pless refoulé dans Glatz. — Combat à Friedland, le 15 janvier. — Reddition de Schweidnitz, le 16. — Réflexions. — Investissement de Kosel par la division bavaroise du général de Deroy, le 23 janvier 1807. — Description des fortifications de cette place. — Ses ouvrages détachés. — Ses défenses accessoires. — Ouverture de la tranchée, le 28. — Premier bombardement le 4 février. — Travaux d'attaque, du 4 au 12. — Arrivée du général d'artillerie de Pernety. — Il règle le service et revient à Breslau, le 13. — Dégel et inondation des tranchées et des batteries. — Travaux pour la construction des nouvelles batteries et leur armement, du 16 au 27. — Le feu recommence le 27. — Le siége est converti en blocus, le 4 mars. — Expéditions contre les partisans, dans la Basse-Silésie. — Mouve-

ment de troupes résultant des nouvelles dispositions ordonnées par l'Empereur. — Départ de la 2e division bavaroise pour le 5e corps, le 22 février. — Démonstration de Vandamme sur Glatz et Silberberg. — Il se présente devant Neiss. — Causes qui déterminent, au commencement de mars, le prince Jérôme à convertir en blocus les siéges de Kosel et de Neiss. — Démantèlement des places de Breslau, Schweidnitz et Brieg. — Investissement de Neiss par Vandamme. — Situation de cette place, en 1807. — Sa garnison. — État dans lequel se trouvaient ses fortifications. — Commencement des travaux d'attaque. — Le siége est converti en blocus. — Le comte de Gœrtzen, nouveau gouverneur, arrive en Silésie et fait des levées dans la province. — Mesures du prince Jérôme pour s'opposer à ce recrutement de l'ennemi. — Le corps d'observation du général Lefebvre est renforcé. — Premières tentatives du comte de Gœrtzen. — Il est repoussé. — Reprise du siége de Neiss. — Tentative de la garnison de Kosel. — Affaire du prince Sulkowsky. — Siége et bombardement de Neiss, du 11 avril au 29 mai. — Attaque de vive force du fort Blockauss. — Capitulation de la place. — Combat de Wartha et de Glatz (17 avril).—De Canth (14 mai).—De Salzbrunn (15). Reddition de Neiss (16 juin).—Attaque et prise du camp de Glatz (23 et 24). — Armistice. — Réflexions.

Un des plus grands effets du génie de Napoléon était d'exciter, par un geste, par un mot, le repentir ou l'enthousiasme. Une simple parole de blâme ou d'éloge, lorsqu'il passait devant le front des troupes, suffisait pour enfanter des prodiges de valeur. Punir ou récompenser étaient choses faciles pour lui. Que d'exemples ne pourrions-nous pas citer à l'appui de ce que nous annonçons! Ainsi, en Italie, deux demi-brigades n'avaient pas su conserver leur position, il s'écrie : ***Qu'on inscrive sur leurs drapeaux : Elles ne sont plus de l'armée d'Italie;*** et les soldats de ces deux demi-brigades supplient qu'on leur fournisse immédiatement l'occasion de se faire tuer. A une autre demi-brigade qui s'est battue toute une journée pour conserver un poste important, il dit : ***J'étais tranquille, la 32e était là.*** Sur les drapeaux d'un

régiment qui a résisté à des forces décuples, il fait inscrire ces mots à la fois si simples et si grands : *Un contre dix*. Le corps d'armée de Davout, composé de trente mille hommes, remporte sur soixante-dix mille Prussiens, commandés par le roi en personne, la sanglante bataille d'Auerstaëdt ; il le récompense en mettant à l'ordre de l'armée : *Sa Majesté, voulant témoigner toute sa satisfaction au 3e corps par la plus belle récompense pour des Français, a ordonné que ce corps entrerait le premier à Berlin, le 25 octobre.*

Ce fut une récompense de ce genre que Napoléon résolut d'accorder à l'armée du prince Jérôme après la prise de Breslau. La constance que les Bavarois et les Wurtembergeois avaient montrée pendant ce siége long, rude et périlleux, la valeur qu'ils avaient déployée lors des attaques du prince de Pless, le service qu'ils venaient de rendre en faisant capituler une ville qui devait être d'une si grande utilité pour les corps cantonnés en Pologne, lui firent penser que ces braves gens étaient dignes de figurer sur les contrôles de l'armée française.

Le 5 janvier, il donna à l'armée des alliés le nom de 9e *corps de la Grande Armée.*

Le prince Jérôme s'empressa de mettre à l'ordre cette disposition si flatteuse pour ses troupes, et les divers services furent immédiatement organisés.

Au 10 janvier, le 9e corps se composait de vingt mille hommes d'infanterie, de deux mille de cavalerie, de deux mille d'artillerie, de cent cinquante sapeurs et mineurs ; en tout vingt-quatre à vingt-

cinq mille combattants, répartis dans deux divisions d'infanterie bavaroise et une d'infanterie wurtembergeoise, trois brigades de cavalerie, deux bavaroises et une de Wurtemberg et dix batteries.

Napoléon comptait tirer de Breslau de l'artillerie pour armer les têtes de pont dont il venait d'ordonner la construction sur la Vistule, sur le Bug et sur la Narew, ainsi que pour le siége de Dantzig; des munitions de guerre pour remplacer celles consommées contre les Russes; des vivres, de l'eau-de-vie surtout, dont les soldats avaient un si grand besoin dans les cantonnements marécageux de la Pologne; des draps, des cuirs, des toiles, pour réparer et renouveler les effets d'habillement et les chaussures de ses troupes. Aussi son premier soin avait été de prescrire les mesures les plus énergiques, afin d'empêcher toute dilapidation.

Il avait été bien secondé par son jeune frère, qui veillait avec soin à ce que rien ne pût être distrait dans les divers magasins. Afin de connaître au juste les ressources que pouvait lui fournir la ville, Napoléon y envoya, vers le milieu de janvier, un de ses officiers d'ordonnance, le capitaine Castille, avec ordre de tout voir par lui-même, de rapporter les inventaires et de faire un rapport très-détaillé. Il exigea, en outre, que Jérôme séjournât quelque temps à Breslau. Il voulut que le prince se fît rendre compte de tout ce qui s'y trouvait, y réunît un corps de réserve de cinq à six mille hommes, et chargeât ses divisionnaires d'investir à la fois les trois places de Brieg, Schweidnitz et Kosel, avec le reste du

9e corps. Pour l'Empereur, préoccupé de faire vivre dans un pays dénué de toutes ressources la Grande Armée, qui pouvait d'un jour à l'autre recommencer ses opérations contre les Russes, la prise des forteresses de la Silésie était en ce moment d'une importance secondaire ; la grande affaire était d'utiliser la nouvelle conquête du prince Jérôme au profit des troupes en Pologne. On conçoit combien le rôle passif imposé pour quelque temps au jeune général en chef du 9e corps était peu de son goût ; mais il avait trop d'affection pour son frère, trop de respect pour ses volontés, trop de confiance en son génie, pour ne pas se soumettre à n'être, pendant quelques jours, que l'administrateur de la Silésie. Il mit à remplir sa nouvelle mission un zèle, une activité, une intelligence, qui, à plusieurs reprises, lui attirèrent les compliments les plus flatteurs de Napoléon.

On ne trouva pas d'abord dans Breslau toutes les ressources sur lesquelles on avait compté, parce que, pendant l'absence du commandant en chef, on avait commis la faute de laisser la place trois jours entiers à l'ennemi avant d'en prendre possession, en sorte que le général de Thile avait pu mettre et avait mis une grande mauvaise foi dans la reddition, faisant cacher et disparaître beaucoup d'objets. Grâce aux mesures sages et vigoureuses prises par le prince Jérôme, les menaces de châtiments et les promesses de récompenses commencèrent bientôt à produire leur effet, en sorte que l'on retrouva des magasins considérables. Les poudres, les projectiles, l'artillerie et surtout les farines y étaient en grande quantité.

La correspondance de l'Empereur et celle du prince Jérôme fourniront à nos lecteurs de curieux détails sur cette partie administrative de la campagne de Silésie.

D'après les ordres de Napoléon, transmis par le major-général, dès que Breslau eut capitulé, le 9e corps dut se fractionner en une réserve restant à Breslau, et des détachements chargés d'investir et d'assiéger trois forteresses, parmi lesquelles se trouvait Kosel. Cette ville étant située sur le Haut-Oder, très-loin du centre des opérations du 9e corps et de sa réserve ; il fallait pour l'assiéger un détachement d'autant plus considérable qu'il allait se trouver isolé et séparé de Breslau par la partie montagneuse de la Silésie au pouvoir du prince de Pless. Kosel n'avait qu'une importance commerciale fort médiocre, et elle était facile à défendre à cause des inondations dont elle disposait et qui pouvaient s'étendre à plus d'un kilomètre autour des ouvrages. La prise de cette petite place offrait alors peu d'avantages et son investissement pouvait être dangereux. Jérôme fit demander à l'Empereur de réserver ce siége pour un autre moment et de lui permettre d'entreprendre celui de Neiss, place de dépôt du prince de Pless. Cette dernière ville était beaucoup plus rapprochée de Schweidnitz, de Brieg et de Breslau. Sa conquête paralysait le principal foyer d'action de l'ennemi ; son attaque n'exigeait pas l'isolement complet d'une des divisions du 9e corps. Le jeune Prince développa ces considérations au major-général ; mais l'Empereur, persuadé d'après d'autres rapports que Brieg

était une place très-forte et Kosel une place très-faible (ce qui était précisément l'inverse de la vérité), ne voulut rien changer à sa détermination et prescrivit d'exécuter son premier ordre. Il ne tarda pas cependant à voir et à reconnaître qu'on l'avait trompé.

On était alors au 23 janvier. Brieg s'était rendu le 16, beaucoup plus vite que ne le pensait l'Empereur, et, immédiatement après l'occupation de cette place, la division qui avait été chargée de s'en emparer avait été dirigée sur Kosel. On verra par la suite combien il eût été plus avantageux de suivre les avis de Jérôme qui, sur les lieux, était à même de bien connaître par ses espions, la force relative et l'importance des différentes places. Le Prince, du reste, se sentant trop faible en infanterie pour garder une réserve à Breslau et bloquer à la fois trois forteresses, résolut de ne faire attaquer que Brieg et Schweidnitz jusqu'à l'arrivée des renforts qu'il attendait.

A peu près vers cette époque, Napoléon, par un décret impérial de Varsovie, mit sur le département de Breslau un impôt de 18 millions, et chargea son frère de faire rentrer ces fonds et de les expédier à la Grande Armée, en Pologne.

Le commandant en chef du 9e corps, pour exécuter les volontés de l'Empereur, établit dans Breslau le quartier-général, l'état-major général, les états-majors de l'artillerie et du génie, et une réserve.

Grâce à cette réserve, le Prince avait environ six mille baïonnettes, huit cents sabres et vingt-six bouches à feu dont il pouvait disposer, soit pour garder la place, soit pour envoyer du renfort sur les points

menacés par l'ennemi et soutenir les autres divisions de son corps d'armée.

Le général de Deroy, chargé d'investir Brieg, reçut l'ordre de partir à la tête de sa division, cinq mille cinq cents fantassins appartenant à la première (huit cents hommes étaient absents, aux hôpitaux ou prisonniers), de la brigade de cavalerie du général Mezzanelli (formée du 1er de dragons, 2e de chevau-légers, en tout huit cents cavaliers présents), de l'escadron de réserve du 1er de dragons (cent hommes montés), et du 6e bataillon d'infanterie légère de Bavière (détaché de cette brigade et fort de cinq cents hommes); de six batteries, dont une de réserve et une détachée à la brigade de cavalerie (donnant un total de mille canonniers et onze cents chevaux, et traînant un matériel de dix-huit bouches à feu de campagne). Quelques mineurs et sapeurs, et deux escouades de cinquante hommes environ (détachement français) de la 14e compagnie du 7e d'artillerie, commandés par les lieutenants Curel et Casabianca, furent attachés à cette division.

Le général de Deroy allait, par conséquent, attaquer Brieg avec six mille hommes d'infanterie, neuf cents de cavalerie et mille d'artillerie; on lui organisait un matériel de siége composé de deux pièces de douze, deux mortiers et quatre gros obusiers.

Le général Vandamme, sous le commandement supérieur de qui le prince Jérôme plaça les Wurtembergeois, mit ses troupes en marche sur Schweidnitz, le 9, pour investir cette place le lendemain. Il les fit marcher sur deux colonnes. La première, aux ordres

du général Montbrun, composée de la brigade de cet officier-général : 1er de chasseurs à cheval, 1er et 2e de chevau-légers; total, neuf cent trente cavaliers; les 1er et 2e bataillons d'infanterie légère, 1er et 2e de chasseurs à pied, formant la brigade légère de la division wurtembergeoise ; total, deux mille six cent quatre-vingts fantassins. Six pièces de six et quatre obusiers servis par cent soixante canonniers. La deuxième colonne, à la tête de laquelle se trouvait le général de Seckendorf, avait deux mille sept cents hommes d'infanterie de ligne des régiments de Lilienberg, du Prince Royal, de Schrœder et du prince Guillaume; elle avait huit pièces de six et deux obusiers servis par deux cents hommes de l'artillerie wurtembergeoise. Nous parlerons un peu plus loin du matériel de siége, qui ne parvint à Schweidnitz que dans les derniers jours de janvier, parce que l'Empereur, ayant ordonné de diriger sur Grandentz et Dantzig un parc considérable, le général de Pernety dut apporter des modifications et des réductions dans l'équipage destiné d'abord aux troupes de Vandamme. Un petit nombre de soldats du génie français et deux escouades de la 2e compagnie du 6e d'artillerie (quarante-sept hommes) furent désignés pour le siége. Ces deux escouades étaient commandées par les lieutenants Bonnotte et Bouteiller.

Vandamme partait donc pour assiéger Schweidnitz avec six mille cinq cents hommes de toutes armes ; il s'empressa de réclamer quinze cents hommes (1) de

(1) Ces quinze cents hommes, sur l'ordre du prince Jérôme, quittèrent Glogau et arrivèrent le 18 sous Schweidnitz.

la division wurtembergeoise, qui avaient été détachés pour l'escorte des prisonniers de guerre.

Nous suivrons d'abord les opérations du siége de Brieg, et ensuite celles de Schweidnitz, bien que tous deux aient été entrepris en même temps.

Le 9 janvier, le général de Deroy partit de Breslau, s'avança vers Brieg par la rive gauche de l'Oder, se présenta devant cette place, qu'il investit le même jour et dont il somma inutilement le gouverneur.

Brieg, ville d'une médiocre importance, située sur la rive gauche de l'Oder, à douze lieues de Breslau, était assez bien bâtie. Elle avait en 1806 une population de huit mille âmes et possédait plusieurs fabriques d'étoffes de laine. L'année précédente, un vaste incendie lui avait fait un tort considérable.

Comme place de guerre, ainsi que le prince Jérôme l'avait dit à l'Empereur, elle n'était guère inquiétante. Au moment où le général de Deroy vint l'assiéger, ses fortifications étaient en mauvais état. Elle avait une enceinte de neuf bastions de deux cent quarante à deux cent cinquante mètres de développement tout au plus ; deux de ces fronts formant le côté nord étaient baignés par l'Oder. Les revêtements étaient à terre coulante ; une enceinte basse ou fausse braye, large de six mètres, favorisait l'escalade.

Les seuls ouvrages extérieurs étaient une tête de pont et une redoute, cette dernière située un peu plus en avant.

La tête de pont, ouvrage à cornes de peu d'étendue, couvrant un pont sur pilotis, était assez bien flanquée, elle avait une escarpe meilleure que celle

de la place. Sa contrescarpe élevée de trois mètres était à terre coulante. L'eau se trouvait retenue dans les fossés par deux batardeaux en mauvais état. L'extrémité du pont de pilotis était garantie par un tambour en palissades.

Dans l'un des bastions on avait construit un magasin à poudre à l'épreuve de la bombe.

Les conditions dans lesquelles se trouvait Brieg, et la gelée qui survint au moment de la marche de la division de Deroy sur cette place, la rendaient incapable d'une longue défense. Outre que l'enceinte était en très-mauvais état, la petite redoute et la tête de pont, entièrement abandonnées, ne pouvaient offrir aucune résistance. Les établissements pour les troupes, une ancienne église servant d'arsenal, les hangars pour l'artillerie étaient aussi défectueux que possible. Les remparts n'avaient pour armement que trente-quatre bouches à feu : vingt-deux pièces de douze en fer, huit pierriers et quatre obusiers. La garnison, commandée par le général-major Cornerut, vieil officier de soixante-treize ans, était composée d'un bataillon du 10e de ligne, fort de huit cent soixante hommes, et du premier du 4e de ligne ayant six cent quatre-vingt-dix baïonnettes; elle manquait d'artillerie pour les pièces. Une canonnade de quelques heures, brisant les palissades, devait permettre une attaque de vive force, et rendre difficile à une garnison faible, occupant une place aussi mauvaise, de tenir contre un corps de sept mille hommes. C'est ce qui arriva. Le général de Deroy crut inutile de faire ouvrir la tranchée. Il se borna à donner l'or-

dre de construire cinq batteries sur la rive gauche de l'Oder, vis-à-vis les fronts du centre, à environ cinq cents mètres des ouvrages, et deux sur la rive droite. Les premières furent armées de deux pièces de douze; quatre de six; quatre gros obusiers et six petits. Les secondes de deux pièces de six et trois obusiers. On ne plaça pas les mortiers. C'étaient donc vingt-et-une bouches à feu qui, le 15, se trouvèrent prêtes à tirer. Le feu s'ouvrit pendant la nuit avec vivacité et dura douze heures; près de quinze cents boulets ou obus sillonnèrent les remparts de la ville. A trois heures de l'après-midi, le général Lefebvre, envoyé de Breslau par le prince Jérôme, somma le gouverneur et lui offrit la même capitulation qu'au général de Thile. Après vingt-quatre heures de pourparlers, le gouverneur accepta ces propositions. Le 17, le prince Jérôme se rendit à Brieg avec le général de Pernety et le commissaire des guerres Maupetit. La garnison, composée de trois officiers généraux, vingt-et-un officiers et mille quatre cent cinquante hommes de troupes, défila devant le commandant en chef du 9e corps; et la ville fut occupée par les Bavarois qui y entrèrent avec le plus grand ordre. L'adjudant-commandant Courte, attaché à l'état-major général, fut désigné pour commander la place; le général de Pernety prit possession du matériel d'artillerie et du génie, et le commissaire des guerres inventoria les caisses et magasins de toute nature qui s'y trouvaient. Soixante-treize bouches à feu dont vingt-cinq hors de service, quinze cents sachets pour canon, trois cent dix mille cartouches d'infanterie,

soixante-quatorze mille huit cents livres de poudre, deux millions trois cent soixante-dix-huit mille balles, soixante mille cent cinquante projectiles pour mortiers, obusiers et canons, six cent trente-sept fusils, autant de sabres provenant du désarmement de la garnison, six cent soixante-dix fusils de rempart, environ quatre mille écus de Prusse, cinquante-trois mille sept cent soixante-quatorze boisseaux d'avoine, quatre cent vingt-cinq quintaux de paille, deux cent cinquante de foin, neuf mille trois cent quatre-vingt-cinq de seigle, quatre mille onze de farine de seigle, trois cents de froment, cent quatre-vingt-cinq de farine de froment, et cent soixante-quatorze de farine d'orge furent saisis dans Brieg. On s'empara encore de quatre-vingt-cinq pièces de drap bleu de cinquante aunes chacune et de quelques autres étoffes.

La garnison fut dirigée sur Mayence par Glogau, Dresde, Bamberg et Wurtzbourg, ainsi que cela avait été fait pour celles de Glogau et de Breslau.

La faiblesse de la place de Brieg, la difficulté de la secourir en même temps que Schweidnitz, l'impossibilité de la sauver, frappèrent tellement le prince de Pless, qu'il résolut de faire de cette ville l'objet d'une négociation. Le 12 janvier, un envoyé se présenta de sa part au quartier-général du prince Jérôme et fit entendre à ce dernier, que s'il voulait accorder au général prussien un armistice de trois à quatre semaines, armistice pendant lequel on ne l'inquiéterait pas dans la partie de la province non encore conquise par nos armes, il ne serait point éloigné, lui, prince de Pless, de céder immédiatement

la ville de Brieg. C'était adroit de sa part, puisqu'en abandonnant une place déjà investie et hors d'état de tenir, il obtenait encore un mois de répit; or, dans un mois, il pouvait réunir ses troupes, ravitailler ses places et organiser partout sa défense. Jérôme, sans rejeter précisément ces propositions, ne les accueillit qu'avec une grande réserve et s'empressa d'en écrire à l'Empereur. Deux jours ne s'étaient pas écoulés qu'il reçut une lettre par laquelle le prince de Pless lui demandait une entrevue à Strelhen, le 16. Jérôme ne pouvait encore connaître les intentions de son frère; il répondit par une fin de non-recevoir, remettant l'entrevue au 18, parce que, disait-il, des opérations importantes le forçaient à une absence momentanée. Du 14 au 18, la réponse de Napoléon arriverait et Brieg pouvait être pris. Brieg, en effet, capitula le 16; en sorte que la base de la négociation venant à manquer, il fallait un autre arrangement. Jérôme écrivit dans ce sens au général prussien, lui offrant toujours de se trouver au rendez-vous convenu; mais ce n'était plus l'affaire du prince de Pless, il déclara donc que ne pouvant livrer aucune des places qui lui restaient, il ne viendrait pas à Strelhen. Napoléon avait immédiatement pénétré le motif du prince de Pless. Ne voulant pas d'une interruption même momentanée dans les opérations en Silésie, il se hâta de répondre à Jérôme, le 15, de Varsovie, qu'il ne pouvait y avoir d'armistice entre lui et le prince de Pless. Dans une seconde lettre du même jour, il ajoutait que si le général prussien voulait remettre Schweidnitz, Kosel et Neiss, il consen-

tait à le laisser tranquille dans le comté de Glatz; mais que là se bornaient les concessions qu'il pouvait faire. Non encore rassuré par ces instructions, l'Empereur expédia au prince Jérôme le général Bertrand (1), porteur d'une nouvelle lettre dans laquelle il infligeait un blâme à son frère, blâme immérité, car le jeune général avait plutôt droit à des éloges pour la prudence et la finesse avec lesquelles il avait agi dans cette circonstance. Napoléon avait été contrarié de ce que son frère s'était servi pour répondre au prince de Pless, d'une formule trop polie.

La reddition de Brieg prouve que le commandant d'une place forte doit résister autant que cela est en son pouvoir; il ne connaît pas souvent l'influence que sa défense peut avoir sur les autres événements de la guerre. En effet, en supposant que Brieg eût été réellement le prix convenu d'un armistice, sa reddition paralysait un des grands moyens du prince de Pless, tandis qu'une résistance de quelques jours faisait obtenir aux Prussiens des conditions très-avantageuses pour eux, dans la situation où ils se trouvaient en Silésie. Jérôme, sensible aux reproches de son frère, exprima, dans plusieurs de ses lettres, combien il en avait été peiné.

Pendant toute cette espèce de négociation, les

(1) Dans son rapport à l'Empereur, daté du 22 janvier, de Breslau, le général Bertrand écrit : « J'ai remis la lettre de Votre Majesté à S. A. I. le « prince Jérome, et lui ai dit que Votre Majesté était fort étonnée qu'il « eût conclu et proposé un armistice sans son consentement; mais le Prince « n'a conclu aucun armistice; il attendait même les ordres de Votre Ma- « jesté pour l'entrevue qui lui avait été demandée et qui n'a pas eu lieu. »

opérations avaient continué; Brieg s'était rendu; la division de Deroy s'était mise en marche sur Kosel; Schweidnitz était bloqué. Nous allons remonter, maintenant, au 9 janvier, pour reprendre l'historique du siége de cette dernière place.

L'attaque de Schweidnitz peut être divisée en deux parties : l'investissement et le blocus, du 10 au 31 janvier; le commencement des travaux et le bombardement, du 1er au 7 février.

Schweidnitz passait alors, avec raison, pour une des places les plus fortes de l'Europe. Frédéric, lorsqu'il l'eut reprise avec tant de peine sur les Autrichiens, en 1762, consacra plusieurs millions à améliorer ses défenses. Elle était remarquable surtout par ses mines et ses batteries casematées. En 1807, au moment où Vandamme se présenta sous ses murs, elle avait une garnison assez forte, des approvisionnements pour neuf mois. Située dans une belle position, sur un plateau au pied duquel coule un ruisseau peu considérable, appelé Weistritz, elle avait une ancienne enceinte environnée de plusieurs grands forts étoilés à double enceinte eux-mêmes, liés entre eux par de longues courtines brisées, flanquée de quelques lunettes intermédiaires. Les fortifications de cette place avaient un grand développement, composé de quatre grands fronts, dont trois contreminés.

L'enceinte la plus rapprochée de la ville formait une espèce de carré long, d'un tracé très-irrégulier; c'était une fortification très-ancienne, composée de longues parties droites auxquelles on avait ajouté, à

différentes époques, quelques parties saillantes, comme trois petits bastions du côté du ruisseau, une demi-lune à pan coupé un peu plus loin, puis un ouvrage à cornes, sur le côté opposé à la Weistritz, un ouvrage irrégulier à plusieurs faces, enfin deux ouvrages à cornes très-rapprochés l'un de l'autre. Un bon fossé, une escarpe et une contrescarpe revêtues, des réduits dans tous les ouvrages, complétaient les défenses de cette première enceinte, en avant de laquelle s'en trouvait une seconde beaucoup plus forte.

Cette seconde enceinte était formée : 1° par quatre forts étoilés, ceux de Galgen et de Bogen, les plus rapprochés du ruisseau ; ceux de Garten et de Jauernick, à l'autre extrémité ; 2° par un fort bastionné à oreillons, appelé Wasser, situé entre les forts de Galgen et de Bogen ; 3° par un redan et quatre redoutes, celles de Wasser, de Kirchen, de Jauernick et de Garten, reliant des courtines brisées et placées en intermédiaires entre chacun des cinq forts.

Non-seulement les ouvrages de cette seconde enceinte étaient en parfait état, ayant escarpe et contrescarpe revêtues, chemin couvert palissadé, glacis contre-minés, mais chaque fort étoilé avait un réduit, de bonnes casemates à l'épreuve de la bombe, pour mettre la garnison en sûreté, et des embrasures pour y placer des pièces de canon. A propos de ces embrasures, le général Bertrand disait, dans son rapport à l'Empereur, sur Schweidnitz : « Les embrasures maçonnées des casemates doivent être fatales « aux canonniers. Elles doivent être facilement mises

« en brèche et effrayer une garnison peu aguerrie. « L'effet des batteries sur ces forts sera une expé- « rience de plus sur les batteries casematées, et sur « la question de savoir si l'avantage de couvrir l'ar- « tillerie du ricochet et des bombes équivaut à « l'inconvénient de présenter des embrasures dont « les éclats sont si meurtriers, et des maçonneries « qui sont mises en brèche par la première action des « batteries. »

Indépendamment de ces deux enceintes, Schweidnitz avait encore des ouvrages détachés destinés à empêcher les approches. Ces ouvrages consistaient en quatre lunettes ou flèches, appelées de Galgen, de Jauernick, de Schœnbrunn, de Neumuhl. Toutes étaient casematées, avaient un bon fossé avec es carpe et contrescarpe revêtues ; elles étaient fermées à la gorge par un pont-levis. Autour régnait un chemin couvert protégé par des contre-mines.

On peut voir, par cette rapide description, combien Schweidnitz était fort. Sa position en avant des montagnes du comté de Glatz, entre Breslau et Brieg, non loin de Neiss, de Glatz et de Silberberg, en faisait un point stratégique de la plus haute importance, et l'effet moral de sa prise devait être grand.

La place était parfaitement armée et approvisionnée.

La garnison, commandée par le lieutenant-colonel de Haxo, avait été récemment augmentée : forte de trois mille anciens militaires et de deux mille cinq cents conscrits, elle était à peu près égale à la division qui l'attaquait.

Le 8 janvier, le prince Jérôme envoya à Vandamme des instructions très-précises et fort détaillées pour l'attaque de Schweidnitz. Il recommanda à cet officier-général, dans le cas où la mauvaise saison contrarierait les opérations d'un siége, de former un blocus en cantonnant et baraquant les troupes dans les meilleures positions possibles ; de faire une sommation au gouverneur immédiatement après l'investissement ; de se tenir en communication avec le général de Deroy, à Brieg, par un détachement de cavalerie cantonné à Strelhen ; mais il laissait, d'ailleurs, à son habile et hardi lieutenant, dont la sagacité et les talents lui étaient bien connus, le choix des moyens pour réduire la place. Sa confiance ne devait pas être trompée ; et la conduite vigoureuse de Vandamme justifia son attente. Ce dernier comprit qu'avec des moyens aussi restreints que ceux mis à sa disposition, il ne pouvait essayer un siége en règle, ni même bloquer complétement la ville autrement que par un système de patrouilles volantes. Ouvrir des parallèles, cheminer méthodiquement, était chose impossible, s'il ne voulait éterniser une défense d'autant plus facile que tout concourait à rendre l'attaque périlleuse. L'exemple de Frédéric, en 1762, occupé trois mois entiers devant cette place, était là pour l'avertir d'employer des moyens énergiques. Ces considérations le décidèrent à tout préparer pour un bombardement, dirigé non sur les forts casematés, non sur les deux enceintes, mais sur les édifices même de la ville. Effrayer les habitants par de fréquents incendies,

tenir perpétuellement en haleine les troupes, les fatiguer par des alertes continuelles, dégoûter, décourager les uns et les autres, voilà quel fut son plan.

Le 10 janvier, les troupes de Vandamme, arrivées en vue de Schweidnitz, firent l'investissement de la place, en se portant sur les hauteurs de Weitzenrode. Leur approche suffit pour faire rentrer tous les postes de l'ennemi, et le général les établit dans les positions suivantes :

A Pultzen, sur la route de Liegnitz à Schweidnitz et Franckenstein, le général Montbrun, avec mission d'observer Strelhen et Reichenbach, de pousser les avant-postes sur ces villes et de communiquer avec les patrouilles de la division de Deroy. Il avait sous ses ordres les deux régiments de chevau-légers de sa brigade et une batterie légère.

Sur la route de Glatz, un peu à droite et en avant du général Montbrun, à Weistritz, un bataillon d'infanterie légère.

A Wilkau, un bataillon d'infanterie légère et un obusier avec ses avant-postes sous le canon de la place.

Dans chacun des villages de Jabesdorff et de Zultzendorff, un bataillon d'infanterie légère gardant les routes de Glatz, Canth et Strigau.

Toute cette infanterie légère était placée sous les ordres du colonel-brigadier de Neubronn, dont le quartier-général fut établi à Wilkau.

A Jauernick, observant la route de Landshut, le régiment des chasseurs à cheval.

Sur les hauteurs en arrière de Weitzenrode, à

cheval sur la route de Breslau et au bivouac, la brigade du général Schrœder, soutenue par quatre pièces de six ; son artillerie en batterie, enfilant les passages du ruisseau qui traverse le village, et prête à faire feu.

En avant de Rothkirchdorff, la brigade du général de Lilienberg avec quatre pièces et un obusier.

Le quartier-général du général de Seckendorf à Kantichen, celui du général Vandamme à Wurben.

Les troupes étaient à peine dans ces positions, que la garnison de Schweidnitz tenta une sortie par la porte de Klelschkau, dans le but d'incendier le faubourg du même nom situé entre les forts Bogen, Wasser et le ruisseau de Weistritz. Elle exécuta son projet, mais atteinte par notre infanterie légère près des palissades du chemin couvert, au moment où elle rentrait dans la place, elle perdit quelques canonniers tués à côté de leurs pièces et eut quelques bouches à feu d'enclouées.

Le lendemain, conformément à ses instructions, Vandamme fit sommer le gouverneur, qui parut fort choqué de ce qu'on lui demandait de rendre une place comme Schweidnitz avant de l'avoir attaquée. Il répondit qu'il saurait se défendre et que d'ailleurs il ne tarderait pas à être secouru.

Dès que l'ordre de marcher sur Schweidnitz avec les Wurtembergeois lui avait été donné, Vandamme avait sollicité le retour à sa division des bataillons occupés ailleurs, et en attendant, un renfort de quelques troupes bavaroises. Malheureusement Jérôme, quoique sentant combien cette demande était juste,

ne pouvait y faire droit, puisque lui-même, faute de forces suffisantes, se trouvait hors d'état d'entreprendre le siége de Kosel comme le voulait l'Empereur. Il répondit donc à Vandamme par un refus, et ce dernier, pensant avec raison qu'avec si peu de monde il y aurait danger à étendre autant sa ligne, resserra et rectifia ses positions dans la journée du 11. Il rapprocha la cavalerie du général Montbrun, établit plus fortement son infanterie sous les routes de Strigau et de Canth, compléta le blocus au nord, devant les fronts de Bogen, de Garten et de Jauernick, s'appuyant à gauche et à droite à la Haute et à la Basse-Weistritz, et ne laissa sur la rive droite de cette petite rivière, dans la plaine marécageuse qui s'étend vers Pultzen, que des postes de cavalerie et d'infanterie légère, chargés de faire continuellement des patrouilles et de se lier avec celles du général de Deroy. Sa ligne n'était pas alors à plus de quatre mille mètres de la place, et ses avant-postes étaient à portée du canon des forts.

Par une circonstance assez bizarre, et qui n'indiquait pas de la garnison de Schweidnitz un grand désir de se bien défendre, il ne se passait pas un jour qu'il n'arrivât aux avant-postes wurtembergeois des déserteurs prussiens. Le 15, plus de cent avaient déjà été dirigés sur Breslau.

Le 14, l'ennemi tenta encore une petite sortie du côté de la Weistritz, mais elle n'eut pas plus de succès que la première. Vandamme attendait toujours pour commencer les travaux devant la forteresse qu'on lui annonçât le départ de l'équipage de siége,

des outils, des matériaux et munitions nécessaires, ainsi que l'envoi des officiers du génie et de l'artillerie. Ne voulant pas cependant rester inactif et se borner à un blocus entièrement passif, il commença à jeter l'alarme dans la place. Il prescrivit aux chasseurs à pied, troupe excellente, de faire toutes les nuits, à différentes heures, de fausses attaques sur les ouvrages extérieurs, de fusiller beaucoup et de forcer ainsi la garnison à un service actif et pénible. L'ennemi, tenu sans cesse sur le qui-vive, commença bientôt à être fatigué.

Informé par les déserteurs, devenant plus nombreux de jour en jour, que Schweidnitz recevait l'eau par deux tuyaux qui la conduisaient des montagnes voisines jusque dans la ville, il envoya, le 17, à Ober-Boyendorff, le capitaine des sapeurs Conti pour rompre ces tuyaux. L'eau n'arriva plus, et l'ennemi fut obligé, afin de s'en procurer, de faire une sortie, le 18, pour en aller puiser au ruisseau. Les avant-postes aux aguets firent rentrer immédiatement les Prussiens; aussi la ville ne tarda pas à souffrir et à être dans l'inquiétude. La garnison cependant commençait à s'habituer aux fausses attaques de nuit : le 18, elle ne répondit pas. Vandamme, alors, ordonna de mettre en batterie les obusiers de la division, et à minuit, le 19, il fit tirer six coups par pièce. Le feu prit en ville; l'ennemi effrayé fusilla et canonna au hasard pendant plus de deux heures, comme si on était dans les fossés de la place, et tout cela en pure perte, car il n'atteignit pas un homme.

Pour ôter aux habitants la ressource de la petite

rivière, Vandamme résolut d'en détourner le cours à la hauteur d'un petit village un peu en amont de Schweidnitz, et de lui donner une nouvelle direction pour la jeter dans la Teil; mais cette opération nécessitait de grands travaux et ne put être faite que très-imparfaitement; d'ailleurs il y avait dans la ville quelques puits, et il était bien difficile de priver complétement d'eau une place au pied de laquelle étaient des bas-fonds, des étangs et des ruisseaux; néanmoins on inquiéta vivement l'ennemi et cela ne contribua pas peu à augmenter le nombre des désertions.

Le 21, deux cent quatre-vingt-quinze hommes du régiment de Konig et cent trente de celui de Seckendorf, presque tous jeunes soldats, arrivèrent à la division que la majeure partie de ces deux régiments avait ralliée trois jours auparavant. Depuis qu'on cherchait à priver d'eau la place, la garnison faisait, pour s'en procurer, de fréquentes sorties que refoulaient les avant-postes wurtembergeois.

Le 24, le gouverneur voulut tenter un coup de main plus hardi. Il y avait au village de Schœnbrunn, en avant de la lunette du même nom, un piquet de cent hommes d'infanterie; il prend, pour l'enlever, un détachement de cinq cents fantassins et de soixante cavaliers de bonne volonté; mais, au moment d'exécuter son attaque, on vient lui rendre compte de la désertion de huit de ses soldats. Ne doutant pas que son projet ne fût éventé, il changea son plan, attendit au lendemain matin, et dirigea sa petite colonne du côté du village où se faisaient les travaux pour le détournement de la Weistritz. Grâce à l'activité de

Vandamme, grâce à la bonne direction que par sa présence il savait imprimer au service, cette sortie fut repoussée comme toutes les autres. Le même jour, on réunit au village de Tunkendorff les échelles, fascines et gabions nécessaires pour les tranchées et les batteries.

Déjà, depuis quarante-huit heures, deux officiers du génie, les capitaines Deponthon (1) et Prost, s'occupaient à déterminer le point d'attaque. Le général Bertrand, envoyé par l'Empereur, fit une reconnaissance et approuva les dispositions qui avaient été prises.

Vandamme se décida alors à faire ouvrir la tranchée sur le plateau qui régnait en avant des lunettes de Galgen, de Jauernick et Schœnbrunn. Il trouvait deux grands avantages à choisir ce terrain ; le premier, c'est que ce plateau présentait un très-beau développement à bonne portée ; le second, c'est qu'un petit ruisseau qui coulait en arrière fournissait un excellent couvert pour abriter ses dépôts et ses troupes. Son projet était de faire commencer les remuements de terre dans la nuit du 25 au 26 janvier ; mais la gelée était si forte, les outils en si petite quantité, qu'il préféra attendre l'arrivée du matériel ; il se borna pendant cette nuit à faire détruire un moulin qui alimentait la place, sans que l'ennemi y mît opposition.

Nous sommes obligé d'interrompre un instant le

(1) Le rapport du capitaine Deponthon à l'Empereur, sur Schweidnitz, est inséré tout entier dans le *Recueil des Bulletins officiels des opérations de la Grande Armée contre la quatrième coalition.*

récit du blocus de Schweidnitz pour parler des événements qui avaient lieu dans les autres parties de la Silésie et pour expliquer divers mouvements de troupes qui venaient de s'effectuer.

Vers cette époque, le prince Jérôme eut la crainte de se voir enlever le général de Pernety, auquel il tenait beaucoup et qu'on voulait envoyer à un autre corps de la Grande Armée; il écrivit à ce sujet au major-général : « J'aurais désiré pouvoir conserver « M. le général de Pernety à mon corps d'armée, « dont l'artillerie est beaucoup plus considérable que « celle d'aucun autre corps de la Grande Armée. Cet « officier, l'ayant dirigée depuis longtemps avec dis- « tinction, possède la confiance des officiers bavarois, « et ne me laisse rien à désirer sous le rapport du « service de cette arme. Cependant, je verrai tou- « jours avec plaisir les nouvelles dispositions de « Votre Altesse et je serai bien aise que l'observation « que je viens de lui soumettre fût à ses yeux un « titre de plus en faveur de M. le général de Per- « nety. »

Heureusement pour le 9e corps d'armée, on lui laissa cet officier-général.

L'Empereur, qui désirait ne pas borner le rôle de son frère à celui d'administrateur d'une province conquise, et qui voulait lui rendre la liberté de surveiller les opérations de son corps d'armée, prit un arrêté en vertu duquel la Silésie fut placée sous le commandement d'un gouverneur-général. Berthier prévint le prince Jérôme de cette nouvelle disposition par la lettre ci-dessous que nous citons tout en-

tière, afin de montrer quel ordre admirable établissait partout Napoléon :

« Varsovie, le 19 janvier 1807.

« A Son Altesse Impériale le prince Jérôme Napoléon, commandant en chef le 9e corps d'armée.

« J'ai l'honneur, Monseigneur, de prévenir Votre Altesse Impériale que par un ordre en date du 19 janvier, Sa Majesté a décidé que toute la Silésie sera sous le commandement et sous les ordres d'un gouverneur-général qui résidera à Breslau. Sa Majesté a nommé à cet emploi le général de division Dumuy, auquel je donne l'ordre de se rendre, à cet effet, à Breslau, où il prendra de suite l'exercice de ces fonctions. Je prie Votre Altesse de donner à cet égard les ordres qu'elle jugera nécessaires.

« Chaque arrondissement de la Silésie sera commandé par un général de brigade ou par un adjudant-commandant, et chaque place de guerre par un officier supérieur.

« Par le même ordre, l'Empereur a décidé qu'il y aura dans la Silésie un administrateur général chargé de toute l'administration et des finances du pays. — M. Lesperut, membre du Corps législatif, est nommé à cet emploi. Je lui donne l'ordre de se rendre également à Breslau. Il aura sous ses ordres autant d'intendants qu'il y aura de chambres ou d'arrondissements. Je charge en outre l'intendant-général de l'armée de nommer des commissaires dans toutes les

places fortes, à mesure qu'elles seront rendues, ainsi que dans chaque arrondissement.

« J'ai l'honneur de prévenir aussi Votre Altesse que je donne l'ordre au général de brigade Rheinwald de partir de suite pour aller prendre le commandement de la place et de l'arrondissement de Brieg. Je joins ici ses lettres de service que je prie Votre Altesse de lui remettre à son arrivée.

« Je donne en même temps l'ordre à l'adjudant Bovine de se rendre à Breslau, pour être employé sous les ordres du général Dumuy. — Six officiers supérieurs le rejoindront incessamment pour être prêts à être envoyés dans les places de la Silésie, à mesure qu'elles seront prises. Ils seront tous sous les ordres du général Dumuy, gouverneur-général de la Silésie. »

Brieg ayant capitulé le 16, le général de Deroy reçut l'ordre, le 18, de marcher avec sa division pour cerner Kosel, après avoir laissé dans la première de ces deux villes, un bataillon de six cent quatre-vingts hommes pour y tenir garnison. La première division bavaroise partit le 20, se faisant éclairer par la brigade de cavalerie du général Mezzanelli. Le prince de Pless avait fait rompre le pont d'Oppeln ; on le répara dans la journée du 21. Comme le général de Deroy n'avait pas pu emmener avec lui un matériel de siége suffisant pour attaquer Kosel, et que le général de Pernety dut expédier de Breslau et de Brieg dix pièces de douze et quatre mortiers pour ce nouveau siége ; comme d'un autre côté ce petit parc et

les munitions avaient à franchir entre Brieg et Oppeln, entre Oppeln et Kosel, des distances assez considérables; comme enfin l'ennemi pouvait se trouver en force de ce côté et enlever le convoi, le prince Jérôme prescrivit les dispositions suivantes :

Le général Lefebvre avec sa brigade commandée en ce moment par le colonel Zandt (le général étant malade), se porta à Lowen sur la Neiss, non loin de la ville du même nom, sur la route et à moitié chemin de Brieg à Oppeln, afin d'assurer le passage de l'artillerie dirigée sur Kosel. Il avait dans ses instructions d'envoyer à l'avance à Oppeln un officier intelligent chargé de faire rassembler le nombre de chevaux nécessaires aux transports.

Le général Mezzanelli établit sa brigade à Kappitz sur l'Oder, route de Brieg à Kosel, et à moitié chemin de cette dernière place à Oppeln, pour protéger la marche du matériel de siége.

Enfin le général Minucci reçut ordre de faire partir de Breslau le 1er bataillon du 13e de ligne, destiné à relever à Brieg le 1er bataillon du 4e, qui devait rejoindre immédiatement sa division sous Kosel. Le détachement de canonniers français, en ce moment encore à Brieg, quitta également cette ville pour se rendre à Kosel, et fut remplacé par un détachement de même force, envoyé de Breslau.

Ces divers mouvements de troupes exigés par les circonstances et surtout par l'éloignement de Kosel, s'effectuèrent du 20 au 25 janvier.

A cette époque, le 9e corps était donc disséminé à Glogau, Breslau, Schweidnitz, Brieg, Lowen, Trap-

pitz et Kosel. Il bordait pour ainsi dire le cours de l'Oder sur la rive gauche.

Les nouvelles que le commandant en chef reçut du prince de Pless modifièrent ces dispositions. Le gouverneur prussien de la Silésie avait lancé le 20 une proclamation par laquelle il prévenait les habitants de la province qu'il concentrait entre ses mains l'autorité administrative; il parut vouloir se décider à agir contre la division occupée au blocus de Schweidnitz. Vers le 26 janvier, il fit faire quelques retranchements dans les environs de Wartha, en avant de Glatz, dans un pays très-propre à la petite guerre. Il rassembla une dizaine de mille hommes tirés des garnisons de Glatz, Silberberg et Neiss, et le bruit de sa marche sur Schweidnitz, par Neurode et Reichenbach se répandit dans la contrée. Ce bruit prit même assez de consistance pour nécessiter de la part du commandant en chef du 9e corps, des dispositions toutes nouvelles. Le général Vandamme, averti de ce qui se passait du côté du comté de Glatz, reçut de Jérôme une dépêche dans laquelle se trouvaient les instructions suivantes : « Je vous préviens que la « brigade du général Lefebvre avec le bataillon d'in« fanterie légère qui se trouve sur la route de Brieg « à Kosel reçoivent l'ordre de se tenir prêts à mar« cher sur Schweidnitz, en passant par Munsterberg, « Franckenstein et Reichenbach, afin de couper toute « retraite à l'ennemi. En même temps, le général « Minucci reçoit l'ordre de se tenir prêt à marcher « avec quatre mille hommes d'infanterie, son artil« lerie et le peu de cavalerie qu'il a avec lui. Sitôt

« la réception de cette lettre, vous enverrez une re-
« connaissance sur Reichenbach et Wartha, afin de
« vérifier le rapport de cet espion. Il n'y aurait point
« de doute, si l'ennemi se trouve aux endroits indi-
« qués, que son intention ne fût de secourir Schweid-
« nitz. Dans ce cas, mon projet étant de lui couper
« toute retraite sur Glatz, vous le laisseriez avancer
« jusqu'à Reichenbach. » Le 29 janvier, au reçu de
la dépêche du prince Jérôme, Vandamme dirigea sur
Wartha une reconnaissance forte de deux cents
chevaux et quatre cents hommes d'infanterie ; ce
petit corps de troupes rentra le 31 avec trente pri-
sonniers. Il avait eu plusieurs petits combats à sou-
tenir, avait perdu trois cavaliers, et s'était assuré que
le prince de Pless avait réuni aux environs de Glatz,
douze cents chevaux environ et huit à neuf mille fan-
tassins. Au moment où ce détachement arrivait au
camp, une patrouille de deux cents chevaux, en-
voyée du côté de Waldenbourg, revenait repoussée
à Hœngirschdorff, et annonçant que l'ennemi occu-
pait en force le premier de ces deux points.

Vandamme, qui attendait son artillerie de siége,
s'empressa de donner ordre d'arrêter les convois, et
fit partir pour Waldenbourg deux cents chevaux et
trois bataillons d'infanterie légère, sous les ordres
du commandant Revest, son premier aide de camp.
Il était, du reste, fort rassuré du côté de Franc-
kenstein et de Reichenbach, sachant que le gé-
néral de Pernety était là, en position, avec quatre
mille hommes.

Le lendemain, le commandant Revest revint ; un

détachement de deux cents chevaux et trois cents fantassins s'était effectivement montré à Waldenbourg, mais il était parti la veille pour retourner à Glatz.

Ces différentes reconnaissances, envoyées de toutes parts sur Franckenstein, Wartha, Neiss, ainsi que les rapports des espions, ne tardèrent pas à faire connaître à Jérôme que le prince de Pless n'avait pas encore bougé, qu'il était cantonné dans le triangle formé par Wartha, Neurode et Franckenstein, et qu'il faisait courir le bruit d'un rassemblement nombreux d'Autrichiens sur les frontières de Bohême, afin d'exciter tous les hommes valides du comté de Glatz à se oulever.

D'après cela, on devait penser que le général prussien méditait un coup de main, mais son intention était-elle de se porter sur Schweidnitz ou sur Kosel? c'est ce qu'il était difficile de savoir. Dans le doute, le commandant en chef fit ses dispositions pour être en mesure de battre l'ennemi sur l'un ou l'autre de ces deux points, et de lui couper la retraite sur Glatz ou Neiss, s'il s'aventurait trop. Le 31, la brigade Lefebvre, toujours à Lowen, sous le commandement du colonel de Zandt, reçut ordre de prendre position à Strelhen, point intermédiaire entre Glatz, Schweidnitz et Kosel. La brigade Mezzanelli et le général de Rheinwald, commandant la place de Brieg, furent prévenus, afin de se concerter ensemble pour la protection des convois de Brieg à Oppeln. La brigade Lefebvre fut renforcée, à Strelhen, d'un bataillon léger et du 6e régiment de ligne, fort

de quinze cents hommes, qui venait d'arriver à Breslau (1). Le général Vandamme, averti de ce mouvement, fut autorisé à donner des ordres à ces troupes, dans le cas où le prince de Pless se porterait en force sur Schweidnitz; seulement, comme le prince Jérôme craignait, vu les réclamations incessantes de Vandamme pour obtenir des renforts, qu'il n'abusât de cette autorisation, il lui fit écrire par le général Hédouville : « Son Altesse Impériale, ayant des motifs d'une importance majeure pour ne pas faire faire des mouvements inutiles à ses troupes, me charge de vous recommander particulièrement de ne faire mouvoir la brigade du général Lefebvre qu'autant que vous auriez des nouvelles certaines que l'ennemi se porterait en force sur Schweidnitz. » En attendant, cette brigade dut se lier, par des partis, avec les avant-postes wurtembergeois, à Reichenbach.

Il était clair que, quelle que fût la détermination du prince de Pless, la brigade ou plutôt le petit corps placé en observation à Strelhen, pouvait être appelé à y jouer un grand rôle, et avait besoin d'être bien commandé. Or, par une coïncidence fatale, les deux généraux Lefebvre et Montbrun se trouvaient retenus au lit. Cette circonstance tourmentait beaucoup le prince Jérôme, qui n'avait sous la main que des officiers-généraux étrangers. Heureusement, près de

(1) Le bataillon de Preysing avait rejoint cette brigade, en sorte qu'elle se trouva alors avoir, en infanterie, deux bataillons légers et deux de ligne.

lui était le général d'artillerie de Pernety, et, bien que les fonctions de cet officier-général fussent loin d'avoir de l'analogie avec le commandement d'une brigade légère, bien que sa présence fût très-nécessaire au quartier-général, pour l'expédition de l'artillerie et des munitions sur Kosel, Schweidnitz et Varsovie, il se décida à lui confier, pour quelques jours, le commandement des troupes à Strelhen.

Le général de Pernety partit immédiatement pour se rendre à son nouveau poste. Le lendemain, le général Hédouville lui écrivit que, d'après les avis de Vandamme, le prince de Pless avait abandonné ses projets sur Schweidnitz et se portait sans doute sur Kosel; qu'il devait agir en conséquence, prendre une position intermédiaire entre les deux places, et ne pas perdre de vue que sa mission était toujours de couper les colonnes ennemies. Cette nouvelle dépêche décida le général de Pernety à s'établir de nouveau à Strelhen, où il se trouvait à portée de secourir également Schweidnitz ou Kosel. Le prince de Pless, averti de la présence de ce corps, fort de trois mille fantassins, sept cents chevaux et une batterie, n'osa faire un mouvement, et conserva ses positions fortifiées autour de Wartha. Le 7 février, le général Lefebvre, rétabli, vint se remettre à la tête de sa brigade.

Rétrogradons maintenant jusqu'au 25 janvier, pour reprendre le récit du blocus de Schweidnitz, au point où nous l'avons laissé.

La division wurtembergeoise, depuis son départ de Breslau, s'était renforcée par le retour de diffé-

rents détachements à qui le prince Jérôme avait fait donner l'ordre de rejoindre au plus vite. Elle se trouvait forte alors de sept mille cinq cent soixante-dix hommes d'infanterie, et de sept cent trente-huit cavaliers. C'était peu, sans doute, pour un siége comme celui de Schweidnitz, mais c'était tout ce que pouvait fournir le corps d'armée du prince Jérôme, qui avait à garder trois places conquises, qui en assiégeait une quatrième, et qui avait près de quatre mille hommes occupés à observer les mouvements d'une forte colonne mobile ennemie. Vandamme ne cessait, malgré cela, de réclamer des troupes; Jérôme lui répondit que le contingent du roi de Saxe devant se trouver à Glogau, du 7 au 12 février, la totalité des troupes de Wurtemberg serait réunie devant Schweidnitz à cette époque, et que, du reste, il ne s'en reposait pas moins sur son zèle, ses talents et son activité pour remplir les intentions de l'Empereur touchant la prise de la forteresse (1).

Les 26 et 27 janvier, le blocus avait continué sans événement remarquable; la gelée et le manque d'outils avaient encore empêché le commencement des travaux. Le 28, un détachement de deux cents fantassins et cent chevaux sortit par la porte de Canth et se dirigea sur Sabischdorff. Arrêté devant ce village par les avant-postes wurtembergeois, il engagea

(1) L'Empereur avait écrit qu'il voulait avoir Schweidnitz avant le 20 février, et le général Hédouville avait prévenu Vandamme, de la part du prince Jérôme, de ce désir, qui était un ordre formel.

le combat avec eux. Le général Vandamme, qui presque tous les jours visitait ses troupes, se trouvait à la droite de la route de Strigau, au moment de cette attaque; s'apercevant de la marche des Prussiens, il fit monter à cheval cent chasseurs du régiment établi à Puntzelwitz, et leur ordonna de se jeter sur le flanc gauche de la colonne, pour la couper de la place. Une forte neige favorisait ce mouvement. Les chasseurs, commandés par le commandant Revest et le capitaine Vincent, tous deux aides de camp du général, chargèrent avec tant d'audace, que l'infanterie ennemie fut taillée en pièces à cent mètres des palissades. La cavalerie prussienne profita du moment où les Wurtembergeois étaient aux prises avec son infanterie, pour se jeter dans la ville. Cependant, un brigadier du 3e de hussards français, de l'escorte de Vandamme, la poursuivit avec assez de vitesse pour tuer un dragon et un hussard, à vingt mètres de la barrière; deux officiers, treize soldats prussiens furent tués; soixante-cinq hommes, dont trois officiers, furent faits prisonniers.

Enfin, le surlendemain, 30, fut le jour fixé pour l'ouverture de la tranchée. Le général de Pernety avait reçu l'ordre de faire partir le 27, de Breslau, pour le siége de Schweidnitz, un matériel de huit pièces de douze, deux obusiers, deux mortiers avec leur armement, et quatre plates-formes à canon; le 29, six cent quarante bombes, seize cent soixante boulets de vingt-quatre, et cinq cent soixante obus; et le 30, huit pièces de vingt-quatre, six obusiers sur affûts, quatre mortiers avec crapauds; toutes ces

pièces avec armement complet. Le général avait prescrit à son aide de camp, le capitaine Marion, dans lequel il avait la plus grande confiance, de se rendre au quartier-général de Vandamme, pour prendre la direction de l'artillerie du siége. Arrivé le 29, cet officier s'était empressé de reconnaître le terrin propre à l'emplacement des batteries sur le front d'attaque ; il s'était entendu avec le chef du génie, le capitaine Prost, avait pris les ordres de Vandamme, en sorte que tout était prêt pour commencer les travaux ; mais un événement faillit retarder encore ce moment. Vandamme avait dirigé sur Breslau les chevaux nécessaires au transport du matériel de siége ; or, le jour où ces relais arrivèrent au quartier-général du prince Jérôme, on reçut du quartier impérial la nouvelle de la reprise des hostilités contre les Russes. Napoléon, averti de l'entrée en ligne d'un nouveau corps de quarante mille Russes, s'était décidé à ouvrir une nouvelle campagne. Il avait ordonné à son frère de tout mettre en œuvre pour expédier à l'instant même, sur Varsovie, des munitions, et surtout des cartouches d'infanterie, en sorte que Jérôme avait employé les chevaux envoyés de Schweidnitz, pour transporter jusqu'à Wartemberg ces munitions destinées à l'armée française (1). Néanmoins, comme

(1) La reprise des hostilités contre les Russes avait ému le prince Jérome. « Je sens bien vivement, Sire, écrivit-il à l'Empereur, en apprenant « cette nouvelle, je sens bien vivement le regret de ne pas accompagner « Votre Majesté dans les nouveaux dangers qu'elle va courir. Cependant, « l'espérance de faire en Silésie quelque chose d'utile au service de Votre « Majesté adoucit cette privation. Je la prie de compter sur tout le zèle et

une grande partie du matériel et des outils nécessaires étaient depuis la veille, 30, à Grossmertzdorff, village choisi pour le parc, il ne fut rien changé aux dispositions prescrites. Le 29, Vandamme avait fait prendre de nouvelles positions à ses troupes; ce changement avait été nécessité par l'ouverture de la tranchée.

La cavalerie s'établit : deux régiments à Pultzen, et le troisième à Tunkendorff. Le 1er bataillon de chasseurs à pied, à Schœnbrunn ; le 2e détacha une compagnie à Pultzen, une à Weitzenrode, une à Jacobsdorff, une à Begendorff. Le 1er bataillon d'infanterie légère se plaça à Wilkau, le 2e à Sabischdorff; les brigades Lilienberg et Schrœder, en avant de Tunkendorff, ayant deux bataillons près de Zultzendorff, et un détachement du régiment de Seckendorf à Cuntzendorff. Le quartier-général fut transporté à Sabischdorff.

De cette manière, la forteresse se trouva beaucoup plus resserrée, et les troupes wurtembergeoises, toutes sous la main du général Vandamme, bordèrent le petit ravin situé au-dessous du plateau choisi pour l'établissement des batteries d'attaque.

Les envois considérables que le général de Pernety avait été obligé de faire, de Breslau sur Dantzig, Grandentz, Thorn et autres places de la Pologne, l'avaient forcé de modifier l'équipage destiné au siége de Schweidnitz. Il fut définitivement composé de

« l'activité que le désir de lui plaire et l'amour de la gloire peuvent inspirer. »

huit pièces de vingt-quatre, approvisionnées à trois cents coups chacune; neuf de douze, ayant un total de deux mille quatre cents coups; neuf obusiers de vingt-cinq livres (poids du boulet en pierre); six de dix livres, ayant deux cent cinquante coups chacun; quatre mortiers de cinquante livres et deux de vingt-cinq livres, approvisionnés à deux cents coups. Total, trente-huit bouches à feu, servies par un détachement de quarante et un hommes de troupe, à la tête desquels se trouvaient les lieutenants Bonnotte et Bouteiller.

Sur la proposition du capitaine Marion, le général Vandamme décida l'établissement de trois grandes batteries: la première destinée à enfiler le front 1 et 2 et à contre-battre directement avec des pièces de vingt-quatre la face droite de la lunette de Schœnbrunn; la seconde, à ricocher de front entre les forts de Garten et de Bogen; la troisième, à enfiler tous les ouvrages du front 3 et 4.

Le 31 janvier, à l'entrée de la nuit, on se rendit avec des paysans mis en réquisition, aux endroits désignés pour l'emplacement de la tranchée; mais la terre était gelée sur une telle épaisseur, que pour ménager les outils dont on était mal pourvu, on fut obligé de creuser verticalement des puits. Dès qu'on se trouvait au-dessous de la croûte gelée, on s'étendait horizontalement dans tous les sens, et l'on sortait la terre dans les sacs à distribution de l'infanterie. Ce travail faisait un grand bruit; Vandamme, pour le couvrir, fit mettre en batterie, à l'extrême gauche des attaques, deux obusiers de campagne, qui tirè-

rent toute la nuit. Ce moyen réussit parfaitement à détourner l'attention de l'ennemi, et ce ne fut qu'au jour, lorsque déjà les travaux étaient assez avancés pour que les hommes fussent à l'abri des projectiles de la place, que les Prussiens s'aperçurent de la ruse.

Le 30, le premier convoi d'artillerie avait dû arriver à Bunzelwitz; mais comme on craignait une démonstration du prince de Pless, ordre avait été donné d'arrêter les voitures à Grossmertzdorff, ce qui avait obligé de commencer la construction des trois batteries avec les canonniers wurtembergeois et des paysans. Le lendemain, une patrouille repoussée vers Waldenbourg, ainsi qu'on l'a vu plus haut, ayant fait croire à la présence du prince de Pless de ce côté, Vandamme avait prescrit de laisser les pièces et les voitures du convoi attelées jusqu'au retour de la reconnaissance commandée par son premier aide de camp; malgré la rigueur de la saison, personnel et matériel stationnèrent à Grossmertzdorff, pendant trente-six heures. Les outils, les plates-formes, les bois nécessaires furent enfin transportés au parc, et de là aux batteries. Ces dernières furent terminées dans la nuit du 1er au 2 février, tant l'on mit d'activité dans les travaux; on les arma la nuit suivante, et le 3, au matin, le feu put être ouvert.

Le 3 février, à midi, tout étant prêt aux trois batteries, au signal d'un coup de canon, le feu commença et ne fut interrompu qu'à six heures du soir. Six cent douze boulets, cent quatre-vingt-douze obus et cent huit bombes furent envoyés aux assiégés.

Pendant ce premier feu, plusieurs magasins à poudre, situés sur les remparts, sautèrent. Avant la nuit, les batteries de la garnison avaient tellement souffert, que le tir de la place dut cesser, pour donner le temps de réparer ou remplacer ce qui avait été frappé, et de blinder les petits magasins. Le feu des assiégés, décuple du nôtre, n'avait atteint personne.

Ce même jour, 3 février, le parc fut amené au village de Bunzelwitz, où on n'avait pu le placer d'abord. Les communications étant alors plus faciles, on put congédier un grand nombre de paysans, qui commençaient à devenir très-embarrassants, et même à donner des inquiétudes. Le 4, à deux heures du matin, les mortiers recommencèrent à tirer, dirigeant leurs coups sur la ville. Seize bombes par pièce furent envoyées sur les maisons; mais comme il avait fallu employer des charges plus fortes que celles de la veille, afin d'obtenir une portée plus grande et d'atteindre l'intérieur de la place au lieu des remparts, tous les affûts des mortiers de cinquante furent brisés. On fut réduit à se servir de ces bouches à feu sans leurs crapauds, ce qui diminua beaucoup la justesse des coups. Les petits mortiers n'avaient eu de brisé que leurs sus-bandes; on les fixa sur leurs affûts au moyen de cordages. Le jour venu, on remplaça aux batteries tout ce qui était cassé ou dégradé, et à dix heures du matin on recommença le feu. On ne le cessa qu'à la nuit. Douze cent seize projectiles furent envoyés aux assiégés. L'incendie se manifesta dans plusieurs quartiers de la ville. L'ennemi répondit vigoureuse-

ment, et son tir fut plus juste que celui de la veille; mais les embrasures des casemates de la lunette de Schœnbrunn souffrirent tellement, qu'à partir de ce jour il n'y eut plus que les pièces en batterie sur le terre-plain de cet ouvrage qui furent en état de riposter.

Un incendie très-considérable se déclara en ville. La garnison commençait à se plaindre de son service; les déserteurs affluaient; les habitants qui, d'abord, avaient cru leur place imprenable, n'osaient plus sortir pour éteindre le feu, craignant nos boulets, qui sillonnaient les rues. Il était évident que Schweidnitz ne tiendrait pas longtemps.

Le commandant en chef du 9ᵉ corps, se trouvant un peu plus libre depuis le départ de Breslau des convois de munitions et depuis la nomination et l'arrivée du général Dumuy, comme gouverneur-général de la Silésie, se rendit devant Schweidnitz. Il parcourut toutes les batteries, donna les plus grands éloges à Vandamme et aux officiers de l'artillerie et du génie, et fit aussitôt recommencer le feu. Un instant après, il parut au centre de la ville un incendie causé par la première bombe dirigée par un jeune élève de l'École de Metz, qui aidait le capitaine du génie Prost dans son pénible service. Les approvisionnements furent doublés aux batteries, par ordre du Prince, et dans la nuit du 5 au 6 février, mille neuf cent quarante-trois projectiles furent lancés sur la ville et sur les remparts. La seconde bombe de la batterie n° 10 mit le feu aux magasins situés près la barrière de Koppen, et l'incendie se propagea

si rapidement qu'il fut impossible de l'arrêter. Le tir de nos projectiles creux éloigna tous les secours que l'assiégé cherchait à porter; le vent s'éleva en outre si violent, que les troupes de la garnison abandonnèrent les remparts du front 1-2, entre le fort de Galgen et celui de Jauernick. Si on avait pu se douter de cette circonstance, une escalade aurait sans doute été tentée.

Le 6 au matin, Jérôme, informé par les nombreux déserteurs que Schweidnitz avait beaucoup souffert, que tout y était dans la consternation, crut le moment favorable pour sommer le gouverneur; il prescrivit à Vandamme de faire cesser le feu aux batteries, et envoya dans la ville le prince de Hohenzollern, un de ses aides de camp. Le commandant de la forteresse se montra disposé à traiter, en prenant pour base de la négociation que Schweidnitz serait rendu le 16, si la place n'était pas secourue avant cette époque. Le Prince lui écrivit la lettre suivante :

« Monsieur le gouverneur, le prince de Hohen-« zollern, mon aide de camp, vient de me rendre « compte de la négociation qu'il a entamée avec « vous. Disposé à vous accorder toutes les conditions « que les circonstances présentes peuvent me per-« mettre, je vais vous laisser connaître quels sont « les premiers articles sur lesquels nous pouvons « traiter :

« 1° Vous garderez votre place jusqu'au 16; mais

« je demande qu'une des portes soit occupée après-
« demain par nos troupes;

« 2° La capitulation de Breslau sera en tout point
« suivie pour ce qui regarde vous et votre garnison;

« 3° Un officier du grade de major ou de colonel
« sera envoyé en otage;

« 4° Toute communication sera interrompue jus-
« qu'au jour où la garnison défilera.

« Du reste, Monsieur le gouverneur, je suis entiè-
« rement disposé à accorder pour vous et votre fa-
« mille tous les avantages que vous pouvez désirer.
« J'aime à rendre honneur au courage et à obliger
« un brave et loyal militaire comme vous. Je puis
« vous donner ma parole que non-seulement le roi
« de Prusse n'est point à soixante lieues d'ici avec
« une armée, mais que l'Empereur des Français était
« en personne, le 1er février, à quarante lieues en
« avant de Varsovie, poursuivant l'armée russe, et
« le roi de Prusse était à Memel. »

Le gouverneur, qui redoutait Vandamme et voyait les ravages causés dans la place par nos projectiles, ne rejeta pas ces propositions. Il envoya à notre quartier-général, le lendemain 7, des commissaires pour continuer les négociations entamées. Le prince Jérôme était retourné à Breslau, laissant au commandant supérieur de la division wurtembergeoise, des instructions pour une expédition importante que nous ferons connaître plus loin.

Vandamme, prévenu de l'arrivée de ces commissaires, s'était hâté de faire réparer tout aux batte-

ries, en sorte que dans une visite à nos travaux, ils avaient, à leur grand étonnement, trouvé tout en très-bon état.

La capitulation fut signée le même jour. Le commandant en chef exprima son contentement aux troupes du siége par l'ordre suivant, daté de Breslau :

« Son Altesse Impériale témoigne sa satisfaction « aux officiers et aux troupes d'artillerie et du génie « qui sont employés au siége de Schweidnitz; le feu « de l'artillerie est bien dirigé. Elle témoigne égale- « ment sa satisfaction à la division wurtember- « geoise.

« La rigueur de la saison, loin d'être un obstacle « pour l'ouverture de la tranchée, n'a fait que re- « doubler l'ardeur et le dévouement des officiers et « des troupes. Son Altesse Impériale a jugé de tous « leurs efforts en visitant les tranchées. »

Nous venons de dire qu'avant de quitter Vandamme pour retourner à Breslau, Jérôme avait décidé une expédition fort importante; or, cette expédition avait pour but d'attaquer le prince de Pless dans ses positions fortifiées, en avant de Glatz, et de le rejeter jusque dans cette place. Le général Lefebvre, qui venait de reprendre son commandement, et l'adjudant-commandant Rewbell, furent désignés pour cette opération. Le Prince donna ordre de mettre à la disposition de ce dernier les deux bataillons d'infanterie légère de Wurtemberg et deux régiments de cavalerie de la même

[illegible]nation. Le lieutenant-colonel Leppel dut remplacer [illegible]e lieutenant-colonel Stetten, du 2e de chevau-légers, [illegible]alade à Breslau, et M. Rewbell le général Mont[illegible]un, également absent pour cause de maladie.

Ce petit corps de troupe se mit en marche le 6 au [illegible], afin de rejoindre à Reichenbach le général Le[illegible]vre, sous le commandement duquel il passait. Le [illegible]ps de ce dernier venait d'être renforcé par le 14e [illegible] ligne bavarois, qui, arrivé à Breslau le 5, avait [illegible] dirigé immédiatement sur Strelhen.

[illegible]e 8, Lefebvre ayant fait ses dispositions, marcha [illegible]eichenbach sur Franckenstein. Les avant-postes [illegible]ennemi occupaient les hauteurs en arrière de [illegible] petite ville; il les aborda de front avec l'infan[illegible] bavaroise, et les rejeta sur Wartha, tandis que l'ad[illegible]dant-commandant Rewbell, avec son corps de Wu[illegible]mbergeois, attaquait Neurode sur la gauche. Les [illegible]ssiens se replièrent en bon ordre jusque derrière [illegible] retranchements élevés sur les hauteurs de Warth[illegible] et là ils tinrent ferme pendant deux grandes heures[illegible]e général Lefebvre renouvela plusieurs fois de front [illegible]et inutilement, ses attaques; mais l'adjudant-co[illegible]andant Rewbell, qui avait débusqué l'ennemi [illegible] Neurode, ayant pu déboucher sur les derri[illegible] de la position de Wartha, son apparition [illegible] le prince de Pless, et celui-ci abandonna ses retranchements pour gagner Glatz par les gorges. La cavalerie l'attendait au débouché des montagnes. Deux charges brillantes exécutées par les dragons de La Tour-et-Taxis, du colonel de Seidnitz, et par les chevau-légers de Linange, commandés par le lieute-

nant-colonel de Bouillé, en l'absence du colonel de Zandt, resté malade à Franckenstein, culbutèrent les Prussiens et les mirent en pleine déroute. Ils cherchèrent cependant à se rallier sous les murs mêmes de Glatz ; mais la cavalerie wurtembergeoise ne leur en donna pas le temps, et ils furent refoulés jusque dans la place. Trois cents prisonniers, cent hommes tués et une pièce de canon enlevée furent les trophées de cette affaire, qui avait une grande importance, en ce qu'elle empêchait l'ennemi de tenir la campagne pendant quelque temps et laissait espérer que Schweidnitz ne pouvait être secouru avant le 16, jour fixé pour sa reddition. C'était le motif qui avait décidé le commandant du 9e corps à faire faire cette expédition. L'infanterie légère de Wurtemberg avait soutenu sa réputation d'une manière brillante, dans l'attaque de Neurode; le général Lefebvre citait aussi avantageusement le 6e de ligne bavarois, les colonels de Preysing, de Zollern et Becker.

Jérôme dut se féliciter d'avoir fait déloger le prince de Pless de ses positions de Wartha, lorsque, quelques jours plus tard, le 13, il apprit d'une manière certaine que le général prussien, à la tête de mille cinq cents fantassins et de deux escadrons soutenus par une batterie de six pièces, s'était porté sur Wunschelburg et de là sur Friedland, en violant audacieusement le territoire autrichien près de Braunau. Son projet était évidemment de secourir Schweidnitz; mais il n'avait plus à sa disposition une force imposante comme celle qu'il avait eue entre Neurode et Franckenstein. Vandamme fut prévenu le 14 de ce

mouvement de l'ennemi sur Friedland; il reçut l'ordre de se tenir sur ses gardes, de former une colonne mobile de deux mille hommes d'infanterie et d'un régiment de cavalerie placé sous le commandement de l'adjudant-commandant Rewbell. Un régiment bavarois lui était envoyé le 15, précédant de quelques heures le commandant en chef du troisième corps. Ce dernier avait aussi envoyé des instructions au général Lefebvre pour se porter contre le prince de Pless. Le 15, tandis que l'adjudant-commandant Rewbell se dirigeait entre Glatz et Friedland pour couper toute retraite à l'ennemi, Lefebvre l'attaquait à Friedland même. Le lieutenant-colonel de Bouillé, qui marchait à l'avant-garde avec deux escadrons de Linange, ayant rencontré les grand'gardes prussiennes ne tarda pas à être aux prises avec des forces bien supérieures à celles qu'il commandait. Il les contint pendant près de deux heures, donna le temps à deux bataillons bavarois d'entrer en ligne, et l'attaque commença aussitôt à la baïonnette. Ces deux braves bataillons emportèrent toutes les positions, le général Lefebvre fit deux cents prisonniers, s'empara de deux pièces, et pas un seul Prussien n'eût échappé, s'ils ne s'étaient décidés, se voyant coupés par la manœuvre de l'adjudant-commandant Rewbell, à jeter leurs armes et à se sauver en Bohême.

Cette tentative, la dernière et l'on pourrait dire la seule un peu sérieuse du prince de Pless pour secourir Schweidnitz, ayant complétement échoué, la forteresse se rendit le lendemain 16 février, ainsi que cela avait été convenu, aux conditions fixées par la

capitulation. La garnison, réduite par la désertion, de cinq mille à trois mille deux cents hommes défila devant le prince Jérôme, qui fit son entrée dans la ville.

La prise de Schweidnitz jeta le découragement dans la Silésie. Les Prussiens étaient persuadés que cette place était imprenable et que tous nos efforts viendraient échouer au pied de ses remparts rendus si dangereux par les défenses souterraines. Ils se souvenaient trop de la belle défense de Gribauval, pas assez des talents de Vandamme. Ce dernier déploya, pour l'attaque de cette magnifique forteresse, toutes les ressources de son esprit audacieux; son activité, son courage personnel, le feu sacré qu'il possédait au plus haut degré et qu'il parvint à faire passer dans le cœur de ses troupes, furent les causes principales d'un résultat si brillant. Il fut très-habilement secondé par le commandant de l'artillerie qui imprima à ce service une excellente direction. L'adresse des canonniers qui servaient les batteries fut telle, qu'en très-peu de jours le feu des ouvrages avancés fut éteint en partie, les défenses des fronts très-endommagées, et que des incendies considérables réduisirent en cendres plusieurs édifices.

Nous sommes forcé de reconnaître que le gouverneur ne fit pas la défense à laquelle on aurait dû s'attendre. Au lieu de multiplier les sorties pendant la première période de l'attaque, lorsque la division wurtembergeoise, occupée au blocus, n'avait encore que quelques centaines d'hommes de plus que la garnison, au lieu d'organiser pour ces sorties de fortes

colonnes capables de livrer des combats sérieux et de se jeter tantôt sur un point de nos lignes, tantôt sur un autre, il se borne à lancer en dehors de ses murs quelques petits détachements qui, à peine au delà des barrières, sont ramenés par nos avant-postes et souvent écrasés par la cavalerie. Une fois la tranchée ouverte et les travaux commencés, au lieu de se servir de sa nombreuse artillerie pour tirer nuit et jour sur nos ouvrages ; au lieu de faire faire de vigoureuses attaques pour détruire nos batteries, enclouer nos pièces; au lieu de chercher enfin par tous les moyens à faire taire notre feu, il se contente de répondre pour ainsi dire coup pour coup au tir de notre artillerie, ménageant ses munitions et ses bouches à feu, ne sachant organiser ni ses moyens matériels ni le service de sa garnison. Il ne cherche pas comme à Breslau à inspirer de la confiance à ses troupes et aux habitants, il ne songe pas à utiliser ces derniers pour le service de sûreté afin d'éteindre les incendies ; il ne cherche pas à mettre ses magasins à l'abri des bombes, ou à faire transporter dans les casemates ses vivres et ses munitions ; enfin il n'a pas assez de fermeté pour arrêter par des mesures énergiques la désertion qui, à chaque instant, se renouvelle et réduit en quelques jours sa garnison de cinq mille à trois mille deux cents hommes. Il avait des conscrits, cela est vrai, mais il avait aussi de vieilles troupes ; il fallait mélanger ces vieux et ces jeunes soldats, inspirer aux premiers le sentiment du devoir, le désir de la gloire, le mépris de la mort, entretenir les seconds dans leurs bonnes dispositions.

Le prince de Pless, de son côté, est inexcusable de n'avoir rien tenté pour secourir une place aussi importante que Schweidnitz. En position à quelques lieues de la ville, occupant avec dix à douze mille hommes et de l'artillerie une contrée montagneuse dans laquelle, en cas de revers, il pouvait toujours trouver un refuge, jouissant des avantages que possède celui qui défend son pays, soutenu par les habitants, pouvant à son gré choisir le jour, le moment le plus favorable pour son attaque, il est difficile d'expliquer comment il laisse former tranquillement les blocus de Schweidnitz, de Brieg et de Kosel, comment il ne cherche pas à culbuter la faible division de Wurtemberg ou à arrêter les convois expédiés de Breslau sur Kosel ; comment il se laisse attaquer lui-même et tourner à Neurode et à Wartha ; comment enfin il ne se décide que la veille même du jour fixé pour la reddition de Schweidnitz à tenter avec moins de deux mille hommes, en partant de Friedland, une démonstration où il se laisse encore prévenir.

Le prince Jérôme trouva la place en parfait état de défense et d'armement, et fut on ne peut plus étonné de sa reddition. Il ne pouvait comprendre qu'avec de tels moyens de résistance le gouverneur eût consenti à capituler aussi promptement. Il y avait des casemates pour mettre douze mille hommes à l'abri des projectiles, et, outre de grands magasins de vivres, des approvisionnements considérables de toute espèce, quatre cents milliers de poudre et des projectiles en proportion, deux cent quarante-sept bou-

ches à feu dont quarante-huit en fer étaient encore en position sur les remparts ; bref, dans l'état où se trouvait cette forteresse, au moment où le 9e corps s'en empara, elle pouvait soutenir trois mois de tranchée ouverte contre une armée de trente mille hommes.

Napoléon, très-satisfait de la prise de Schweidnitz, mit les articles de la capitulation au soixantième bulletin de la Grande Armée.

L'Empereur, ainsi qu'on l'a vu précédemment, avait voulu, immédiatement après la prise de Breslau, que le 9e corps entreprît à la fois les siéges de Brieg, de Schweidnitz et de Kosel ; et cela tout en organisant une réserve de cinq à six mille hommes dans la capitale de la Silésie. Le prince Jérôme, se sentant trop faible pour entreprendre en même temps ces trois opérations et trouvant du danger à détacher une division tout entière devant Kosel, avait modifié les ordres. Il s'était borné à faire attaquer Brieg et Schweidnitz, se réservant de commencer plus tard le siége de la troisième place. Brieg ayant capitulé le 16 janvier, la division de Deroy et la brigade Mezzanelli reçurent des instructions pour se porter alors sur Kosel.

Ces troupes se mirent en marche le 19 ; mais leur mouvement fut un peu retardé par le général de Deroy, qui voulut donner au major de Spretti, commandant son artillerie, le temps de rassembler les munitions de guerre qu'il amenait avec lui devant Kosel. Le 21, la division coucha à Dambrau ; le 22, à Proskau ; la brigade de cavalerie à Kappitz, et, le 23, elle se présenta sous les murs de la place. Le

même jour, le général de Pernety, d'après l'ordre du commandant en chef, avait expédié sur Kosel : 1° de Breslau, dix pièces de douze; 2° de Brieg, quatre mortiers. Les obusiers, au nombre de quatre, étaient partis avec le corps désigné pour le siége. On a vu les précautions adoptées par le prince Jérôme pour empêcher ces convois de tomber aux mains de l'ennemi, et la position prise dans ce but à Lowen et à Kappitz par les brigades Lefebvre et Mezzanelli. L'escouade de vingt-cinq canonniers français qui se trouvait au siége de Brieg, rallia la division de Deroy, ainsi que trente sapeurs de la septième compagnie du quatrième bataillon, alors à Breslau, et commandés par les capitaines Ramonet et Chairet. Le colonel du génie Blein, le capitaine Rolland, de la même arme, les lieutenants bavarois Pttlinger et Hatzy, furent chargés des travaux et quittèrent le quartier-général le 26. Ils avaient été précédés à Kosel par les capitaines Deponthon et Paporet, ce dernier aide de camp du général Bertrand, ayant mission tous les deux de reconnaître exactement la place.

Kosel, petite ville de trois mille trois cents habitants, située dans le cercle d'Oppeln, était assez bien fortifiée, et les difficultés d'un siége étaient rendues beaucoup plus grandes par ses inondations.

Nous connaissions peu cette place : on avait bien trouvé à Breslau quelques plans de ses fortifications, mais ils remontaient au siége de Frédéric, et on savait que, depuis sept ans, les Prussiens n'avaient pas discontinué de travailler à augmenter ses défenses. Nous allons dire dans quel état elle se trouvait

au moment où la 1re division bavaroise l'investit.

Ses fortifications consistaient alors, sur la rive gauche de l'Oder :

1° En une enceinte continue, en partie bastionnée, ayant la forme d'un pentagone presque régulier ;

2° En deux ouvrages détachés ou lunettes, situés au milieu d'une grande et d'une petite inondation ;

3° En deux inondations servant de défenses accessoires.

Sur la rive droite de l'Oder, on trouvait :

1° Un ouvrage à cornes, formant tête de pont ;

2° Deux ouvrages détachés : le premier, une lunette élevée sur la branche gauche de l'ouvrage à cornes ; le second, une tour ronde en maçonnerie, jetée bien en avant sur le prolongement de cette même branche.

Dans une petite île en aval de la place, une lunette et quelques retranchements avaient été construits pour prendre des revers sur les fronts bastionnés.

L'enceinte continue dont un des fronts, beaucoup plus étendu que les quatre autres, s'appuyait à l'Oder, était composée de bastions et de deux espèces de redans, avec retranchement intérieur, couverts les uns et les autres par des demi-lunes, à l'exception du front fermant la place du côté du fleuve. Les escarpes et les contre-escarpes d'aucun des bastions et autres ouvrages de l'enceinte n'étaient revêtues, mais les fossés étaient larges et toujours pleins d'eau à une assez grande profondeur ; le chemin couvert était palissadé, et l'inondation commençait au pied des palissades.

Tel était l'ensemble des fortifications de Kosel; mais comme ses approches étaient rendues fort difficiles par les eaux dont on pouvait les couvrir, nous allons donner une description exacte du terrain qui environnait cette place.

Sur la rive gauche de l'Oder, quatre villages nommés Rogau, Weyschutz, Reinsdorf et Kobelitz, éloignés de deux à trois mille mètres du chemin couvert, communiquaient avec la ville par des chaussées formant comme des espèces de digues, qui dominaient les inondations. Le terrain entre les chaussées de Weyschutz et de Reinsdorf était entièrement plat, couvert en partie par des bouquets d'arbres et très-marécageux. Depuis le pied d'une petite chaîne de hauteurs située à un peu moins de deux mille mètres de la lunette de Weyschutz jusqu'à l'avant-fossé de la place, le pays pouvait être inondé entre les quatre villages nommés plus haut. La hauteur moyenne des eaux était alors d'un à deux mètres. On ne pouvait s'avancer vers Kosel que par les digues.

Il fallait une très-forte gelée pour faire prendre les eaux provenant de nombreuses sources.

Les reconnaissances du génie apprirent : 1° que la digue depuis le village de Reinsdorf jusqu'à l'embranchement de ce chemin avec celui de Kobelitz, pouvait couvrir la communication, si on marchait sur le revers, et que pour profiter du même avantage depuis l'embranchement jusqu'au second village, il n'y avait d'autre travail à exécuter que de relever les terres éparses dans une première partie du chemin ; 2° que l'inondation était produite par un pont éclusé

sur l'Oder; que le fleuve avait un très-faible encaissement au-dessus de la ville, et que son niveau était de quinze à vingt pieds au-dessous de ses rives, dans la partie d'aval; que, de plus, ses rives étaient fascinées avec beaucoup de soin; 3° que du village de Weyschutz à celui de Rogau, il n'y avait de communication possible qu'à pied, le terrain traversé étant un marais impraticable pour les voitures et les chevaux. En arrière de Rogau, le terrain s'élevait en pente douce et dominait la place; mais il était complétement dégarni.

D'après cela, le front d'attaque était difficile à choisir. En aval, on ne pouvait établir les batteries qu'au-dessus du village de Rogau, fort loin des ouvrages de la place, sur un petit plateau entièrement découvert, battu par deux lunettes, une de la rive droite et une de la rive gauche. Entre Rogau, Weyschutz et Reinsdorf, l'impossibilité était absolue puisque l'inondation s'étendait à près de deux mille mètres du chemin couvert. Si donc on ne voulait pas commencer par enlever les ouvrages de la rive droite, les lunettes et la tête de pont, pour attaquer ensuite la place par le front appuyé à l'Oder, ce qui permettait à la défense de se servir du fleuve comme d'un immense fossé et nécessitait un passage de rivière sous le feu de batteries formidables, il ne restait plus pour point d'attaque que l'espace situé entre les villages de Reinsdorf et de Kobelitz.

Malgré les difficultés que devait présenter l'établissement des batteries de siége de ce côté, malgré le triple feu des lunettes de Weyschutz, de l'Oder, et

des bastions 1, 2, 3, plusieurs raisons firent adopter ce point. D'abord, on pouvait utiliser les deux digues de Reinsdorf et de Kobelitz, pour la construction des batteries et pour les boyaux de communication; ensuite, en s'avançant sur la seconde chaussée, on trouvait des positions favorables pour ricocher non-seulement les deux lunettes, mais aussi les ouvrages du corps de place, avantage qui n'existait pas sur les autres fronts; enfin, à cent soixante mètres du chemin couvert, on arrivait sur un très-bon terrain, où il était facile de se développer sur une très-grande longueur et d'établir toutes les batteries d'attaque.

Il était impossible de prendre à distance de bonne portée, les prolongements des ouvrages de la place, depuis le bastion 3 jusqu'au bastion 5; ces ouvrages étaient couverts par l'inondation, tandis que les faces du bastion 2 pouvaient être prolongées; avant d'y parvenir, il était important de détruire les feux des lunettes ou de s'emparer de l'une d'elles.

On le voit, le siége de la place offrait beaucoup de difficultés. Elle n'était pas facile à enlever, ainsi qu'on l'avait dit primitivement à l'Empereur. Le prince Jérôme, en voulant occuper d'abord Brieg, avait raison.

Outre les moyens de défense qu'elle puisait dans sa fortification bien disposée et dans ses inondations, cette forteresse avait encore tout ce qu'il fallait pour prolonger sa résistance. Son gouverneur, le colonel Neumann (1), vieux et brave militaire, était plein

(1) Cet officier mourut pendant le siége, et fut remplacé dans son commandement par le colonel d'artillerie Puttkamer.

de résolution, malgré ses soixante-cinq ans. La garnison, formée de deux bataillons de deux régiments différents et de trois bataillons organisés avec des dépôts renforcés de troupes des nouvelles levées, de cent canonniers et de cent cavaliers, présentait un total de quatre mille hommes. Des casemates à l'épreuve de la bombe pouvaient contenir et mettre à l'abri non-seulement les troupes, mais aussi les habitants. Les approvisionnements en munitions, en artillerie, en vivres, étaient faits pour plusieurs mois, et la forteresse pouvait espérer les secours du prince de Pless; car ce dernier, avec les garnisons de Neiss, de Glatz et de Silbelberg, avait toute facilité pour se jeter sur les Bavarois, les inquiéter et nuire aux opérations de l'attaque.

Une seule chance favorable aux assiégeants pouvait se présenter, c'était une forte gelée permettant une attaque de vive force; cette chance se produisit; mais, ainsi qu'on le verra, les Bavarois ne surent pas en profiter.

Le 23 janvier, le général de Deroy, laissant en avant d'Ober-Glogau, vers Neiss, un corps d'observation composé de trois bataillons d'infanterie légère, six escadrons et une batterie, sous le commandement du général Mezzanelli, se présenta avec le reste de sa division devant Kosel, qu'il investit sur les deux rives de l'Oder.

Le général Siebein prit position, avec le 1er régiment de ligne bavarois, à Franceskowitz, sur la rive droite, bloquant la tête de pont; le général Raglowitch sur la rive gauche, aux villages de Reinsdorf,

Weyschutz, Kobelitz et Rogau, avec les 4e, 5e, 10e de ligne; le quartier-général fut placé à Comorn, le parc au village de Neuhoff. Le corps d'investissement avait près de cinq mille hommes; celui d'observation treize à quatorze cents d'infanterie et six cents de cavalerie.

Quatre batteries de campagne se trouvaient avec la division; une batterie de réserve était à Brieg. Le matériel de siége, à l'exception de quatre obusiers amenés de cette dernière place, et les détachements du génie et de l'artillerie étaient en marche pour rejoindre.

Les journées des 24 et 25 furent employées à l'établissement des troupes. Le général Raglowitch, envoyé au gouverneur pour le sommer, obtint pour toute réponse que le commandant de la plus forte place de la Silésie ne se rendrait qu'à la dernière extrémité.

Les 26 et 27 janvier se passèrent en reconnaissances, à la suite desquelles le point d'attaque fut déterminé; on décida l'établissement de cinq batteries pour contre-battre les flancs et les faces des deux lunettes de Weyschutz et de l'Oder. On fixa ainsi la répartition de cette artillerie: 1° à la batterie n° 1, située sur la rive droite et devant ricocher la face droite de la lunette de l'Oder, quatre pièces de 12: cette batterie, malheureusement, ne pouvait être élevée qu'à cent mètres de cette lunette, le fleuve et les marais ne permettant pas d'en approcher davantage; 2° à la batterie n° 2, sur la rive gauche, destinée à enfiler le flanc droit et à battre de plein

fouet la face droite du même ouvrage, deux pièces.

Le 28, à neuf heures du matin, l'ennemi se détermina à faire une sortie sur la rive droite. Il se porta sur le village de Kobelitz, qu'il incendia; mais il ne tarda pas à être repoussé, laissant deux officiers et une dizaine de soldats sur le terrain. Sa retraite avait été déterminée surtout par le feu de la batterie de campagne du capitaine Peters, laissée avec le 1er régiment de ligne.

A l'entrée de la nuit du 28 au 29, on ouvrit la tranchée sur la rive gauche de l'Oder, à environ sept cents mètres du corps de place. Cette tranchée commençait à droite de la chaussée ou digue qui conduit de Reinsdorf à Kosel, où venait aboutir une autre chaussée courant parallèlement au front d'attaque, et se terminait au chemin de Kobelitz.

On traça l'emplacement de quatre batteries. L'assiégé ne fit aucune tentative pour s'opposer à ces travaux. Le 30, à midi, on dirigea du parc de Neuhoff sur Oppeln, seul point où elles pouvaient franchir l'Oder, les bouches à feu destinées à armer les batteries et leurs approvisionnements.

Du 30 janvier au 4 février, le travail fut poussé avec ardeur aux tranchées ; on arma les batteries, et de quatre à sept heures du matin, le feu put commencer partout à la fois. Il fut très-vif; on tira jusqu'à deux heures de l'après-midi. La place, malgré plusieurs incendies qui se manifestèrent à différentes reprises, répondit avec vigueur, et ses coups furent très-habilement dirigés.

Le commandant en chef, craignant que le siége de

Kosel ne fût pas poussé avec la même activité et la même énergie que celui de Schweidnitz, voulant stimuler le zèle du général de Deroy et avoir des renseignements exacts, envoya un de ses aides de camp à la première division bavaroise, et écrivit à son chef : « Monsieur le général, le colonel Morio, mon aide « de camp, vous remettra cette lettre. Il a ordre de « rester devant Kosel jusqu'à ce que vous ayez ca-« nonné et bombardé vivement la place pendant « vingt-quatre heures, et que vous vous soyez em-« paré de deux ouvrages avancés. Alors, il se pré-« sentera au gouverneur et le sommera de ma part. « La campagne contre les Russes a repris toute son « activité. L'Empereur a passé la Vistule. Vous sen-« tirez, Monsieur le général, de quelle importance « devient, pour mes opérations, la prise de Kosel. Je « m'en repose entièrement sur vos talents et votre « activité, et j'espère apprendre sous peu la reddition « de cette place. »

Le colonel Morio était arrivé à Comorn le 1er février, porteur de cette lettre ; après le bombardement du 4, il se présenta en parlementaire devant le gouverneur de Kosel, qu'il somma de la part du prince Jérôme. Le gouverneur refusa encore d'accéder à aucune proposition ; mais l'espoir d'entamer quelques négociations le lendemain, sous le prétexte d'échange de prisonniers, fit souscrire à un armistice jusqu'à l'entrevue qui devait avoir lieu le 5, à dix heures du matin, à Weyschutz, entre l'aide de camp du Prince et le fils du commandant de la place.

L'entrevue eut effectivement lieu ; mais ce dernier apporta une lettre de son père, par laquelle tout arrangement était repoussé.

Les avaries causées à nos batteries ayant été réparées dans la journée du 5, et les munitions remplacées, le feu recommença de six à huit heures du matin, cessa à midi et fut repris de trois à six heures du soir. Plusieurs incendies se manifestèrent dans la ville : l'un ne fut éteint que dans la matinée du 7 ; toutefois, les assiégés n'en continuèrent pas moins à riposter avec la plus grande détermination. Un de leurs obus tombés à la batterie n° 3 causa à la division de Deroy une perte des plus sensibles, celle du major bavarois de Spretti, qui commandait son artillerie et dirigeait, au moment où il fut atteint, le tir de la batterie incendiaire (1).

Pendant le second bombardement, le génie avait fait continuer la tranchée à droite de la batterie n° 3 ; le long de la digue, vis-à-vis une coupure faite à son extrémité, on avait ouvert une communication pour se porter en avant, sur le saillant du bastion n° 2, à la hauteur de la batterie ayant la même désignation. On espérait pouvoir y établir une parallèle qui s'étendrait à droite jusqu'à cette batterie, à gauche vers le saillant de la demi-lune, et qui permettrait de

(1) En apprenant cette triste nouvelle, le prince Jérome mit à l'ordre du 9e corps : « Le major comte de Spretti, commandant l'artillerie de la « 1re division bavaroise et celle du siége de Kosel, a été tué devant cette « place, hier 6, d'un éclat d'obus, à la batterie n° 3. S. M. le roi de Bavière « perd en lui un officier qui était aussi distingué par ses talents que par « son dévouement et son activité. Cette perte n'est pas moins sentie par « les Français qui ont servi avec lui que par les Bavarois. »

prendre les prolongements des faces de ce bastion.

Deux circonstances très-favorables se présentèrent pour l'attaque; d'une part, la température s'abaissa, et la glace prit assez de consistance pour porter de l'infanterie ; d'une autre, un grand nombre de déserteurs, surtout de la garnison de la lunette de Weyschutz, se présentèrent à nos batteries ; quatre-vingt-quinze en un seul jour avaient abandonné cet important ouvrage. Le colonel Blein crut le moment favorable pour attaquer de vive force; il proposa de lancer une colonne d'attaque contre la lunette après un feu très-vif, persuadé que la tentative réussirait, tant la terreur serait grande parmi les soldats de cette garnison démoralisée. Le général bavarois ne fut pas du même avis ; il prétendit que ce projet n'était pas assez mûr et montra de l'indécision. Il différa de jour en jour, si bien qu'au moment définitivement fixé pour cette attaque, le dégel survint et qu'on l'abandonna.

Le général en chef, instruit à Breslau de cette faiblesse du général de Deroy, en fut très-mécontent. S'il n'eût été retenu par les devoirs impérieux que Napoléon lui avait imposés, il se fût rendu de sa personne à Kosel; ne pouvant y aller, il prescrivit au général de Pernety de partir, afin d'ordonner des mesures énergiques. Il voulait même que cet officier général, bien que d'un grade inférieur à celui du général de Deroy, prît l'entière direction du siége ; mais le commandant de l'artillerie avait, comme le Prince, des obligations bien autrement importantes, celles d'expédier à la Grande Armée du matériel et des mu-

nitions de guerre ; il fallut donc qu'il se bornât à une courte visite dont nous parlerons un peu plus loin. Le Prince écrivit à l'Empereur, dans une lettre datée du 9 février : « Kosel tient encore. D'après les rap-« ports que j'en reçois, le siége n'a point été poussé « aussi vivement que celui de Schweidnitz (1). »

L'ennemi, cependant, ne laissait pas exécuter les travaux d'attaque sans les inquiéter vivement par son feu. Il avait fait jouer une artillerie très-supérieure à celle du corps de siége, en sorte que le colonel Blein avait pensé qu'il était nécessaire de rapprocher les batteries. Le 12 février, le dégel étant survenu, on dut interrompre presque entièrement les travaux.

Le même jour, le général de Pernety, envoyé par le prince Jérôme, arriva à Weyschutz, quartier du commandant de l'artillerie, accompagné du lieutenant-colonel de Colonge, chargé de remplacer le major de Spretti. Le général s'empressa de se rendre aux batteries avec les colonels Blein et de Colonge et le lieutenant Casabianca.

Pendant cette reconnaissance, le dégel augmenta à tel point qu'il s'ensuivit une véritable inondation. Le lendemain 13, tous les chemins, toutes les communications, toutes les tranchées avaient disparu ; l'eau passait par dessus les ponts. Il fut impossible

(1) On pourra avoir une idée des occupations qui retenaient le général de Pernety à Breslau, en lisant la correspondance de l'Empereur et du prince Jérôme. On y verra ce qu'il fut obligé d'envoyer en munitions de guerre et en matériel en Pologne ; nous ajouterons que la démolition des fortifications des places conquises de la Silésie lui demanda aussi des soins et du temps.

d'envoyer les chevaux pour retirer les bouches à feu des batteries; à peine eut-on le temps ne sauver les munitions. Le général de Pernety, pressé de retourner à Breslau, où l'appelait l'importante affaire de l'expédition du matériel sur la Pologne, régla, de concert avec le chef du génie, l'emplacement, l'armement et la direction des feux; il rédigea ensuite un ordre général de service très-complet, et quitta Kosel en y laissant le lieutenant-colonel de Colonge.

L'inondation prit les jours suivants un accroissement tel que toute communication se trouva interrompue entre les diverses batteries, et qu'il fallut faire descendre des bateaux pour jeter un pont sur une espèce de bras de l'Oder situé à droite de la batterie n° 2. Les eaux se maintenaient à une grande hauteur; on finit par se déterminer à refaire trois batteries : la première sur la digue à droite, la seconde sur la gauche dans une partie de la tranchée qui se trouvait plus élevée; et l'on était sur le point de recommencer la troisième, quand on s'aperçut qu'on pouvait barrer les eaux de l'Oder qui l'avaient envahie. Pour conduire les bouches à feu aux nouvelles batteries, on fut obligé de pratiquer des chemins en fascines.

Tous ces travaux, qui ne se firent qu'avec les plus grandes difficultés, puisqu'on ne pouvait employer par jour que trois cent cinquante soldats et deux cents paysans se relevant de douze en douze heures, et la construction des nouvelles batteries occupèrent les troupes de siége jusqu'au 22 février.

Pendant ce temps le feu avait presque complète-

ment cessé. Ce ne fut que le 24 qu'on put recommencer lè tir contre la place.

Dès sept heures du matin, au signal convenu, toutes les batteries tirèrent à la fois, jusqu'à une heure de l'après-midi. La nuit, de deux à quatre heures, les bombes et les obus tombèrent sur la ville. Le 25, on tira de huit heures du matin à une heure ; et la nuit suivante, de trois à cinq heures. Le 26, il fallut suspendre le feu pour exécuter divers travaux au parc.

Chaque nuit un nombre considérable de travailleurs avait été employé à la réparation des batteries qui souffraient beaucoup par la grande supériorité de l'ennemi. La place, en effet, n'avait pas moins de soixante-dix bouches à feu sur ses remparts, et elles étaient servies avec tant de vivacité que chacune d'elles rendait constamment huit à dix coups pour un. Le tir de la division bavaroise, réglé sur un pied très-modéré par le général de Pernety, tant à cause du peu de munitions que de la difficulté des transports et de l'éloignement de la réserve du 9e corps, ne suffisait pas à une attaque vigoureuse.

Le feu recommença le 27, de huit heures du matin à midi et de quatre heures à sept heures du soir, et reprit pendant la nuit. Quelques incendies se manifestèrent en ville. Plusieurs déserteurs vinrent à nos batteries et annoncèrent que nos projectiles avaient produit assez d'effet, que vingt-sept hommes avaient été tués, deux pièces de canon démontées ; enfin, que le gouverneur, frappé d'apoplexie au moment où une bombe tombait sur sa casemate, avait dû remettre le commandement à un officier supérieur d'artillerie.

La réunion de tant de circonstances favorables fit penser au général de Deroy que le moment était propice d'envoyer une sommation ; il chargea de cette mission le général Raglowitch et le capitaine Deponthon. Ils furent introduits dans Kosel le 28 à dix heures du matin, mais ils ne purent obtenir de voir le gouverneur ; et le lendemain, 1er mars, ce dernier répondit par un refus formel d'entrer en pourparlers.

Les soldats bavarois, fatigués d'un service pénible, dégoûtés des travaux par les obstacles de toute espèce qu'opposaient la pluie, les inondations et la nature du terrain, ne marchaient plus qu'à regret. On cessa d'en commander pour les tranchées et on suspendit les travaux jusqu'à ce que des circonstances plus favorables ou une augmentation de troupes permissent de les reprendre.

Les troupes du 9e corps n'avaient pas le dessus au siége de Kosel, comme on le voit. Malgré quelques centaines de déserteurs, la garnison de la place se défendait avec vigueur. Les Bavarois, au contraire, étaient si découragés de la supériorité du feu de l'ennemi, si harassés par les travaux qu'il avait fallu recommencer plusieurs fois, que le colonel Blein crut devoir informer le prince Jérôme du véritable état des choses par une lettre dont il chargea le capitaine Deponthon.

La défense de Kosel pouvait donc fort bien se prolonger encore assez longtemps, lorsque, le 4 mars dans la matinée, l'ordre arriva au général de Deroy de convertir le siége en blocus.

La même dépêche prescrivait au colonel Blein de se rendre au quartier-général du commandant en chef avec ses officiers et les troupes du génie, et au lieutenant-colonel de Colonge de diriger sans retard tout le matériel d'artillerie sur Glogau. Les mineurs et sapeurs devaient être répartis entre les trois villes de Breslau, Brieg et Schweidnitz pour procéder immédiatement à la démolition des ouvrages, ainsi que l'Empereur l'avait formellement prescrit.

Nous expliquerons tout à l'heure ce qui avait motivé ces nouvelles dispositions ; mais avant, nous allons reprendre l'historique des événements généraux qui avaient eu lieu en Silésie depuis la prise de Schweidnitz jusqu'au commencement du mois de mars.

Dans les premiers jours de février, tandis que le 9e corps, disséminé dans la Haute-Silésie, était occupé à Breslau ou aux siéges des places fortes, quelques prisonniers échappés aux colonnes qui les conduisaient en France, quelques paysans soulevés tentèrent de parcourir la contrée du côté du Bas-Oder.

Le 5, un détachement de ces partisans se jeta à l'improviste sur Crossen, où était établi un dépôt de cent hommes de cavalerie bavaroise, se répandit dans les rues de la ville sans trouver d'obstacle, et enleva ces cavaliers.

Quelques jours auparavant, un convoi qui remontait le fleuve fut attaqué par des habitants armés, et pillé en partie.

Enfin entre Glogau, Mezeritz et Crossen, le pays n'était pas sûr pour des hommes voyageant seuls ou

par très-faibles détachements. Le prince Jérôme résolut de balayer ce côté de la province et de détruire les partisans. Ces derniers ne pouvaient rien contre son corps d'armée, ils n'étaient pas assez nombreux pour entraver ses opérations générales; mais, dans certains moments, s'ils parvenaient à inquiéter la marche des convois, il ne leur était pas impossible de jeter la perturbation dans les contrées voisines de l'Oder et de paralyser la rentrée des contributions.

Ordre fut envoyé au général Verrières, gouverneur de la Basse-Silésie à Glogau, de laisser à Grünberg un bataillon et un escadron de la division saxonne. Ces troupes devaient éclairer le cours du fleuve, de Crossen à Glogau, et en réduire le passage aux ponts établis entre ces deux places. Le capitaine Niepce, aide de camp du général Hédouville, partit le 8 avec cinquante chevaux pour se porter sur Neumarck, éclairer les environs et dissiper les partis ennemis qui avaient paru vers l'ouest. Le 14, le général Montbrun, remis de l'indisposition qui l'avait retenu quelque temps au lit, se mit à la tête d'un régiment de chevau-légers de Wurtemberg et se dirigea sur Mezeritz (route de Berlin à Posen par Crossen et Francfort). Sa mission était de s'entendre avec les commandants des arrondissements qu'il avait à parcourir, de poursuivre à outrance les partisans prussiens et de revenir par Zullichau et Wartemberg (1).

(1) Il ne faut pas confondre cette petite ville avec celle du même nom située au nord-est de Breslau, du côté de la Pologne. Celle dont il s'agit se trouve sur la route de Glogau à Crossen.

Arrivé près de Crossen, Montbrun surprit un fort parti prussien, le culbuta et s'empara de quarante-deux hommes, dont deux officiers.

Les cinquante chevaux du capitaine Niepce n'avaient pas été aussi heureux. Étant entrés à Sagan, village situé tout près de la frontière de Saxe, à l'extrémité de la Silésie, ils eurent l'imprudence de se disperser dans les rues, furent attaqués soudain par dix-huit partisans auxquels s'étaient joints des prisonniers et furent presque tous pris. Le capitaine de Zandt, qui les commandait sous les ordres de l'aide de camp du général Hédouville, victime de la faute qu'il avait commise en ne prenant pas les précautions nécessaires pour se garder, fut du nombre des prisonniers. En apprenant ce petit échec, qui ranimait les espérances des partisans, Montbrun, qui se trouvait du côté de Glogau, se porta immédiatement à Sagan pour repousser l'ennemi et prendre des informations sur les habitants qui avaient prêté les mains à la défaite du capitaine de Zandt ; mais le remède fut pire que le mal, car les Bavarois se mirent à piller la ville et à frapper des réquisitions sur les habitants paisibles, qu'ils exaspérèrent. Le commandant en chef, fort mécontent des rapports qui lui parvenaient sur l'audace des partisans et voulant en finir avec eux, changea l'itinéraire du général Montbrun, lui prescrivit, au lieu de revenir à Breslau par la rive droite de l'Oder, de se porter à Bunzlau, de reconnaître les points où il serait bon d'établir de petits postes pour la protection de la route de Dresde, et de se diriger ensuite par la route de Schweidnitz sur

Neiss, où il devait rallier la division wurtembergeoise.

Ces dispositions furent encore changées par ordre du 25, et Montbrun, au lieu de se rendre directement au siége de Neiss, occupa les gorges de Waldenbourg, pour intercepter l'entrée de la forteresse de Glatz aux partis prussiens qui voudraient, après en être sortis, tenter d'y rentrer. Il passait alors sous le commandement du général Vandamme. En outre, pour achever de purger cette partie de la province, Jérôme fit partir le 21 l'adjudant-commandant Rewbell à la tête des dragons de Linange et du bataillon d'infanterie légère de Preysing, avec mission de se rendre à marches forcées à Bunzlau. Il devait laisser dans cette ville cent vingt hommes d'infanterie et cent chevaux, sous le commandement du lieutenant-colonel de Preysing, et charger ce dernier de réduire les partisans qui s'y étaient montrés. Avec le reste de son petit corps de troupes, l'adjudant-commandant Rewbell devait ensuite se porter sur Sagan et poursuivre à outrance les partis ennemis qui avaient surpris le détachement du capitaine de Zandt, ne revenir à Breslau qu'après les avoir détruits. Cent dragons de La Tour-et-Taxis, dirigés sur Sagan le 18 février et commandés par le major Stock, avaient ordre de le soutenir.

Les éventualités de la guerre vinrent modifier, dès le lendemain, les ordres donnés à l'adjudant-commandant Rewbell.

Le Prince jugea aussi nécessaire de ne pas laisser en butte aux tentatives des partisans les dépôts de

cavalerie établis à Crossen et à Glogau; il les rapprocha et envoya à Schweidnitz celui de la cavalerie wurtembergeoise.

La Basse-Silésie se trouva de cette manière sillonnée, pendant quelques jours, par plusieurs colonnes mobiles qui, se croisant sur la rive gauche de l'Oder, entre Glatz et Glogau, parvinrent à débarrasser cette contrée des excursions de tous les partisans. Grâce à ces dispositions vigoureuses, dont une partie fut exécutée avec énergie; grâce aussi à l'arrivée d'un corps saxon à Crossen, le pays vit bientôt renaître la tranquillité compromise par l'audace de quelques centaines de cavaliers prussiens sortis des forteresses du comté de Glatz, et auxquels se joignaient bien vite, lorsqu'ils venaient à paraître sur un point, les prisonniers échappés et les officiers détenus sur parole, la plupart fort mécontents du retard qu'on mettait à leur payer la solde à laquelle ils avaient droit.

Tandis que ces détachements divers parcouraient le Bas-Oder, que la prise de Schweidnitz donnait à Jérôme la possibilité d'assiéger Neiss, de bloquer le prince de Pless dans Glatz et de se rendre maître de la Silésie tout entière, tandis que les travaux continuaient devant Kosel, la Grande Armée battait les Russes à la sanglante bataille d'Eylau. La victoire, longtemps disputée, n'avait été achetée qu'au prix d'énormes sacrifices; l'Empereur, voulant tirer des corps en arrière de lui des troupes nouvelles pour remplacer ses pertes, ordonna à son frère de lui envoyer une partie de ses forces. Le major-général

adressa au prince Jérôme la lettre suivante datée d'Eylau, 17 février :

« L'intention de l'Empereur, Monseigneur, est que « vingt-quatre heures après la réception du présent « ordre, vous fassiez partir pour Varsovie la moitié « de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie « bavaroises qui sont sous les ordres de Votre Altesse. « Ces troupes, sous le commandement du général « de Deroy, se rendront à Varsovie pour y être sous « les ordres du prince royal de Bavière, et feront « partie de l'aile droite de l'armée. L'Empereur sup- « pose qu'elles feront à peu près dix mille hommes. « Sa Majesté désire que Votre Altesse envoie les « meilleures troupes. »

Cet ordre était fâcheux pour les opérations du 9e corps; le prince Jérôme le déplorait dans son intérêt, mais il ne mit pas de mauvaise volonté à l'exécuter.

Le général Vandamme, qui venait de recevoir des instructions pour le siége de Neiss et pour une petite expédition dont nous allons parler un peu plus loin, fut obligé de se dégarnir d'une partie de ses meilleurs bataillons pour les envoyer à Breslau. Le général de Deroy, qui n'avait devant Kosel que bien juste ce qui lui fallait de monde pour continuer ce siége hérissé de difficultés, dut se priver aussi de troupes qui lui étaient nécessaires, en sorte qu'il devenait impossible de faire beaucoup dans le sud de la Silésie quand on était forcé, non-seulement de diriger sur la Pologne

une division nombreuse, mais aussi d'avoir sous la main un fort détachement prêt à suivre cette division sur la Vistule.

En conséquence de ces nouvelles dispositions, les ordres de mouvements ci-dessous furent expédiés :

1° Au général de Deroy, de faire partir du siége de Kosel pour se rendre à Œls, en marchant par la rive droite de l'Oder, un corps composé du 1er de ligne bavarois (quinze cents hommes), des dragons de Minucci (trois cents chevaux), et d'une batterie légère. Le général Mezzanelli en reçut le commandement ;

2° Au 1er bataillon du 13e de ligne bavarois formant la garnison de Brieg (six cent cinquante hommes), ordre de se rendre également à Œls par la rive droite ;

3° Au 14e de ligne (neuf cents hommes), ordre de quitter le corps d'observation du général Lefebvre pour se rendre à Schweidnitz et former la garnison de cette place ;

4° Au général Lefebvre, ordre de se porter à marches forcées à Breslau, avec son corps d'observation composé du 6e de ligne bavarois (mille six cents hommes), des bataillons légers de Zoller et de Preysing (mille cinq cents hommes), du régiment des chevau-légers de Linange (quatre cents chevaux), et d'une batterie légère ;

5° Au général Vandamme, ordre de mettre sous le commandement d'un de ses généraux de brigade deux mille quatre cents hommes d'infanterie, savoir : les deux bataillons légers et son meilleur régiment,

et de les envoyer à Breslau, dont ils devaient former provisoirement la garnison, tout en étant prêts à marcher au besoin sur Varsovie.

Ces mouvements résultaient de l'ordre du major-général; mais cet ordre ayant subi plusieurs modifications, les mouvements furent changés à plusieurs reprises. Expliquons ce qui avait donné lieu à ces diverses mesures :

Le grand-maréchal du palais Duroc, laissé par l'Empereur à Varsovie et chargé de la correspondance avec le prince Jérôme, avait mandé le 12 à ce dernier de se préparer à diriger sur la Grande Armée une division de huit à neuf mille hommes. Le 15, il lui fit savoir que l'envoi de cette division était subordonné aux mouvements du général russe Essen, qui peut-être, à la suite des événements qui venaient de se passer, battrait en retraite. Le 16, une nouvelle lettre dit au Prince de hâter le départ de la division; mais les Russes s'étant retirés et l'ordre ayant été donné à l'armée de prendre ses cantonnements sur la Passarge, Napoléon crut inutile d'affaiblir autant le 9ᵉ corps. Il se borna à demander à son frère de faire partir une de ses deux divisions bavaroises, celle du général de Wrède, qui devait passer au 5ᵉ corps et se trouver sous le commandement du prince royal de Wurtemberg.

En recevant la dernière dépêche de Duroc, le prince Jérôme, fort heureux de voir qu'il n'avait à envoyer sur la Vistule que la deuxième division bavaroise, changea les dispositions qu'il venait de prendre.

Le 1ᵉʳ de ligne seul de la division de Deroy fut retenu à Breslau pour en former la garnison; la batterie légère et le général Mezzanelli se replièrent et furent reprendre leur position entre Neiss et Kosel.

Le corps du général Lefebvre fut cantonné sous les murs de Breslau.

Le 7ᵉ de ligne de la division de Wrède, qui avait été envoyé deux jours auparavant à Strelhen; le bataillon de Preysing et les chevau-légers de Linange qui, commandés par l'adjudant-commandant Rewbell, s'étaient dirigés la veille sur Neumarck et Sagan, furent rappelés sous Breslau. Les deux mille quatre cents hommes de la division de Wurtemberg qui étaient en observation à Strelhen et avaient reçu l'ordre de se porter sur la capitale de la Silésie, durent rallier à Munsterberg les troupes de Vandamme chargées du siége de Neiss.

Enfin, la deuxième division bavaroise, commandée par le général Minucci, et que son chef, le général de Wrède, était en marche pour rejoindre, partit le 22 février, à midi, de Breslau pour Varsovie.

Elle était composée de sept mille trente-cinq hommes présents sous les armes, savoir : mille quatre cent soixante et onze du 2ᵉ de ligne, mille cinq cent trente-deux du 3ᵉ, mille trois cent soixante-un du 7ᵉ, huit cent quatre-vingt-cinq du 13ᵉ, six cent dix du 3ᵉ bataillon d'infanterie légère, six cent six du 4ᵉ, deux batteries légères fortes de deux cent vingt-six hommes, et le régiment des dragons de La Tour-et-Taxis, trois cent quarante-quatre chevaux. Cependant, comme cette division ne donnait pas un effectif

de dix mille hommes, chiffre déterminé par l'Empereur, le prince Jérôme crut devoir augmenter ce nombre en y ajoutant le régiment des chevau-légers de Linange, fort de quatre cents chevaux, et la batterie de réserve de la division de Deroy, de cent trente canonniers.

A partir du jour de leur départ de Breslau, ces troupes passèrent au 5e corps.

Le lendemain de la prise de possession de Schweidnitz, l'ordre formel du major-général avait nécessité, ainsi qu'on le voit, le rappel des deux corps d'observation placés entre Schweidnitz, Neiss et Glatz sous le commandement, l'un, du général Lefebvre, l'autre, du général Mezzanelli. Jérôme pensa avec raison que le départ de ces corps allait laisser la division de Deroy à découvert et livrée aux entreprises du prince de Pless (1). Il n'avait plus assez de troupes pour obvier au mal par de nouveaux corps d'observation, tels faibles qu'ils fussent; il imagina alors une démonstration capable de contenir l'ennemi pendant quelque temps et de l'effrayer même peut-être assez pour le forcer à rendre Glatz ou Silbelberg. Ce dernier résultat ne fût-il pas obtenu, on était assuré du moins que la division de Deroy, occupée au siége de Kosel, ne serait pas inquiétée.

On peut voir par l'embarras où se trouva dans ce moment le prince Jérôme, relativement au siége de Kosel, combien il avait raison de redouter l'éloigne-

(1) Les rapports disaient le prince de Pless parti pour la Bohême; mais son absence n'était pas encore bien constatée.

ment où l'on était de cette place, et quel avantage on eût obtenu en suivant son avis et en attaquant de préférence Neiss. Un seul corps d'observation, placé dans une position centrale entre cette ville et Glatz, eût suffi pour s'opposer aux tentatives des Prussiens, tandis qu'alors il en fallait deux.

Il prescrivit à Vandamme, que la prise de Schweidnitz venait de placer plus haut encore dans son estime, de partir le 18 de cette place avec la division de Wurtemberg, pour se porter sur Friedland, en passant par Waldenbourg. Cet officier-général, appuyant sa droite au territoire autrichien, devait se diriger ensuite par Neurode, faire mine d'investir Glatz, sommer le gouverneur de se rendre; et s'il refusait, ce qui était probable, exécuter la même démonstration à l'égard de Silbelberg; puis, cette seconde tentative étant également infructueuse, marcher sur Neiss par Franckenstein et Munsterberg, se contentant de bloquer la place jusqu'à l'arrivée d'une artillerie de siége. Il devait, en outre, profiter de cette marche à travers la partie sud de la province, pour faire poursuivre avec la plus grande vigueur tous les partis dont il pourrait avoir connaissance.

Le mouvement de cette colonne qui, pour avoir des résultats importants, aurait dû se combiner avec une augmentation de forces, tombait malheureusement dans un mauvais moment, puisque Vandamme était obligé de faire partir pour Breslau, le jour même où il commençait son opération, deux mille quatre cents hommes de ses meilleures troupes.

Ce général crut devoir en faire l'observation au

commandant en chef qui n'y pouvait rien ; mais il n'en exécuta pas moins les ordres qu'il avait reçus avec cette énergie, cette bravoure et cette volonté de fer dont il donna tant de preuves.

Le 18 février, concentrant ce qui lui restait de la division de Wurtemberg, il marcha sur Waldenbourg, tandis que le général Lilienberg, avec deux régiments d'infanterie de ligne et deux bataillons d'infanterie légère, se rendait à Breslau. De Waldenbourg, il gagna Neurode le 19, et fit quelques prisonniers à la garnison de Glatz. Le 20, il se dirigea à la tête des trois mille hommes, reste de sa division, sur Wartha, passa sous le canon de Glatz et de Silbelberg, fit sommer les gouverneurs de ces deux forteresses, et reçut d'eux pour réponse, qu'ils n'avaient pas encore assez fait pour l'honneur de leurs armes, et qu'ils espéraient mériter l'estime de leurs adversaires par une bonne défense. Suivant ses instructions il se rendit alors à Franckenstein et, le 23, arriva devant Neiss, qu'il investit aussitôt.

Nous allons entrer maintenant dans quelques détails pour expliquer les motifs qui déterminèrent tout d'un coup et fort malheureusement le prince Jérôme à donner l'ordre de convertir en blocus les siéges de Kosel et de Neiss, au moment où la première de ces deux places commençait à souffrir beaucoup et où les troupes qui bloquaient la seconde allaient recevoir leur matériel de siége. Une fausse interprétation des ordres assez ambigus de l'Empereur, un désir trop vif de se conformer exactement aux instructions que son frère lui envoyait, furent cause de cette fâcheuse

disposition qui retarda de plus d'un mois la conquête totale de la Silésie.

En apprenant à Osterode, où il se trouvait, la prise de Schweidnitz, l'Empereur, fort satisfait, écrivit lui-même, le 23 février, au prince Jérôme, pour lui dire que son intention était qu'on démolît promptement Breslau, Brieg, Schweidnitz, et que Glogau fût seul conservé.

« Il est nécessaire, ajoutait Napoléon dans sa lettre, « que vous ayez toujours l'œil sur Glogau, et que « vous ayez soin que cette place soit toujours parfai« tement approvisionnée en munitions de guerre et « de bouche, *car il est telle hypothèse où il est possi« ble que toute la Silésie vienne à être évacuée, hor« mis ce point*. Je vous le répète, ne perdez point de « vue que c'est sur Glogau que vous devez porter « insensiblement vos arsenaux, vos magasins et votre « artillerie. » Cette dépêche fixa tout naturellement l'attention du jeune prince sur Glogau ; mais, deux jours après, il reçut une nouvelle lettre de son frère, lui annonçant la bataille d'Eylau, les pertes qu'on y avait faites, l'espérance que la division bavaroise appelée en Pologne, était en route et prête à arriver à Varsovie ; cette seconde lettre contenait ces mots : « Je « n'attache aucune importance à la place de Kosel, ni « aux places de la Silésie, je vous ai mandé de faire dé« molir Schweidnitz, Breslau et Brieg, et de tout con« centrer sur Glogau, d'approvisionner cette place et « de la tenir en bon état. Je vous prie de me faire con« naître quelle est la force nécessaire pour garder Glo-

« gau, me maintenir maître de la Silésie et contenir le « pays et le prince de Pless. Les Wurtembergeois ne « seraient-ils pas suffisants pour cela? Si cela est, lais- « sez le commandement des Wurtembergeois au gé- « néral Vandamme, avec l'instruction que je viens de « vous donner, et avec la division bavaroise qui vous « reste, tenez-vous prêt à vous porter sur Posen. « Avant votre arrivée vous recevrez de nouveaux or- « dres et ferez là la grande guerre; mais il faut que « le général Vandamme avec les troupes que vous lui « laisserez, se charge de se maintenir maître de « Schweidnitz et de réprimer les incursions de l'en- « nemi.

Ces deux lettres ne parvinrent à Jérôme que le 3 mars; il y répondit immédiatement : « Puisque « Votre Majesté n'attache aucune importance aux « places de Kosel et de Neiss, j'ai donné ordre que, « vu les inondations qui empêchaient d'ouvrir les « tranchées et d'établir les batteries, l'on eût à em- « barquer sur l'Oder toute l'artillerie de siége de ces « deux places, pour la faire venir à Breslau, et de là « descendre jusqu'à Glogau. Il faut huit jours pour « que tous ces ordres aient leur exécution. *La place « de Glogau exige une garnison de cinq mille hom- « mes au moins.* J'ai ordonné que trois bataillons « d'infanterie légère de Wurtemberg et un régiment « de ligne fussent dirigés sur cette place. Ils y seront « rendus le 8. J'ai ordonné en même temps au général « de Deroy de rassembler toute sa division sur la « rive gauche de l'Oder, et de me prévenir du jour

« où toute l'artillerie de siége pourra être embarquée « et lui prêt à marcher. Je suppose que ce sera le 8. « Les Wurtembergeois ne sont pas suffisants pour « garder Breslau, Glogau, Schweidnitz, Brieg et « maintenir le pays contre les incursions du prince « de Pless. Le pays est mal disposé pour nous, il s'y « trouve plus de dix mille soldats ou officiers qui « n'attendent qu'un moment pour remuer. Le géné- « ral Vandamme ne serait point l'homme à laisser en « Silésie, son nom y est en horreur. Je ne parlerai « pas à Votre Majesté du général Dumuy. Elle le « connaît sans doute mieux que moi. Je prierai Votre « Majesté, puisqu'il n'y a plus rien à faire en Silésie, « de me rappeler, de ma personne, et de me donner « un commandement quelconque à son armée. »

Les dispositions prises par le commandant en chef du 9e corps paraissent une conséquence toute naturelle des lettres de l'Empereur. Garder Glogau, y rassembler les moyens nécessaires pour conserver cette place, qui ne devait pas être évacuée, attacher peu d'importance aux autres forteresses de la Silésie, les faire démanteler, demander le nombre de troupes nécessaire pour garder la province, il semble que cela sous-entend l'ordre de mettre à Glogau une garnison capable de la défendre, d'abandonner les siéges de Kosel et de Neiss, et de rassembler le reste des troupes pour être prêt à marcher en Pologne. Napoléon ne jugea pas ainsi les choses. Il fut fort étonné et mécontent de la précipitation de son frère, oubliant qu'il n'aimait pas à attendre l'exécution de ses vo-

lontés, quand il les avait manifestées. Il lui écrivit le 13 mars : « Mon frère, en lisant avec attention votre « lettre du 3 mars, je vois que vous avez envoyé la « moitié des Wurtembergeois à Glogau. Cette mesure « me paraît une folie ; c'est paralyser sans raison ces « troupes. »

« Il faut au contraire *les réunir à Breslau, en « laissant à Glogau mille ou douze cents hommes « pour garder cette place*, etc. Puisque les Wurtem- « bergeois ne peuvent suffire pour garder la Silésie, « et qu'il faut encore la division de Deroy, j'aurais « tout autant aimé que vous eussiez continué le siége « de Neiss, etc., etc. Vous agissez toujours trop vite « et vous étiez toujours à temps de lever les siéges « de Kosel et de Neiss. Si en les levant vous aviez pu « me donner huit mille hommes disponibles, vous « auriez pu comprendre que ma lettre vous autorisait « à le faire, etc. »

En écrivant cette troisième lettre, l'Empereur ne se souvint pas de deux choses : 1° c'est qu'il n'aimait, sous aucun prétexte, voir différer l'exécution de ses ordres ; 2° c'est qu'il avait écrit à son frère que Glogau était la seule place de Silésie qui, dans une hypothèse d'évacuation, ne devait pas être abandonnée, et qu'il n'attachait aucune importance aux autres places de la province.

Nous reconnaissons cependant que, s'autorisant de cette phrase de la lettre du 25 : « *Si cela est, laissez le commandement des Wurtembergeois au général Vandamme*, etc., » le Prince aurait pu ne rien

changer à ses dispositions devant Kosel et Neiss, puisque *cela n'était pas*, c'est-à-dire puisque les Wurtembergeois n'étaient pas assez forts pour garder seuls la Silésie; mais, d'un autre côté, l'Empereur avait paru exiger pour Glogau une garnison capable de défendre la place. Or, pour jeter cinq mille hommes dans cette ville, il fallait nécessairement annuler ou la division bavaroise ou la division wurtembergeoise.

Telles furent les causes qui firent convertir en blocus les siéges de Kosel et de Neiss. Habituellement les lettres de l'Empereur étaient nettes, précises et ne donnaient lieu à aucune fausse interprétation; cette fois, il n'en fut pas ainsi, et le prince Jérôme ne fut coupable que d'avoir tenu à exécuter trop rapidement ce qu'il croyait être la pensée de l'Empereur. Toutefois il eut quelques doutes sur la véritable signification de cette pensée, puisqu'au lieu de rappeler immédiatement à Breslau toutes ses forces pour les concentrer et se tenir prêt à marcher avec les Bavarois, il se contenta de détacher deux mille cinq cents hommes de la division wurtembergeoise à Glogau, laissant au blocus devant Neiss, trois mille trois cents fantassins avec deux régiments de cavalerie; et à celui de Kosel, trois mille hommes, sous les ordres du général Raglowitch. Un corps de six mille hommes, infanterie et cavalerie, commandé par le général de Deroy, fut réuni immédiatement à Breslau; et, dans cette position, il écrivit à son frère, le 7 mars, qu'il attendait de nouveaux ordres. En supposant au reste que le Prince eût interprété différemment les inten-

tions de son frère et qu'il eût continué les siéges de Kosel et de Neiss, quelques jours après il eût fallu cesser les attaques, car le général Songis, commandant en chef l'artillerie de la Grande Armée, prescrivit au général de Pernety d'expédier *immédiatement* à Custrin un parc de cent bouches à feu ; savoir : quarante pièces de vingt-quatre, vingt de douze, vingt-quatre obusiers, seize mortiers, avec un quart d'affûts de rechange, parc destiné au siége de Dantzig. Or il était impossible d'exécuter cet ordre et de conserver devant Kosel et Neiss le matériel de gros calibre qu'on y avait envoyé de Breslau, de Brieg et de Schweidnitz.

Nous terminerons notre aperçu sur cette affaire par cinq lettres : deux lettres du major-général et trois du prince Jérôme ; celles de ce dernier exposent la situation générale de la province et font connaître l'état des forces réelles dont disposait le commandant en chef du 9e corps.

« Osterode, le 11 mars 1807, à trois heures du matin.

A S. A. le prince Jérôme Napoléon.

« L'Empereur, mon Prince, regrette que vous ayez « fait lever le siége de Kosel et de Neiss, parce que « vous prétendez que les troupes employées à ces « deux siéges sont nécessaires pour conserver la Si- « lésie. Alors, S. M. pense qu'il valait autant conti- « nuer les deux siéges qui offraient un jour ou l'autre « l'espoir de se débarrasser de ces garnisons. Vous

« dites qu'il faut cinq mille hommes pour la garnison « de Glogau ; l'Empereur, au contraire, pense qu'un « millier d'hommes suffit. Après cela, il reste à sa- « voir ce qu'il faudrait en infanterie, cavalerie et ar- « tillerie pour former un corps d'observation qui se « porterait partout contre les partisans et contre les « excursions de la garnison de Glatz, etc., si un corps « de sept à huit mille hommes suffisait, il vous res- « terait encore une division de sept à huit mille « hommes pour venir à l'armée et avec laquelle vous « vous y rendriez ; le général Dumuy suffirait pour « garder la Silésie. Cependant V. A. ne doit ordonner « aucun mouvement, et elle doit préalablement ré- « pondre à toutes les questions ci-dessus : l'intention « de S. M. n'est point d'évacuer Breslau, et par là se « priver des ressources de ce pays.

« L'intention de l'Empereur, Prince, est que vous « fassiez choisir une centaine de pièces, comme ca- « nons et mortiers, propres à un siége. S. M. ordonne « qu'on les embarque à Glogau et qu'on les dirige « sur Custrin ; elles pourront devenir utiles pour le « siége de Dantzig.

« Le major-général,

« Alex. BERTHIER. »

Le prince Jérôme Napoléon à M. le maréchal prince de Neuchâtel.

« Breslau, 17 mars.

« Je reçois à l'instant la lettre que Votre Altesse

« m'écrit en date du 11 mars, et j'y réponds de suite.

« 1° Par une lettre du 25 février, Sa Majesté m'or-« donne d'évacuer insensiblement sur Glogau l'artil-« lerie, les munitions et les magasins qui étaient à « Breslau, à Brieg et à Schweidnitz, parce qu'il y « avait telle hypothèse où l'on pourrait être obligé « d'évacuer la Silésie ; 2° de faire détruire les forti-« fications de Schweidnitz et Brieg ; Brieg est entiè-« rement démantelé, Schweidnitz est déjà une place « ouverte, et tout s'évacue insensiblement sur « Glogau.

« D'après une lettre de Votre Altesse du 12 mars, « que je reçois aujourd'hui, elle m'ordonne d'en-« voyer à Varsovie le 4e et le 14e de ligne, le batail-« lon de chasseurs de Braunn et la batterie d'artil-« lerie légère de Wandoven des troupes bavaroises.

« Il ne reste donc que six mille huit cent quatre-« vingt-huit hommes d'infanterie bavaroise et sept « cents de cavalerie, six mille trois cent quatre-vingts « d'infanterie wurtembergeoise et huit cent cinquante « de cavalerie ; total, treize mille deux cent soixante-« huit fantassins, mille cinq cent cinquante chevaux. « Il faudrait la totalité de la division de Wurtemberg « pour faire le siége de Neiss et laisser mille hommes « en garnison à Glogau. Six mille au moins seraient « nécessaires pour assiéger Kosel, il ne me resterait « donc pas un soldat pour garder Breslau, Schweid-« nitz et Brieg et empêcher les partisans de faire des « excursions.

« Tel est, monsieur le Maréchal, l'état du person-« nel. Voici celui du matériel.

« Il n'existe pas assez de munitions d'artillerie et « de pièces de vingt-quatre pour compléter en totalité le parc de siége de cent bouches à feu approvisionnées à huit cents coups par pièce, qui va se « former à Glogau et descendre à Custrin. M. le général de Songis demande pour ce parc : 1° quarante pièces de vingt-quatre et leurs approvisionnements à huit cents coups. Il faudrait trente-deux « mille boulets, et il n'en existe en Silésie que quarante mille, y compris ceux qui sont dans la place « de Glogau, pour la défense de laquelle le général « Verrières en demande quinze mille.

« Si je n'avais pas converti en blocus le siége de « Neiss, il eût été impossible de former l'équipage de « siége demandé, dont une grande partie est déjà « rendue à Glogau. Ainsi, Votre Altesse verra, en « résultat, que je ne puis que bloquer Neiss et m'astreindre à observer Kosel sur la rive gauche, ayant « toujours soin d'avoir un régiment de cavalerie et « un bataillon d'infanterie légère qui, sous les ordres « du général Lefebvre, parcourent le pays pour le « préserver des tentatives des partisans.

« Je n'ai dans ce moment à Breslau et ne puis y « conserver que trois bataillons d'infanterie et un régiment de cavalerie.

« Le pays d'ailleurs demande à être fortement « contenu, les habitants étant disposés à ne rien faire « qu'ils n'y soient contraints par la force.

« Je ne puis répondre au dernier article par lequel « Votre Altesse m'observe que le général Dumuy « suffirait seul pour garder la Silésie ; Votre Altesse a

« sans doute jugé cet officier-général longtemps avant « moi.

« Il serait bien malheureux pour moi que, pour « être appelé à faire la grande guerre, et par consé« quent à trouver les occasions d'acquérir de la « gloire, il fût indispensable que j'eusse des Bavarois « sous mes ordres. J'avoue, tout en leur rendant la « justice qu'ils méritent, que ce ne sont pas les trou« pes que je désirerais commander dans de grandes « occasions. Ils ne m'entendent point, et leur flegme « allemand ne leur permet pas de partager les senti« ments et l'ardeur qui m'animent.

« Agréez, etc.

« Jérôme Napoléon. »

« Breslau, le 18 mars 1807.

« Monsieur le maréchal prince de Neuchâtel,

« J'ai reçu hier à midi les deux lettres que Votre « Altesse m'a écrites le 12. J'ai donné de suite l'or« dre au 4e régiment de ligne et au bataillon des « chasseurs de Braunn, qui sont devant Kosel, de « passer l'Oder à Kappitz et de se rendre à Varsovie, « où ils arriveront le 5. J'ai également donné ordre « au 14e de ligne, qui est en garnison à Schweidnitz, « de se rendre à Breslau, d'où il partira après-de« main avec six pièces d'artillerie légère, et arrivera « aussi le 5 à Varsovie. Je l'ai fait remplacer à « Schweidnitz par le 10e de ligne.

« En écrivant à Votre Altesse qu'il fallait cinq mille « hommes de garnison à Glogau, je sous-entendais

« pour défendre cette place, mais non pour la garder.
« J'y ai laissé mille hommes de garnison.

« Agréez, etc.

« Jérôme NAPOLÉON. »

« Osterode, le 22 mars 1807.

A S. A. I. le prince Jérôme Napoléon, commandant le 9e *corps.*

« L'Empereur, mon Prince, n'a pas trouvé dans « votre lettre du 17, la réponse catégorique aux « questions que je vous ai faites en son nom. En « conséquence, S. M. vous charge de répondre aux « questions suivantes :

« Combien vous faut-il de troupes pour tenir en « respect les garnisons de Glatz, Neiss, Kosel et con- « tenir la Silésie, de manière à pouvoir continuer de « profiter de ses ressources. Votre Altesse dit bien « dans sa lettre qu'il faut six mille hommes pour le « siége de Neiss, six mille pour le siége de Kosel et « quatre mille pour contenir la Silésie ; mais il ne « s'agit pas de faire le siége de ces places, mais bien « d'en contenir les garnisons. Il est important que « Votre Altesse réponde à ces questions, afin que « l'Empereur puisse savoir de combien il peut affai- « blir le corps d'armée qui est en Silésie, sans se pri- « ver des ressources de cette province. Nous avons « ici un millier d'hommes qui n'ont plus ni chevaux « ni selles ; faites-moi connaître si, en les envoyant à « Breslau ou à Glogau, vous pourrez leur procurer

« les chevaux et les selles ; ces troupes ont leurs « armes.

« Le major-général,
« Maréchal Alex. BERTHIER. »

« Breslau, le 28 mars 1807.

Le prince Jérôme Napoléon au major-général.

« Monsieur le maréchal prince de Neuchâtel,

« J'ai reçu les lettres que Votre Altesse m'a écrites « en date des 19, 21 et 22 mars. Elle m'observe, « dans celle du 22, que je ne réponds pas catégori- « quement aux questions qu'elle m'a faites au nom « de Sa Majesté : Combien faut-il de troupes pour « tenir en respect les garnisons de Glatz, Neiss, Ko- « sel, et contenir la Silésie de manière à pouvoir con- « tinuer à profiter de ses ressources ?

« Pas moins de quatorze mille hommes d'infante- « rie et deux mille de cavalerie. Il me reste actuelle- « ment, après avoir expédié deux régiments d'infan- « terie et un régiment de cavalerie de Wurtemberg, « douze mille trois cent trente-cinq hommes d'in- « fanterie et mille deux cents chevaux ; aussi ne pou- « vant pas bloquer strictement Kosel, nous ne tirons « aucune ressource de tous les cercles qui sont en « arrière de cette place, et je puis assurer à Votre « Altesse qu'il n'y a point un homme qui ne soit em- « ployé aussi utilement qu'il est possible.

« J'écris par ce même courrier à Sa Majesté qu'elle « peut envoyer les mille hommes de cavalerie à pied ;

« je les ferai monter d'une manière ou de l'au-
« tre, etc. »

Résumons en peu de mots la position dans laquelle se trouvait à la fin de mars le 9e corps, sa force et ce qu'il avait à faire.

Toute la division de Wrède avec son artillerie de campagne était au 5e corps de la Grande Armée. Le 17 mars, le 4e de ligne et le bataillon léger des chasseurs de Braunn de la 1re bavaroise, étaient partis du blocus de Kosel pour se rendre à Varsovie à marches forcées. Le régiment wurtembergeois de Seckendorf avait quitté le blocus de Neiss pour escorter de Breslau à Thorn en passant par Glogau un convoi d'argent. La brigade de cavalerie du général Lefebvre, composée des 2e de dragons, 3e de chevau-légers et de l'escadron de réserve du dernier régiment passé sous le commandement du général Mezzanelli, avait suivi la 2e division d'infanterie au 5e corps. Le général Montbrun avait été prendre le commandement d'une brigade de la cavalerie du 5e corps. Le régiment des chevau-légers de Wurtemberg était en route pour Thorn, éclairant la marche du convoi conduit par le régiment de Seckendorf.

Il restait en Silésie avec le prince Jérôme :

1° A Breslau, les 1er de ligne bavarois, fort de mille cinq cents fantassins, et 2e de chevau-légers de la même nation, présentant trois cents chevaux ;

2° Au blocus de Kosel, les 5e de ligne bavarois et le bataillon léger Delamotte, environ deux mille hommes d'infanterie, plus deux cent cinquante chevaux

du 1er de dragons, et cent de l'escadron de réserve de ce régiment;

3° Devant Neiss, ou au corps d'observation avec le général Lefebvre, cinq mille six cents hommes d'infanterie wurtembergeoise, et cent quatre-vingts chevaux du 1er de chasseurs;

4° En garnison à Glogau, cinq cents fantassins, quatre cent cinquante cavaliers des régiments de König et 1er chevau-légers de Wurtemberg;

5° En garnison à Schweidnitz, mille cinq cents hommes du 10e de ligne bavarois;

6° En garnison à Brieg, mille six cents hommes du 6e de la même nation.

L'artillerie légère de la 1re division bavaroise était devant Kosel dans les villages sur la rive gauche de l'Oder, sauf la batterie de réserve qui se trouvait à Brieg. L'artillerie wurtembergeoise était devant Neiss. Les deux cents hommes d'artillerie française, ainsi que cent hommes du génie sur les cent quatre-vingt-huit appartenant au 9e corps, se trouvaient répartis dans Breslau, Schweidnitz et Brieg, pour la démolition des fortifications de ces places.

Quelques centaines de fantassins étaient détachés à la conduite des prisonniers et aux équipages; deux mille environ étaient aux hôpitaux.

Ainsi donc, le prince Jérôme n'avait plus à la fin de mars, par suite des demandes successives de l'Empereur et de l'envoi en Pologne d'une partie de ses troupes, que quatorze mille hommes d'infanterie, onze cents de cavalerie, quinze cents d'artillerie,

cent du génie; total, seize mille six cents combattants de toutes armes.

C'est avec ces troupes, encore jeunes et peu formées, ménagées d'ailleurs par leurs généraux qui, d'après les instructions secrètes qu'ils avaient reçues de leurs souverains, devaient chercher à les conserver en cas de revirement politique; c'est, disons-nous, avec ces faibles ressources que le prince Jérôme était chargé de contenir une province dont toute la partie montagneuse était encore au pouvoir de l'ennemi, dont les habitants nous étaient naturellement contraires. Au-dessus de sa tête se trouvait suspendue, comme une épée de Damoclès, la crainte de voir l'Autriche brisant une neutralité qui lui pesait, venir faire irruption sur la Silésie. Ajoutons à cela que le 9e corps était éloigné de plus de quarante lieues de la Grande Armée, isolé complétement. Si donc le cabinet de Vienne se décidait à joindre ses armes à celles de la Prusse et à donner l'ordre à ses armées de franchir les frontières de Bohême, les seize mille Bavarois et Wurtembergeois dispersés de Kosel à Glogau pouvaient être coupés, tournés et enlevés avant d'avoir eu le temps de recevoir de la Pologne le moindre secours.

Jérôme voyait le danger. L'Empereur, mieux informé de la position critique dans laquelle il se trouvait et très-satisfait des ressources de toute nature que les soins de son jeune frère procuraient à ses troupes en Pologne, ne tarda pas à lui rendre pleine et entière justice; il mit le 4 avril, au 69e bulletin, ces mots remarquables :

« *Le prince Jérôme, commandant les troupes en Silésie, fait preuve d'une grande activité et montre les talents et la prudence qui ne sont d'ordinaire que les fruits d'une longue expérience.* »

Le mois de mars avait été employé presque tout entier à des mouvements nécessités par les nouvelles dispositions ordonnées par l'Empereur. Nous avons expliqué comment le prince Jérôme s'était vu contraint de convertir en blocus les siéges de Neiss et de Kosel; comment, pour exécuter la volonté de son frère, il avait rappelé à Glogau une partie de ses troupes, auxquelles il avait prescrit ensuite de retourner à leurs divisions respectives; comment, obligé d'expédier à Thorn, à Varsovie et à Dantzig un matériel considérable de siége, il avait fait revenir les pièces de gros calibre, les avait concentrées à Glogau pour les diriger de là sur Custrin. Deux autres opérations l'avaient encore retenu à Breslau : le soin d'envoyer en Pologne une partie de ses troupes, et d'organiser le départ pour la Grande Armée des convois d'argent, des munitions de guerre et de bouche. La Silésie, comme on le voit, était d'une grande utilité ; la partie conquise de cette province servait, par ses ressources, à alimenter la guerre, et les soldats des souverains nos alliés, après avoir été utilisés pour s'en emparer, comblaient les vides que le canon russe faisait dans nos rangs.

Aussitôt après la prise de Breslau, l'Empereur avait prescrit de démanteler les places de la province, à l'exception de Glogau. Jusqu'alors les opérations successives contre Schweidnitz, Brieg, Kosel et Neiss

avaient occupé d'une manière trop utile le peu de soldats du génie et de l'artillerie du 9ᵉ corps, pour que le commandant en chef voulût les distraire des travaux de siége et les employer à détruire les fortifications; mais quand il eut reçu l'ordre de se borner à bloquer ces deux dernières places, il retira aux divisions de Seckendorf et de Deroy les escouades de troupes du génie, et le général de Pernety eut mission de procéder sans retard à la démolition de Brieg et de Schweidnitz. Déjà Breslau était rasé; Brieg ne donna pas beaucoup de peine; mais il n'en fut pas de même de Schweidnitz, pour laquelle il fallut du temps et des dépenses considérables.

Nous allons maintenant revenir aux siéges de Neiss et de Kosel.

Le 23 février, après une marche dont nous avons expliqué le motif et le but, Vandamme se présenta devant Neiss avec ce qui lui restait de la division wurtembergeoise. Cette place, située sur la rive droite de la rivière de ce nom, affluent de gauche de l'Oder, était, avec Glatz et Silbelberg, le dépôt des troupes prussiennes en Silésie. La majeure partie des forces du prince de Pless et presque toute son artillerie de campagne, y étaient renfermées; elle présentait de très-grandes ressources de toute espèce. Il était difficile d'en évaluer exactement la garnison, parce qu'à chaque instant l'ennemi en tirait des détachements pour ses petites expéditions; cependant, au moment où les Wurtembergeois arrivèrent sous son canon, elle n'avait pas moins de six mille hommes de bonnes troupes enfermées dans ses murs.

Cette ville était forte et capable d'une longue résistance. Sur la rive gauche de la Neiss se trouvait une partie nouvellement bâtie, appelée Friederichstadt, contenant les casernes et presque tous les établissements militaires nécessaires à la garnison. Les fortifications de la place consistaient :

1° En une première enceinte bastionnée, avec une fausse braye et des cavaliers dans l'intérieur des bastions ; ces ouvrages n'étaient pas revêtus ;

2° En une deuxième enceinte formée par un système de contre-gardes et de demi-lunes unies entre elles par des flancs rentrants : cette deuxième enceinte avait son escarpe et sa contrescarpe revêtues ; les deux enceintes étaient défendues par une enveloppe en terre qui régnait sur toute la longueur des ouvrages et était précédée d'un avant-fossé ;

3° En défenses accessoires et ouvrages situés sur la rive gauche de la Neiss.

La première enceinte, composée de dix bastions réguliers, avait la forme d'un pantagone régulier légèrement arrondi à ses angles.

La seconde enceinte était séparée de la troisième, ou enveloppe en terre dont nous avons parlé plus haut, par un fossé très-étroit dans la partie de la place située en amont de la rivière. Cette dernière avait également en avant d'elle un fossé rempli d'eau, profond et surtout très-large. On inondait, par le moyen de plusieurs écluses enfermées dans les fortifications, le terrain compris entre la Neiss et le village de Bielau, sur la rive droite, ainsi que tout ce qui était sur

la rive gauche jusqu'au pied des hauteurs du camp retranché, et l'on faisait monter les eaux dans les fossés et les avant-fossés, de manière à ce qu'elles eussent trois à quatre mètres de profondeur. Quelques ouvrages détachés se trouvaient placés dans l'inondation. L'un d'eux, nommé le fort de Blockaus, prenait des revers sur les bastions n°s 5 et 6, et gênait beaucoup les approches de ce côté.

La partie située sur la rive gauche de la Neiss était défendue par un fort étoilé, bien revêtu, avec escarpe et contrescarpe, appelé fort de Prusse, qui se liait à la rivière par une ligne continue flanquée de quelques redans. C'était ce qui formait l'enceinte de la Friederichstadt. Une autre ligne bastionnée et beaucoup plus grande étendait sa gauche jusqu'à l'inondation et sa droite vers la Basse-Neiss. Elle enfermait un espace considérable nommé camp retranché, et présentait comme une vaste ligne brisée tout hérissée de saillants et de rentrants. Elle s'appuyait à gauche à une redoute dite de Karnickel : le premier saillant était défendu par le fort étoilé, mais plus petit, dit Bombardick. Les autres parties étaient composées d'une redoute carrée, appelée de Capelberg, et de quatre bastions. Tout ce vaste développement avait des glacis, des galeries et des mines. Une autre ligne droite, partant d'un des saillants du fort de Prusse et allant aboutir à la Neiss, deux redoutes carrées, la première tenant le milieu de cette ligne, la seconde placée comme réduit au milieu d'une île située devant les bastions n$_{os}$ 8 et 9, une dernière et longue ligne ou retranchement en terre allant joindre

le fort de Blockaus, complétaient les défenses de la rive gauche.

La place pouvait résister longtemps ; mais il lui fallait huit à dix mille hommes à cause du développement de ses fortifications. Ses inondations et ses fossés pleins d'eau faisaient sa plus grande force. Elle avait pour gouverneur le lieutenant-général de Stensen ; pour commandant, le général-major Wéger ; tous deux très-décidés à bien faire leur devoir.

Le général Vandamme, après avoir quitté les positions de Munsterberg et d'Ottmachau, le 23 février, à sept heures du matin, s'était dirigé vers le fort de Prusse. Arrivé à dix heures devant le camp retranché de la Friederichstadt, il avait trouvé un corps ennemi de mille hommes d'infanterie et de quatre cents cavaliers qui, après une simple démonstration, était rentré dans les fortifications, laissant entre les mains des Wurtembergeois quelques prisonniers et plusieurs déserteurs. A onze heures, tous les postes prussiens avaient été repliés et le camp retranché investi complétement. Le général prit immédiatement position à portée de canon de la place, et reconnut lui-même les forts et le camp, puis il disposa ses troupes de la manière suivante. Du côté d'Ottmachau, occupant les villages de Stephansdorff, Reiglitz et Glumpenau, sur la rive gauche de la Neiss, la majeure partie de l'infanterie de sa division, un régiment de cavalerie à Grunau et un régiment d'infanterie à Blumenthal, sur la rive droite. L'ennemi ayant détruit les ponts d'Ottmachau et de Woit, il en fit établir un entre ce dernier village et Glumpenau, et

y plaça une forte garde, de manière à pouvoir se porter au besoin sur l'une ou l'autre rive. Le pays, sur la rive droite, était tellement inondé, à cause du dégel qui s'était déclaré depuis quelques jours, qu'il y avait impossibilité d'ouvrir la tranchée et d'établir des batteries de ce côté. Vandamme voulut attaquer d'abord le camp retranché, et faire après le siége de la place ; il demanda au commandant en chef un régiment pour ce projet ; mais le Prince, craignant de perdre trop de monde devant la Friederichstadt, et pensant qu'en agissant ainsi on compliquait inutilement les difficultés, refusa d'obtempérer à ce désir, d'autant plus qu'une fois maître du camp, il fallait battre la place de la rive gauche et exécuter un passage de rivière de vive force, si l'on en venait à un assaut.

Le prince Jérôme avait raison ; car, bien que tout le terrain en avant du camp retranché fût très-mamelonné et offrît beaucoup d'avantages pour les attaques, la prise de ce camp et du fort de Prusse, qui demandait tout l'appareil d'un siége, n'entraînait pas la reddition de la place. En proposant d'adopter ce parti, Vandamme s'était laissé emporter par son ardeur ; craignant d'être obligé de différer de quelques jours l'ouverture de la tranchée, si on la traçait sur la rive droite, puisque le pays était inondé, il avait préféré une difficulté de plus à vaincre à l'inaction. Néanmoins le Prince, dans le but d'opérer une diversion et d'attirer une partie des feux de l'ennemi sur ce point, autorisa l'ouverture d'une petite parallèle devant le fort de Prusse ; mais la véritable

attaque fut déterminée sur les fronts de la porte de Neustadt, entre le village de Neuland et la forteresse, à cinq cent soixante mètres de la place, sur un développement de mille huit cents mètres environ. Le terrain où l'on avait à cheminer était une plaine assez belle et offrait beaucoup de difficultés; cependant, comme les attaques dirigées de ce côté amenaient réellement et inévitablement l'occupation de la ville, ce parti parut préférable et fut adopté.

Vandamme, en attendant l'arrivée de l'équipage de siége envoyé de Schweidnitz par le général de Pernety, fit passer sur la rive droite de la Neiss une partie de ses troupes, ne laissant sur la rive gauche que celles strictement indispensables pour la fausse démonstration sur le camp retranché. Le 27, l'ennemi, trompé sur ces projets, brûla les villages de Heydershoff, Mœhren-Gafsen, de la rive gauche, qui se trouvaient sous son canon.

Dans la nuit du 1er au 2 mars, les reconnaissances étant terminées, le point d'attaque bien convenu, la première parallèle et l'emplacement des batteries tracés, les travailleurs furent menés sur le terrain et les travaux commencés sans que l'assiégé y mît le moindre obstacle et même s'en aperçût. Pendant ce temps on l'occupait sur la rive gauche par une fusillade qui se renouvelait sans cesse devant le camp retranché et sur divers points à la fois. La gauche de cette première parallèle s'appuyait à la route de Bielau, et la droite se prolongeait jusqu'au delà de celle de Neustadt. Par cette disposition on embrassait les prolongements des ouvrages qu'il fallait ricocher.

Le 2, au petit jour, les Prussiens reconnurent qu'ils avaient été trompés par une fausse attaque devant la Friederichstadt, et que la véritable se faisait sur la rive droite. Ils ouvrirent un feu des plus vifs. Le 3, malgré le mauvais temps, malgré les difficultés du terrain, et quoiqu'une partie des soldats fût obligée de travailler dans l'eau, la tranchée se trouva fort avancée; les batteries étaient même toutes prêtes à recevoir l'artillerie de siége attendue le lendemain. Mais au lieu du matériel qu'il espérait, Vandamme reçut par un officier d'ordonnance l'ordre du Prince d'envoyer tout de suite à Glogau un régiment de ligne et trois bataillons d'infanterie légère pour y tenir garnison, de convertir le siége de Neiss en blocus, et de rester devant cette place avec le reste de la division de Wurtemberg; de faire diriger sans perdre de temps, sur Brieg, le parc de siége qui arrivait; de venir de sa personne à Breslau pour retourner ensuite à Neiss; de transmettre au général Montbrun, commandant le corps d'observation du côté de Strelhen, l'avis qu'il eût à se rendre à Varsovie pour y prendre le commandement d'une brigade de la cavalerie légère du 5e corps.

Le même jour, tandis qu'on se disposait à exécuter ces divers ordres, la garnison de Friederichstadt et du fort opéra une sortie contre le village de Stephansdorff : cinq cents fantassins et trois cents cavaliers, formés en colonne d'attaque, se présentèrent sur la route; repoussés par les troupes de la brigade de Schrœder, avec perte de quelques hommes, ils furent contraints de rentrer brusquement. Les Prus-

siens, étonnés de voir cesser les travaux à la tranchée, ne tardèrent pas à en connaître le motif. Ils s'enhardirent, et le 8 mars, à sept heures du matin, toute la cavalerie, quatre cents chevaux, soutenue par cinq cents hommes d'infanterie et une pièce de canon, se précipitèrent sur une compagnie de chasseurs en position à Schilder, entre les villages de Stephansdorff et de Glumpenau. Cette compagnie, commandée par le capitaine Brussels, fit une très-belle résistance; mais, écrasée par le nombre, elle perdit une grande partie de son monde, ainsi que son chef, blessé mortellement. L'ennemi regagna la place avant qu'on eût pu l'atteindre, fier d'un succès sans grande importance. Jusqu'au milieu du mois de mars il ne se passa rien de remarquable devant Neiss. Le parc, qui était en partie à Franckenstein et à Reichenbach, renvoyé à Schweidnitz, avait été embarqué pour Glogau ; les quatre bataillons demandés avaient été dirigés sur cette place ; un régiment de cavalerie, constamment du côté de Silbelberg et de Glatz pour couvrir les routes de Franckenstein et de Schweidnitz et observer les deux garnisons, rencontrait chaque jour des patrouilles ennemies qui, chargées et repoussées, étaient poursuivies jusque sous le canon des forteresses. Le 11, deux cents cavaliers, ayant avec eux trois pièces de canon, se jetèrent à l'improviste sur Franckenstein et parvinrent à enlever cent cinquante chevaux destinés à la remonte du 9e corps. Informé de cette circonstance, Vandamme, qui revenait de Breslau, dirigea une reconnaissance sur ce point le 13, mais le parti

prussien ne fut pas rencontré. Il établit son quartier-général au village de Bielau, et le blocus continua.

L'ennemi, bien qu'il n'eût en face de lui qu'un corps de troupes qui lui était très-inférieur, ne fit pas de tentatives sérieuses le 16; cependant il fit une sortie sur un point où se trouvait le 1er régiment des chevau-légers de Wurtemberg. Vigoureusement accueillis, repoussés après avoir laissé quatre-vingt-dix hommes tués ou blessés sur le champ de bataille, les Prussiens perdirent cent hommes faits prisonniers et soixante chevaux. Cette brillante affaire causa la joie la plus vive au prince Jérôme, qui en informa le prince de Neufchâtel et en félicita le général Vandamme en ces termes : « Monsieur le général, je re-« çois votre lettre d'hier. Je vois avec plaisir que « vous avez pris votre revanche. Vous aurez vu par « les mouvements que j'ai ordonnés hier, que j'étais « loin de pouvoir vous envoyer des troupes. J'ai « écrit au major-général pour demander l'échange « des officiers du 9e corps d'armée qui ont été faits « prisonniers; j'attendrai sa réponse.

« J'ai vu avec beaucoup de peine que vous avez « envoyé votre aide de camp à Glatz, et, en général, « que vous ayez eu communication avec l'ennemi.

« La Grande Armée est dans ce moment-ci dans « une très-brillante situation, nos braves troupes se « reposent dans leurs cantonnements, bien approvi-« sionnés de tout. »

La première partie de cette lettre, datée de Breslau le 18 mars, était un éloge, la seconde formulait un blâme, voici à quel propos. Plusieurs officiers,

entre autres le capitaine de Zandt, avaient été faits prisonniers à Sagan par des partisans prussiens. Vandamme, qui aimait assez à faire acte d'autorité, avait entamé de son propre mouvement des négociations avec le gouverneur prussien de la Silésie. Jérôme qui déjà, pendant le siége de Schweidnitz, lui avait témoigné son mécontentement de ce qu'il s'était permis d'adresser un ordre du jour aux troupes, trouva mauvais sa conduite; mais Vandamme n'était facile ni à persuader, ni à discipliner; extrêmement brave en présence du danger, il était peu obéissant. Jeune, sentant son mérite comme homme de guerre, il ne redoutait peut-être au monde que l'Empereur, et sacrifiait tout à la gloire et à la richesse; ses défauts n'empêchaient pas le prince Jérôme d'en faire le plus grand cas et de tenir singulièrement à lui, tout en lui manifestant parfois son mécontentement. Le commandant en chef du 9e corps avait raison; car, ayant écrit lui-même au major-général pour être autorisé à faire l'échange des prisonniers, il reçut d'abord une réponse négative qu'il transmit à Vandamme, en lui disant toutefois que s'il avait déjà échangé les soldats wurtembergeois, il pouvait les garder, mais que quant aux officiers, il devait les renvoyer. Ce ne fut que dans les premiers jours d'avril et après de nouvelles sollicitations du prince Jérôme que cet échange eut lieu.

Les opérations, ralenties un instant en Silésie, étaient sur le point de reprendre une activité nouvelle. L'ennemi faisait tous ses efforts pour se recruter. Le prince d'Anhalt-Pless, si malheureux dans

toutes ses tentatives sur Schweidnitz et contre le corps d'observation du général Lefebvre, avait quitté la province peu de jours après avoir été complétement battu à l'affaire de Friedland. Le roi Frédéric-Guillaume venait de le remplacer dans son gouvernement par l'un de ses aides de camp, le comte de Gœrzten, signataire de la fameuse proclamation du 3 décembre. Cet officier-général, homme énergique et de mérite, arrivait dans le comté de Glatz par Vienne et Prague, avec une somme assez considérable que l'Angleterre lui avait fournie. Avec ces ressources il put imprimer une nouvelle impulsion à la défense du pays, précisément au moment où d'après les ordres formels de l'Empereur, le 9e corps était diminué d'un grand tiers (1).

Les rassemblements de troupes ennemies dans le comté de Glatz firent craindre pour la division wurtembergeoise occupée au blocus de Neiss et très-affaiblie. Jérôme pensa qu'il devait porter toute son attention de ce côté. Comme le général Montbrun avait dû quitter le commandement du corps d'observation, il y envoya le général Lefebvre. Le 16 mars, cet officier-général partit de Breslau avec trois escadrons du régiment des chevau-légers du roi de Bavière et deux pièces de campagne, pour gagner Strelhen où il devait être rallié par le bataillon léger de Taxis, qui avait ordre de s'y rendre de Brieg.

(1) L'Empereur, voulant récompenser son jeune frère de son activité, de son zèle et des talents qu'il déployait au service de la France, le nomma (15 mars) général de division. Il l'informa lui-même de cette faveur par une lettre du 14, qu'on trouvera à la fin du livre.

Lefebvre devait ensuite aller observer les environs de Silbelberg, de Glatz, de Waldenbourg, et poursuivre les postes ennemis qui commençaient à sortir de ces forteresses et à se répandre dans le pays environnant. Ce mouvement commença par un combat des plus brillants. Le 19, cette faible colonne, passant entre Glatz et la frontière de Bohême, se dirigeait sur Wunschelburg, lorsqu'arrivée au petit village de Johansdorff, à une lieue de Glatz, elle trouva cinquante Prussiens qui, à son approche, se dispersèrent dans les maisons. Tandis qu'on les fouille pour faire des prisonniers, la garnison de la forteresse détache douze à quinze cents hommes, soutenus par deux pièces de canon, afin de sauver les siens et d'envelopper le petit corps de Lefebvre. Ce dernier n'avait avec lui que sa cavalerie, l'infanterie étant encore en arrière. Ses trois escadrons étaient momentanément sous les ordres du lieutenant-colonel Girard, un des aides de camp du prince Jérôme. Le général n'hésite pas, il prescrit à cet officier supérieur de charger l'ennemi. En un instant les chevau-légers de Bavière abordent leurs douze cents adversaires, les culbutent, les mettent en pleine déroute, et les forcent à rentrer dans la place jusque sous le canon de laquelle ils les poursuivent sans donner au bataillon de Taxis, qui se hâtait d'entrer en ligne, le temps de les joindre. Six officiers, cent soldats et les deux pièces de canon restèrent au pouvoir du général Lefebvre, et sans les bois dont ils profitèrent pour gagner la forteresse, peu d'ennemis eussent échappé aux Bavarois.

Jérôme crut devoir renforcer encore le petit détachement du général Lefebvre. Le Prince se trouvait alors à Schweidnitz, veillant au départ des convois d'artillerie et faisant achever la démolition des fortifications. Il prescrivit au colonel du 10e d'infanterie bavarois de prendre avec lui le plus fort de ses deux bataillons et de rallier le corps de Lefebvre, à deux escadrons des dragons de Minucci et au régiment de chasseurs à cheval de Wurtemberg, de suivre la même destination. « Sitôt que vous aurez ces forces, écri« vit-il à son premier aide de camp, vous tiendrez « position à Franckenstein; vous formerez une ligne « jusque sur la frontière de Bohême, afin qu'aucun « partisan ne puisse passer, et vous me renverrez « les chevau-légers du roi de Bavière. » Vandamme, prévenu de cette disposition, reçut en outre l'avis : que deux des bataillons légers qu'il avait envoyés de Neiss à Glogau à la formation du blocus, étaient en marche sur Schweidnitz, et seraient, dès leur arrivée dans cette place, dirigés, l'un sur Neiss, l'autre sur Kosel; qu'il allait être incessamment renforcé par mille recrues wurtembergeoises; qu'il ne devait pas compter sur une plus grande augmentation de troupes, mais qu'il eût à répondre immédiatement, s'il pouvait, avec ses forces, reprendre les opérations du siége de Neiss; que dans ce cas on lui expédierait un officier du génie et un petit parc de siége. Vandamme, qui ne doutait jamais de rien, qu'un simple blocus ennuyait, s'empressa d'écrire qu'il lui était possible d'entreprendre le siége si un corps d'observation assez puissant tenait en respect Glatz et Silbel-

berg, lui ne pouvant pas répondre de l'artillerie de siége contre une attaque de ces garnisons réunies. La reprise des travaux devant Neiss avait été décidée, mais la nécessité d'affaiblir encore la division de Wurtemberg pour faire escorter un convoi d'argent à Thorn par deux de ses régiments, contraignit à attendre les premiers jours d'avril pour recommencer l'attaque contre la place.

La fin du mois de mars se passa sans apporter aucune modification aux opérations en Silésie. Le commandant en chef, tantôt à son quartier-général de Breslau, tantôt à Schweidnitz ou à Brieg, profitait du peu de vigueur des Prussiens pour expédier de forts convois sur Varsovie, Thorn et Dantzig, pour organiser ce qui lui restait de troupes. Il veillait à ce que les malades et les blessés de la Grande Armée, dirigés sur Breslau et Glogau, fussent reçus dans de bons établissements et bien traités. Il faisait confectionner des harnachements, rassembler des chevaux pour remonter quinze à dix-huit cents hommes de cavalerie française venant également des bords de la Vistule, et dont il devait renvoyer la majeure partie à leurs corps respectifs.

Vandamme, en position sur la rive droite de la Neiss avec les six bataillons qu'on lui avait laissés, bloquait aussi strictement qu'il pouvait la ville de ce nom; le général-major Raglowitch, laissé devant Kosel avec trois mille hommes de la 1re division de Bavière, attendait de nouveaux ordres et des renforts pour reprendre le siége; le général Lefebvre, en position à Franckenstein, observait le comté de

Glatz ; enfin le général de Pernety et le colonel Blein achevaient de détruire les fortifications de Schweidnitz, et faisaient tous leurs efforts pour former un équipage de siége destiné à agir contre Neiss.

Au milieu des occupations de toute nature, qui ne laissaient pas au prince Jérôme un instant d'inactivité, eut lieu un événement des plus désagréables. Un prétendu prince Sulkowsky, qui n'était autre qu'un aventurier, avait, dans les premiers jours d'avril, réuni quelques vagabonds avec lesquels il s'était présenté dans la Basse-Silésie, en donnant à cette troupe le nom de régiment. Il avait écrit à l'Empereur, en offrant de se mettre au service de la France, et d'aider le 9e corps dans ses opérations sur Kosel. Napoléon avait autorisé son frère à donner à ce partisan la direction du siége de cette place ; mais au moment où Jérôme recevait cette lettre de l'Empereur, il recevait aussi de l'administrateur général de la province, M. Lespérut, un rapport dans lequel on lui faisait connaître les dilapidations, les exactions inouïes auxquelles s'étaient livrés Sulkowsky et ses aventuriers. Ces hommes avaient frappé des contributions, forcé les habitants de plusieurs petites villes à leur donner des vêtements, des chevaux, de l'argent, des armes. Jérôme, à cette nouvelle, s'empressa d'envoyer un des officiers de l'état-major général, le lieutenant-colonel de Bouillé, dans la Basse-Silésie, pour inspecter le régiment de ce Polonais, avec ordre de lui faire connaître la vérité sur cet homme et sur sa troupe. Il ne tarda pas alors à apprendre que ce fameux régiment n'avait jamais

existé, que le Polonais Sulkowsky, après avoir pillé une ville de son propre pays, s'était enfui, était passé en Silésie, où il avait commis des excès, et avait disparu avec sa troupe sur des chevaux volés, au moment où les paysans exaspérés allaient lui faire un mauvais parti.

L'Empereur, en recevant la lettre de son frère, dans laquelle ce dernier lui démontrait l'impossibilité de distraire désormais un seul homme du 9e corps si on tenait à conserver les ressources de la province, répondit que puisqu'il en était ainsi, il verrait avec plaisir la reprise du siége de Neiss, et que si on pouvait s'emparer de cette place en un mois, et contenir en même temps la garnison de Kosel, qui faisait des excursions jusqu'en Pologne, on ferait une bonne opération. Le prince Jérôme donna les ordres nécessaires pour le siége.

Pendant ce temps, le nouveau gouverneur prussien de la Silésie continuait à recruter dans la province avec les subsides des Anglais ; le prince Jérôme crut utile de prendre des mesures vigoureuses pour arrêter le mal. Il fit la proclamation suivante :

« Son Altesse Impériale, informée que des officiers « et sous-officiers déguisés et d'autres embaucheurs « parcourent les campagnes pour y faire des recrues « pour les garnisons de Glatz et de Silbelberg, or- « donne ce qui suit :

« 1o Les généraux commandant les divisions, les « officiers supérieurs et tous les commandants de dé- « tachement prendront des mesures pour être bien

« informés de la marche de ces embaucheurs, et les « feront arrêter pour être traduits de suite à la com- « mission militaire.

« 2° Tous les hommes en état de porter les armes « et les prisonniers de guerre sur parole, sont mis « sous la sauve-garde de tous les habitants des villes « ou villages où ils sont domiciliés; les magistrats « de ces villes ou villages en tiendront des registres « exacts, et seront tenus à veiller à ce qu'ils ne puis- « sent pas s'en écarter sans des passe-ports en règle, « dont les magistrats répondront.

« 3° Tous les chefs militaires se procureront des « renseignements sur le nombre d'individus qui ont « disparu des villes et villages de la Silésie depuis le « 1er avril de cette année; et lorsqu'ils auront la cer- « titude de l'exactitude de ces renseignements, ils « feront arrêter dans ces villages autant d'habitants « des plus riches qu'il sera disparu d'hommes pour « aller recruter les rangs ennemis. Ces habitants se- « ront conduits de suite en ôtage à Breslau, où ils se- « ront détenus jusqu'à nouvel ordre.

« En conséquence du présent ordre, les nommés « Gottlieb, Friedler et Jattsky, ayant disparu de la « commune de Eberdammer, le commandant de la « place de Schweidnitz fera arrêter les trois plus ri- « ches habitants de cette commune, et les fera con- « duire en ôtage à Breslau, où M. le baron de Veg- « mayer, conseiller du cercle de Stenau, sera tenu « aussi de se rendre auprès de l'administrateur-gé- « néral de la Silésie.

« Six cents exemplaires en allemand de cet ordre

« du jour seront mis à la disposition de l'administra-
« teur général de la Silésie pour être envoyés par les
« soins de l'administrateur dans les villes et villages. »

Cela n'avait pas empêché que déjà les garnisons de Glatz et de Silbelberg n'eussent été fort augmentées, et que celle de Kosel ne se fût accrue de cent chevaux et cinq cents fantassins. Cette dernière n'ayant devant elle que la faible brigade du général Raglowitch en position sur la rive gauche de l'Oder, faisait des excursions dans le pays et les poussait même jusque sur le territoire de la Pologne. L'Empereur s'en plaignait fréquemment dans ses lettres à son frère, et c'est principalement pour ce motif qu'il avait prescrit d'envoyer à ce blocus le régiment polonais du prince Sulkowsky. Malheureusement ce corps n'existant pas et le prince Jérôme n'ayant pas un homme dont il pût disposer, les choses restèrent longtemps dans cet état.

Le comte de Gœrtzen, parvenu au commencement d'avril à réunir dans le comté de Glatz, à Neiss et à Kosel, près de dix-huit à vingt mille hommes, savoir: neuf mille à Glatz, deux mille à Silbelberg, six mille à Neiss et trois mille à Kosel, voulut inaugurer son commandement en frappant un grand coup. Il avait hâte de remonter le moral de ses troupes. L'instant était bien choisi : le 9e corps n'avait plus en Silésie que seize à dix-huit mille soldats de toutes armes très-dispersés. La reprise du siége de Neiss allait forcer le général Lefebvre à quitter ses positions pour escorter le parc envoyé de Schweidnitz à la division

de Wurtemberg. Tout semblait donc engager l'ennemi à entrer en ligne. Le général prussien résolut de chercher à intercepter les convois d'artillerie et de munitions. Ainsi qu'on le verra un peu plus loin, Vandamme avait fait recommencer, le 8, les travaux d'attaque. Le 6, quarante cavaliers et deux cents fantassins sortis de Glatz, essayèrent un fourrage au sec au village de Pétrowich; mais le général Lefebvre, qui n'avait pas encore quitté Franckenstein, s'empressa de lancer sur ce petit corps le régiment de chasseurs à cheval de Wurtemberg et deux cents hommes d'infanterie. Abordé franchement, l'ennemi fit bonne contenance, se battit avec intrépidité et ne céda le terrain qu'après une vive résistance. Il se replia sur la forteresse, dont le canon protégea sa retraite, laissant quelques morts et un assez grand nombre de prisonniers.

Le prince Jérôme, informé de ce combat, prit de nouvelles dispositions pour renforcer le corps du général Lefebvre, pour protéger les troupes occupées au siége de Neiss et pour s'opposer aux tentatives du comte de Gœrtzen. Par ses ordres, le 1er bataillon du 6e de ligne bavarois quitta Breslau le 9 pour se rendre à Strelhen, y rallia le 2e bataillon, qui venait de quitter Brieg pour prendre le même chemin, et tout le régiment alla se réunir à Franckenstein au corps d'observation. Le 10e de ligne, en garnison à Schweidnitz, détacha deux cents hommes pour garder Breslau, et le Prince se tint prêt à se porter de sa personne à Munsterberg avec le 1er de ligne et le 1er de chevau-légers bavarois, seules troupes qui lui restassent.

De toutes parts se manifestaient des symptômes d'agitation. Le comte de Gœrtzen cherchait à donner une nouvelle impulsion à la résistance du pays, et les gouverneurs des places avaient reçu l'ordre de favoriser ses projets. Ainsi, le 10 avril, la garnison de Kosel qui, depuis le commencement du blocus et malgré les diminutions successives des troupes du général Raglowitch, n'avait fait aucun mouvement, tenta une sortie. A six heures du matin, six cents hommes d'infanterie, cent cavaliers appuyés par une batterie de quatre pièces, se dirigèrent sur les villages de Rogau, de Weyschutz et de Reinsdorf, où se trouvaient les avant-postes bavarois. Le bataillon léger de Lamothe, chargé de la défense de Rogau, soutint l'attaque de l'ennemi avec la plus grande fermeté et ne tarda pas à le forcer de battre en retraite. Le piquet de garde en avant de Weyschutz maintint sa position avec énergie jusqu'au moment où les Prussiens démasquèrent deux pièces; il se replia alors en bon ordre sur les troupes occupant le village, et là, la bonne contenance de l'infanterie, appuyée par une demi-batterie de campagne, obligea les assaillants à se retirer avec précipitation. L'affaire principale eut lieu du côté de Reinsdorf. La majeure partie de l'infanterie prussienne et deux pièces de canon furent dirigées contre ce village. Tandis qu'un petit corps se présentait de front, un détachement tournait sa position pour prendre en flanc les défenseurs. Cette double tentative ne réussit pas mieux que les autres. L'artillerie et les piquets du 5e de ligne bavarois repoussèrent toutes les attaques. Une

centaine d'hommes s'étant précipités en poussant de grands cris sur la route de Kosel à Reinsdorf, en deçà de la coupure de la digue, ils furent abordés par une compagnie d'infanterie bavaroise, qui les rejeta en désordre au delà du pont.

La perte de l'ennemi fut assez considérable ; cette tentative avortée, bien qu'elle eût été protégée par le feu de la place, le rendit plus circonspect.

Si nous voulions nous astreindre à suivre l'ordre chronologique des faits, nous serions obligé de raconter ici les combats qui se livrèrent à Wartha et Franckenstein entre les Prussiens, les troupes de Lefebvre et les régiments sous les ordres personnels du prince Jérôme ; mais, pour ne pas scinder le récit des opérations du siége de Neiss, nous préférons suivre les opérations des Wurtembergeois sous Vandamme.

Le 5 avril, le général écrivit à Jérôme que le temps étant devenu beau, rien ne s'opposait à la reprise des opérations du siége. Le 10, le parc partit de Schweidnitz sous la conduite de deux officiers français et sous la protection de la brigade du général Lefebvre. Il était composé de vingt pièces et de vingt-cinq mortiers à grenades. L'équipage complet en affûts, armements, artifices et poudres, comprenait deux cents coups par pièce et obusier, cent bombes par mortier et deux cents boulets de douze incendiaires. Un escadron et une compagnie d'infanterie légère allèrent au devant du convoi, qui arriva sous Neiss le 13. Le 11, on avait reconnu les travaux faits avant le blocus, déterminé l'emplacement de six batteries contre les fronts de la porte de Neus-

tadt, et décidé qu'on prolongerait de deux cents mètres la droite de la parallèle. On résolut aussi de creuser en arrière une demi-parallèle, avec une communication en zig-zag, venant déboucher près du village de Neuland. Malgré une sortie faite le 12 par cent cinquante chevaux, dirigée sur le village de Stephansdorff, et repoussée par cent cinquante chevau-légers, qui prirent neuf hommes et onze chevaux à l'ennemi ; malgré le feu de la place, le 13, les travaux étaient fort avancés, et dans la nuit du 14 au 15, l'artillerie fut conduite du parc aux batteries. La batterie n° 1 reçut deux obusiers et deux pièces de douze ; le n° 2 trois mortiers ; les n°s 3 et 4, chacune quatre canons de douze ; le n° 5, un mortier ; le n° 6, deux obusiers et deux pièces de douze.

Le 16, à neuf heures du matin, tout était prêt : Vandamme ordonna le feu. Une bombe fit sauter un magasin à poudre, et occasionna dans la place un incendie considérable. La consternation régnait parmi les habitants, l'ennemi augmenta son feu, tua quelques hommes dans les batteries et démonta plusieurs pièces. Deux autres magasins sautèrent. L'artillerie du corps de siége ayant beaucoup souffert, le général de Pernety reçut ordre d'envoyer un second convoi, et fit partir, le 17, de Schweidnitz, sous l'escorte d'une centaine d'hommes, cinq pièces de douze, un mortier et des munitions de guerre.

Le 20 avril, le prince Jérôme était venu devant Neiss. Après avoir visité les tranchées et les batteries, il avait ordonné d'ouvrir le feu, et avait ensuite fait

sommer le gouverneur par un de ses aides de camp, mais sans grand espoir de succès. En effet, bien que la place eût déjà horriblement souffert du bombardement, son commandant, le général de Stensen, avait rejeté toute proposition. Le Prince, dont la présence était indispensable à Breslau, était parti, laissant à Vandamme le soin de terminer ce qu'il avait si bien commencé. Les derniers jours du mois furent employés à réparer les batteries, à en construire de nouvelles et à rectifier le tir.

Le 30, Vandamme fit enlever par les Wurtembergeois le fort de Blockaus et plusieurs postes, ce qui jeta du découragement dans la garnison ; un assez grand nombre d'hommes désertèrent ; néanmoins, le gouverneur continua à faire bonne contenance, et il fallut persévérer dans les moyens d'attaque d'un siége régulier. Du 2 au 7 mai, les travaux, les réparations aux batteries, le bombardement occupèrent les troupes.

Jusqu'au 14, le bombardement continua sans interruption, mais n'amena aucun résultat. Le 15, sur l'avis d'un grand mouvement de l'ennemi du côté de Glatz et de Silbelberg, on fit toutes les dispositions pour résister à une attaque, lever le siége s'il le fallait, enclouer les pièces et brûler les affûts au parc. On forma une division mobile de cinq obusiers qu'on réunit à l'artillerie légère de Wurtemberg. Le feu n'en fut pas moins actif, à tel point que les défenseurs abandonnèrent la Friederichstadt et se retirèrent dans le camp retranché.

Quelques renforts permettant de bloquer plus

strictement la place, ses communications avec l'extérieur cessèrent.

La garnison souffrait beaucoup, la ville était aux deux tiers détruite, les vivres commençaient à manquer, toutes les tentatives des troupes de Glatz et de Silbelberg avaient échoué devant l'intrépidité du général Lefebvre et les bonnes dispositions du commandant en chef. On entrevoyait enfin le moment où Neiss allait être forcée de capituler, quand une bombe venant à tomber sur un magasin à poudre considérable, en détermina l'explosion et hâta le dénouement. Vandamme envoya une quatrième sommation au général de Stensen, qui sollicita enfin une entrevue pour le lendemain 30 mai et signa un armistice de vingt-quatre heures. Le 30, Vandamme et lui se rendirent au village de Heydersdorff, et la capitulation fut convenue. Il fut décidé que la place se rendrait le 16 juin, si d'ici là elle n'était point secourue.

Ainsi se termina un des plus beaux siéges de la campagne de Silésie. Le général prussien avait sans doute ce qu'il fallait en hommes et en munitions de toute espèce pour résister, cependant on ne saurait trop rendre justice à sa belle défense. Il se maintint depuis le 11 avril jusqu'au 30 mai, pendant sept semaines de tranchée ouverte, bravant un effroyable bombardement ; mais le comte de Gœrtzen, ainsi qu'on va le voir plus loin, malgré tous ses efforts, ne put rien faire d'utile pour Neiss, toutes ses manœuvres, toutes ses tentatives furent constamment déjouées par Jérôme.

Voici en quels termes le Prince informa l'Empe-

reur de la reddition de la place et de la belle conduite de Vandamme : « Sire, j'ai l'honneur de rendre « compte à Votre Majesté que le gouverneur de « Neiss a capitulé aux mêmes conditions que celui « de Schweidnitz, c'est-à-dire que la garnison défi« lera le 16 juin, si elle n'est pas secourue. J'ai pris « de telles mesures, que je puis assurer à Votre Ma« jesté, qu'à moins d'événements imprévus, le gou« verneur de Glatz avec ses douze mille hommes ne « mettra point d'obstacle à l'exécution de la capitu« lation. Elle sera signée après-demain, et j'aurai « l'honneur de l'envoyer à Votre Majesté. Ce sont les « capitaines du génie Deponthon, officier d'ordon« nance de Votre Majesté, et Prost, qui ont dirigé les « opérations du siége. Ils ont toujours été à la tête « des colonnes, toutes les fois qu'il s'agissait d'atta« quer ou de repousser l'ennemi.

« Je saisis cette occasion pour rendre compte à « Votre Majesté qu'il est impossible de mettre plus « de zèle, d'ardeur et de dévouement dans le ser« vice que n'en met le général Vandamme. Je suis « extrêmement satisfait de cet officier-général. »

La place ne fut pas secourue, et le 16 juin, la garnison, forte de cinq mille cinq cents hommes, défila devant le prince Jérôme. On trouva peu de magasins de vivres, mais une nombreuse artillerie (trois cent vingt-huit bouches à feu de siége et de campagne) en bon état, et plus de trois cent milliers de poudre.

L'ennemi ne suivit pas les errements des défenseurs des autres places de Silésie. Il ne ménagea pas ses munitions et ses projectiles.

Il est indispensable de nous reporter maintenant aux premiers jours d'avril pour décrire les tentatives du comte de Gœrtzen; mais comme des mutations assez nombreuses eurent lieu vers cette époque dans le 9e corps, nous allons les indiquer succinctement.

Un décret impérial du 24 mars prescrivit la formation d'un escadron de cuirassiers de deux cent quarante hommes, d'un régiment de dragons de sept cents cavaliers, et d'un régiment de quatre cent quatre-vingts chasseurs et hussards.

Cet escadron et ces deux régiments provisoires, ces derniers à trois escadrons chacun, composés de cavaliers démontés, pris dans toute la cavalerie de la Grande Armée, devaient être dirigés de Posen sur Breslau pour être remontés dans cette dernière ville avec quinze cents chevaux requis par l'intendant-général de la Silésie, puis ensuite retourner à la Grande Armée. L'Empereur modifia son premier ordre; la moitié des cuirassiers et deux cents dragons devaient être envoyés à Postdam pour y prendre leurs chevaux; mais le prince Jérôme, qui n'avait plus à s'occuper que de l'organisation de mille quatre-vingts cavaliers, ayant écrit qu'il avait des chevaux pour quatorze cent cinquante hommes, le commandant de Custrin reçut ordre de détourner, lors de leur passage, et de diriger sur Glogau, les deux détachements destinés à Postdam.

Ces cavaliers, dont le nombre fut beaucoup augmenté, arrivaient successivement à Breslau par détachements de quatre à cinq cents hommes; ils furent remontés et rejoignirent l'armée française sur

les bords de la Vistule ; mais pendant leur séjour en Silésie, quelques-uns furent employés par le prince Jérôme, notamment lors de l'affaire de Canth.

Le 1er mai, mille hommes et cinq cents chevaux de ces régiments provisoires français se trouvaient déjà à Breslau, et deux cent trente cavaliers appartenant au 1er de dragons provisoire, avaient été envoyés au corps d'observation de Franckenstein. Le 15 du même mois, il y en avait près de deux mille dans la capitale de la Silésie et deux cent cinquante à Brieg. Enfin, vers le milieu du mois de juin, quelques jours avant l'attaque du camp retranché de Glatz, il en restait encore mille environ montés, organisés à Breslau, et près de trois cent cinquante, appartenant à la cavalerie légère, étaient au corps du général Lefebvre.

Un autre décret du 15 avril ordonna la formation d'un bataillon provisoire de garnison, dit de Glogau. Le maréchal Kellermann, chargé de l'organisation de ce corps, composé d'hommes pris dans les dépôts des régiments de la Grande Armée qui étaient en France, le dirigea sur la Silésie ; mais ce bataillon n'y arriva que le 15 juillet, c'est-à-dire après la conclusion du traité de Tilsitt, et ne rendit, par conséquent, aucun service au 9e corps.

Vers la fin de février, l'Empereur, pensant que la campagne pourrait durer encore longtemps, prescrivit au maréchal Berthier de tirer des renforts d'Italie ; la légion polonaise et italienne qui s'y trouvait et un régiment de lanciers polonais furent rappelés dans le Nord. Les lanciers, qui devaient primitivement re-

joindre la Grande Armée en Pologne, furent arrêtés à leur passage à Bayreuth, le 4 mai, et reçurent l'ordre de se rendre à Breslau où ils arrivèrent le 15 du même mois. Ce régiment, de trois cents chevaux, fut joint au détachement du général Lefebvre devant Franckenstein. Il devait être porté à douze cents cavaliers. Un décret impérial du 5 avril prescrivit la levée de quinze mille Polonais dont six mille six cents pour compléter cette cavalerie et la légion venant d'Italie. Le décret ordonna en outre la réunion de ces troupes à Breslau, leur formation et leur organisation sous le commandement du prince Jérôme. Ces Polonais, à l'exception des trois cents lanciers dont nous avons parlé plus haut, ne furent pas em ployés en Silésie.

Le 24 mai, les régiments wurtembergeois de Seckendorf et de König, qui se trouvaient devant Colberg, en partirent par ordre du major-général, pour retourner à Breslau où ils arrivèrent le 12 juin. Ils furent immédiatement dirigés sur la division d'observation à Franckenstein.

Enfin, au commencement de mai, l'Empereur, ayant prescrit la formation d'un corps d'armée, sous la dénomination de corps d'observation de la Grande Armée, aux ordres du maréchal Brune, et destiné à couvrir le pays entre l'Oder et l'Ems, décida que ce nouveau corps serait composé de vingt mille Hollandais, de deux divisions françaises et d'un supplément de contingent des puissances alliées à raison d'un cinquième en sus du contingent fixé primitivement; enfin, de quinze mille Espagnols. Seul, le nouveau

contingent de la Saxe fut distrait de cette destination pour être envoyé en Silésie. Le contingent de la Saxe était de trente mille hommes : six mille devaient se diriger sur Breslau ; mais trois mille seulement furent exigés immédiatement. Ce nombre fut encore réduit, la Saxe ayant déclaré ne pouvoir le fournir, et l'armée du prince Jérôme ne reçut, en définitive, vers le milieu du mois de mai, que deux bataillons, dont un de grenadiers, et un régiment de ligne ; en tout, onze à douze cents hommes d'assez mauvaises troupes.

Ainsi, vers la fin de la campagne, le 9e corps, qui avait perdu une division de dix mille hommes de ses meilleures troupes envoyée à la Grande Armée, avait reçu environ deux mille six cents hommes d'infanterie wurtembergeoise, douze cents d'infanterie saxonne et six cents cavaliers tant français que polonais, ce qui portait sa force totale à une vingtaine de mille combattants.

On a vu que, vers le commencement d'avril, le comte de Gœrtzen ayant fait des tentatives sérieuses pour intercepter les convois dirigés sur Neiss, et étant parvenu à renforcer considérablement les garnisons des places qui tenaient encore, le commandant en chef du 9e corps s'était empressé de son côté d'envoyer au faible corps d'observation établi à Wartha sous les ordres du général Lefebvre, les quelques troupes dont il pouvait disposer. Lui-même attendait avec impatience l'arrivée des cavaliers français venant en remonte à Breslau, pour leur confier la garde de cette place et marcher sur Glatz

avec ce qui lui restait de troupes bavaroises.

Les choses étaient dans cet état, lorsque le 13 avril, le comte de Gœrtzen, croyant le moment favorable pour culbuter les deux mille quatre cents hommes qui l'observaient, sortit de Glatz avec cinq mille Prussiens. Le général Lefebvre, menacé, prit une position défensive à Wartha, et attendit l'attaque de l'ennemi. Il fut abordé à la baïonnette avec assez de détermination; mais, malgré sa grande supériorité numérique, l'ennemi ne put faire lâcher pied à ses troupes. Pas un homme ne chercha à fuir; après deux heures de combat, le comte de Gœrtzen se replia sur Glatz où il rentra après avoir tué ou blessé une centaine d'hommes aux Bavarois. C'était beaucoup pour ces derniers d'avoir pu maintenir leurs positions. Dès que Jérôme reçut la nouvelle de cette affaire, le 14, il laissa à Breslau sept cents dragons français, arrivés le matin même de la Grande Armée, et mit en marche pour Munsterberg tout ce qu'il avait de disponible, c'est-à-dire le 1er de ligne bavarois, fort de quatorze cent cinquante fantassins, et le 1er régiment des chevau-légers, de trois cents cavaliers environ.

En même temps le Prince fit diriger sur Schweidnitz, quatre cents soldats français sortant des hôpitaux, armés et à peu près en état de faire le service dans cette place, où ils devaient remplacer ce qui restait encore de Bavarois du 2e bataillon du 10e de ligne. Ces derniers eurent ordre de se porter à Franckenstein, en passant par Neiss et en escortant

jusqu'au camp du général Vandamme, le complément du parc de siége.

Le commandant en chef partit dans la nuit du 15 au 16, pour marcher au secours du général Lefebvre, dont la position devenait de plus en plus critique. L'ennemi faisait chaque jour quelque démonstration nouvelle entre Wartha et Franckenstein, pour inquiéter le corps d'observation et forcer Lefebvre à disséminer ses troupes. Il était évident qu'une affaire importante ne tarderait pas à avoir lieu.

Jérôme arriva le 17, dans la matinée, à Munsterberg. Il y était à peine, qu'une vive canonnade s'étant fait entendre du côté de Franckenstein, il monta à cheval pour se rendre sur le champ de bataille.

Voici ce qui se passait du côté de Glatz.

Le comte de Gœrtzen, après avoir fait plusieurs tentatives infructueuses pour décider le général Lefebvre à disséminer ses troupes entre Wartha et Franckenstein, voyant qu'il n'avait pas même pu réussir dans une reconnaissance offensive contre ce dernier poste, défendu par cent cinquante Bavarois du 10e de ligne, résolut de recourir à une attaque générale qu'il combina avec talent.

Le corps de Lefebvre occupait une position des plus hardies, sous le canon de la forteresse de Glatz, à cheval sur la route qui conduit à Wartha. Deux compagnies d'infanterie bavaroise seulement étaient sur les hauteurs de Wartha (rive gauche de la Neiss), et cent cinquante hommes, un peu en arrière, à Franckenstein. Les troupes ne formaient guère plus de deux mille deux cents à deux mille quatre cents

hommes. Le gouverneur prussien de la Silésie, en ayant plus de neuf mille à Glatz et à Silbelberg, devait espérer écraser facilement son ennemi.

Dans la soirée du 16 avril, vers huit heures, il fit sortir une partie de la garnison de Glatz; deux mille hommes et une batterie de six pièces, sous son commandement direct, se cachèrent dans les bois, près du flanc droit du camp occupé par le général Lefebvre. Le lendemain 17, à cinq heures du matin, une autre colonne de huit cents fantassins, aux ordres du major prussien Pœlinghanfil, quitta également Glatz et marcha sur Wartha de manière à attaquer la position par la rive droite, tandis qu'une troisième colonne, venant de Silbelberg, se présenterait par la rive gauche. Une fois maître de Wartha, le corps de Lefebvre était pris à revers et coupé de sa ligne de retraite; le comte de Gœrtzen l'aurait attaqué alors de front avec ses deux mille hommes, et sur ses derrières, avec les seize cents hommes des colonnes réunies du major Pœlinghanfil et de Silbelberg.

En effet, le 17, à cinq heures, la principale colonne prussienne, qui avait tourné le flanc droit de notre position, en se glissant le long d'un vallon étroit débouchant sur la rive droite de la Neiss, se présente à nos avant-postes qu'elle n'a pas de peine à replier; mettant alors en batterie quelques pièces légères, le comte de Gœrtzen fait ouvrir un feu des plus vifs contre le camp de Lefebvre. Ce dernier s'empresse de reconnaître en personne les mouvements de la colonne d'attaque, puis, lorsqu'il s'en

est bien rendu compte, il prend avec lui un bataillon du 6e de ligne, commandé par le brave colonel Beckers, le fait soutenir par quatre bouches à feu, et le lance en colonne double sur l'ennemi, tandis qu'un faible escadron de chasseurs à cheval de Wurtemberg, aux ordres du capitaine Brokfelds, ayant en arrière le bataillon de chasseurs à pied du colonel Scharfenstein, prend la charge et se jette sur la gauche des Prussiens.

L'engagement devient des plus vifs, l'infanterie bavaroise s'avance au pas de course, sous le feu des pièces ennemies chargées à mitraille, avec une grande détermination; les chasseurs à cheval wurtembergeois, loin d'être arrêtés par un fossé qui les sépare de leurs adversaires, le franchissent sans se rompre, culbutent les premiers pelotons, parviennent jusqu'à la batterie prussienne, y jettent le désordre et mettent dans une fuite complète tout ce qui leur est opposé. Pendant cette charge brillante, l'infanterie, qui a pris également le dessus sur les Prussiens, continue son mouvement offensif, les poussant sur Glatz, la baïonnette dans les reins. Le général Lefebvre saisit le moment favorable, ordonne à quatre pièces de canon de se porter au galop sur une hauteur qui domine la ligne de retraite du comte de Gœrtzen, et de cribler de mitraille l'ennemi en pleine retraite, tandis que les chasseurs à cheval sabrent ceux qu'ils peuvent atteindre.

A dix heures du matin, ce premier et brillant combat était terminé; la première colonne ennemie, poursuivie jusque sous les murs de Glatz par la cava-

lerie wurtembergeoise, était rentrée précipitamment dans la forteresse; un bataillon entier, quinze cavaliers, un obusier attelé, deux autres pièces et plusieurs caissons étaient au pouvoir du général Lefebvre, trois cents hommes étaient étendus sur le champ de bataille; les troupes du corps d'observation n'avaient pas montré un seul instant d'hésitation, bien qu'elles eussent affaire à des forces supérieures.

Pendant que cela se passait à une lieue de Glatz, les deux autres colonnes prussiennes se présentaient devant Wartha par les deux rives de la Neiss, se doutant peu de la manière vigoureuse avec laquelle le général Lefebvre recevait le comte de Gœrtzen. Unissant leurs efforts, ces deux détachements cherchent à enlever la position que défendent seules deux compagnies d'infanterie, une du 10e de ligne bavarois, l'autre appartenant à un bataillon de chasseurs à pied wurtembergeois; mais toutes les tentatives viennent échouer contre la fermeté et la brillante défense de cette poignée de braves soldats. A dix heures, lorsque le général Lefebvre en finissait d'une manière si complète avec la première colonne, la garnison de Wartha tenait encore. Informé bientôt de l'état des choses, il prescrit au major Rechberg et au capitaine Dumas, son aide de camp, de diriger sur Wartha un escadron des dragons de Minucci et deux pièces de canon. Il fait soutenir cette petite colonne par ce même bataillon du 6e de ligne bavarois, qui vient de se couvrir de gloire en battant l'ennemi à droite, et que son chef, le colonel Beckers, veut

continuer à commander, bien que blessé. L'adjudant-commandant Rewbell s'avance avec ces troupes vers Wartha. Les huit cents hommes de la garnison de Silbelberg, dès qu'ils voient paraître les Bavarois, se replient en toute hâte sur la forteresse où ils rentrent au plus vite.

Restait encore la colonne prussienne du major Pœlinghanfil, sortie le matin de Glatz. Vers les onze heures, le prince Jérôme, qui s'était empressé de marcher au canon, était arrivé, après une course forcée, à l'abbaye de Camentz, à une lieue et demie de Wartha. Apprenant ce qui se passait, il donne l'ordre au général Siebein de se porter sur le point attaqué avec une compagnie du 1er de ligne bavarois et un escadron des chevau-légers du roi de Bavière, commandé par le major Florett. L'ennemi, à son approche, abandonne l'offensive pour se replier en toute hâte. Serré de trop près, il essaie de prendre position dans un village situé sur sa ligne de retraite ; mais, voyant qu'on fait des préparatifs pour l'en débusquer, il se sauve dans les bois, laissant cinquante prisonniers entre les mains du prince Jérôme.

Ainsi se termina cette affaire, des plus glorieuses pour le général Lefebvre, dont elle montra les talents et la bravoure. En rendant compte de ce succès à l'Empereur, le commandant en chef du 9e corps termina sa lettre par ces mots : « Il faut, Sire, tout le « talent, l'activité et la bravoure du général Lefebvre, « pour s'être maintenu dans sa position comme il l'a « fait. »

Jérôme prévoyait depuis quelques jours ce com-

bat ; à tel point qu'en prévenant le général Lefebvre de son départ de Breslau et de sa marche sur Munsterberg et Franckenstein, il lui avait donné des instructions précises pour qu'il n'eût pas à s'inquiéter de ses derrières, lui recommandant, en cas d'attaque du comte de Gœrtzen, de laisser l'ennemi s'aventurer le plus possible entre Wartha et Franckenstein. Il comptait, si les Prussiens donnaient dans le piége, les isoler tellement de Glatz, qu'ils n'y pourraient rentrer. Lorsqu'il sut que les deux colonnes attaquant ce poste, s'acharnaient à vouloir s'en emparer, il espéra attirer la garnison de Glatz tout entière, et peut-être celle de Silbelberg; mais l'offensive prise par les troupes de Lefebvre fut si prompte, si rapide et si vigoureuse, que tout changea de face en peu d'heures, et que cet officier-général ne put exécuter l'ordre qu'il avait reçu du Prince de marcher sur sa droite pour mettre l'ennemi entre ce dernier et lui.

Le 19 avril, c'est-à-dire deux jours après l'affaire de Wartha, le commandant en chef, voyant le comte de Gœrtzen fort décontenancé de son revers (1), jugea sa présence plus utile devant Neiss qu'à l'abbaye de Camentz et au camp du général Lefebvre, en sorte qu'il se borna à laisser trois des quatre escadrons qu'il avait emmenés avec lui de Breslau, et qu'il se rendit au quartier-général de Vandamme avec le dernier escadron et le 1er de ligne bavarois. Le Prince,

(1) On avait répandu le bruit, à Breslau, de la défaite de Jérôme, et déjà la Chambre de guerre et des finances refusait ses fonctions. Une lettre des plus sévères écrite par le Prince, lui fit connaître la vérité et l'eut bientôt rappelée à son devoir.

comme nous l'avons dit, arriva le 20 sous les murs de la place, en fit la reconnaissance, visita les travaux d'attaque, et, rappelé à Breslau par les devoirs que lui imposaient la direction générale à imprimer aux affaires de la Silésie et les demandes incessantes de l'Empereur, il revint dans cette ville le 22 avril au matin.

A son arrivée il envoya au corps d'observation devant Glatz, deux cents dragons français, s'empressa de passer la revue des cavaliers démontés venant de Pologne, et hâta leur organisation afin de pouvoir retourner, avec le 1er de ligne, à Franckenstein, pour en finir avec Glatz et Silbelberg. D'ailleurs, la faiblesse numérique de son corps d'armée lui faisait vivement désirer une concentration qui ne pouvait s'opérer qu'en un point central, d'où il pût à la fois protéger le siége de Neiss, barrer le passage à tout ce qui voudrait se porter du comté de Glatz sur Breslau ou Schweidnitz, et attaquer la partie non encore soumise de la Silésie.

La fin d'avril et le commencement de mai se passèrent sans que le comte de Gœrtzen, toujours enfermé dans Glatz, osât rien entreprendre. Le général Lefebvre, de son côté, ne perdait pas son temps : il s'était avancé jusqu'au débouché d'un défilé, à une demi-lieue de la forteresse, s'était établi sur les hauteurs qui dominaient les ouvrages extérieurs de la place, et s'y était retranché d'une manière assez solide. Il avait reçu quelques renforts ; en sorte qu'au moment où le prince Jérôme quitta de nouveau la capitale de la Silésie pour venir au milieu de ses

troupes prendre part aux combats décisifs qui ne devaient pas tarder à avoir lieu, le corps d'observation se trouva composé de quatre mille neuf cents hommes d'infanterie, des 1er, 6e, 10e bavarois et d'un régiment de Saxons ; de sept cents cavaliers des 1er chevau-légers et 1er de dragons de Bavière, et deux cents dragons français. Ces forces occupaient les positions de Wartha, Kloster-Camentz et Franckenstein. Le Prince partit le 10 mai, et arriva le 11 dans cette dernière ville, où il établit son quartier-général. Il avait amené avec lui le général de Pernety.

Malgré les mesures énergiques prises par Jérôme, malgré l'effet produit par les menaces qu'on le savait très-disposé à exécuter, le recrutement prussien n'en continuait pas moins dans le sud-est de la Silésie. Le pays était en fermentation ; l'or de l'Angleterre, dont se servait fort habilement le comte de Gœrtzen ; les armes qui lui parvenaient de Vienne par la Bohême, enfin son activité et ses promesses, ne restèrent pas sans effet. D'un instant à l'autre, la situation du 9e corps pouvait devenir des plus critiques. Isolé au milieu d'une province prête à se soulever, obligé de se suffire à lui-même et de détacher continuellement à la Grande Armée une partie de son monde pour escorter des convois ; loin de tout secours, de toute base d'opérations en cas de revers ; enfin, fort inférieur en forces à son ennemi, il ne devait compter que sur lui-même.

Les choses en étaient là, le 12 mai, lorsque le prince Jérôme, ayant quelques motifs de croire à un

mouvement très-prochain du comte de Gœrtzen, ordonna au major Schmith de prendre avec lui quatre cents fantassins ou cavaliers bavarois, et de pousser une reconnaissance jusqu'à Reichenbach.

Le lendemain 13, cet officier supérieur fit dire au quartier-général, qu'une colonne prussienne, forte de deux mille hommes d'infanterie, quatre cents de cavalerie et une batterie d'artillerie de six pièces, était sortie de Glatz, avait marché par Neurode, Friedland, Waldenbourg, et semblait se diriger sur Breslau ou sur Schweidnitz, dans le but de surprendre une de ces deux villes.

En effet, la veille au soir, le comte de Gœrtzen s'était décidé à tenter un coup de main hardi. Croyant Breslau dégarni complétement de troupes depuis le départ de Jérôme pour le corps d'observation, il avait résolu de faire faire, par la garnison de Silbelberg, une fausse démonstration sur le camp du Prince et de faire filer pendant ce temps une forte colonne sur la capitale de la Silésie; mais il ignorait que la place renfermait un millier de cavaliers français capables de la défendre contre une surprise. L'ennemi espérait aussi, à l'aide de la sortie de la garnison de Silbelberg, renforcer la colonne de Glatz de huit à neuf cents hommes. Si ce coup de main réussissait, tout portait à croire qu'une grande partie de la province se soulèverait.

A cinq heures de l'après-midi, les Prussiens, se précipitant de Silbelberg, engagent une vive fusillade avec les avant-postes bavarois. Jérôme se porte aussitôt en avant avec un bataillon et deux escadrons.

L'ennemi, assez peu disposé à en venir à une affaire sérieuse, voulant simplement gagner du temps et donner le change, se replie en bon ordre sur un petit village protégé par le canon de la forteresse. Le Prince, qui ignore encore ses desseins, fait ses dispositions d'attaque ; mais, au moment où le combat va commencer, un officier prussien, envoyé en parlementaire par son commandant, se présente au major bavarois qui dirige l'attaque, il le prie de faire cesser le feu, disant qu'il doit remettre entre ses mains six chirurgiens prisonniers. Le major bavarois a la faiblesse d'obtempérer à ce désir ; il arrête son mouvement, et les Prussiens, profitant de ce répit, se hâtent de rentrer dans la place.

Au moment où cette action se terminait d'une manière aussi inattendue, le Prince recevait la nouvelle de la marche de la colonne sortie de Glatz. Il forme aussitôt un détachement de cinq compagnies du 1er de ligne, trois du régiment saxon de Niesemüschel, soixante chevau-légers du 2e régiment et deux pièces de canon. Il met ces troupes sous les ordres du général Lefebvre, lui prescrit de partir à l'instant de Franckenstein et de poursuivre l'ennemi, qui déjà avait sur lui une avance assez considérable. Cet officier-général devait, d'après ses instructions, se porter sur Freyburg, point intermédiaire entre Breslau et Schweidnitz, rallier en route la petite colonne du major Schmith, faire tous ses efforts pour connaître d'une manière précise la marche des Prussiens, les laisser s'engager sur Brèslau, s'ils se dirigeaient de ce côté, les placer entre lui et la garnison de la ville,

à laquelle des instructions analogues étaient expédiées, et combiner son attaque en temps opportun avec celle du général Dumuy.

Après une marche rapide et pénible, le général Lefebvre arrive le 13 à Freyburg. Là il apprend que l'ennemi s'avance sur Breslau par la petite ville de Canth, située à six lieues au sud de la capitale de la Silésie. Ses troupes étaient harassées de fatigue; il leur donne deux heures de repos, puis il se remet en route pour Canth. A minuit, il se trouve devant la ville. Il attend le point du jour, et alors, convaincu que ses adversaires ont évacué la place et n'y ont laissé qu'une arrière-garde chargée de couper le pont, seul passage possible pour les atteindre, il se décide à enlever la ville. Il était quatre heures du matin. Déjà le pont était en partie rompu. Les cinq compagnies du 1er de ligne, formées en colonnes d'attaque, abordent résolûment l'ennemi à la baïonnette. Les Prussiens, encore dans les rues de Canth, ne résistent pas au choc et laissent cent cinquante prisonniers entre les mains des Bavarois.

Au lieu de défendre vigoureusement le pont et les défilés, de s'embusquer dans les bois et de faire tête au général Lefebvre, ils ne songent qu'à occuper une position en dehors de la ville; ils se forment en bataille sur deux mamelons près de la route de Breslau, s'établissent sous la protection de leur artillerie et attendent notre attaque. Aussitôt que les Bavarois et les Saxons ont franchi les divers obstacles, ils forment à leur tour une ligne de bataille pour enlever cette position. Pendant cette manœuvre, la cavale-

rie prussienne fait un mouvement sur notre flanc droit pour le charger; elle était bien supérieure en force à la nôtre, puisqu'elle avait près de six cents chevaux. Lefebvre avait prévu cette démonstration: sa cavalerie ayant tourné la ville en franchissant deux bras de rivière, se trouve en présence de celle de l'ennemi assez à temps pour prendre l'initiative de la charge. Cinq fois de suite elle se lance sur les Prussiens avec une telle détermination, qu'elle les culbute et les taille en pièces, malgré son infériorité numérique. Le commandant ennemi, plusieurs officiers et la plus grande partie des cavaliers sont tués, blessés ou pris; ce qui échappe au sabre des Bavarois tourne bride.

Pendant que cette affaire de cavalerie a lieu à sa droite, le général Lefebvre forme son ordre de bataille : les Bavarois à droite et les Saxons à gauche. Ses troupes s'élancent avec intrépidité, et bientôt la position est enlevée à la baïonnette; les Prussiens sont chassés en désordre et ils battent en retraite. A ce moment où l'affaire était si bien engagée pour nous, les Saxons, frappés subitement d'une terreur panique impossible à expliquer, lâchent pied, jettent leurs armes et se rendent prisonniers. En vain l'adjudant-commandant Rewbell, qui les dirige, cherche à les encourager, ils ne veulent rien entendre, et de trois compagnies, cinq à six hommes seulement restent dans nos rangs.

Ainsi, tandis que notre droite battant l'ennemi, le refoulait de position en position; tandis que notre petit détachement de cavalerie, fier de ses succès,

poursuivait avec acharnement celle qui lui était opposée, la gauche mettait bas les armes. Profitant de cette panique incroyable, l'aile droite des Prussiens reprend courage, déborde les Bavarois, se jette dans la ville de Canth, réoccupe sans peine cette petite place, et coupe notre retraite.

A la nouvelle de cette défaite si inattendue et si extraordinaire, le général Lefebvre essaie, avec ses Bavarois, de faire tête à l'orage; mais la partie était par trop inégale. En vain, mettant pied à terre, il combat, un fusil à la main, au premier rang. Il ne tarde pas à voir que ses efforts sont superflus et qu'une plus longue résistance peut compromettre son détachement. D'ailleurs, bien qu'ayant fait éprouver à l'ennemi, au commencement de l'action, des pertes considérables, lui-même, affaibli par la terreur panique des Saxons, laissait cent morts sur le champ de bataille; il se décide donc à ordonner la retraite. Mais cette opération ne laissait pas que d'être assez difficile, l'ennemi étant maître des défilés du pont et de la ville; il ne restait plus d'autres ressources que de franchir la Schweidnitz à un gué très-profond pour tâcher de se jeter à gauche, et de gagner non plus Breslau, mais bien Schweidnitz, en passant à travers un pays coupé et marécageux. La colonne prit sa direction de ce côté; elle traversa la rivière, dans laquelle plusieurs hommes se noyèrent; on fut obligé d'abandonner dans des bois remplis de marécages dangereux, l'artillerie qui ne pouvait aller plus loin et dont les attelages avaient succombé. On ne sauva qu'une seule pièce prise à l'ennemi au com-

mencement de l'action, et qui avait été envoyée en arrière de Canth avant l'abandon des Saxons.

Les Prussiens, harassés de fatigue, avaient tellement souffert, qu'ils renoncèrent à se porter sur Breslau, malgré leur victoire inespérée. Ils se dirigèrent sur Strigau pour y surprendre le régiment de lanciers polonais qui venait d'y arriver, et regagnèrent ensuite la ville de Glatz ; ils n'essayèrent même pas d'inquiéter la retraite de la colonne du général Lefebvre. On le voit, le combat offrait cette particularité singulière, que l'un et l'autre des deux partis se retiraient par deux routes divergentes, comme si tous deux eussent été battus. Une fois en arrière de Canth, Lefebvre rallia sa petite colonne et continua son mouvement rétrograde sur Schweidnitz, où il entra le soir avec la pièce de canon prise à l'ennemi (1).

Le prince Jérôme avait, dès la veille, prévenu le général Dumuy, à Breslau, du mouvement en avant du général Lefebvre ; il lui avait donné l'ordre, ainsi qu'au général Fauconnet, chargé des remontes, de rappeler, si la chose était encore possible, quatre cents cuirassiers, dragons et chasseurs, partis le matin pour Thorn, et de s'avancer, avec les huit cents cavaliers à pied qui étaient dans la ville, jusqu'auprès

(1) Les Bavarois perdirent, dans cette affaire, le major Schmith, officier d'un grand mérite, et le baron de Klingersberg, porte-enseigne du 1er régiment, qui, s'étant enveloppé dans son drapeau, pour le sauver en franchissant la Schweidnitz à la nage, tomba percé d'une balle et disparut avec le précieux dépôt confié à sa bravoure. Les trois aides de camp ou officiers d'ordonnance du général Lefebvre, furent blessés à ses côtés et démontés.

de Canth, pour lier leurs opérations avec celles de la colonne partie du camp. Le général Dumuy, guidé par le canon, avait devancé, avec cent cinquante hussards à pied, le détachement principal ; il atteignit Canth dans l'après-midi. Les Prussiens étaient en retraite sur Strigau, les Bavarois sur Schweidnitz ; une vingtaine d'hommes seulement, laissés par l'ennemi, gardaient les blessés et tombèrent en son pouvoir (1).

Le brave général Lefebvre, désolé d'un échec qu'il avait tout fait pour éviter, ne perdit pas un instant et courut au quartier-général prévenir le commandant en chef du 9e corps. Le Prince l'accueillit avec sa bonté ordinaire, le consola, mit à sa disposition un renfort de trois cents fantassins, de cent chevaux et de deux pièces de campagne, en lui prescrivant de retourner à Schweidnitz et de se remettre à la poursuite de la colonne de Glatz pour lui couper la retraite sur cette forteresse.

Au même moment, les deux cent quarante lanciers polonais, prévenus à temps de l'intention de l'ennemi de les enlever à Strigau, arrivèrent à Schweidnitz ; ils rallièrent le petit corps d'opération, et Lefebvre

(1) Le général Dumuy, au lieu de se borner à écrire au général en che la part fort insignifiante qu'il avait prise à l'affaire du 14, lui envoya deux rapports pompeux dans lesquels il raconte les combats imaginaires qu'il aurait livrés. Le Prince, crédule un instant, en rendit compte à l'Empereur ; mais bientôt, renseigné d'une manière plus exacte, il dit toute la vérité dans une lettre du 20 mai, adressée au major-général. C'est sans nul doute à ces faux rapports du général Dumuy, que l'on doit attribuer les erreurs qui se sont glissées dans toutes les relations sur ce combat.

se porta à marches forcées, avec toutes ses forces réunies, sur Freyburg.

Pensant qu'une partie des Prussiens si maltraités pourrait bien chercher à gagner Silbelberg, Jérôme, de son côté, détacha le lieutenant-colonel Ducoudras, l'un de ses aides de camp, avec deux cents fantassins et cent cavaliers, vers la forteresse pour intercepter le passage.

Les Prussiens, après la journée du 14, avaient été coucher à Strigau où les lanciers polonais avaient effectivement fait étape, puis ils en étaient partis le lendemain à six heures du matin, se dirigeant, les uns sur Glatz, les autres sur Silbelberg, ne se doutant guère que déjà deux colonnes s'avançaient pour les combattre.

Celle de Lefebvre, quittant Schweidnitz, le 15, à dix heures du matin, arriva au village de Salzbrunn, à une lieue de Freyburg, dans la journée, et se trouva en présence de l'ennemi.

A notre approche, les Prussiens se mirent en bataille. Le général Lefebvre, profitant de ce moment pour les attaquer par sa gauche, forma rapidement son infanterie en colonne et la lança au pas de charge. L'ennemi essaya de couvrir son flanc menacé par trois pièces tirant à mitraille et une charge de toute sa cavalerie déployée dans la plaine; mais la nôtre avait opéré la même manœuvre; elle prévint le mouvement offensif, se précipita sur les cavaliers et sur les pièces, culbuta les uns, s'empara des autres, ramena beaucoup de prisonniers et tout le matériel des Prussiens. L'infanterie, laissée à découvert par

cette attaque aussi heureuse que hardie, ne tint pas et se sauva en jetant ses armes. Trente officiers, huit cents soldats, soixante chevaux, tués, blessés ou pris, trois pièces de canon, douze cents fusils, furent les trophées de ce combat, qui ne dura que peu d'instants, tant l'attaque avait été vigoureuse et bien menée.

Cette affaire nous coûtait une vingtaine d'hommes tués et environ quarante blessés. Les lanciers polonais, qui déjà avaient acquis dans les guerres d'Italie un si juste et si grand renom, avaient contribué pour la plus grande part au succès de la journée. Le major Swiderski, leur commandant, le capitaine Palican, du 1er de ligne, le capitaine d'artillerie Régnier, qui avait reçu sept coups de sabre en reprenant les pièces que nous avions abandonnées l'avant-veille, les lieutenants de Zandt, Tanfkirck, Theim, Lodron et Knecht, s'étaient particulièrement distingués.

Le lieutenant-colonel Ducoudras, de son côté, n'avait pas tardé à rencontrer une colonne qui cherchait à rentrer dans Silbelberg. Une vive fusillade s'était engagée. L'ennemi se battit avec résolution; mais, voyant arriver un renfort de six cents hommes dont cent cavaliers envoyés par le commandant en chef, il se hâta de se replier sur Glatz.

Le 16, au matin, Jérôme, qui voulait tâcher d'avoir des notions exactes sur les forces de l'ennemi dans le comté de Glatz, prescrivit au général Hédouville de se rendre en personne à Wartha. Un détachement de vingt-cinq chevau-légers du 2e régiment bavarois, commandé par le lieutenant Besse, lui ser-

vit d'escorte. Le général traversa la ville et franchit les avant-postes; mais à peine eut-il fait quelques centaines de pas, qu'il se trouva en présence d'une nuée de tirailleurs prussiens soutenus par un escadron de hussards noirs. L'ennemi commença une vive fusillade. Le piquet d'escorte, engagé dans des gorges dangereuses, perdit un homme, quatre chevaux et eut son chef blessé de deux coups de feu. Les Bavarois, sans s'effrayer du nombre de leurs adversaires, sortirent du défilé et chargèrent les hussards. Au même moment, le général Siebein, qui commandait à Wartha, arrivait avec sa réserve, attiré par la fusillade. Les Prussiens furent culbutés en un instant et repoussés jusque sous le canon de Glatz; mais là, le général Hédouville aperçut une ligne de deux mille hommes d'infanterie et de quatre escadrons dont l'intention était évidemment d'attirer nos forces pour faire diversion et nous empêcher de couper la retraite à la colonne du major prussien dont la défaite était encore ignorée. Devant un ennemi aussi supérieur, nous nous retirâmes; nos troupes rentrèrent dans Wartha sans être inquiétées. Battu de toutes parts, poursuivi avec acharnement par le général Lefebvre qui avait à cœur de venger l'affaire de Canth, le corps sorti de Glatz pour surprendre Breslau n'eut d'autre ressource pour s'échapper que de se fractionner en petits groupes de quarante à cinquante hommes, et de se glisser dans les deux forteresses de Glatz et de Silbelberg, en profitant des bois et des marécages qui environnaient ces places.

Ainsi se termina cette nouvelle tentative du comte

de Gœrtzen. Son peu de succès contribua à la capitulation de Neiss.

Le gouverneur prussien, bien convaincu enfin de la supériorité de nos armes, persuadé qu'il ne pouvait rien faire pour s'opposer à la reddition de Neiss et à la conquête de toute la partie nord de la Silésie, résolut de se borner désormais à la défense du comté de Glatz. Il concentra tous ses moyens d'action dans cette forteresse et dans un camp retranché établi en avant d'elle, décidé à se défendre là jusqu'à la dernière extrémité.

Le prince Jérôme, voyant l'inaction forcée de son ennemi, en profita pour terminer à Breslau la remonte et l'organisation des cavaliers formés en régiments provisoires. Par ses ordres, le bataillon saxon qui se trouvait à Franckenstein fut envoyé devant Neiss, tant pour éviter les querelles que la conduite tenue par les troupes de cette nation à Canth n'eût pas manqué de lui attirer, que pour le placer sous les yeux de Vandamme, dont la sévérité était de nature à ôter à ces hommes l'idée d'imiter la lâcheté de leurs compatriotes.

Franckenstein, Kloster-Camentz, Wartha, furent occupés par toutes les troupes du 9e corps qui ne se trouvaient pas devant Kosel et devant Neiss. En outre, un petit camp fut établi à Patschkau, sur la rive droite de la Neiss, entre Wartha et Ottmachau, dans le but d'observer le débouché de Richenstein. Deux bataillons et un escadron du Wurtemberg y prirent position, se liant par des petits postes avec Neiss. Les gués de la Neiss, depuis Wartha, furent

gardés, une tête de pont fut construite à Kloster-Camentz et deux équipages de pont sur chevalets y furent préparés, pour effectuer au besoin des passages de rivière. Enfin, le général de Pernety, devenu plus libre depuis les dernières expéditions de matériel en Pologne, se jeta dans les montagnes du côté de Hirschberg avec une colonne volante de huit cents hommes pour maintenir les paysans, les empêcher de se soulever et disperser les rassemblements armés. Il eut, à la fin de mai, deux ou trois petits engagements sans importance. Il s'acquitta de sa mission avec un zèle qui lui valut les témoignages les plus flatteurs du prince Jérôme, et revint au quartier-général au commencement de juin, par les frontières de Bohême. Grâce à ces dispositions, le comte de Gœrtzen, resserré, se trouva pour ainsi dire bloqué dans le comté de Glatz, n'ayant plus de communications qu'avec la Bohême, et coupé complétement des garnisons de Kosel et de Neiss.

Les choses restèrent en cet état jusqu'au commencement de juin. Kosel et Neiss capitulèrent l'un après l'autre. Un seul engagement eut lieu le 27 du mois de mai. Le colonel Morio, aide de camp du Prince, avait été envoyé à Dresde pour hâter l'envoi du contingent saxon destiné au 9e corps. Il fit partir deux bataillons de grenadiers et les dirigea sur Franckenstein. Le lieutenant-colonel de Bouillé, chargé d'aller au devant d'eux avec cent vingt dragons français, les joignit à hauteur de Neurode, et revenait à leur tête, lorsqu'il se trouva tout à coup en présence du comte de Gœrtzen lui-même,

sorti de Glatz avec une forte colonne, pour protéger la rentrée d'un convoi se rendant de Silbelberg à la première de ces deux forteresses. Malheureusement le convoi était déjà sous le canon de la place lorsque le lieutenant-colonel de Bouillé aperçut l'ennemi. Les dragons français prirent immédiatement la charge, les deux bataillons saxons attaquèrent avec ardeur, les Prussiens furent repoussés et se replièrent précipitamment sur le camp retranché, où ils entrèrent.

Le prince Jérôme, malade au lit depuis le 22 mai à son quartier-général de Schweidnitz, près Breslau, ne put se lever que le 6, pour reprendre la direction générale des opérations contre Glatz, dont il voulait à tout prix s'emparer, et contre Silbelberg, qu'il avait l'intention de bloquer.

Nous arrivons à l'affaire la plus importante et la plus glorieuse de la campagne de Silésie, l'attaque et la prise du camp retranché de Glatz, qui couronna dignement les succès du prince Jérôme. Avant de décrire les combats qui eurent lieu sous le canon de cette forteresse, nous allons donner une description rapide du terrain qui l'environnait.

La forteresse de Glatz, située à l'entrée du comté de ce nom, dans la partie la plus montagneuse de la Silésie, à quelques lieues des bords de la Neiss, formait le sommet d'un triangle dont le grand côté était la route de Wartha à Franckenstein, triangle dont ce côté pouvait avoir six à sept lieues de développement, et renfermait un pays boisé très-accidenté et coupé par sept à huit petits ruisseaux fort encaissés, affluents de gauche de la Neiss. Cette rivière, qui

baignait les murs de Glatz, coulait jusqu'à Wartha, du sud-ouest au nord-ouest, puis de l'ouest à l'est jusqu'à Kloster-Camentz. Un grand nombre de villages, presque tous bâtis sur les bords des ruisseaux dont nous venons de parler, étaient répandus sur cette surface.

Les principaux étaient Franckenstein, Wartha, Silbelberg et Glatz, nous allons entrer à leur égard dans quelques détails nécessaires à connaître.

Franckenstein, petite ville où venaient aboutir les routes de Wartha et de Silbelberg à Schweidnitz, Munsterberg, Neiss, Strelhen et Breslau, était bâtie dans une espèce d'entonnoir formé par la réunion de quatre cours d'eau. Elle était dominée de tous côtés. Cette place était donc plus importante comme point de jonction de grandes routes que par sa position topographique. Le prince Jérôme l'avait désignée depuis le commencement du siége de Neiss comme lieu principal de rassemblement pour les troupes chargées d'observer Glatz et Silbelberg. On avait établi en avant, entre le village de Thurnau et la petite rivière de Pansa, sur un plateau traversé par la route de Wartha, une espèce de camp retranché formé par trois lunettes en terre, reliées entre elles par deux lignes brisées. Ces ouvrages de campagne, fermés à la gorge par des palissades, protégeaient le baraquement des troupes et commandaient la route de Wartha et les chemins de Thurnau à Silbelberg, de Kloster-Camentz à Franckenstein, par les villages de Huarte, Paulwitz et Baumgartén. En avant de ces ouvrages existait un ravin encaissé, coupant la route

de Wartha et formant comme le fossé de la ligne, qu'on ne pouvait aborder que par une montée assez rapide.

Maître de Franckenstein, on interceptait toute communication directe entre le comté de Glatz et la partie nord-est de la Silésie.

A moitié chemin environ de Franckenstein à Glatz, on trouvait Wartha sur la rive droite de la Neiss. Cette petite ville, bâtie dans la vallée, avait un pont en pierres à l'une de ses extrémités. Elle était dominée au nord par plusieurs mamelons, dont deux étaient boisés, et sur lesquels on avait établi quatre ouvrages de campagne, commandant le cours de la rivière, la route et la place. A l'ouest s'étendaient des bois assez considérables, et en arrière, le long du village de Riegersdorff, formant défilé et coupant perpendiculairement la grande route. Les hauteurs de Wartha, ainsi fortifiées, offraient une position militaire d'autant plus importante pour les troupes du prince Jérôme, qu'elle pouvait au besoin servir d'appui à l'extrémité d'une ligne de défense formée par la Neiss, et que, passant par Kloster-Camentz et Patschkau, son occupation rendait difficiles les communications de Glatz avec Silbelberg.

Silbelberg, une des deux places encore au pouvoir de la Prusse, était une espèce de citadelle ayant la forme d'un triangle étoilé à chacun de ses angles. Il couronnait le sommet d'un pain de sucre extrêmement élevé et escarpé. Sur deux autres pitons voisins se trouvaient des ouvrages ou redoutes ressemblant à des quadrilatères irréguliers d'un déve-

loppement beaucoup moins considérable que le premier. Une petite ville, formée d'une seule rue longue et étroite, véritable défilé dominé de tous côtés par des berges abruptes, appelée aussi Silbelberg, s'étendait entre deux de ces mamelons, et s'échappait, pour ainsi dire, du col formé par leur intersection. La position de ces trois ouvrages était telle, que pour s'en emparer, il fallait ou réduire ses défenseurs par la famine, ou, après avoir occupé la ville, la bloquer strictement et faire une attaque de vive force. Or, une fois Glatz pris, le rôle de Silbelberg devenait nul. Cette forteresse n'était pas assez vaste pour renfermer une garnison qui pût tenir la campagne et inquiéter les troupes de Wartha et de Franckenstein; le prince Jérôme crut inutile de s'en occuper avant d'avoir frappé un coup sur Glatz, persuadé qu'elle se rendrait si l'on obtenait un succès décisif de ce côté. Il était d'ailleurs assez difficile aux Prussiens renfermés dans ses murs, de bouger sans être coupés, soit par les troupes de Wartha, soit par celles de Franckenstein.

Glatz, véritable clef du comté et de la partie sud de la Silésie prussienne, seul boulevard restant au lieutenant du roi Frédéric-Guillaume, passait pour une forteresse imprenable. Située sur la rive gauche de la Neiss, elle avait une citadelle sur la rive droite, et en avant d'elle un camp retranché vaste et bien armé.

Les ouvrages de la place se composaient :

1° D'une première enceinte irrégulière, revêtue en maçonnerie, ayant la forme de redans avec des

saillants plus ou moins prononcés et suivant les sinuosités d'un petit plateau fort élevé. Entre cette première enveloppe et la rive gauche de la Neiss, à mi-côte, se trouvaient les casernes et établissements militaires ;

2° D'une seconde enceinte à bastions irréguliers avec revêtements en maçonnerie, fossés secs assez larges, et deux demi-lunes ;

3° D'une espèce de réduit revêtu, ayant la forme d'un pentagone ;

4° D'une enveloppe circulaire mi-partie en terre, mi-partie en maçonnerie, se liant avec la première enceinte et avec les casernes. Cette dernière ligne était couverte, du côté de la campagne, par trois lunettes en terre avec glacis. La Neiss servait de fossé à la partie qui avoisinait les bords de cette rivière ;

5° D'une lunette revêtue, jetée en avant du flanc nord de la forteresse, sur un étranglement du plateau, et communiquant avec elle par une caponnière simple en terre.

La citadelle, construite sur la rive droite de la Neiss, sur un petit mamelon parallèle au plateau de la rive droite, était en terre. Elle avait double enceinte avec fossés et formait un quadrilatère à peu près régulier, avec les angles garantis par de petits ouvrages, lunettes, redans ou flèches en terre. Un des flancs de cette citadelle était couvert par la Neiss et un autre par un ruisseau encaissé qui se jetait perpendiculairement dans la rivière, à hauteur des ouvrages de la place.

Les deux mamelons sur lesquels étaient bâtis Glatz et sa citadelle étaient fort élevés au-dessus du thalweg, et très-escarpés.

Sous le canon de ces deux redoutables petites places de guerre, on avait construit à la hâte un camp retranché établi avec beaucoup d'art. Chaque hauteur, chaque piton était couronné par un ou plusieurs ouvrages en terre, quelques-uns fermés à la gorge. Une ligne de sept redans, défilés de la campagne, liait entre eux deux mouvements de terrain assez prononcés, et croisait ses feux avec ceux de la citadelle. Une redoute carrée, sorte de réduit très-bien situé, dominait tout le camp comme un cavalier de tranchée. Les deux flancs de ce système s'appuyaient à deux ruisseaux encaissés; le centre défendu par la ligne de redans dont nous avons parlé déjà. Les abords des ouvrages les plus voisins de la Neiss étaient battus par l'une des faces de la forteresse de Glatz. On n'avait pas eu le temps de compléter les défenses de ce camp. Entre les deux ouvrages les plus rapprochés de la rivière, on avait laissé un intervalle, dont le général Vandamme sut habilement profiter, comme on le verra plus loin. Malgré cela, la fortification naturelle et les ouvrages d'art avaient été combinés avec intelligence, et les abords de ce dernier rempart de la Silésie étaient aussi dangereux pour l'attaque que faciles pour la défense.

Une garnison nombreuse non encore démoralisée, cinq mille hommes dans le camp et sept mille dans la place, un commandant hardi et résolu, des vivres

en abondance, des munitions de guerre en quantité suffisante, un armement formidable, assuraient les moyens de résistance de la place.

Un mot maintenant sur la répartition des troupes du 9e corps, lorsqu'au commencement de juin le commandant en chef prit la résolution d'investir et de réduire Glatz et Silbelberg.

Un corps de trois mille Wurtembergeois était en avant de Patschkau ; huit cents Saxons, quatre cents Bavarois et deux cent cinquante cavaliers à Kloster-Camentz, mille hommes à Wartha ; deux régiments d'infanterie, forts de deux mille trois cents hommes, et trois cent cinquante chasseurs à cheval français, trois cent quarante chevau-légers de Bavière, et trois cents lanciers polonais, au camp de Franckenstein. L'artillerie avait été répartie sur ces différents points ; Kloster-Camentz avait une tête de pont.

Les deux régiments de Wurtemberg revenant du siége de Colberg, et quatre cents hommes d'un régiment de la même nation en garnison à Glogau, que le prince Jérôme fit venir en poste, arrivèrent le 11 à Breslau pour se joindre aux mille cavaliers en remonte chargés de la défense de cette place.

Glatz et son camp retranché contenaient, comme nous l'avons dit, douze mille Prussiens ; Silbelberg, trois mille.

Jérôme pensa d'abord à bloquer Silbelberg ; mais pour cela il lui fallait distraire au moins trois mille hommes de ses troupes actives, et c'était réduire d'autant les forces qu'il destinait à l'attaque de Glatz ; il y renonça. Le 9, il fut informé que le comte de

Gœrtzen avait l'intention de tenter un coup de main pour sauver Neiss, dont la capitulation devait être effectuée le 16 au matin. Aussitôt il se rendit, quoique très-souffrant, au camp de Franckenstein, où il arriva le 11. Le gouverneur prussien, bien renseigné sur les forces qui lui étaient opposées le long de la Neiss, sur les dispositions ordonnées en cas d'attaque, comprit qu'il n'avait aucune chance de succès, et résolut d'avoir recours à une négociation plutôt qu'aux armes; il fit demander au général Lefebvre une entrevue. Le comte de Gœrtzen lui fit des propositions qui furent soumises et repoussées par le prince Jérôme. La position de son corps d'armée, dont une partie tenait bloquées dans Glatz les dernières troupes de l'ennemi, dont l'autre forçait Kosel et Neiss à capituler, était trop avantageuse pour qu'il voulût entendre parler d'arrangement autre qu'une reddition pure et simple des deux dernières forteresses de la Silésie. En conséquence, toutes les dispositions furent faites pour pousser vigoureusement l'ennemi jusqu'au 16, jour de l'exécution de la capitulation de Neiss. Le comte de Gœrtzen n'osa s'aventurer hors de ses retranchements. Voyant que l'instant était proche où il lui faudrait se défendre dans Glatz même, il se borna à rassembler toutes les troupes sur lesquelles il croyait pouvoir compter, et attendit sur le pied d'une défensive prudente.

Le 15 juin, Jérôme quitta le camp de Franckenstein pour recevoir le lendemain les clefs de Neiss; il fit défiler devant lui la garnison. Les troupes qui la composaient formaient six mille hommes d'infante-

rie, et trois cent vingt-six de cavalerie. Elles étaient fort belles, mais harassées de fatigue et abîmées par les souffrances d'un siége pendant lequel elles avaient montré une grande énergie et beaucoup de vigueur. Cinq cent cinquante malades restèrent aux hôpitaux; trois mille hommes furent dirigés sur la France; les autres, étant mariés et établis dans la province, eurent la permission de se retirer chez eux; cent soixante-cinq officiers furent faits prisonniers de guerre. La ville avait beaucoup souffert; la majeure partie des maisons étaient détruites: c'était un spectacle horrible à voir.

L'Empereur, très-satisfait de la reddition de cette place importante, chargea son frère d'exprimer son contentement au général Vandamme, et demanda le nom des militaires qui s'étaient le plus distingués pendant ce siége.

Par le fait de la capitulation de Neiss, quatre à cinq mille hommes et un excellent officier-général devenaient disponibles (1). C'était un immense renfort pour les opérations contre Glatz. Le 17, Vandamme reçut du commandant en chef l'ordre suivant :

« Au quartier-général, à Neiss, le 17 juin 1807.

ORDRE.

« A Monsieur le général de division Vandamme.

« Vous ferez toutes vos dispositions, monsieur le

(1) Le général de Seckendorf avait été remplacé, le 1er mai, dans le commandement de la division wurtembergeoise, par le général Camrer.

général; pour que votre corps, composé des Wurtembergeois et des Saxons avec quatre régiments de cavalerie, soit réuni demain, 18, sur la droite de la Neiss, entre Camentz et Wartha, de manière à pouvoir déboucher de Wartha par Gierschdorf, après-demain, 19, à une heure du matin. Votre premier soin sera de jeter un pont sur la Neiss, près de Schnapauf, afin d'établir une communication prompte avec la division bavaroise qui attaquera en même temps par la rive gauche de la Neiss le camp dit *du Prince* et dont la droite sera vis-à-vis de Schnapauf. Ce pont, une fois établi, sera gardé par les troupes bavaroises, et vous cernerez la place toujours sur la rive droite de la Neiss, en appuyant votre droite près de Piltsch où vous jetterez un second pont. En même temps, la division bavaroise appuiera sa gauche à Piltsch. Vous aurez soin d'observer que la garnison de Silbelberg qui est sur vos derrières est forte de trois mille hommes, dont mille cinq cents seulement peuvent faire une sortie.

« J'ai donné le commandement des troupes saxonnes au général de division Gardanne; celui des deux régiments de cavalerie wurtembergeoise au général Boyer, et le commandement des quatre régiments de cavalerie qui sont dans votre division au général Lefebvre, mon premier aide de camp.

« Le colonel Scharfenstein continuera de commander à Wartha avec deux compagnies de son bataillon et deux compagnies du régiment de Kœnig ou de Seckendorf. »

Le 19, ces dispositions étaient exécutées. Tout

était disposé pour former la nuit suivante l'envahissement de la place et du camp retranché sur les deux rives de la Neiss; mais il survint un orage violent qui grossit la rivière à tel point qu'on ne put jeter les ponts : le Prince fut obligé de remettre cette opération.

Le 20, le général de Deroy déboucha de Wartha, conformément à ses ordres, chassa les postes ennemis, et occupa la position tenue, en avril et mai, par le général Lefebvre. A cinq heures du matin, l'ennemi, sans avoir fait aucune résistance, nous laissa maîtres du terrain, depuis Labrichau jusqu'à Konigshayn. Un chef de bataillon du génie jeta devant le premier de ces deux villages un pont sur chevalets et fit construire un pont sur pilotis.

Le même jour, le commandant en chef vint au bivouac du général de Deroy, reconnut la position de l'ennemi, le camp retranché sur la rive droite de la Neiss, et prescrivit d'enlever le village de Niedershansdorff qui se trouvait à hauteur et à une portée de canon de l'extrême droite des fortifications.

Le 21, Vandamme reçut ordre de donner la main aux troupes du général de Deroy. Il fut renforcé du régiment des chasseurs à cheval français. Sa division franchit la Neiss à Gieschdorf, le petit ruisseau de Steinau près de Perkwitz, et se trouva liée par sa droite à la gauche de la division de Deroy. L'ennemi ne s'opposa que faiblement à cette concentration qui complétait l'investissement de la place et du camp retranché de Glatz.

Les journées des 22 et 23 se passèrent en pourpar-

lers et en préparatifs. Le comte de Gœrtzen, de plus en plus inquiet de la tournure que prenaient les affaires, se voyant hors d'état de bouger de Glatz sans s'exposer à une défaite, coupé de la forteresse de Silbelberg, désirait entrer en arrangement ; il n'était même plus éloigné de consentir à une capitulation, mais il voulait un terme trop long. L'occupation du village de Niedershansdorff, par la division de Deroy, le resserrant de trop près, il le fit attaquer et parvint à s'y loger; mais le prince Jérôme le fit enlever de nouveau par la brigade du général Siebein. Deux compagnies du 10e de ligne bavarois et les chasseurs wurtembergeois du colonel Scharfenstein s'y précipitèrent à la baïonnette, tuèrent plusieurs officiers et grand nombre de soldats, et firent soixante prisonniers.

Des bivouacs bavarois on distinguait sans peine tous les ouvrages du camp retranché, et Jérôme ne fut pas longtemps à s'apercevoir qu'ils laissaient à désirer ; ils n'étaient pas bien fermés à la gorge, des herses renversées étaient les seuls obstacles qui les reliassent les uns aux autres : la redoute du centre seule était fermée et palissadée. En outre, Vandamme apprit par des déserteurs qu'un point, entre les deux lunettes les plus près de la Neiss, avait été négligé, de telle sorte que la cavalerie même pouvait s'introduire par cet intervalle. Lui-même fut le reconnaître et ordonna au commandant Vincent, son aide de camp, de pousser le plus près possible et d'en faire un examen attentif, afin d'être en mesure de guider une colonne de ce côté. Toutes ces circonstances décidè-

rent le commandant en chef à brusquer l'attaque.

Il prescrivit au capitaine Deponthon de chercher un gué en amont du camp, par lequel la cavalerie pourrait passer, et de jeter à côté un pont sur chevalets pour l'infanterie.

Le 22, à onze heures du matin, Jérôme se porta sur la rive gauche de la rivière, au bivouac du général Vandamme, et fit lancer quelques obus. L'infanterie prussienne, qui commençait à se démoraliser, était prête à abandonner ses positions extérieures et à se replier dans la ville; un escadron de hussards noirs la rallia et la força de rester dans les ouvrages du camp. A midi, un incendie se manifesta dans Glatz.

Le lendemain 23, dans la matinée, Jérôme, accompagné du général Vandamme, reconnut encore une fois le camp retranché, et dicta ses ordres pour une attaque qui devait avoir lieu la nuit suivante à une heure. L'ordre du jour portait que les deux généraux Vandamme et Lefebvre-Desnoëttes, chargés d'enlever les positions, l'un à droite et l'autre à gauche, combineraient leur marche de manière à se trouver le plus près possible du camp retranché à minuit précis, que leurs troupes s'avanceraient dans le plus profond silence, et qu'au signal d'une fusée partie des rangs de la division Vandamme, ils attaqueraient ensemble, s'introduiraient dans les ouvrages à l'arme blanche, sans tirer un seul coup de fusil, passeraient au fil de l'épée tout ce qui s'opposerait à eux, encloueraient les canons, feraient sauter les caissons et se retireraient avant le jour.

Le Prince, dirigeant lui-même cette entreprise audacieuse, se porta sur un petit mamelon rapproché de la place, d'où il pouvait tout voir, d'où il lui était facile de donner des ordres aux deux colonnes d'attaque.

A l'entrée de la nuit, Vandamme fit passer la Neiss à son infanterie, sous le commandement du général-major Lilienberg. Deux détachements de cavalerie, l'un formé par les chasseurs français aux ordres du chef d'escadron Meziau, l'autre par les chevau-légers de Wurtemberg, sous le colonel Leppell, franchirent la rivière à gué et furent dirigés par le commandant Vincent sur le point négligé par l'ennemi. En même temps, le général Lefebvre formait à droite, en colonne serrée, la brigade bavaroise du général Siebein et la brigade de cavalerie du colonel de Zandt. Les deux divisions arrivèrent tout près du camp retranché, sans avoir été aperçues (1). Au signal convenu, elles s'élancèrent avec une véritable intrépidité sur les retranchements ennemis.

Tandis que l'infanterie de Vandamme et de Lefebvre, chargeant à la baïonnette, culbute et massacre tout ce qui cherche à défendre la première ligne, la cavalerie bavaroise met en déroute la cavalerie prussienne, qui tente de couvrir la retraite des défenseurs du camp. Les trois escadrons de chasseurs

(1) Les Prussiens se gardaient si mal, leurs officiers mettaient dans leur service si peu de zèle, que l'infanterie légère bavaroise arriva sur les ouvrages de la première ligne sans être signalée, et que les chasseurs à pied réveillèrent les défenseurs à coups de baïonnette.

français, guidés par le commandant Vincent, se précipitent par la trouée entre les redoutes, pénètrent, sans rencontrer d'obstacles, jusqu'auprès du grand ouvrage servant de réduit, et se trouvent alors en présence d'un bataillon de douze cents grenadiers prussiens. Les Français chargent cette masse redoutable. Les grenadiers, formés en carré, résistent à deux attaques successives et font éprouver des pertes sensibles à nos chasseurs; enfin, une troisième charge les enfonce, et un très-petit nombre échappe au sabre de nos cavaliers. La redoute du centre est alors attaquée de toutes parts : à droite, par les Bavarois ayant Lefebvre à leur tête; à gauche, par les Wurtembergeois et les Saxons de Vandamme. Elle est bientôt enlevée, et aucun de ceux qui la défendent ne parvient à se sauver.

La forteresse, au bruit du combat, fit feu de toutes ses pièces pour protéger au moins la retraite des troupes du camp. Le mamelon où se trouvait le Prince, éclairé par les caissons en feu, devint le but principal des boulets et des obus; mais en moins d'une heure l'affaire était décidée en notre faveur, malgré la belle résistance de l'infanterie prussienne, fort mal secondée par sa cavalerie. Douze cents hommes restèrent sur le champ de bataille; six cents prisonniers, treize pièces de canon tombèrent au pouvoir du 9e corps; les autres canons furent encloués. Les Bavarois et les Wurtembergeois agirent avec une vigueur qui les couvrit de gloire et leur épargna des pertes considérables. Nous n'eûmes que quarante tués et cent soixante-douze blessés. Le chef

d'escadron Vincent fut au nombre de ces derniers; quatorze officiers prussiens, parmi lesquels le major commandant du camp retranché, et trois drapeaux furent enlevés.

Vandamme, exécutant l'ordre du Prince de se replier avant le jour, fit repasser la Neiss à sa division et reprit ses positions sur la rive gauche; mais le général Lefebvre commença à se retrancher dans les ouvrages qu'il venait d'enlever avec tant de bravoure et refusa longtemps de les quitter, malgré le danger que pouvaient lui faire éprouver les feux croisés de la forteresse et de la citadelle; il fit prier le général de Deroy, resté en réserve avec une partie de sa division, de le soutenir. Ce dernier refusa;. en sorte que, dans la matinée du 24, le camp retranché fut enfin abandonné, et par les Prussiens et par nos troupes. Les ouvrages étaient détruits. Le comte de Gœrtzen tenta cependant de les reprendre, et parvint même à rentrer dans quelques-unes de ses redoutes de la gauche; mais le général Lefebvre eut bientôt repoussé la cavalerie qui s'étendait dans la plaine, et l'infanterie, ne se sentant plus soutenue, se retira.

Pour compléter la destruction du camp, on fit avancer un millier de paysans réunis à l'avance au quartier-général de la division de Deroy, et on leur fit raser tout ce qui ne pouvait pas nous être utile contre la place. A midi une suspension d'armes de huit heures fut accordée pour enlever les morts.

Déjà on faisait des dispositions pour l'ouverture de la tranchée, lorsque le comte de Gœrtzen fit demander au Prince une entrevue. Il se présenta devant

le commandant en chef du 9e corps, à Wartha, et la capitulation fut arrêtée. Le lendemain 25, les articles furent rédigés et signés par M. de Meyronnet, capitaine de frégate, aide de camp du Prince. Cette capitulation spécifiait que la place se rendrait le 26 juillet, si elle n'était pas secourue avant cette époque.

De toutes les places de la Silésie, il ne restait donc que Silbelberg à prendre. Le prince Jérôme chargea le général de Deroy de cette opération, et la division bavaroise partit le 27 pour aller resserrer cette place.

La ville de Silbelberg, ainsi que nous l'avons dit, était située dans une gorge au pied des montagnes, et sous le canon de trois forts auxquels elle était liée par des retranchements et un palissadement.

Le général de Pernety envoya pour le siége quatre obusiers et six mortiers, et donna le commandement de cette artillerie au capitaine Mabru, officier de mérite. Ce capitaine avait pour instruction d'établir des batteries incendiaires contre la ville, sans s'inquiéter de la forteresse. Différentes circonstances vinrent modifier ces ordres. En arrivant devant la place, le général de Deroy proposa au gouverneur la neutralité de la ville. Elle fournissait des vivres à la garnison des forts ; mais elle était facile à brûler. Le gouverneur ayant refusé de l'évacuer, une attaque de vive force fut résolue.

Les Bavarois formaient leurs colonnes d'attaque, lorsque les Prussiens, croyant mettre obstacle à leurs projets, incendièrent eux-mêmes les faubourgs. Le feu se communiqua en peu d'instants aux palissades, et le général de Deroy, profitant de cette circons-

tance, lança son infanterie sur la place. Les sapeurs abattirent les palissades à moitié consumées et firent une large trouée. Les troupes se jetèrent dans les rues, pillèrent les maisons, le feu se propagea des faubourgs dans la ville, et bientôt cette malheureuse cité fut réduite en cendres. Tandis que cet effroyable incendie s'étendait partout, les capitaines de Mabru et Rolland reconnaissaient les abords de la forteresse. Ils s'aperçurent qu'il existait derrière ces forts une montagne qui les dominait, et sur le sommet de laquelle il serait peut-être possible d'établir une batterie. Ils parvinrent à faire hisser trois obusiers et trois mortiers, qui furent mis en position le 30 juin. Le 2 juillet, toutes ces pièces commencèrent le feu. Grand fut l'étonnement des officiers prussiens qui avaient toujours cru impossible ce dont ils étaient les témoins. Le bombardement continua toute la journée et toute la nuit. Au point du jour, le gouverneur, stupéfait de l'audace du commandant de l'artillerie, terrifié par l'explosion d'un magasin à poudre qui avait entraîné la destruction du réduit du fort principal, entra en pourparlers. Les choses en étaient là, quand l'on reçut du quartier-général la nouvelle qu'un armistice avait été signé entre la France, la Russie et la Prusse.

Les hostilités furent interrompues, et l'artillerie de siége dirigée sur Neiss.

Telle fut la dernière opération du 9e corps de la Grande Armée. Ainsi se termina la campagne de Silésie, campagne de huit mois, sinon aussi glorieuse,

du moins aussi utile que celle des autres corps de la Grande Armée.

Sept places, dont quelques-unes très-fortes, étaient tombées au pouvoir du prince Jérôme ; la huitième allait se rendre ; et quoiqu'on n'ait pas pris possession à cause de la paix, de Glatz et de Kosel, ces villes n'en avaient pas moins capitulé.

En quelques mois, toute la Silésie fût conquise.

Des succès aussi rapides, obtenus par des troupes qui ne valaient pas les troupes françaises, que leurs généraux avaient pour instruction secrète des souverains alliés de ménager le plus possible, de tels succès, disons-nous, s'expliquent par deux causes principales : en premier lieu, l'énergie, les talents et le zèle de quelques généraux français placés à leur tête ; en second lieu, la démoralisation complète des Prussiens, surtout au commencement de la campagne, après leurs défaites à Iéna et à Auerstaedt. Soit défaut de fonds, soit imprévoyance, soit plutôt parce que le gouvernement de Frédéric-Guillaume n'imaginait pas que la Silésie pût être attaquée si promptement, les approvisionnements en vivres étaient incomplets dans plusieurs places ; dans d'autres, les magasins n'étaient pas même à l'abri des projectiles ; dans quelques-unes, la répartition des garnisons était peu judicieuse ; ainsi, Brieg, très-petite ville, avait trois généraux ; et Schweidnitz, place de la plus haute importance, avait pour commandant un lieutenant-colonel. Là, il y avait des mines et pas de mineurs ; ici des mineurs et les ouvrages n'étaient pas minés. Et puis, il faut le reconnaître, le malheur

a son entraînement comme le succès, et les premiers revers des Prussiens avaient été si foudroyants, qu'il était difficile que leurs soldats n'en fussent pas atterrés.

Rendons néanmoins aux garnisons des places de la Silésie la justice de dire que plusieurs firent une belle défense. Celles de Breslau, de Kosel, de Neiss, ne cédèrent qu'à la dernière extrémité, et se défendirent avec une énergie partagée par les habitants.

Le prince de Pless, s'il manqua un instant de persévérance et d'habileté, montra du courage dans son expédition sur Breslau.

Le comte de Gœrtzen mit en œuvre toutes les ressources d'un habile partisan pour prolonger la lutte, et dut ses revers à la vigilance d'un adversaire jeune, actif et toujours sur le qui-vive, plutôt qu'à un manque de talent. Si pourtant les Prussiens avaient résisté comme le firent quelques commandants de place, la conquête de leurs provinces eût été plus difficile et plus longue.

Quinze cents pièces de canon, une quantité énorme de munitions et de projectiles qui alimentèrent la Grande Armée, vingt-cinq mille prisonniers, tels furent les résultats principaux des diverses opérations du 9e corps, réduit à seize ou dix-huit mille combattants par le défaut d'une des deux divisions bavaroises.

Les envois prodigieux à la Grande Armée de grains de toute espèce, d'habillements, d'approvisionnements, de denrées de toute nature, l'envoi du parc de siége pour Dantzig, la remonte d'une grande partie

de la cavalerie française, tels sont les services importants rendus par le plus jeune des frères de l'Empereur; ils semblent une preuve des talents de ce prince, qui n'avait pas encore vingt-trois ans. Jérôme sut combattre et administrer tout à la fois.

Une couronne fut pour lui le prix de son zèle, de son activité, du mérite que Napoléon se plut à lui reconnaître en plusieurs circonstances; mais une récompense qui lui fut plus chère encore, fut la conviction d'avoir été utile à la France, en assurant par ses conquêtes des ressources de toute espèce à la Grande Armée.

CORRESPONDANCE

RELATIVE AU LIVRE VIII.

« Monseigneur, j'ai l'honneur de prévenir Votre Altesse Impériale que l'Empereur vient d'ordonner que les troupes bavaroises et de Wurtemberg, employées sous vos ordres, formeront le 9e corps de la Grande Armée. Berthier à Jérôme. Varsovie, 5 janvier 1807.

« J'en préviens les différentes autorités de l'armée; je donne l'ordre aux généraux Songis et Chasseloup d'envoyer à votre quartier-général un officier d'artillerie et un officier du génie, et à l'intendant-général d'y envoyer un inspecteur et un ordonnateur, afin d'organiser tous les services à l'instar de ceux des autres corps de la Grande Armée. »

« J'ai l'honneur de vous prévenir, Monseigneur, qu'actuellement que la place de Breslau est rendue, l'intention de l'Empereur est que vous fassiez cerner Berthier à Jérôme. Varsovie, 7 janvier 1807.

à la fois Brieg, Kosel et Schweidnitz, de sorte qu'il ne reste plus que Neiss et Glatz.

« Indépendamment de l'investissement de ces trois places, l'intention de Sa Majesté est que vous gardiez un corps de réserve d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie à Breslau, où Votre Altesse restera de sa personne, en ayant soin, cependant, de visiter tous les quinze jours les trois blocus.

« Sa Majesté désire que vous correspondiez journellement et d'une manière très-active avec Elle ; son intention est que Votre Altesse se fasse rendre compte par les agents et administrateurs du pays, afin d'établir une bonne administration de la province et de tirer de la Silésie tout le parti possible, pour fournir aux besoins de l'armée.

« Sa Majesté pense que le 9e corps d'armée employé sous les ordres de Votre Altesse, doit être fort, actuellement, de plus de trente mille hommes, en y comprenant le 5e bataillon d'infanterie légère et le 14e régiment d'infanterie bavaroise qui viennent d'arriver à Berlin. Je donne l'ordre au général Clarke de faire filer de suite ces deux corps sur Breslau. La colonne d'environ trois mille hommes de troupes de Wurtemberg, venant de Stuttgard, doit aussi être arrivée dans les premiers jours de janvier à Glogau. Je prie Votre Altesse de faire dresser l'état de toutes les troupes sous ses ordres, et de vouloir bien me l'adresser le plus tôt possible, afin que je puisse le mettre sous les yeux de Sa Majesté. Je la prie de m'instruire en même temps des différentes dispositions qu'elle aura ordonnées en conséquence de cette lettre.

« Je donne des ordres pour que les dépôts de cavalerie bavaroise qui se trouvent sur l'Oder, à Francfort, se rendent à Glogau. L'intention de Sa Majesté est que les dépôts des corps bavarois et wurtembergeois soient établis également dans cette place. Je prie Votre Altesse de donner à cet égard ses ordres.

« J'ai l'honneur d'informer en même temps Votre Altesse Impériale que je donne des ordres pour qu'il soit établi un dépôt général de cavalerie à Breslau, sous le commandement du général de division Fauconnet. Je donne l'ordre au général Bourcier de faire diriger sur cette place, par le plus court chemin, tous les détachements de cavalerie qui arriveront à Postdam. Ils y seront passés en revue par le général Fauconnet, et y recevront ensuite les ordres de l'Empereur pour leur destination ultérieure. »

Instruction pour le général Vandamme. Breslau, 8 janvier 1807.

« Son Altesse Impériale le prince Jérôme Napoléon, commandant en chef l'armée des alliés, ordonne à M. le général de division Vandamme de se rendre de suite, avec la division de Wurtemberg et la brigade de cavalerie du général Montbrun, sous la forteresse de Schweidnitz et de l'investir.

« La mauvaise saison pouvant entraver les opérations d'un siége en règle, et réduire momentanément les opérations de la division de Wurtemberg à un blocus, M. le général Vandamme reconnaîtra la manière la plus avantageuse d'établir ce blocus, en cantonnant les troupes dans les villages voisins, ou en les baraquant dans les meilleures positions.

« Il soumettra à Son Altesse Impériale les moyens

qui lui paraîtront les plus propres à bien établir ce blocus.

« Lorsque la place sera investie, le général Vandamme fera au gouverneur une sommation de la rendre, tentative que la terreur de nos armes pourrait seule faire réussir.

« M. le général Vandamme se fera continuellement éclairer par des patrouilles et des partis de cavalerie ; il en cantonnera un détachement à Strelhen, et correspondra, par ce détachement, avec le lieutenant-général de Deroy, qui investit Brieg.

« Il rendra compte, journellement, à Son Altesse Impériale, de ce qu'il y aura de nouveau, et si l'ennemi fait quelque mouvement entre Schweidnitz et Brieg, indépendamment du compte qu'il en rendra à Son Altesse Impériale, il en informera le lieutenant-général de Deroy.

« Le commissaire des guerres de la division wurtembergeoise fera toutes les réquisitions de vivres et fourrages nécessaires pour la subsistance de cette division, en observant d'en tirer autant qu'il le pourra des cercles qui sont entre Schweidnitz, Glatz et Neiss.

« Il ne pourra pas étendre ses réquisitions du côté de Jawer et de Guichwitz, au delà de ces deux endroits. Le commissaire des guerres sera personnellement responsable de tous abus dans ces réquisitions.

« Signé : Hédouville. »

Jérôme à Ber- « Monsieur le Maréchal, je reçois les deux lettres

que Votre Altesse m'a écrites, en date du 5 janvier, dans l'une desquelles elle me prévient que les troupes sous mes ordres forment le 9e corps de la Grande Armée. Ce matin, je l'ai fait mettre à l'ordre du jour. thier. Breslau, 11 janvier 1807.

« Je viens d'apprendre que deux régiments d'infanterie et un bataillon d'infanterie légère de Bavière sont arrivés à Berlin. Je désirerais savoir si ces troupes, qui appartiennent à la 1re division bavaroise, doivent recevoir l'ordre de rejoindre leur division.

« Le général de Deroy fait le siége de Brieg. Je viens de lui envoyer deux mortiers et quatre obusiers de siége, deux pièces de vingt-quatre.

« Le général Vandamme est avec la division de Wurtemberg devant Schweïdnitz. Je viens de lui envoyer l'ordre de bloquer cette place de manière à ce que rien ne puisse en sortir. Un tiers des troupes toujours bivouaquées et les autres cantonnées. Sa division étant faible, j'ai demandé à Glogau l'un des trois régiments de Wurtemberg qui s'y trouvent.

« On découvre tous les jours quelque magasin, soit d'objets d'artillerie, soit de draps, soit de vivres. Sa Majesté approuvera-t-elle que j'envoie à Varsovie cent mille rations de biscuit. Je puis en faire partir après-demain.

« J'ai l'honneur d'informer Votre Altesse que, le 9, le général Mezzanelli en personne, avec deux escadrons de sa brigade, a chargé un régiment prussien fort de cinq cents chevaux, l'a culbuté, lui a pris quatre-vingts hommes, soixante-dix chevaux, et a poursuivi l'ennemi jusqu'aux portes de Neiss. Le brave lieutenant, baron de Deux-Ponts, qui s'est

toujours si glorieusement conduit, a été grièvement blessé.

« M. le général Montbrun m'écrit à l'instant que S. M. le roi de Wurtemberg lui a envoyé la croix de commandeur de son ordre du Mérite militaire, et demande à Sa Majesté la permission de porter cette décoration. »

Napoléon à Jérôme. Varsovie, 12 janvier 1807.

« Mon frère, je reçois votre lettre du 9 janvier. Vous n'aviez pas encore reçu celle par laquelle je vous faisais connaître que vous deviez rester de votre personne à Breslau et commencer le siége de Kosel. C'est une place importante et qui ne doit pas faire une longue résistance. Je ne doute pas que Schweidnitz, Brieg et Kosel ne soient prises cet hiver. Immédiatement après la réception de la présente lettre, faites partir un million pour Varsovie, sur la rentrée des contributions. J'accorderai ce qui est nécessaire pour vos troupes, mais nous avons ici un très-grand besoin d'argent. Faites partir également vingt mille quintaux de farine et tout le biscuit qu'il vous sera possible d'envoyer. Mettez de l'activité dans ces envois, faites-les bien escorter et établissez leur route, afin qu'on sache quand ils arriveront. J'ai pris un décret pour lever une contribution extraordinaire à Breslau et pour requérir des fournitures de souliers, de draps et de chevaux sur cette contribution. Mon intention est d'accorder des décorations de la Légion d'honneur à la division wurtembergeoise; envoyez-moi un état des hommes qui s'en sont rendus les plus dignes. J'en accorderai aussi à quelques Bavarois,

surtout de la cavalerie. Je n'ai pas encore reçu l'inventaire des magasins de subsistances. En cherchant bien, vous trouverez des magasins de harnais et de souliers. Donnez ordre que vos prisonniers passent par Dresde, Bamberg et Würtzbourg, au lieu de passer par Berlin. »

« Sire, je reçois à l'instant la lettre dont Votre Majesté m'a honoré, en date du 8 de ce mois. Mon premier soin, à mon arrivée à Breslau, a été de faire réparer les fours, pour faire du biscuit à force. On en fabrique quinze mille rations par jour. Les fours militaires ayant été entièrement détruits par les bombes, l'on ne peut se servir dans le moment que des fours de la ville. Demain matin l'on commence à diriger sur Varsovie, par convois de trois cents voitures, la quantité de vingt mille quintaux de farine et trois cent mille rations d'eau-de-vie.

Jérôme à Napoléon. 12 janvier 1807.

« Votre Majesté peut être bien persuadée que je ne néglige aucun moyen de rétablir le plus grand ordre. Dans la ville de Breslau, il n'y a pas eu la moindre dilapidation. On découvre chaque jour quelques petits magasins. Cette province est d'une très-grande ressource, et avec une administration sévère, elle pourra fournir beaucoup à la Grande Armée. Dans mon absence il a été vendu plusieurs magasins. Il m'est bien pénible, Sire, d'ajouter que ce sont les généraux Vandamme et Montbrun qui ont donné ce pernicieux exemple. L'un a fait vendre à Schmitfeld, un magasin de vivres et de fourrages, l'autre à Auras, un magasin de sel. Votre Majesté peut aisément con-

cevoir combien cet exemple est dangereux pour les officiers étrangers.

« J'attends les troupes bavaroises qui sont à Berlin, et celles de Wurtemberg qui sont à Glogau, pour faire cerner à leur arrivée, par le général Lefebvre, la place de Kosel ou celle de Neiss. »

Jérôme à Napoléon. Breslau, 12 janvier 1807.

« Sire, après avoir reçu un envoyé du prince d'Anhalt-Pless, gouverneur de la Silésie, je puis assurer à Votre Majesté que le prince de Pless consentirait à me livrer Brieg si je voulais lui accorder un armistice de trois ou quatre semaines, en lui garantissant que quelles que soient les opérations de la Grande Armée, il ne serait pas inquiété dans la Silésie, bien entendu, néanmoins, que ses troupes ne pourraient pas passer la ligne que Votre Majesté avait tracée dans le premier armistice accordé au roi de Prusse.

« J'attends les ordres de Votre Majesté pour savoir ce que j'ai à faire. Cela n'empêche en rien que mes opérations ne soient poussées avec la plus grande activité. »

Ordre du jour. Breslau, 12 janvier 1807.

« Son Altesse Impériale, informée qu'il existe les plus grands abus dans les réquisitions de vivres et de fourrages et dans la distribution de ces subsistances, rend le commissaire des guerres, chargé d'y pourvoir dans chaque division, personnellement responsable de ces abus. Entre autres, il a été vendu au magasin wurtembergeois de Schmitfeld de l'avoine, du foin et de la paille, qu'on n'a pas pu enlever lors-

que la division de Wurtemberg a marché sur Schweidnitz.

« C'est aux seuls commissaires des guerres, chargés de pourvoir à la subsistance des divisions, à frapper les réquisitions nécessaires pour l'assurer, en poursuivre le recouvrement, à requérir les mesures pour la sûreté des magasins et l'économie des distributions, et c'est aussi à eux seuls que Son Altesse Impériale s'en prendra, toutes les fois que ces réquisitions ne seront pas légales et faites par l'intermédiaire des capitaines des cercles.

« Ils adresseront tous les huit jours, au chef d'état-major général, l'état des réquisitions qu'ils auront faites et de ce qui restera dans leurs magasins, avec un rapport sur leur service.

« Le général de division, chef de l'état-major du 9e corps d'armée,

« Signé : HÉDOUVILLE. »

« Je reçois la lettre que Votre Altesse m'écrit en date du 7 de ce mois, par laquelle elle me prévient que Sa Majesté veut que je cerne à la fois Kosel, Brieg et Schweidnitz. J'observerai cependant que Kosel est très-éloigné et exposerait le corps qui le cernerait à être attaqué par le prince de Pless, qui est à Neiss. Je préférerais donc, si Sa Majesté n'y trouve pas d'inconvénient, attaquer Neiss plutôt que Kosel. Il est aisé de voir que cela centraliserait entièrement mes opérations. J'attendrai de nouveaux ordres à cet égard. D'ailleurs, il me serait impossible, avec les

Jérôme à Berthier. Breslau, 12 janvier 1807.

dix-neuf mille hommes d'infanterie dont mon corps d'armée est seulement fort, de le faire, en gardant un corps d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie à Breslau.

« J'attends l'arrivée des troupes bavaroises qui sont à Berlin, des troupes wurtembergeoises qui sont à Glogau, pour former un corps de quatre à cinq mille hommes d'infanterie et d'un ou deux régiments de cavalerie que je mettrai sous les ordres du général Lefebvre, qui sera destiné à Neiss ou Kosel, selon que Sa Majesté le trouvera à propos.

« Quant aux intentions de Sa Majesté que Votre Altesse me transmet, qui sont de visiter tous les quinze jours les places bloquées, il m'eût fallu un ordre contraire pour m'empêcher de le faire exactement. »

Napoléon à Jérôme. Varsovie, 15 janvier 1807.

« Mon frère, il ne peut y avoir aucun armistice avec le prince d'Anhalt-Plèss; il ne peut donc d'aucune manière être question de cela. Il faut faire sans délai marcher l'artillerie de Breslau sur Brieg pour assiéger et bombarder cette place, et en faire autant à Kosel. J'ai grand intérêt à avoir ces deux places. Faites-moi instruire en grand détail des voitures qui partent et du nombre de quintaux qu'elles portent. Envoyez-moi de la farine de froment. Faites-moi connaître si l'eau-de-vie que vous m'envoyez est de l'eau-de-vie de vin ou de grain.»

Napoléon à Jérôme. Varso-

« Mon frère, la Silésie pourrait-elle me fournir, à-compte des contributions, du drap pour faire quatre-

vingt mille habits d'infanterie française, quatre-vingt mille culottes et quatre-vingt mille vestes à manches? Faites-moi une note là-dessus. En combien de temps pourrait-elle me fournir cette quantité de draps, et la trouverait-on dans les boutiques de Breslau? vie, 15 janvier 1807.

« Votre corps doit être actuellement de trente mille hommes. Il doit y avoir quatre mille hommes dans Brieg, autant dans Schweidnitz; il devrait donc rester peu de ressources au prince de Pless. Il n'aurait plus que les garnisons de Glatz et de Neiss. En les évaluant à dix mille hommes, ce ne serait pas plus de six mille hommes disponibles qu'il aurait, et de troupes découragées. Il doit vous être beaucoup inférieur en cavalerie. Le 5e bataillon d'infanterie légère bavaroise et le 6e et le 14e de ligne bavarois partent de Berlin pour vous joindre. Le plus court est de faire cerner Kosel, comme je l'ai ordonné, parce que cette place est peu forte, qu'on ne s'attend pas à la voir bloquer, et qu'il est vraisemblable qu'elle ne fera pas de résistance. Il serait convenable de tenir entre Kosel, Brieg et Neiss, un corps d'observation qui puisse menacer la rentrée du prince de Pless dans Neiss, s'il en sortait pour faire des courses. Il faut y envoyer la moitié de votre cavalerie et quatre mille hommes d'infanterie, et les placer dans une bonne position, à quatre lieues de Neiss. Le prince de Pless pourra craindre de se voir cerner dans la ville, et il ne fera aucun mouvement. Vu notre supériorité en cavalerie, il ne pourra plus bouger, et vous pourrez être tranquille aux blocus de Kosel et de Schweidnitz. Si le prince de Pless voulait un armis-

tice, je pourrais lui laisser la place et le comté de Glatz pendant trois mois et ne pas l'inquiéter, pourvu qu'il me livrât Neiss, Brieg, Schweidnitz et Kosel. Je ne puis pas lui faire d'autre condition. Il faut qu'au 1er mars toutes les places de la Silésie soient en mon pouvoir. Le général Oudinot, avec dix mille grenadiers français, doit être arrivé à Kalisch; je désire qu'il y reste tranquille; mais si vos besoins devenaient pressants, ce que je ne pense pas, il pourrait envoyer une ou deux brigades à votre secours. »

Jérôme à Napoléon. Breslau, 16 janvier 1807.

« Sire, comme j'ai eu l'honneur de l'annoncer à Votre Majesté, malgré la négociation entamée avec le prince de Pless, les opérations n'en étaient pas moins poussées avec une très-grande activité. Hier, 15, la place de Brieg fut attaquée pendant douze heures par deux mortiers, quatre grands obusiers et huit pièces de canon. A trois heures de l'après-midi, M. le général Lefebvre somma le gouverneur de cette place et lui offrit de lui accorder la même capitulation qu'au gouverneur de Breslau. Après vingt-quatre heures de pourparlers, le commandant a accepté mes propositions. Vingt et un officiers, dont trois généraux, et quatorze cents hommes de troupes défileront demain devant moi à une heure après-midi. Je n'ai point changé les premières dispositions que j'avais prises relativement au prince de Pless et je recevrai ce général après-demain à midi.

« Votre Majesté peut être bien persuadée que je ne conclurai aucun armistice sans avoir préalablement reçu ses ordres. Je veux seulement connaître ce que je

pourrais obtenir du prince de Pless, et jusqu'à quel point il voudrait s'engager.

« J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Majesté la copie d'une lettre que je lui ai écrite en réponse à une des siennes.

« Le général de Deroy se mettra en route après-demain avec sa division pour bloquer Kosel.

« L'ordre s'établit dans la province. J'aurai l'honneur de rendre compte après-demain à Votre Majesté de tout ce que j'ai fait en exécution des ordres contenus dans la lettre du 12 janvier, qui vient de m'être remise par mon secrétaire des commandements.

« Dans la journée de demain, un million sera expédié pour Varsovie. »

Jérôme au prince d'Anhalt-Pless. Breslau, 16 janvier 1807.

« Monsieur le prince d'Anhalt-Pless, la remise de la forteresse de Brieg était la condition de l'armistice que Votre Altesse m'avait demandé, et que nous étions prêts à conclure; cette place est en ce moment en mon pouvoir. Le gouverneur, après une attaque très-vive, a capitulé aujourd'hui à midi. Votre Altesse sentira que les circonstances présentes demandent un nouvel arrangement. Cependant, je verrai toujours avec plaisir que Votre Altesse veuille bien se rendre après-demain à Baumgarten, et il ne dépendra que d'Elle que nous concluions le même armistice en stipulant pour une autre place forte. »

Napoléon à Jérôme. Varso-

« Mon frère, le colonel Morio, qui part pour vous rejoindre, vous portera cette lettre. J'y joins un dé-

vie, 18 janvier 1807. cret pour une levée de drap à Breslau et autres places, pour l'habillement de l'armée. »

Jérôme à Napoléon. Breslau, 19 janvier 1807. « Sire, par la lettre que Votre Majesté a bien voulu m'écrire le 12, elle me prescrit l'envoi immédiat d'un million à Varsovie, pris sur la rentrée des contributions. Il m'était impossible d'exécuter les ordres de Votre Majesté, parce que cette rentrée est encore très-peu considérable. Mais avant-hier 17, il est parti un convoi de trois voitures, contenant 600,000 francs, escorté par un officier et vingt-cinq hommes, qui arriveront le 30 à Varsovie. J'ai fait prendre à cet effet l'argent comptant trouvé dans les caisses, et les premiers 400,000 francs partiront sur-le-champ et en poste de manière à arriver à peu près en même temps.

« Il y a encore en caisse 200 et quelques milles livres, mais en papier. J'ai donné ordre à l'intendant de tâcher de les réaliser.

« Votre Majesté peut être persuadée qu'il n'y aura pas le moindre désordre. Je me fais rendre compte de tout.

« J'ai envoyé à Petrikau un officier intelligent et cinquante hommes, avec l'ordre d'y rester pour que les convois n'éprouvent aucun retard. J'ai écrit aussi à la régence de cette ville. Par ce moyen, je serai informé du moment de l'arrivée et du départ des convois.

« L'officier d'ordonnance de Votre Majesté est porteur de l'inventaire des magasins de Breslau et de Brieg.

« Le général de Deroy est parti pour Kosel. Cette place est plus forte que Votre Majesté ne le croit. Elle peut s'inonder à un quart de lieue. La garnison est de cinq mille hommes. »

« Sire, le prince d'Anhalt-Pless, piqué de la reddition de Brieg, m'a écrit qu'il ne pouvait venir au rendez-vous qu'il m'avait lui-même demandé, parce qu'il lui était impossible de me livrer Neiss, ni Schweidnitz, ni Kosel, et qu'il voyait bien que mon intention n'était pas de lui accorder l'armistice sans cela. Jérôme à Napoléon. Breslau, 19 janvier 1807.

« J'ai destiné le général Lefebvre avec les deux régiments d'infanterie et le bataillon d'infanterie légère qui vont arriver de Berlin, ainsi qu'un régiment de cavalerie de sa brigade, à observer Neiss et à être à portée de secourir Kosel.

« L'effectif de l'infanterie de mon corps d'armée est aujourd'hui de vingt et un mille trois cent six hommes ; mais il n'est, de présents sous les armes, que de dix-neuf mille cinq cent trente-deux. Je ne compte pas ce qui va arriver de Berlin.

« Les sept régiments de cavalerie ne font que dix-huit cent trente-sept chevaux. Je commence à avoir des malades.

« Faute de manutentionnaires on ne peut faire de biscuit, quoique tout soit prêt.

« L'eau-de-vie expédiée pour Varsovie est de l'eau-de-vie de vin. »

« Sire, d'après la lettre que Votre Majesté m'a Jérôme à Na-

poléon. Breslau, 19 janvier 1807.

fait l'honneur de m'écrire, en date du 15, j'ai fait assembler les marchands de la ville. Il en est résulté la note ci-jointe, n° 1.

« D'après les ordres de Votre Majesté, j'aurai l'honneur de lui envoyer incessamment le nom des dix officiers, sous-officiers et soldats de Wurtemberg qui se sont le plus distingués dans la campagne, ainsi que celui des officiers, sous-officiers, cavaliers ou soldats bavarois qui se sont également le plus distingués. Cela fera un grand effet parmi ces troupes.

« Je suis supérieur en infanterie et en cavalerie au prince de Pless, je n'ai rien à redouter de lui. Mais si Votre Majesté voulait envoyer un corps de cinq mille grenadiers, qui seraient très-bien à Breslau et s'y reposeraient, je ferais alors partir la division de Wrède pour bloquer Neiss, ce qui mettrait l'ennemi hors d'état de bouger.

« La note n° 2, ci-jointe, contient le rapport de ce qui s'est passé à Brieg.

« L'officier d'ordonnance de Votre Majesté aura l'honneur de lui remettre la capitulation de cette place.

« Les négociants de Breslau supplient Votre Majesté de leur accorder que les marchandises d'origine anglaise, mais achetées et payées par eux, par conséquent devenues propriétés prussiennes, ne soient pas comprises dans la confiscation prononcée. M. l'intendant de Breslau m'a dit n'avoir pas d'ordre à cet égard. J'attends ceux de Votre Majesté. »

Proclamation

« Son Excellence le ministre de guerre, d'État et

de cabinet, le comte de Goym, chevalier des ordres de l'Aigle-Noir et Rouge, m'ayant fait connaître officiellement le 17 de ce mois, que Sa Majesté notre très-gracieux seigneur et Roi, a daigné, d'après sa demande, le décharger de toutes les affaires d'État, je suis obligé d'annoncer publiquement cette résolution, en ajoutant que je me suis chargé, jusqu'à ce que Sa Majesté en ait autrement disposé, de prononcer sur toutes les affaires qui sont dans les attributions du ministre dirigeant la Silésie, ainsi qu'il aurait pu le faire lui-même, et c'est à quoi tous les employés, vassaux et sujets du Roi en Silésie et dans le comté de Glatz auront à se conformer.

du prince de Pless. (Traduction.) Glatz, 20 janvier 1807.

« Les chambres de guerre et des domaines de Breslau et Glogau, se trouvant dans la puissance de l'ennemi, j'ai formé, pour la partie de la Silésie comprise dans les arrondissements de ces deux chambres, et qui n'est pas encore conquise par l'ennemi, une chambre particulière qui résidera toujours à mon quartier-général, et qui remplira toutes les fonctions des chambres de guerre et des domaines pour la Silésie et le comté de Glatz; en ordonnant de prêter obéissance à cette chambre, je m'en réfère à ma proclamation du 6 janvier, d'après laquelle chambre de Breslau doit d'autant plus être regardée comme suspendue, qu'elle a osé adresser des réquisitions, même dans des cercles qui sont encore entièrement en mon pouvoir.

« Les employés de l'accise, des mines, des fonderies, des postes et du timbre demanderont et sui-

vront, jusqu'à nouvel ordre, les instructions de la chambre que je viens de créer. »

Jérôme à Napoléon. Breslau, 21 janvier 1807.

« Sire, je reçois la lettre que Votre Majesté me fait l'honneur de m'écrire en date du 18.

« Jamais mon intention n'a été de prendre sur moi de consentir à un armistice qu'il n'appartient qu'à Votre Majesté d'accorder. D'après le rapport d'un envoyé du prince de Pless, j'ai cru voir qu'il pouvait être disposé à traiter pour toutes les places de la Silésie et qu'il ne demandait qu'un prétexte pour entamer une négociation. Il me demanda à se rendre auprès de moi le 18, et je lui accordai pour ce jour-là une suspension d'armes, seulement sur la route qu'il devait parcourir. Le blocus et le siége des places n'en étaient pas moins poussés avec activité, comme Votre Majesté a pu le voir par la reddition de Brieg, par la marche du général de Deroy sur Kosel, et par l'envoi de la brigade Lefebvre avec deux bataillons d'infanterie légère entre Brieg et Neiss. J'ai eu tort, Sire, d'écrire au prince de Pless à la troisième personne; mais, obligé de répondre aux lettres qu'il m'écrivait, ignorant le protocole que je devais suivre, j'ai cru bien faire.

« Je mets ma gloire et mon bonheur, Sire, à mériter par ma conduite le suffrage de Votre Majesté, et mon plus grand chagrin est de m'être attiré une marque de son mécontentement. Dans tous les cas, Sire, si mon esprit et mon inexpérience me font faire quelque faute, je ne commettrai jamais celle d'agir dans une occasion tant soit peu importante, sans con-

naître les ordres de Sa Majesté, et je la supplie de croire que je ne m'abuse ni sur mes talents ni sur mes connaissances. Je sens que je ne puis en acquérir que par la peine que Votre Majesté veut bien prendre de me former.

« M. le général Vandamme a coupé les canaux qui fournissaient l'eau aux habitants de Schweidnitz; ils en souffrent beaucoup. La garnison a fait une sortie et a été repoussée avec perte de dix hommes.

« J'expédie des mortiers et quelques pièces de vingt-quatre pour presser plus vigoureusement le siége de cette place. Je m'y rendrai moi-même sous peu de jours.

« Je n'ai point encore de nouvelles de Kosel. »

M. Castille à l'Empereur. Varsovie, 21 janvier 1807.

« Sire, j'ai l'honneur de transmettre à Votre Majesté les inventaires des magasins de la place de Breslau. Ils ne présentent pas des résultats aussi satisfaisants qu'on aurait pu s'y attendre. Le gouverneur Thile et le major d'artillerie Faber paraissent avoir mis beaucoup de mauvaise foi dans leur reddition. Le gouverneur a retenu longtemps chez lui les officiers envoyés pour en prendre possession, sous le prétexte que leurs personnes n'étaient pas en sûreté, et pendant ce temps on achevait probablement de les piller.

« Il y avait déjà trois à quatre jours que les Français étaient entrés dans la place, quand des officiers d'artillerie prussiens venaient encore annoncer qu'à tel endroit il existait des armes ou des poudres, comme s'ils ne l'avaient pas su. Le premier jour, l'on

s'y rendait et l'on y trouvait fort peu de chose, et dans le plus grand désordre. Il en est de même de l'habillement. Toutes les fois qu'on a demandé des renseignements au major Faber, toujours il a persisté à ne rien savoir.

« Une des causes encore qui font qu'on n'a presque rien trouvé, c'est que l'ennemi a eu trois jours après la capitulation pour rendre la ville, et les capitaines de compagnie, ainsi que ceux chargés des subsistances, ont pu distraire en partie ce qu'ils avaient en magasin; mais il est probable que le temps et la crainte feront découvrir encore bien des choses et surtout des armes, dont la petite quantité remise laisse croire qu'il en existe davantage, soit chez les habitants, soit ailleurs. On dit cependant qu'elles ont été évacuées avant le siége sur la ville de Neiss.

« Parmi les farines existantes dans la place, il s'en trouve de plusieurs époques assez reculées. Il y en a qui datent de 1793 et de 1794 ; les autres sont de 1806. J'ai examiné particulièrement celles des dates les plus anciennes ; elles m'ont paru un peu aigres, et cependant non susceptibles d'être rejetées. Mais, pour mieux m'assurer de leur qualité, j'en ai fait faire du pain avec farines blutées et non blutées, et les ai comparées.

« Les farines non blutées, c'est-à-dire telles qu'elles se trouvent dans les tonneaux, ont donné un pain mangeable, et ont produit une très-légère différence entre elles. Mais les farines blutées à 6 1/2 pour 100 ont présenté un pain bon et moins aigre. J'ai ensuite comparé ces épreuves avec du pain de farine de

1806, la différence n'a pas été sensible. Ainsi toutes les farines sont admissibles, il suffit d'apporter quelque soin dans leur manutention, d'éviter, par exemple, de mettre trop d'eau et de mieux faire cuire.

« On trouve dans un des magasins environ quatre-vingts à cent sacs de seigle qui a cent soixante ans. Lorsque le grand Frédéric vint à Breslau, ce grain avait un siècle ; il ordonna d'en continuer les soins, et fit même une petite fondation pour qu'on entretînt ce seigle, qui est encore très-sain, et pour qu'on pût savoir jusqu'où on parviendrait à le conserver.

« La ville de Breslau est grande et populeuse : l'on compte jusqu'à soixante mille âmes sans les faubourgs qui étaient considérables.

« Il serait difficile dans le moment de juger l'esprit public, le peuple est encore trop étourdi du bombardement qu'il vient d'essuyer. Cependant il est bien aise de la démolition des fortifications. Ceux qui se mêlent de politique et qui tiennent à l'ancien gouvernement, craignent de passer sous une autre domination et surtout sous celle autrichienne. Au résumé, la masse est paisible comme partout en Allemagne, reprend ses occupations, et ne paraît pas s'inquiéter de l'avenir.

« Il n'y a point de manufactures dans cette place. Le principal commerce qui s'y fait sont les draps et les toiles qu'on tire de Silésie et même de Berlin. Les habitants ne sont donc, en quelque sorte, que des expéditionnaires.

« Il y a une fonderie qui n'a qu'un seul fourneau,

mais qui peut contenir cinquante milliers de matières.

« On remplace dans ce moment les munitions tirées de Glogau, l'on en construit pour les siéges ; l'on désarme les remparts et l'on remet l'ordre dans les magasins.

« Le prince de Pless est toujours en campagne ; l'on cerne Schweidnitz et l'on a marché sur Kosel, le 18 janvier.

« Le commissaire Maupetit et le peu d'employés qu'il a près de lui, mettent la plus grande activité dans l'expédition des farines sur Varsovie.

« Deux cent soixante-cinq voitures contenant trois mille quatre cent deux quintaux de farines, sont parties le 16 janvier pour Petrikau, et de là pour Varsovie. Le 17, il en est parti deux mille neuf cent treize quintaux sur deux cent vingt-sept voitures ; et le 19, cent vingt-deux portant mille cinq cent soixante-neuf quintaux, ce qui fait un total de six cent quatorze voitures et sept mille huit cent quatre-vingt-quatre quintaux.

« Leur arrivée dépendra de l'activité qu'auront mise les autorités à fournir les voitures.

« J'ai vu les conseillers du cercle de Petrikau, je les ai prévenus du passage considérable de farine qui devait avoir lieu, et leur ai fait sentir combien il était important d'apporter dans leur transport toute la rigueur et la célérité possibles. Ces messieurs ont bien promis qu'ils feraient tout ce qui était en leur pouvoir. Je crains qu'ils ne puissent beaucoup, fournissant à Kalisch.

« S'il était possible de disposer d'une partie des chevaux de l'armée pour les placer au relai depuis Varsovie jusqu'à Petrikau, ils en seraient mieux, et les subsistances plus promptement assurées.

« Bien des ressources de la Silésie sont déjà épuisées. Il y a eu beaucoup de gaspillage et de consommation superflue dans les denrées; ce désordre vient de ce que chaque espèce de troupes étant administrée particulièrement, prenait à sa guise et sans égard pour les règlements. Aussi une petite armée de vingt à vingt-cinq mille hommes a consommé pour ainsi dire comme une de quarante.

« Maintenant que l'administration est une, que S. A. le prince Jérôme a défendu toute espèce de réquisition, l'on doit croire à un meilleur ordre de choses. »

Jérôme à Napoléon. Breslau, 22 janvier 1807.

« Sire, le général Bertrand vient de me remettre la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire en date du 19.

« Il m'appartient seulement de sentir profondément ce qu'elle contient, dans l'espoir que Votre Majesté est déjà convaincue qu'aucun autre motif que le désir de bien faire n'a dirigé ma conduite. Je n'ai pas eu une minute l'idée de faire un armistice, ni d'avoir une entrevue avec un général ennemi, sans avoir reçu les ordres de Votre Majesté, et en retardant, je me suis ménagé le temps de connaître ses volontés. En cela j'ai réussi, puisque je n'ai point vu le prince de Pless, et que je n'ai pas conclu d'armistice. Il n'y a pas d'ailleurs un seul officier de ma maison et dans toute

l'armée qui se soit douté qu'il fût possible qu'il y en eût un.

« Votre Majesté me fait un reproche que je suis loin de mériter. J'aime la guerre avec passion. Avide de gloire, je ne redoute aucun danger pour tâcher d'en acquérir, et j'ose dire à Votre Majesté que si elle compte dans son armée autant de braves que de soldats, il n'y en a pas un qui le soit plus que moi.

« Le général Songis demande une certaine quantité de pièces d'artillerie. L'envoi immédiat de ces pièces retarderait beaucoup le transport des vivres. Je désire savoir si Votre Majesté ordonne qu'on les expédie sur-le-champ. En attendant, je fais continuer l'envoi des vivres.

Le 15 est parti un convoi de	3,402	qx de farine.
Le 17 un de	2,078	—
Le 17 un de	835	—
Le 18 un de	1,559	—
Le 20 un de	1,771	—
Le 21 un de	1,722	—
Total. . . .	11,367	—

« D'après cela, Votre Majesté peut voir que je n'ai rien négligé pour exécuter ses ordres.

« En outre de ces six convois, il est parti de l'eau-de-vie et 600,000 francs. Je donne ordre de faire partir de Brieg deux mille quintaux de farine. J'observerai à Votre Majesté qu'il faudra que ce convoi passe, ainsi que tous les autres, par Petrikau.

« J'ai l'honneur d'informer Votre Majesté que les Polonais, considérant cette province comme ennemie, font des incursions du côté de la Haute-Silésie, enlèvent les chevaux et ravagent tout.

« Ayant donné ordre à l'intendant et au commissaire-ordonnateur de me présenter tous les cinq jours un rapport de tout ce qui se passe, je viens d'en recevoir un du 1er qui me paraît offrir quelque intérêt, et que j'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté. »

« Sire, je suis arrivé cette nuit à Breslau ; la gelée a rendu les chemins meilleurs ; on fait aisément un mille à l'heure. Bertrand à l'Empereur. Breslau, 22 janvier 1807.

« J'ai remis la lettre de Votre Majesté à S. A. le prince Jérôme, et lui ai dit que Votre Majesté était fort étonnée qu'il eût conclu ou proposé un armistice sans son consentement. Mais le Prince n'a conclu aucun armistice ; il attendait même les ordres de Votre Majesté pour l'entrevue qui lui avait été demandée, et qui n'a point eu lieu d'après votre lettre.

« Je suis reparti pour Brieg dans la nuit. J'ai l'honneur d'adresser un rapport sur cette place à Votre Majesté ; je n'y joins pas de plan, le capitaine Castille vous en ayant porté un.

« Le général de Deroy est arrivé devant Kosel avec l'artillerie de sa division et quatre obusiers prussiens pris ici.

« Votre Majesté verra, par le plan ci-joint de Kosel, que cette place est un carré-long de peu de capacité, auquel les inondations des ouvrages détachés

ajoutent de la valeur. Le commandant est, dit-on, un brave homme.

« J'ai fait partir de Brieg pour Kosel mon aide de camp, le capitaine Paporet, pour reconnaître la place, les inondations, et faire faire des fascines et gabions. Je suis revenu ici pour demander au Prince l'artillerie nécessaire à assiéger; car, sans canons, point de siége : quelques jours de plus de blocus ne sont rien, ils ne consomment ni munitions, ni hommes, et ne les fatiguent pas.

« Je ne pense pas qu'une aussi petite place que Kosel, attaquée vivement, puisse résister longtemps. Cependant, ce siége occupe sept mille hommes; il me paraît important de le terminer, pour s'assurer la conquête et les revenus de la Haute-Silésie, et pouvoir réunir toutes ses forces sur Neiss et Schweidnitz, qui probablement exigeront de grands moyens d'attaque et tiendront plus longtemps. J'ai joint ici des plans qui, quoique peu soignés, en donneront idée à Votre Majesté.

« Je me suis assuré, à Brieg, des moyens de transport; les approvisionnements nécessaires au siége de Kosel s'y trouvent, ainsi que quatre mortiers. Il faudra tirer d'ici dix pièces de douze, et peut-être quelques pièces de vingt-quatre; le Prince a donné des ordres pour cela et fait protéger les convois par la brigade de cavalerie du général Lefebvre et du général de Deroy.

« Demain 24, je parcourrai la place, puis je partirai pour Schweidnitz. Je serai ici le 27, d'où j'aurai l'honneur d'adresser un rapport à Votre Majesté sur

Schweidnitz. Je trouverai à mon retour la reconnaissance de Kosel, où je me rendrai aussitôt.

« L'artillerie est bien pourvue en matériel, c'est l'important, mais elle est faible en personnel. Les canonniers ont été fatigués par le siége de Breslau, dans une saison aussi rigoureuse et pendant aussi longtemps ; les mêmes hommes ne peuvent constamment servir jour et nuit ; que Votre Majesté me permette d'insister sur ce point.

« Il faudrait aussi quelques ingénieurs : une vingtaine ne seraient pas de trop. Votre Majesté sait que les siéges sont la fête des ingénieurs, c'est leur école d'instruction ; ils seraient plus utiles ici que dans les cantonnements.

« Le Prince n'a que deux mille deux cents hommes, et, d'après les ordres de Votre Majesté, garde ici six à sept mille hommes. Peut-être pourrait-on diminuer cette garnison ; si S. A. avait une partie du corps Oudinot, elle pourrait bloquer Neiss et occuper Franckenstein, qui me paraît le nœud du triangle des trois places et la clef des communications. Glatz aurait alors peu d'influence sur la Silésie et pourrait même être bloqué en même temps, ou du moins après la prise de Kosel, si Votre Majesté le croyait utile. »

Napoléon à Jérôme. Varsovie, 23 janvier 1807.

« Mon frère, j'ai reçu votre lettre du 19 janvier. Je vois avec plaisir que vous avez fait partir sur-le-champ 600,000 francs, et les mesures que vous avez prises pour assurer leur passage. Après le rapport qu'on m'avait fait de Brieg, je croyais Brieg une

place très-forte et Kosel une place très-faible. Les marchandises anglaises sont celles qui ont été fabriquées en Angleterre. La modification que vous proposez ne peut être adoptée, il n'y aurait plus de marchandises anglaises. Breslau ne peut être mieux traité que Hambourg. D'ailleurs, les négociants ayant des comptes à parties doubles et n'achetant jamais qu'à crédit, il est de fait qu'aucune marchandise n'est jamais payée. »

Jérôme à Napoléon. Breslau, 23 janvier 1807, neuf heures du soir.

« Sire, je viens de recevoir à l'instant une lettre du roi de Wurtemberg, dont j'ai l'honneur d'envoyer copie à Votre Majesté. J'attends ses ordres pour connaître ce que je dois répondre et si je dois accepter ce qu ilm'envoie.

« Votre Majesté me rendrait bien heureux, Sire, si Elle voulait permettre que M. Lecamus portât l'ordre que le roi de Wurtemberg vient de lui envoyer; mon ami depuis longtemps, je ne désire rien tant, Sire, que de lui donner des preuves de mon attachement. Depuis cinq années, il ne m'a pas quitté un seul instant; il a fait avec moi toutes mes campagnes, et je désire vivement qu'il ressente, comme moi, le bonheur de servir Votre Majesté. Le roi de Wurtemberg a cru que M. Lecamus était conseiller d'État. J'ignore ce qui a pu le lui faire croire. »

Hédouville au général de Pernety. Breslau, 24 janvier 1807.

« Monsieur le Général, le prince Jérôme Napoléon me charge de répondre à la lettre que vous m'avez écrite hier. Son intention est que les deux siéges de

Schweidnitz et de Kosel se fassent en même temps; cependant S. A. I. voudrait que celui de Kosel fût poussé avec une telle vigueur, que cette forteresse fût dans la nécessité de se rendre avant Schweidnitz, parce qu'alors nos troupes seraient plus rassemblées en attaquant aussitôt Neiss, et nos transports de batteries et de munitions plus faciles.

« S. A. I. me charge de vous mander de faire tenir prêtes à partir pour Kosel deux ou quatre pièces de vingt-quatre, dont les approvisionnements pourraient être pris à Brieg, mais de ne les faire partir que sur un nouvel ordre.

« Il est important que vous puissiez faire partir successivement pour Schweidnitz les pièces de siége demandées par le général Vandamme.

« S. A. I. sait combien il est difficile d'alimenter ces deux siéges en même temps de munitions et d'artifices, surtout vu l'éloignement de Kosel; mais S. A. I. me charge de vous dire qu'elle compte sur votre activité, et qu'elle est bien persuadée que personne n'est plus accoutumé que vous à faire l'impossible. »

« Sire, j'ai reçu la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire, en date du 23. J'ai de suite communiqué à M. l'intendant de Breslau ce qu'elle contient, relativement aux marchandises anglaises. Jérôme à Napoléon. Breslau, 26 janvier 1807.

« Avant-hier, 24, est parti un convoi pour Varsovie, transportant quatre cent vingt mille trois cent quatre-vingt-quatre rations d'eau-de-vie. L'ordre

s'établit, et je ne doute pas que Votre Majesté ne tire de la Silésie les ressources sur lesquelles Elle comptait.

« Kosel est investi depuis le 23. J'ai fait expédier ce matin encore, quatre pièces de vingt-quatre et quatre mortiers. M. Deponthon y est depuis le 24. M. le général Bertrand y sera le 30, et moi-même j'irai visiter les travaux du 1er au 2 du mois prochain. Il serait bien essentiel, Sire, que Votre Majesté voulût bien faire envoyer au 9e corps d'armée deux ou trois compagnies d'artillerie. Plusieurs sièges poussés vigoureusement à la fois me font sentir vivement le manque de personnel dans cette arme. »

Napoléon à Jérôme. Varsovie, 28 janvier 1807.

« Mon frère, je reçois votre lettre du 22 janvier. J'imagine que Bertrand est sur son retour; qu'il se presse de revenir, j'ai besoin de lui. J'ai vu avec plaisir que onze mille quintaux de farine sont partis de Breslau. Expédiez-nous cinq cents bœufs. J'ai vu aussi avec plaisir que vous aviez expédié de l'eau-de-vie de vin. Je fais donner des ordres au gouvernement pour qu'il ne soit fait aucune excursion sur la Silésie, que vous occupez. Écrivez-en à Kalisch. Actuellement, mon plus pressant besoin est les munitions de guerre. Faites partir, vingt-quatre heures après la réception de cette lettre, un million de cartouches pour Varsovie, et cinq cent mille propres aux fusils polonais, c'est-à-dire dont la balle est plus petite. Il doit y en avoir à Breslau et à Brieg, parce que les Prussiens avaient deux calibres. J'ai donné

des fusils de petit calibre aux Polonais. Faites partir aussi les cartouches à balle et à boulet, et les munitions de guerre qu'avait demandées le général d'artillerie pour approvisionner les quatre-vingts pièces de canon prises aux Russes. Vous pourrez expédier, plus tard, les canons qu'il a demandés. Mais ces quinze cent mille cartouches et cinq ou six mille coups de canon du calibre indiqué par le général d'artillerie me sont absolument nécessaires. Dirigez de Brieg sur Varsovie cinq cent mille cartouches et un ou deux milliers de coups de canon. Enfin, faites faire sur-le-champ trois millions de cartouches à Breslau. Je crois avoir vu dans vos états que vous aviez trois millions de balles. Faites-en faire un million à Brieg. Ces quatre millions de cartouches sont nécessaires pour réparer les pertes que l'on va faire, car je passe cette nuit la Vistule et j'entre en campagne. La bonne saison m'a décidé à en profiter pour culbuter l'ennemi, qui vient de recevoir un renfort de quarante mille hommes. Le maréchal Duroc reste à Varsovie ; il vous écrira fréquemment. Il est bon que vous ayez à Varsovie un de vos aides de camp qui viendra vous instruire des nouvelles qu'on y recevrait. Il faut préparer vos ordres pour que, si les événements le rendaient nécessaire, la moitié de votre corps pût se porter promptement sur Varsovie. L'autre moitié restera pour garder Breslau et Brieg. J'espère, comme vous pensez bien, n'avoir pas besoin de cette ressource. Le 6e et le 14e régiments bavarois doivent vous avoir joint. Il s'est commis beaucoup de désordres dans l'envoi des prisonniers

de la garnison de Breslau. Le quart n'a pas passé Glogau, le reste s'est échappé. C'est un véritable malheur, parce qu'il est à craindre qu'un jour ou l'autre ces gens ne se lèvent contre nous. »

Jérôme au général Vandamme. Breslau, 28 janvier 1807.

« Monsieur le Général, d'après le rapport d'un espion que je viens d'envoyer jusqu'à Glatz, il s'ensuivrait : 1° que le prince de Pless, à une lieue de Wartha, aurait fait des retranchements ; 2° qu'il rassemblerait un corps de huit mille hommes pour marcher au secours de Schweidnitz, en passant par Neurode et Reichenbach. Je vous préviens qu'en conséquence la brigade de cavalerie du général Lefebvre, avec deux bataillons d'infanterie légère qui se trouvent sur la route de Brieg à Kosel, reçoit l'ordre de se tenir prête à marcher sur Schweidnitz, en passant par Munsterberg, Franckenstein et Reichenbach, afin de couper toute retraite à l'ennemi. En même temps, le général Minucci reçoit l'ordre de se tenir prêt à marcher, avec quatre mille hommes d'infanterie, son artillerie et le peu de cavalerie qu'il a avec lui.

« Sitôt la réception de cette lettre, vous enverrez une reconnaissance sur Reichenbach et Wartha, afin de vérifier le rapport de cet espion. Il n'y aurait point de doute, si l'ennemi se trouve aux endroits indiqués, que son intention ne fût de secourir Schweidnitz. Dans ce cas, mon projet étant de lui couper toute retraite sur Glatz, vous le laisseriez avancer jusqu'à Reichenbach.

« Vous garderez mon officier d'ordonnance jus-

qu'à ce que vous ayez la certitude de ce qui existe. »

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que, d'après le rapport des officiers envoyés en reconnaissance aux environs de Glatz, il s'ensuit : 1° que l'ennemi n'a point encore fait de rassemblement considérable ; 2° qu'il est cantonné du côté de Wartha, Neurode, Silbelberg. Le parti de cavalerie que j'ai envoyé en reconnaissance a eu plusieurs combats à soutenir ; il a ramené quinze prisonniers, douze chevaux, et a perdu trois hommes. L'officier qui le commandait rapporte que les Prussiens se sont défendus mieux qu'ils ne l'ont fait jusqu'à présent. Jérôme à Napoléon. Breslau, 30 janvier 1807.

« Il rapporte également que l'on est convaincu, dans tout le comté de Glatz, que les Autrichiens faisaient un rassemblement de quarante-cinq mille hommes sur les frontières de la Bohême.

« Un espion, envoyé jusqu'à Glatz, fait le même rapport ; mais il ajoute qu'il croit que c'est une ruse du prince de Pless pour faire prendre les armes à tout ce qui est en état de les porter dans le comté de Glatz.

« Le 6e et le 14e régiments d'infanterie de ligne bavarois ne sont point encore arrivés à Breslau, non plus que le 5e bataillon d'infanterie légère. Ils m'étaient cependant annoncés par le major-général comme devant arriver le 26.

« J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Majesté le nom des officiers, sous-officiers et soldats qui se sont le

plus distingués depuis le commencement de la campagne.

« Il n'y en a pas un qui ne se soit fait remarquer plusieurs fois, et qui ne joigne une conduite exemplaire à une grande bravoure. »

Jérôme à Napoléon. 31 janvier 1807.

« Sire, j'ai reçu ce matin, à deux heures, la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire le 28. A midi, quarante caissons portant sept cent mille cartouches d'infanterie ordinaires, et six voitures portant cent cinquante mille pierres à feu, sont partis. Demain, à midi, le complément des quinze cent mille cartouches demandées sera expédié, et, après-demain matin, les six mille coups de canon le seront également. »

« J'ai envoyé un officier avec ordre d'établir quatre cents chevaux de relais sur toute la route jusqu'à Petrikau ; j'écris au maréchal Duroc pour l'engager à en faire autant de Varsovie à Petrikau. S'il peut établir ces derniers relais, Votre Majesté aura, le 8, la totalité des objets qu'Elle a demandés.

« Le 6e régiment de ligne vient d'arriver ; il est fort de dix-sept cents combattants. On a retenu à Glogau le 5e bataillon d'infanterie légère. Je viens d'expédier un courrier avec ordre au commandant de la place de le faire partir sur-le-champ. Je n'ai point de nouvelles du 14e régiment d'infanterie de ligne.

« J'ai établi à Strelhen un corps de trois mille hommes d'infanterie, deux régiments de cavalerie et six pièces de canon, que je destine à se porter sur

Reichenbach pour couper le prince de Pless, s'il fait un mouvement sur Schweidnitz. Le général Lefebvre commande ce corps ; mais il est retenu au lit depuis huit jours, ainsi que le général Montbrun. Si Votre Majesté jugeait à propos de m'envoyer un ou deux généraux de cavalerie, ils me seraient bien utiles dans de pareilles circonstances.

« Je sens bien vivement, Sire, le regret de ne pas accompagner Votre Majesté dans les nouveaux dangers qu'elle va courir. Cependant, l'espérance de faire en Silésie quelque chose d'utile au service de Votre Majesté adoucit cette privation. Je la prie de compter sur tout le zèle et l'activité que le désir de lui plaire et l'amour de la gloire peuvent m'inspirer. »

« Mon frère, je reçois votre lettre du 28 janvier et le rapport au prince de Neuchâtel. Je suis à Wittemberg depuis hier. Mon armée manœuvre pour tourner un corps ennemi. » Napoléon à Jérôme. Wittemberg, 1er février 1807.

« Mon cher Berthier, j'ai été fort embarrassé aujourd'hui et le suis encore. L'aide de camp du roi de Wurtemberg, qui m'a apporté une lettre de son souverain ainsi que plusieurs ordres pour différentes personnes attachées à ma maison, revient de Varsovie et me demande si je réponds à la lettre du roi. Comme Sa Majesté, à qui j'ai envoyé la copie de cette lettre, ne m'a pas laissé connaître ses intentions et que j'ignore le protocole pour répondre, je vous prie Jérôme à Berthier. Breslau, 1er février 1807.

de prendre un moment pour vous en informer et me le faire savoir. Mon procédé paraîtra sans doute peu convenable au roi de Wurtemberg; mais je ne veux pas m'exposer à faire quelque chose que l'Empereur n'approuverait pas. J'ai donc congédié l'aide de camp, en lui disant que j'aurai l'honneur de répondre au roi et de lui envoyer un de mes aides de camp. »

Hédouville au général de Pernety. 1er février 1807.

« Monsieur le général, S. A. I. me charge de vous mander qu'elle vous confie momentanément le commandement de la brigade du général Lefebvre, qui a été amenée aujourd'hui à Strelhen, elle est composée de deux régiments de cavalerie, du 6e régiment de ligne, de deux bataillons d'infanterie légère, et elle a six pièces d'artillerie légère.

« S. A. I. jugeant qu'il est du bien du service, dans un moment où les ennemis peuvent tenter de secourir une des deux places que nous assiégeons, de ne confier cette brigade qu'à un général honoré de toute sa confiance, a pensé que, quoique ce commandement soit étranger aux fonctions que vous remplissez avec tant de distinction, elle pouvait vous en charger pendant l'indisposition du général Lefebvre, qui sera en état de rejoindre sa brigade dans quelques jours. Cette courte absence ne vous empêchera pas plus de continuer à diriger l'artillerie du 9e corps d'armée, que si vous aviez été directement sous Kosel ou Schweidnitz, et S. A. I. sera alors sûre que cette brigade ne pourrait être mieux dirigée.

« Cette brigade forme un corps d'observation dont le but est de surveiller les mouvements que l'ennemi pourrait tenter pour secourir une des deux places assiégées ; le général Lefebvre, en recevant l'ordre d'occuper Strelhen, a été prévenu de communiquer par ses avant-postes, avec ceux de la division du général Vandamme, placés à Reichenbach, et soit que vous marchiez sur cette ville ou sur Franckenstein, il importe que vous continuiez à vous lier avec les troupes légères.

« Si l'ennemi se portait en force sur Schweidnitz, alors le général Vandamme est autorisé à donner l'ordre au commandant de la brigade du général Lefebvre, de concerter ses mouvements avec lui, afin de couper la retraite par les mouvements les plus rapides à l'ennemi, s'il était assez hardi pour tenter de secourir cette place ; mais l'intention de S. A. I. est que votre brigade conserve son ensemble, et que chacun des corps qui la compose n'agisse que d'après vos ordres directs, et dans tous les cas vous rendrez journellement compte à S. A. I. de tous vos mouvements, qui ne peuvent vous être prescrits que par ces circonstances ; il est donc de toute nécessité que vous ne négligiez rien pour être informé des forces ennemies et de leur direction. C'est surtout avec de bons espions que vous obtiendrez ces renseignements. Vous les ferez passer au général Vandamme qui vous informera aussi de ceux qu'il se procurera.

« Vous devez avoir près de la brigade un commissaire de la chambre, chargé de lui faire fournir les

subsistances par les capitaines des différents cercles que vous parcourrez ou qui vous avoisinent. »

Hédouville au général de Pernety. (Sans date.)

« Monsieur le général, le général Vandamme vient de mander à S. A. I. que le gros corps d'armée du prince de Pless pourrait être porté sur Kosel et qu'il pense en ce cas qu'il n'a pas besoin du secours de votre brigade. Je ne tenais pas hier le même langage, ajoute-t-il, parce que les commandants de mes reconnaissances ont été des plus maladroits.

« D'après cela, S. A. I. me charge de vous mander de vous porter avec votre brigade, non à Reichenbach, mais dans une position à peu près intermédiaire, entre Schweidnitz et Kosel, d'où les renseignements que vous vous procurerez détermineront vos mouvements, qui devront toujours tendre à couper les colonnes ennemies sur les derrières, quelles que soient leurs tentatives.

« Vous avez une excellente brigade, accoutumée à se distinguer, et qui vous secondera bien en saisissant toutes les occasions de donner sur l'ennemi.

« Cette lettre vous trouvera peut-être déjà à Nimptsch, mais dans ce cas, vous changerez vos dispositions. »

Jérôme à Napoléon. Breslau, 2 février 1807.

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que le prince de Pless, à la tête d'un corps de huit mille hommes, avait fait la démonstration de se porter au secours de Schweidnitz ; mais le corps d'observation, dont j'ai donné le commandement au

général de Pernety, à cause de la maladie du général Lefebvre, ayant fait échouer ce projet en se portant sur Reichenbach, pour le couper dans sa retraite; le prince de Pless s'est alors dirigé sur Neiss, et, je suppose, dans l'intention de secourir Kosel. J'ai donné ordre au corps d'observation de le suivre dans tous ses mouvements, et j'espère, s'il persiste dans ce projet, réussir à lui couper toute retraite.

« Le prince de Salm est arrivé ce matin, du siége de Schweidnitz. Il y est resté quelques jours, a souvent visité les tranchées et montré beaucoup de zèle, d'activité et de sang-froid. Le général Vandamme me rend de lui un témoignage très-avantageux. Je ne crois pas que cette forteresse puisse tenir longtemps. On y manque d'eau, et l'esprit des habitants et de la garnison y est très-mauvais. J'y serai après-demain.

« Le siége de Kosel se poursuit avec vigueur. »

Jérôme à Napoléon. Au camp devant Schweidnitz, 5 février 1807.

« Sire, j'ai reçu ce matin à une heure la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire, en date du 1er. Je suis arrivé devant Schweidnitz. J'ai été visiter les batteries, que j'ai trouvées dans le meilleur ordre possible, et dont la plus éloignée n'est qu'à deux cent cinquante toises de la place. J'ai fait aussitôt commencer le feu, et un instant après il a paru au centre de la ville un incendie très-considérable, qui continue à s'accroître. Il est impossible de mettre plus d'activité dans le service que le capitaine Prost, du génie, et un jeune élève de l'école de Metz. Ce dernier a dirigé lui-même

la première bombe qui a mis le feu à la ville. »

Napoléon à Jérôme. Lansberg, près Leibstadt, 6 février 1807.

« Mon frère, l'ennemi est en pleine déroute. Nous avons coupé un corps de vingt mille hommes. Nous allons rejeter l'ennemi au delà du Niémen. Il y a des partisans qui arrêtent nos convois du côté de Huscritz. Envoyez le général Lefebvre avec trois cents chevaux, en prenant ceux qui sont le plus près de Glogau et autres endroits, pour battre le pays.

« L'Empereur est parti sans signer, pour se porter en avant. »

Jérôme à Napoléon. Breslau, 9 février 1807.

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que la forteresse de Schweidnitz a capitulé. J'ai l'honneur de lui envoyer la capitulation par M. le prince de Hohenzollern, mon aide de camp, qui a sommé la place le 6 et a décidé le gouverneur à me remettre cette forteresse.

« Le général Lefebvre a dû attaquer hier, avec un corps de quatre mille hommes d'infanterie et deux régiments de cavalerie, le prince de Pless dans ses retranchements de Franckenstein, Wartha et Neurode. L'adjudant-commandant Rewbell, avec un corps d'infanterie et de cavalerie de Wurtemberg, a été chargé de tourner ces mêmes positions. J'ai beaucoup à me louer de cet officier.

« Kosel tient encore, d'après les rapports que j'en reçois. Le siége n'a point été poussé aussi vivement que celui de Schweidnitz ; j'y ai envoyé le colonel Morio, mon aide de camp.

« Le siége de Neiss commencera le 17 ; j'en char-

gerai le général Vandamme avec la division de Wurtemberg.

« Je prendrai la liberté, Sire, de renouveler la demande que j'ai eu l'honneur de faire à Votre Majesté à Pultusk, pour MM. Ducoudras et d'Esterno, mes aides de camp. Le premier surtout est un officier qui mérite les bontés de Votre Majesté ; capitaine depuis huit ans, il a fait toutes les campagnes, a reçu plusieurs blessures et a obtenu la croix à Austerlitz. »

Jérôme à Napoléon. Breslau, 9 février 1807.

« Sire, je reçois à la minute le rapport du général Lefebvre. Le 8, l'ennemi a été attaqué dans les positions de Franckenstein, Wartha et Neurode. Ces positions étaient formidables. Elles étaient établies au sommet des montagnes. Le général Lefebvre les a attaquées de front, pendant que l'adjudant-commandant Rewbell les tournait avec l'infanterie légère de Wurtemberg. L'ennemi a résisté pendant deux heures ; mais à la fin il a été culbuté et poursuivi jusque sous les murs de Glatz. Nous avons fait trois cents prisonniers, pris une pièce de canon et tué cent hommes à l'ennemi. A la sortie des gorges, le brave régiment de dragons de La Tour-et-Taxis, commandé par le colonel Seidnitz, et le régiment de chevau-légers de Linange, commandé par M. de Bouillé, en l'absence du brave colonel Zandt, qui est resté malade à Franckenstein, ont fait plusieurs charges très-brillantes. L'ennemi voulait se rallier sous les murs de Glatz, mais ils l'ont dispersé et forcé de se retirer dans la place.

« L'infanterie légère de Wurtemberg a soutenu sa réputation, Le colonel Becker, commandant le 6e de ligne bavarois, et les lieutenants-colonels Zollern et Preysing, se sont conduits avec distinction. Le prince de Pless est maintenant bloqué dans Glatz, et je puis répondre à Votre Majesté qu'il n'en sortira plus. »

Jérôme à Napoléon. Breslau, 11 février 1807.

« Sire, j'ai reçu la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire, en date du 6 février.

« J'ai déjà pris les mesures les plus promptes pour assurer les communications et dissiper les partis ennemis qui infestent les routes. J'ai écrit au général Verrières de laisser à Crossen, jusqu'à nouvel ordre, un fort bataillon saxon, et plusieurs détachements de cavalerie ont été expédiés sur ces endroits.

« Le général Lefebvre étant dans ce moment occupé au blocus de Glatz, avec le corps d'observation, je vais faire partir le général Montbrun, qui est rétabli de sa maladie, pour se porter sur Mezeritz, avec un corps de trois cents chevaux.

« J'ai l'honneur de faire connaître à Votre Majesté que l'on ne renvoie pas les chevaux attachés aux transports des convois que j'ai expédiés de Breslau. C'est un inconvénient très-nuisible au bien du service et qui m'expose à manquer de relais pour les convois qui doivent encore partir.

« Je suis aussi informé de nouveaux désordres qui ont eu lieu à l'arrivée d'un des convois de vivres, à Varsovie. De deux cent quarante chariots qui le composaient, cent quarante ont été détournés et pillés.

« Le prince de Pless, après avoir été battu et chassé de toutes ses positions, s'est retiré seul en Bohême, emportant l'argent qui était dans les caisses de Glatz. »

Duroc à Jérôme. Varsovie, 12 février 1807.

« Monseigneur, j'ai l'honneur de soumettre à Votre Altesse Impériale les propres phrases d'une lettre que je reçois de Sa Majesté. Elle est datée de Preussich-Eylau, le 9 février :

« Si les événements qui viennent de se passer ne « portent pas le général Essen à s'éloigner, il est « convenable que vous écriviez au prince Jérôme de « mettre en marche une division bavaroise de huit à « dix mille hommes, sur Varsovie. Il recevra, avant « leur arrivée, de nouveaux ordres. »

« Mais voici les nouvelles que je reçois sur le général Essen : le général Savary était parti le 8 d'Ostrolenka, appuyé du général Oudinot, pour aller l'attaquer. Le général Savary a marché et ne l'a pas trouvé. Il paraissait que le général Essen s'était retiré vers la grande armée russe. Je vais me mettre en quête pour en avoir des nouvelles et je m'empresserai d'en instruire Votre Altesse Impériale. Elle pensera peut-être que, quoiqu'il devienne inutile de faire marcher la division pour le moment, il serait prudent de la tenir prête à marcher.

« La bataille du 8 a été très-sanglante. L'armée ennemie était nombreuse, et l'Empereur n'avait qu'une partie de la sienne. L'ennemi s'est retiré dans la nuit; nous avons seize drapeaux, quarante canons et douze mille prisonniers. Dans sa retraite sur

Kœnigsberg, l'ennemi a abandonné ses blessés et ses bagages. Nos avant-postes étaient près de Kœnigsberg.

« Le maréchal Augereau a été blessé; les généraux Corbineau, Desjardins, Lochet et trois autres ont été tués; les généraux d'Hautpoul, Friant, Leval, Saint-Sulpice et d'autres ont été blessés; nous avons perdu plusieurs colonels. La garde à cheval s'est couverte de gloire; elle a traversé plusieurs fois les lignes ennemies. Le général Dalhmann a été blessé à mort.

« L'Empereur se porte bien, mais il s'est beaucoup exposé.

« Les corps du prince de Ponte-Corvo, du maréchal Ney, les divisions Nansouty et Espagne étaient en arrière et ont dû rejoindre l'armée. »

Jérôme à Berthier. Breslau, 15 février 1807.

« Monsieur le Maréchal, j'apprends à l'instant que les Saxons sont à Bunzlau; ils seront à Glogau aprèsdemain. J'ai écrit au général Verrières pour qu'il ne détourne pas un seul homme de ce corps, puisqu'il continue sa route jusqu'à Posen.

« Je pars à l'instant pour faire défiler la garnison de Schweidnitz et pour attaquer l'ennemi, qui s'est retiré de Wunschelburg à Friedland, en violant le territoire autrichien.

« J'attends la réponse de Votre Altesse relativement au général B...., qui est ici. »

Duroc à Jérôme. Varsovie, 15 février 1807.

« Monseigneur, j'ai eu l'honneur d'écrire, il y a deux jours, à Votre Altesse Impériale, pour l'infor-

mer que Sa Majesté désirait que vous fassiez partir pour Varsovie une division bavaroise de huit à dix mille hommes, si les événements qui viennent de se passer ne portaient pas le général russe Essen à se retirer.

« Les premiers rapports que nous avons reçus de ce corps nous faisaient croire qu'il se retirait ou qu'il se retirerait; mais je reçois à présent les avis suivants : le fort détachement que le général Essen avait fait sur la Grande Armée, rétrograde pour revenir près de lui. Une partie du corps du général russe s'est porté sur Myszinice et sur l'Omulew, et a forcé la brigade du général Grandjean, que l'Empereur y avait laissée pour y prendre poste et ouvrir les communications de l'armée avec Varsovie et le corps du général Savary. Ce détachement a poussé ensuite une pointe jusqu'à Villenberg, et a délivré deux mille prisonniers russes, après avoir massacré leur escorte et des blessés.

« Je pense donc que le moment est arrivé de faire mettre en marche la division bavaroise, et je rends compte à Sa Majesté que je préviens Votre Altesse Impériale de tous ces mouvements, en la priant de mettre en marche la division bavaroise.

« Je reçois aussi l'avis que quinze mille Cosaques du Don sont arrivés à Dubno, près d'Ostrog, en Volhynie; ils sont encore éloignés.

« L'occupation de Villenberg par l'ennemi coupe nos communications avec la Grande Armée et nous prive des nouvelles et des courriers de l'armée. Nous n'en avons pas reçu depuis que j'ai eu l'honneur

d'écrire à Votre Altesse Impériale. Ainsi, si nous avons quelques détails sur ce qui s'est passé, ils nous sont venus par des lettres particulières ou des blessés.

« Le général Beningsen savait qu'il avait affaire à peu de monde lorsqu'il a attaqué ; il a voulu envelopper l'armée française, mais on lui a opposé manœuvre à manœuvre. Si les ennemis se sont bien battus et ont été acharnés, nos troupes ont fait davantage. Le maréchal Augereau, qui était au centre, a reçu l'ordre de Sa Majesté de percer le centre de l'ennemi ; il le fit avec succès ; mais faute de troupes, peu soutenu à sa droite et à sa gauche, il a été obligé de rétrograder. Le maréchal Ney est arrivé, le soir, sur le flanc droit de l'ennemi, et en arrière ; la nuit est arrivée et le feu a cessé à sept heures et demie.

« L'ennemi s'est retiré pendant la nuit, non pas sur Kœnigsberg, mais sur Gumbinen ; on l'a suivi le lendemain. On a trouvé ses bagages et des blessés abandonnés ; nous ne savons pas si l'on s'est battu depuis.

« De part et d'autre la perte a été considérable ; chez nous, outre le maréchal Augereau, blessé légèrement, le maréchal Davout l'a été aussi, mais d'une contusion. On ne connaît pas encore tous les généraux et colonels blessés ou tués, mais le nombre en est fort grand.

« Ce qui fait frémir, c'est que l'Empereur s'est exposé comme un soldat ; beaucoup de personnes ont été tuées ou blessées à ses côtés. Il était souvent sous

les coups des batteries ennemies, qui étaient placées assez près pour le reconnaître. »

« Monseigneur, j'ai eu l'honneur d'expédier, hier, une estafette à Votre Altesse Impériale, pour la prier de faire mettre en marche sur Varsovie la division bavaroise. Duroc à Jérôme. Varsovie, 16 février 1807.

« Je reçois aujourd'hui une lettre du général Savary, qui m'annonce bien que l'ennemi est toujours en présence, mais qu'il ne s'attend pas à être attaqué, et l'officier porteur de la lettre (datée d'hier à six heures du matin), dit qu'arrivé à deux heures d'Ostrolenka, il a entendu un grand bruit d'artillerie.

« Je reçois aussi, aujourd'hui, différentes lettres de Sa Majesté, de son quartier-impérial de Preussich-Eylau ; elles sont datées du 12 ; nous avons aussi des nouvelles du 13.

« Suivant une lettre, l'ennemi s'était retiré derrière la Pregel ; le dégel commençait à être considérable et les routes mauvaises. L'intention de Sa Majesté était de cantonner son armée derrière la Passarge, afin de protéger les siéges de Colberg et de Dantzig, que Sa Majesté voulait prendre avant toute autre opération. Les troupes légères de l'armée étaient près de Kœnigsberg ; mais Dantzig est un point trop important pour qu'on le laisse derrière.

« Sa Majesté désire, Monseigneur, que vous donniez des ordres pour que les convois, soit de vivres, soit de munitions de guerre, soit d'argent, qui doivent partir de la Silésie pour Varsovie, soient à l'avenir dirigés sur Thorn, qui devient le point central

de l'armée, et où il est probable que le quartier-général s'établira. Sa Majesté a donné des ordres pour qu'à l'avenir les voitures venant de la Silésie ne passent pas la Vistule.

« Nos communications avec Berlin sont rétablies par Posen.

« J'ai fait faire une copie des bulletins qui viennent d'arriver; Votre Altesse Impériale verra tous les détails sur ce qui s'est passé. »

Jérôme à Napoléon. Breslau, 17 février 1807.

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que la garnison de Schweidnitz, forte de cinq mille hommes, a défilé devant moi hier matin, et a été dirigée de suite sur Mayence par Dresde. J'ai trouvé la forteresse dans le plus brillant état de défense possible. Les vivres n'y manquaient pas, les approvisionnements de guerre y sont très-considérables; mais il n'y a point de fusils. J'attends les états détaillés que j'aurai l'honneur de faire parvenir à Votre Majesté, aussitôt qu'ils me seront remis.

« J'ai l'honneur d'informer également Votre Majesté que l'ennemi, après avoir violé le territoire autrichien, s'était porté de Wunschelburg sur Friedland, dans l'intention de secourir Schweidnitz avant l'expiration du terme fixé pour sa reddition; mais le 15, j'ai fait échouer ce projet en le faisant attaquer dans ses positions de Friedland, par le général Lefebvre, qui l'a culbuté, lui a fait deux cents prisonniers, pris deux pièces de canon. L'ennemi avait quinze cents hommes d'infanterie, deux escadrons et six pièces de canon. La totalité eût été prise, sa

retraite ayant été coupée sur Glatz par l'adjudant-commandant Rewbell, si, dans sa déroute, l'ennemi ne s'était sauvé en Bohême, en jetant bas ses armes. Le lieutenant-colonel de Bouillé s'est conduit avec distinction, à la tête du régiment des chevau-légers de Linange.

« D'après les intentions de Votre Majesté que m'a fait connaître M. le grand-maréchal du palais, j'ai réuni un corps de neuf mille hommes d'infanterie et huit cents chevaux, qui sont prêts à marcher au premier ordre.

« Le dégel a interrompu les opérations du siége de Kosel ; les batteries sont inondées, et l'on travaille avec activité à les remettre en position de recommencer leur feu. Le général Vandamme, avec la division de Wurtemberg, va se porter sur Neiss pour en former le siége.

« J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Majesté le rapport d'un espion que j'avais expédié sur les frontières de l'Autriche. Il me paraît offrir quelque intérêt. »

Vandamme au prince Jérôme. Waldenbourg, 18 février 1807, onze heures du soir.

« Monseigneur, j'ai reçu les ordres de Votre Altesse Impériale, et je m'y conformerai très-exactement sans perdre un instant.

« Le général Lilienberg part cette nuit avec quatre bataillons forts de deux mille cinq cents hommes, l'élite de la division de Wurtemberg, il passe par Reichenbach, Nimptseb, Jordansmühl, et sera très-promptement à Breslau, où j'espère qu'il arrivera avec sa troupe en bon ordre et prêt à tout événement.

« Le général Hédouville me recommande le secret des ordres de Votre Altesse, et l'officier qui les apporte dit en pleine table que les Russes marchent contre la Silésie.

« Les routes sont affreuses dans ces montagnes, j'ai laissé tous nos équipages à Schweidnitz, et je viens d'y renvoyer mon artillerie après.

« Je ferai, mon Prince, avec le peu de troupes qui me reste, tout ce que l'on peut exiger d'un général dévoué à son souverain et à Votre Altesse mais je ne puis beaucoup promettre avec cette espèce de gens, l'élite étant partie.

« Les tranchées sont comblées à Schweidnitz, et le bois des fascines et gabions brûlé. L'artillerie de siége est dans l'enceinte de la forteresse, et l'on travaille à force à la réparer, afin qu'elle soit en bon état à tout événement.

« J'ai donné des ordres (au commandant seul) avant mon départ pour que tous les Prussiens prisonniers en partissent au plus tôt, et que l'on se tînt toujours prêt à se défendre au besoin.

« Je pense, mon Prince, que tout ira bien de nos côtés, à moins de grands événements.

« L'on m'assure ici que le prince de Pless est à Prague, où il a été par ordre de son roi pour une mission secrète, il paraît aussi qu'il y a beaucoup de troupes autrichiennes sur la frontière de la Bohême, surtout depuis l'événement du 14, vers Braunau.

« La prise de Schweidnitz donnera un peu à penser à la cour de Vienne, elle devient dans cette circonstance encore plus importante. Puisse le général

de Deroy, par un noble effort, se rendre bientôt maître de *Kosel*, cela améliorerait bien notre position.

« Dans tous les cas, Monseigneur, telle chose qui arrive, comptez sur mon entier dévouement et sur mon attachement inviolable à tout ce qui tient à la famille et à la gloire du grand Napoléon. »

« Monseigneur, je reçois dans ce moment une lettre du 13, de S. M., de son quartier-général de Preussich-Eylau. Votre Altesse Impériale a dû en recevoir aussi, pour envoyer à Varsovie une division bavaroise, qui sera sous les ordres du prince royal. S. M., craignant que ses lettres n'aient été interceptées, me charge de réitérer cette demande à Votre Altesse Impériale, cela confirme d'autant plus ce que j'ai eu déjà l'honneur de lui écrire.

Duroc à Jérôme. Varsovie, 19 février 1807.

« Le 13, les avant-postes de l'armée étaient près de Kœnigsberg, où l'armée ennemie paraît être réunie et se retrancher. Tous nos blessés étaient évacués, et notre perte était reconnue beaucoup moindre qu'elle n'avait été jugée d'abord, parce que beaucoup d'égarés sont rentrés.

« L'ennemi a publié une relation de la bataille du 8, dans laquelle il s'attribue la victoire, bien entendu, mais il avance beaucoup de faits faux, comme d'avoir enlevé le village et d'en avoir chassé les Français ; ce qu'il y a de précieux dans cette relation, qui a été interceptée, c'est qu'il avoue la perte de vingt mille hommes tués ou blessés, dont dix généraux et quatre cents officiers.

« Le 16, le général Savary et le général Oudinot

ont été attaqués à Ostrolenka par le général Essen, ayant trente mille Russes. Le général Savary n'avait pas tout son monde, parce qu'il avait fait un détachement considérable; cependant les Russes ont été repoussés et bien battus, on leur a pris deux drapeaux et six pièces de canon, on leur a tué quinze cents hommes, parmi lesquels plusieurs officiers supérieurs et le général Suwaroff, fils de l'ancien maréchal. Notre perte n'a pas été considérable. Le général Campana a été tué.

« Le général Oudinot a reçu l'ordre de se réunir à la Grande Armée, et le général Savary de s'y appuyer, cela rend la présence de la division bavaroise plus nécessaire ici. »

Duroc à Jérôme. Varsovie, 20 février 1807, huit heures du soir.

« Monseigneur, j'ai reçu ce matin la lettre que Votre Altesse Impériale m'a fait l'honneur de m'écrire le 16 février, et j'ai fait parvenir à Sa Majesté la dépêche qui l'accompagnait.

« Je reçois dans ce moment celle du 18, que me remet Monsieur votre aide de camp; je vais annoncer à Sa Majesté la marche de la division bavaroise.

« J'ai eu l'honneur de transmettre à Votre Altesse Impériale ce que Sa Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire le 7 février; en conséquence d'une nouvelle lettre de Sa Majesté, en date du 13, j'ai eu l'honneur d'écrire de nouveau à Votre Altesse Impériale, en date d'hier; cette lettre renferme cette phrase :

« J'ai envoyé l'ordre au prince Jérôme d'envoyer « une division bavaroise à Varsovie; elle sera sous « les ordres du prince royal; comme les ordres sont

souvent innterceptés, écrivez-le lui par duplicata. »

« D'après cela, il paraît que Sa Majesté a entendu que Votre Altesse Impériale détacherait la division de son corps d'armée, sans la suivre.

« Je n'ai reçu aucun autre ordre pour la division saxonne, sinon de presser son arrivée à Posen, pour le 24, ainsi qu'elle a été annoncée.

« Nous regretterions tous que ces dispositions pussent arrêter le succès de Votre Altesse Impériale en Silésie. Le prince de Hohenzollern a éprouvé quelques retards dans sa marche, mais il doit être arrivé près de Sa Majesté.

« Depuis que j'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Altesse Impériale, je n'ai reçu aucune nouvelle de l'armée. »

Duroc à Jérôme. Varsovie, 22 février 1807, matin.

« Monseigneur, je reçois une nouvelle lettre de Sa Majesté, en date du 17, et toujours de son quartier-général de Preussich-Eylau. Sa Majesté me charge d'écrire à Votre Altesse Impériale de faire partir la division bavaroise, et de la composer de moitié des troupes de cette nation qui sont en Silésie, tant en infanterie qu'en cavalerie et en artillerie. Cette division, qui doit être sous les ordres du prince royal, est destinée à prendre poste à Pultusk. Quoi qu'elle puisse déjà être en marche, je m'empresse d'avoir l'honneur de prévenir Votre Altesse Impériale de cette nouvelle disposition, d'après laquelle la division peut devenir moins nombreuse, surtout en infanterie, et, par conséquent, moins vous dégarnir.

« L'Empereur venait d'apprendre la prise de

Schweidnitz par Votre Altesse Impériale, et venait de le faire connaître à Paris.

« L'armée entre dans ses cantonnements derrière la Passarge, pour couvrir le siége de Dantzig. Le 17, le quartier-général devait aller à Landsberg; je ne sais pas encore où il se fixera définitivement, mais il paraît probable qu'il restera du côté d'Osterode, et que l'Empereur ne reviendra pas à Varsovie. Osterode, également éloigné de Pultusk et de l'embouchure de la Vistule, sera le point central de l'armée et de la ligne qu'elle occupe. On avait répandu ici le bruit que le général Essen devait réitérer son attaque sur Ostrolenka; mais le général Savary l'a évacuée depuis plusieurs jours, à cause des communications et des ponts que le dégel a rompus. Le général Savary borde l'Omulew et s'appuie par sa gauche à l'armée.

« Le prince Paul Sapieha arrive à l'instant, et me remet la lettre que Votre Altesse Impériale m'a fait l'honneur de m'écrire le 19. Depuis elle aura reçu des lettres de l'Empereur ou de moi, qui auront décidé le départ de la division.

« Le prince Joseph Poniatowski est chargé par l'Empereur de former de la cavalerie polonaise, qui peut être très-utile, surtout contre les Cosaques. Il manque de sabres, de pistolets et de gibernes. Je lui ai promis d'intercéder auprès de Votre Altesse Impériale pour qu'elle ait la bonté d'en envoyer quelque peu des arsenaux de Breslau, si cela est possible.

« La lettre que Votre Altesse Impériale m'a en-

voyée était en effet adressée au prince Eugène ; je la remercie infiniment. »

« Sire, je viens de recevoir une lettre de M. le grand-maréchal du palais, qui m'annonce que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire. Cette lettre ne m'est point parvenue, et je présume qu'elle aura été interceptée. Jérôme à Napoléon. Breslau, 22 février 1807.

« D'après les ordres de Votre Majesté, qui m'ont été transmis par M. le grand-maréchal du palais, j'ai fait partir, à midi, la division bavaroise de Wrède, commandée par le général-major Minucci, et le régiment de dragons de La Tour-et-Taxis, pour se rendre à Varsovie, sous les ordres de Son Altesse Royale le prince héréditaire de Bavière. J'ai adressé à M. le grand-maréchal l'état de situation de ce corps, en lui annonçant son départ.

« L'éloignement de cette division me laisse en Silésie avec très-peu de forces. Je prie cependant Votre Majesté d'être persuadée que je ferai tous mes efforts pour maintenir le cours de mes opérations. On continue le siége de Kosel. Le général Vandamme va commencer celui de Neiss, et je ferai en même temps occuper la ville de Silbelberg et bloquer la forteresse. »

« Mon frère, j'ai appris avec plaisir la prise de Schweidnitz. Mon intention est que cette place, ainsi que Breslau et Brieg, soient entièrement démolies, et toute l'artillerie dirigée sur Glogau, qui est la seule place de Silésie que je veuille conserver. Il Napoléon à Jérôme. Osterode, 23 février 1807.

est nécessaire que vous ayez l'œil sur Glogau, et que vous ayez soin que cette place soit toujours parfaitement approvisionnée en munitions de guerre et de bouche, car il est telle hypothèse où il est possible que toute la Silésie vienne à être évacuée, hormis ce point. Je vous ai fait donner l'ordre d'envoyer la moitié des troupes bavaroises à Varsovie. J'imagine que ces troupes sont déjà en marche ; il est très-nécessaire qu'elles arrivent bientôt. Je vous ai fait connaître aussi qu'il fallait diriger sur Thorn les convois de munitions et de vivres qui vous avaient été précédemment demandés pour Varsovie. Je vous le répète, ne perdez point de vue que c'est sur Glogau que vous devez porter incessamment vos arsenaux, vos magasins et votre artillerie. Démolissez les autres places le plus tôt possible. »

Napoléon à Jérôme. Osterode, 25 février 1807.

« Mon frère, j'ai perdu du monde à la bataille d'Eylau. La victoire a été longtemps disputée, et l'ennemi a fait des efforts de toute espèce. Je vous ai mandé de m'envoyer la moitié des troupes bavaroises en infanterie, cavalerie et artillerie, et de les diriger sur Varsovie. Je suppose que ce corps est déjà à plusieurs jours de marche et va arriver incessamment sur la Vistule. Je n'attache aucune importance à la place de Kosel, ni aux places de la Silésie. Je vous ai mandé de faire démolir Schweidnitz, Breslau et Brieg, et de tout concentrer sur Glogau, d'approvisionner cette place et de la tenir en bon état.

« Je vous prie de me faire connaître quelle est la force nécessaire pour garder Glogau, me maintenir

maître de Breslau, et contenir le pays et le prince de Pless. Les Wurtembergeois ne seraient-ils pas suffisants pour cela ? Si cela est, laissez le commandement des Wurtembergeois au général Vandamme, avec l'instruction que je viens de vous donner, et, avec la division bavaroise qui vous reste, tenez-vous prêt à vous porter sur Posen. Avant votre arrivée, vous recevrez des ordres sur le lieu de votre destination.

« Vous vous réunirez au corps de réserve, et vous ferez là la grande guerre. Mais il faut que le général Vandamme, avec les troupes que vous lui laisserez, se charge de se maintenir maître de Schweidnitz et de réprimer les excursions de l'ennemi. Comme nous sommes fort loin et que les événements militaires se succèdent avec rapidité, tenez courrier avec Vandamme et Hédouville, et agissez. Faites diriger le plus de cartouches et de coups de canon que vous pourrez sur Thorn. Faites cependant tout cela avec prudence, afin de ne donner aucune espèce d'alarme. Donnez l'ordre au général Montbrun de se rendre à Varsovie pour prendre le commandement de la cavalerie légère du 5e corps.

« Le 10e bataillon du train doit être arrivé à Breslau ou à Glogau. Faites-lui donner des chevaux et des harnais, et à mesure qu'une compagnie aura des chevaux, faites-les atteler à des voitures de munitions de guerre, et dirigez-les sur Thorn. — Envoyez par un officier cette lettre au général Savary. »

« Monseigneur, ce matin à sept heures, j'ai quitté Vandamme à

Jérôme. Ottmatchau, 25 février 1807.

les positions de Munsterberg et d'Ottmachau qu'occupaient mes troupes, pour m'approcher du fort prussien et investir le camp retranché de Friederichstadt, rive gauche de la Neiss; ce qui s'est effectué avec succès. Vers les onze heures, l'ennemi, repoussé de toutes parts, a été forcé de rentrer dans sa fortification, après avoir montré environ quatre cents hommes de cavalerie et mille hommes d'infanterie assez exercée; nous lui avons fait quelques prisonniers et il nous est arrivé quelques déserteurs.

« Après avoir pris position et porté toute la troupe à portée de canon de place, reconnu les forts et le camp retranché, je me suis retiré en partie sur Ottmachau, occupant Stephansdorff, Reiglitz et Glumpenau; maître du pont que j'ai fait rétablir, j'ai porté un régiment de cavalerie à Grunau, un régiment d'infanterie à Blumenthal. Le reste garde le pont sur les deux rives prêt à se porter partout. J'ai reconnu l'impossibilité de faire passer de la grosse artillerie sur la rive droite, tout le pays étant inondé naturellement dans cette saison. Il serait extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, d'ouvrir une tranchée et d'établir des batteries sur cette rive, ce qui me force à proposer à Votre Altesse Impériale de la prier de me permettre d'ouvrir une tranchée contre le camp retranché à gauche du fort prussien, afin de me rendre maître et de pouvoir attaquer par ce moyen tous les autres ouvrages et la ville même, quoique séparée par la rivière. Par suite, je prierai Votre Altesse de me permettre d'établir un pont sur la Neiss, au bas de la ville, pour pouvoir y passer et

y établir quelques batteries contre la fortification de la ville au besoin.

« Voilà en ce moment, je crois, le seul parti à prendre car il dégèle fortement et tout est eau et boue. Les chemins de Schweidnitz à Franckenstein et par Munsterberg sur Neiss sont praticables, quoique difficiles ; je ferai dans tous les cas tout mon possible pour tirer parti de mes positions telles qu'elles soient. Je supplie cependant Votre Altesse Impériale de me donner ses derniers ordres. »

Duroc à Jérôme. 26 février 1807.

« Monseigneur, depuis le combat d'Ostrolenka, il ne s'en est plus donné aucun. L'armée est entrée ou entre paisiblement dans ses cantonnements, l'ennemi a trop souffert pour pouvoir la suivre. Le 23, le quartier-général était à Osterode, l'Empereurdevait aller à Thorn, et il est possible qu'il vienne pour un moment à Varsovie.

« Nous y attendons un ambassadeur persan et un turc.

« Dans une des dernières lettres que S. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, elle me marque qu'elle pense que la division bavaroise est prête d'arriver ou au moins en marche. Votre Altesse Impériale a bien voulu me mander qu'elle était partie le 22 de Breslau.

« Le corps du maréchal Augereau a été dissous et réparti dans les autres corps de l'armée ; le maréchal, qui est malade, retourne en France. Tous les jours on s'aperçoit que notre perte est au-dessous de ce que l'on a présumé ; dans un de ses rapports l'en-

nemi avoue un général tué, vingt blessés, sept cent quarante-deux officiers tués et blessés, vingt mille hommes tués et blessés. »

Jérôme à Napoléon. Breslau, 27 février 1807.

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que j'ai donné des ordres pour établir cinq cents chevaux dans chaque relais sur la route d'ici à Posen et de Posen à Thorn, afin que les convois de vivres qui seront expédiés n'éprouvent aucun retard dans leur marche.

« Le siége de Kosel se pousse toujours avec activité. Les tranchées sont déjà ouvertes devant Neiss, et les batteries commenceront à faire feu le 2 du mois prochain.

« Je n'ai point reçu les lettres que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire. »

Jérôme à Napoléon. Breslau, 2 mars 1807.

« Sire, j'ai eu l'honneur de rendre compte à Votre Majesté, en date du 22 février, du départ de la division bavaroise sous les ordres du général Minucci. Cette division sera rendue à Varsovie le 8 de ce mois. J'ai fait partir depuis le régiment des chevau-légers de Linange et une batterie légère qui arriveront le 14.

« Le tiers de la contribution imposée au départe-l ent de Breslau a été payée avant l'époque fixée.

« Je prends la liberté de renouveler à Votre Majesté la demande que j'ai eu l'honneur de lui faire à Pultusk du grade de chef de bataillon pour M. Ducoudras, et de la croix de la Légion d'honneur pour MM. Meyronnet et Salha, capitaines de frégate. Ces

trois officiers me sont attachés comme aides de camp depuis le commencement de la caumpagne et toujours fait près de moi un service très-actif. Je les ai employés dans des occasions particulières, où ils se sont conduits avec distinction. »

« Sire, j'ai reçu cette nuit et ce matin les deux lettres que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire d'Osterode, en date des 23 et 25 février. J'ai de suite donné l'ordre que l'on démolît Brieg, que l'on chargeât toutes les mines de Schweidnitz et que l'on fît sauter les fortifications. Breslau n'est déjà plus une ville de guerre. J'ai ordonné également que l'on dirigeât sur Glogau toute l'artillerie et les munitions qui sont dans ces trois places. Jérôme à Napoléon. Breslau, 3 mars 1807.

« La seconde division bavaroise arrivera le 8 à Varsovie. J'ai, depuis, expédié un régiment de chevau-légers et une batterie légère, qui arriveront le 14.

« Je réponds à la deuxième lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire.

« Puisqu'Elle n'attache aucune importance aux places de Kosel et de Neiss, j'ai donné ordre que, vu les inondations qui empêchaient d'ouvrir les tranchées et d'établir les batteries, l'on eût à embarquer sur l'Oder toute l'artillerie de siége de ces deux places, pour la faire venir à Breslau, et de là descendre jusqu'à Glogau. Il faut huit jours pour que tous ces ordres aient leur exécution.

« La place de Glogau exige une garnison de cinq mille hommes au moins. J'ai ordonné que trois ba-

taillons d'infanterie légère de Wurtemberg et un régiment de ligne fussent dirigés sur cette place. Ils y seront rendus le 8.

« J'ai ordonné en même temps au général de Deroy de rassembler toute sa division sur la rive gauche de l'Oder, et de me prévenir du jour où toute l'artillerie de siége pourra être embarquée, et lui prêt à marcher. Je suppose que ce sera le 8.

« Les Wurtembergeois ne sont pas suffisants pour garder Breslau, Glogau, Schweidnitz, Brieg et maintenir le pays contre les incursions du prince de Pless. *Ils n'ont de bon que leurs quatre bataillons d'infanterie légère, (le reste est plutôt. . . . .)* Le pays est mal disposé pour nous, et il s'y trouve plus de dix mille soldats ou officiers qui n'attendent qu'un moment pour remuer. Le général Vandamme ne serait point l'homme à laisser en Silésie. Je ne parlerai point à Votre Majesté du général Dumuy, elle le connaît sans doute mieux que moi.

« Je prierai Votre Majesté, puisqu'il n'y a plus rien à faire en Silésie, de se rappeler de ma personne, et de me donner un commandement quelconque dans son armée.

« Le 10ᵉ bataillon du train est arrivé à Glogau. A mesure qu'une compagnie aura des chevaux, l'ordre est donné de les atteler à des voitures de munitions et de les diriger sur Thorn. Des relais ont dû être placés sur cette route.

Le général Montbrun reçoit l'ordre de se rendre à Varsovie pour prendre le commandement de la cavalerie légère du 5ᵉ corps.

« Votre Majesté m'ordonne d'envoyer sa lettre du 25 au général Savary ; en même temps M. le maréchal Duroc m'écrit que ce général est remplacé au commandement du 5ᵉ corps par le maréchal Masséna, et qu'il rentre auprès de Votre Majesté. En conséquence, je crois bien faire en n'adressant point cette lettre au général Savary. »

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que, d'après les ordres qu'elle a bien voulu me donner, l'on travaille à démolir les places fortes, et que l'on en dirige l'artillerie sur Glogau. J'ai détaché, pour la garnison de cette place, deux mille cinq cents hommes de Wurtemberg ; trois mille hommes d'infanterie bloquent Kosel ; trois mille trois cents hommes d'infanterie et deux régiments de cavalerie observent Glatz et Silbelberg. J'ai réuni ici un corps de six mille hommes, infanterie et cavalerie, sous les ordres du général de Deroy. Dans cette position j'attends de nouveaux ordres de Votre Majesté. — Jérôme à Napoléon. Breslau, 7 mars 1807.

« Le général Montbrun est parti pour se rendre au 5ᵉ corps.

« La noblesse du département de Breslau m'ayant témoigné le désir d'envoyer auprès de Votre Majesté une députation composée de ses principaux membres, j'ai répondu que j'attendais à connaître les intentions de Votre Majesté à cet égard. »

« Monsieur le Maréchal, j'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse la copie d'une lettre de M. Lespérut, — Jérôme à Berthier. Breslau, 7 mars 1807.

et la réponse que j'y ai faite. J'ai cru devoir l'autoriser à ce qu'il me demandait pour ne pas retarder l'exécution des ordres que je lui avais donnés d'après ceux que j'avais reçus de Sa Majesté.

« J'envoie ci-joint à Votre Altesse l'état de situation du 9e corps. M. le maréchal Augereau est arrivé ici ce matin, et se remet en route demain.

« P. S. J'apprendrai avec peine à Son Altesse que le jeune Mathieu, officier du génie de la plus grande espérance, a été emporté par un boulet de canon devant Neiss. »

Berthier à Jérôme. Osterode, 9 mars 1807.

« Je ne puis, mon Prince, m'occuper de l'échange des prisonniers, attendu qu'il n'existe point encore de cartel ; j'ai écrit à ce sujet à M. le général Benningsen qui ne m'a point répondu.

« Aussitôt que ce cartel sera convenu, on pourra s'occuper alors d'échange. »

Napoléon à Jérôme. Osterode, 12 mars 1807.

« Mon frère, prenez toutes les mesures nécessaires pour m'expédier sans délai sur Thorn, cent mille pintes d'eau-de-vie, six mille quintaux de farine et trois mille bœufs. Occupez-vous vous-même de cet objet, le plus important de tous. Mettez en première ligne l'eau-de-vie, car c'est de l'eau-de-vie de vin, et c'est inappréciable. Faites-moi connaître tous les jours ce que vous aurez fait. »

Napoléon à Jérôme. Osterode, 13 mars 1807.

« Mon frère, en lisant avec attention votre lettre du 3 mars, je vois que vous avez envoyé la moitié des Wurtembergeois à Glogau. Cette mesure me pa-

raît une folie ; c'est paralyser sans raison ces troupes. Il faut au contraire les réunir à Breslau, en laissant à Glogau mille ou douze cents hommes pour garder cette place, et cantonner vos troupes dans toute la Silésie, de manière à la garder, à surveiller les garnisons de Neiss, de Glatz et de Kosel, d'observer les mouvements des Autrichiens, d'empêcher qu'aucun rassemblement se forme, et de rester dans cette position. Puisque les Wurtembergeois ne peuvent suffire pour garder la Silésie et qu'il faut encore la division de Deroy, j'aurais tout autant aimé que vous eussiez continué le siége de Neiss. Le major-général vous a envoyé l'ordre de faire partir pour Varsovie le 4e et le 14e régiments de ligne bavarois. Faites aussi diriger sur Varsovie le détachement des régiments qui composent la division de Varsovie; indépendamment de ces deux régiments, disposez-en deux autres et six pièces de canon, de manière à ce qu'ils vous servent à contenir la Silésie, et cependant qu'ils aient quelques jours d'avance pour se diriger sur Varsovie, si je les y appelais. Mais ces mesures doivent être secrètes. Je vous recommande de ne pas laisser s'enhardir les garnisons de Neiss, Kosel et Glatz, et d'annoncer que dans un mois vous les assiégerez. Vous agissez beaucoup trop vite, et vous étiez toujours à temps de lever le siége de Kosel et de Neiss. Si en les levant vous aviez pu me donner huit mille hommes disponibles, vous auriez pu comprendre que ma lettre vous autorisait à le faire. Je vous recommande de m'envoyer de l'eau-de-vie et de la farine. Faites-moi connaître les dis-

positions que vous avez données à vos garnisons. »

Vandamme à Jérôme. Breslau, 13 mars 1807.

« Monseigneur, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Altesse Impériale, qu'un détachement de deux cents hommes de cavalerie et trois pièces de canon de la garnison de Glatz, se sont portés le 11 de ce mois sur Franckenstein, où ils ont enlevé cent cinquante chevaux destinés à la remonte de notre cavalerie, ce n'est qu'aujourd'hui que j'en suis informé ; cependant j'ai fait partir d'ici le 9, cent hommes de cavalerie pour se rendre à Schweidnitz, reconnaissant Wartha et passant par Franckenstein ; je ne puis comprendre comment ce détachement n'a pas rencontré l'ennemi, mais ce qui me fait entrevoir cette possibilité, c'est qu'à Franckenstein il réside plusieurs officiers prussiens prisonniers de guerre, et qui font le métier d'espion. J'ai des plaintes graves à porter contre un certain major de Kleitz, du régiment de Zanitz, qui s'est permis, malgré les sages observations que plusieurs honnêtes gens lui ont faites, d'indiquer où était logé et faire prendre un soldat en sauve-garde qu'on a amené. Je prie instamment Votre Altesse Impériale, de vouloir bien ordonner que ce monsieur soit transporté en France, pour servir d'exemple aux autres, et leur ôter l'envie de nous nuire en abusant de la bonté qu'on a en les laissant chez eux. Je pense aussi qu'il est nécessaire de faire payer à la ville de Franckenstein le montant de ces chevaux ; j'attendrai les ordres de Votre Altesse Impériale, à ce sujet.

« Le détachement de cavalerie que j'ai envoyé sur

Schweidnitz a dû y laisser cinquante hommes à la disposition du général de Pernety, et le reste doit être demain de retour à Camentz; j'envoie à sa rencontre quatre-vingts chevaux.

« Il est impossible, mon Prince, de faire davantage avec le peu de troupes que j'ai sous mes ordres pour couvrir cette communication.

« Hier mes postes ont arrêté un espion, envoyé par le commandant de Neiss; il était porteur d'une lettre dans un pain, et devait se présenter au maître de poste d'Oppeln en lui offrant un mouchoir rouge, c'était le signal de reconnaissance. L'espion est en jugement, son affaire sera bientôt faite; l'interrogatoire est la seule cause qui arrête. J'aurai l'honneur d'envoyer à Votre Altesse Impériale les pièces qui concernent cette procédure, lorsqu'elle sera terminée.

« Je crois qu'il serait bien de faire arrêter le maître de poste d'Oppeln, qui était chargé de donner des nouvelles de notre position en Silésie, de celle de la Grande Armée au roi de Prusse; l'espion avait déjà reçu un frédérick, et on lui en avait promis trois lorsqu'il rapporterait la réponse du maître de poste. Rien autre de nouveau ici. »

Napoléon à Jérôme. Osterode, 14 mars 1807.

« Mon frère, je reçois votre lettre du 7 mars. J'approuve fort les dispositions que vous avez faites. Il n'y a point d'inconvénient à ce que la noblesse de Breslau envoie une députation à Osterode. Envoyez-moi des vivres, des effets d'habillement; surtout envoyez-nous de l'eau-de-vie. L'objet le plus important

aujourd'hui, ce sont les subsistances. Un officier est en route pour faire venir une centaine de pièces de canon par Custrin à Dantzick, mais je crains que ce ne soit long. Le trajet de Custrin à Dantzick est assez considérable.

« Si vous pouviez nous expédier de Glogau une douzaine de pièces de vingt-quatre et quelques mortiers avec leur approvisionnement, cela pourrait arriver en douze jours à Thorn ; ce qui, joint à un convoi qui vient de Stettin et aux six pièces de vingt-quatre qui viennent de Varsovie par la Vistule, fournirait un commencement de moyens qui aideraient au siége de Dantzick. Vous n'avez pas encore répondu à cette question : de combien peut-on vous affaiblir sans compromettre la tranquillité de la Silésie ? Elle est importante, même sous le point de vue militaire, puisque, maître de la campagne, l'ennemi ne manquerait pas de se recruter et de former bientôt une armée contre laquelle il faudrait ensuite marcher. Ayez soin de ne laisser former aucun rassemblement de partisans entre vous et Posen, et sur aucun point de la Silésie.

« A la première nouvelle que vous en auriez, faites marcher des détachements pour les réprimer. Il est convenable que vous m'envoyiez une relation de vos siéges et de toute votre campagne de Silésie. Je vous ai nommé général de division afin de vous donner votre rang. Envoyez sur vos frontières d'Autriche pour savoir ce qu'on y fait. Portez vos soins à bien armer et à bien approvisionner la place de Glogau que, dans tout événement, je veux garder,

et qui est nécessaire à ma ligne. Votre correspondance peut se faire par Varsovie et par Thorn. Votre courrier peut remettre vos dépêches au général Rapp, qui est gouverneur de Thorn et qui me fait passer des courriers tous les jours. A Varsovie, il peut les remettre à Lemarrois ou à Talleyrand, qui m'envoient également des courriers tous les jours. »

« Mon frère, je vous avais envoyé quatre à cinq cents hommes de cavalerie française à pied, pour que vous les montiez... Faites-leur donner des chevaux et des selles, et dirigez-les sur Thorn le plus rapidement possible. » Napoléon à Jérôme. Osterode, 15 mars 1807.

« Mon frère, dans les places que vous avez prises il y a des approvisionnements considérables. Tout ce qui ne peut pas être contenu à Glogau, dirigez-le sur Custrin, surtout le froment. Bien entendu que vous ferez diriger sur Thorn et Posen tout ce que vos moyens de transport par terre vous permettront de diriger. Faites faire quinze à vingt mille rations de biscuit par jour, et au fur à mesure dirigez-le sur Thorn. Envoyez-nous aussi des bœufs. » Napoléon à Jérôme. Osterode, 15 mars 1807.

« Monsieur le général, j'ai l'honneur de vous adresser M. le major de Kleitz, du régiment de Zanitz, habitant Franckenstein, accusé d'être en relation avec le commandant de Glatz, il prétend n'avoir rien à se reprocher et se dit innocent; comme ce n'est que sur des suppositions et des on dit que j'ai Vandamme à Hédouville. Breslau, 16 mars 1807.

pu les avoir, je ne puis rien prouver; mais il sera toujours très-bien, pour l'exemple, que cet officier soit envoyé en France, M. le capitaine Lagrange, que je charge de vous conduire ce major, aura aussi l'honneur de vous remettre le mouchoir de soie rouge, le petit billet et la lettre dont un espion sortant de la ville était chargé, cela est tout à la charge du maître de poste d'Oppeln.

« J'ai fait adresser les quatre drapeaux de la garnison de Schweidnitz à S. A. I. S. M. l'Empereur avait accordé les drapeaux de Glogau au roi de Wurtemberg; mais il n'y en avait pas. Le Prince a bien voulu me promettre de solliciter de son auguste frère la permission d'envoyer ces drapeaux à la cour de Stuttgard, ce qui la flatterait infiniment; je prierai en ce cas S. A. I. de me permettre d'y envoyer un de mes aides de camp. Ces messieurs se croient entièrement oubliés de tout le monde, n'ayant rien obtenu de personne malgré les services signalés qu'ils n'ont cessé de rendre depuis le commencement de cette campagne, je vous prie de les recommander aux bontés et à la justice du Prince.

« Je viens d'entrer en pourparler avec M. le commandant de la forteresse de Glatz, et je pense que je pourrai effectuer l'échange des trois officiers prisonniers; gardez ceux que vous offrez en échange qui ont été pris par le général Lefebvre.

« Rien de nouveau ici; j'ai presque toujours de forts détachements de cavalerie à Wartha, Franckenstein et Reichenbach; il est cependant bon que le général Lefebvre paraisse quelques jours avec les

troupes qu'il commande, cela ne peut que produire un excellent effet. »

Jérôme à Napoléon. Breslau, 18 mars 1807.

« Sire, j'ai reçu la lettre dont Votre Majesté a bien voulu m'honorer en date du 12, et dans laquelle Elle m'ordonne d'expédier sans délai sur Thorn cent mille pintes d'eau-de-vie de vin, six mille quintaux de farine et trois mille bœufs.

« Demain, six mille pintes d'eau-de-vie, les quintaux de farine et cent bœufs seront envoyés sur Thorn. L'envoi de ces différents objets tiendra dix jours. La totalité de la farine est prête; on n'a pu trouver dans Breslau que quarante-six mille pintes d'eau-de-vie qui, après-demain, seront entièrement expédiées. Les trois mille bœufs n'existent point en Silésie, et ceux que l'on y trouve sont si mauvais, qu'on est souvent obligé de les refuser pour la consommation des troupes; en conséquence, pour que les ordres de Votre Majesté fussent exécutés, j'ai autorisé M. l'administrateur général à passer un marché, et on aura de très-beaux et de très-bons bœufs qui viendront de la Pologne autrichienne; mais pour le moment on ne peut s'engager à en fournir que six cents qui, avec un égal nombre que l'on choisira dans les cercles de la Silésie, feront douze cents que l'on expédiera tous les jours par troupeau de cent vingt. Il eût été impossible de se procurer ces bestiaux, si l'on n'avait pas promis aux fournisseurs de payer à mesure qu'ils fourniront. M. Lespérut m'ayant écrit qu'on ne pouvait se procurer ce dernier objet, si je ne l'autorisais à payer comptant les livraisons,

tures ; j'espère que l'on n'y retiendra pas les chevaux.

« Demain 21, douze pièces de douze, et six mortiers approvisionnés à huit cents coups, partiront de Glogau. Ils arriveront à Thorn le 3. Ils ont été pris sur la totalité des cent bouches à feu demandées par le général Songis.

« J'ai journellement des déserteurs autrichiens ; je crois bien faire en les dirigeant sur Leipsig, où est le dépôt du prince d'Isembourg. D'après leur rapport, il n'y a que trois régiments sur les frontières de Bohême et de la Moravie ; j'y ai dans ce moment deux espions dont j'attends le retour. J'ai donné ordre que l'on fabriquât tous les jours mille cinq cents rations de biscuit qui seront au fur et à mesure dirigées sur Thorn. Je puis assurer Votre Majesté qu'il ne me manque point de moyens de transport par terre, si l'on ne retenait point les chevaux.

« L'ouvrage le plus considérable de la place de Schweidnitz vient de sauter. Les fourneaux contenaient 25 milliers de poudre. »

Jérôme à Napoléon. Schweidnitz, 20 mars 1807.

« Sire, par la lettre dont Votre Majesté a bien voulu m'honorer, en date du 14, elle m'annonce qu'elle m'a conféré le grade de général de division. Touché de cette nouvelle marque de ses bontés, je la prie d'agréer tous mes remerciements et d'être persuadée que je ne cesserai d'être animé du désir de lui plaire, en travaillant à acquérir de l'expérience pour la consacrer à son service.

« M. de Salha, un de mes aides de camp, à qui Votre Majesté a bien voulu accorder la croix de la

Légion d'honneur, a perdu à la bataille d'Eylau son fils aîné, sous-lieutenant dans le 16e d'infanterie légère. Il lui reste un fils, aspirant de marine, embarqué sur le vaisseau *le Vétéran*. Ce jeune homme a deux ans de mer et a fait avec moi toute la dernière campagne. J'ose prier Votre Majesté de lui accorder le grade d'enseigne de vaisseau. Il a toute l'instruction nécessaire. Je la supplie également de permettre que mes aides de camp et M. Lecamus, mon secrétaire des commandements, portent les décorations que S. M. le roi de Wurtemberg a bien voulu leur envoyer. »

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que, le 19 mars à trois heures du matin, le général Lefebvre, avec trois escadrons de chevau-légers du roi, commandés par le lieutenant-colonel Girard, un de mes aides de camp, en l'absence du colonel malade, et le bataillon d'infanterie légère de Taxis, passant entre Glatz et la Bohême pour se rendre à Wunschelburg, a rencontré à Johansdorff, village à une lieue de Glatz, cinquante Prussiens, qui se sont dispersés dans le village. Pendant qu'on était occupé à le fouiller, mille deux cents à mille cinq cents hommes sont sortis de Glatz avec deux pièces de canon pour attaquer le général Lefebvre qui a ordonné sur-le-champ au lieutenant-colonel Girard de les charger. L'ennemi a été mis entièrement en déroute et poursuivi jusque sous les murs de Glatz. On lui a pris six officiers, cent soldats et les deux pièces de canon. Le reste n'eût point échappé sans l'avan-

Jérôme à Napoléon. Breslau, 21 mars 1807.

tage des bois, dont il a profité pour rentrer dans la place. L'infanterie n'a pu joindre l'ennemi malgré toute sa diligence.

« Le capitaine Dumas, aide de camp du général Lefebvre, a chargé avec beaucoup d'intrépidité.

« Ce matin, vingt mille pintes d'eau-de-vie ont été expédiées pour Thorn. Toutes les recherches faites à Breslau n'ont pu procurer tout au plus que les quarante-six mille pintes d'eau-de-vie de vin que j'ai eu l'honneur d'annoncer à Votre Majesté. Si elle le désirait, l'on pourrait compléter les cent mille pintes demandées avec l'eau-de-vie de grain assez bonne, qui se trouve ici. »

Napoléon à Jérome Osterode, 22 mars, 1807.

« Mon frère, je vois que vous avez 6 ou 7 millions en caisse. Faites-les diriger sur Thorn. Si vous pouvez vous passer de deux régiments wurtembergeois formant douze cents à quatorze cents hommes, faites escorter cet argent par ces régiments, qui me seront utiles à Thorn. Faites-moi connaître où en est la confection des souliers, et surtout la remonte des quatre cents hommes de cavalerie à pied que j'avais envoyés à Glogau. Prenez des mesures pour leur faire fournir sans délai des chevaux et des armes, et faites-les partir bien équipés pour Thorn. J'ai ici un millier d'hommes qui ont perdu leurs chevaux par les fatigues et le canon, ce sont des cuirassiers et des chasseurs, je vais les diriger sur Glogau, il faut prendre des mesures pour leur faire donner des chevaux et des selles. J'ai à Glogau le 10e bataillon du train, faites-lui donner des chevaux, des harnais, et appre-

nez-moi qu'ils sont partis. J'en ai besoin pour le siége de Dantzick. »

« Sire, d'après la permission que Votre Majesté a daigné accorder aux membres de la noblesse de Silésie de lui envoyer une députation, MM. Schimonski, les comtes de Malbran et de Bethusy auront l'honneur de remettre cette lettre à Votre Majesté. Ce sont les trois hommes de Silésie les plus distingués par leur fortune, et surtout par la considération dont ils jouissent. »

Jérôme à Napoléon. Breslau, 22 mars 1807.

« Mon frère, on a envoyé de Breslau à Prague seize pièces en fer. Avec la grande quantité de pièces que nous avons en Silésie, il valait mieux envoyer de bonnes pièces que de mauvaises. Dirigez sur Praga, pour la défense de la ville et de la tête de pont, six obusiers prussiens. Dirigez-y aussi une trentaine de milliers de poudre et des boulets de six et de douze. Je vous prie de m'envoyer l'état de situation des quatre cents hommes de cavalerie que je vous ai envoyés pour les faire monter. Combien y en a-t-il de partis? Combien en reste-t-il à partir? et quand partiront-ils? »

Napoléon à Jérôme. Osterode, 23 mars, 1807.

« Mon frère, les six pièces que vous avez expédiées à Varsovie et que j'ai fait venir devant Dantzick, n'ont que deux cents coups à tirer par pièce. Il est nécessaire que vous fassiez partir quatre mille coups avec quatre affûts de rechange, afin que ces pièces fassent tout leur service. Expédiez de la poudre

Napoléon à Jérome. Osterode, 24 mars 1807.

un tiers de plus qu'il en faut. Je suppose que les dix-huit pièces que vous avez expédiées ont leur armement, leurs rechanges et un tiers de poudre de plus qu'il n'est nécessaire, sans quoi nous n'aurons rien.»

Napoléon à Jérôme. Osterode, 24 mars 1807.

« Mon frère, je vous envoie un décret que l'état-major vous fera passer, mais que vous recevrez plus vite. Concertez-vous avez l'administration des finances et avec le général Fauconnet et prenez toutes les mesures pour que du moment que ces corps seront arrivés en Silésie, ils trouvent des chevaux, des selles, des brides, et que les dragons aient huit cents fusils que vous tirerez de Glogau. Cela vous donnera bientôt, avec l'activité que vous y mettrez, quinze cents hommes d'excellente cavalerie à votre disposition. En conséquence, des seize cents hommes de cavalerie que vous avez en ce moment, dirigez-en huit cents sur Thorn, partie Bavarois, partie Wurtembergeois, afin de combler le déficit que j'éprouve par l'envoi que je vous fais. Avec l'autorité et le zèle que vous avez, vous aurez bientôt augmenté votre force au lieu de l'avoir diminuée par l'envoi de ces huit cents hommes montés, dont j'ai ici un pressant besoin. »

Napoléon à Jérôme. Osterode, 24 mars 1807.

« Mon frère, je reçois votre lettre du 20 mars. Je vous ai écrit plusieurs lettres par Varsovie. Je vous mandais d'envoyer les sept millions que vous avez en Silésie à Thorn, en les faisant escorter par deux régiments wurtembergeois formant mille deux cents à mille quatre cents hommes. Je vais vous envoyer

mille cinq cents hommes de cavalerie française à pied. Vous les remonterez et les garderez, et alors je vous demanderai huit cents hommes de cavalerie étrangère pour remplir ce déficit. Il sera possible que l'on reprenne un jour le siége de Neiss. Faites-moi connaître quels sont alors vos moyens d'artillerie.— Je donne l'ordre qu'à Thorn, on vous renvoie toutes les voitures. J'apprends avec plaisir que douze pièces de douze et six mortiers approvisionnés de huit cents coups, arrivent à Thorn le 3 avril. Si vous avez eu des transports disponibles, j'imagine que vous y aurez mis de la poudre. Si vous pouvez de même diriger deux pièces de vingt-quatre avec un approvisionnement à huit cents coups pour chaque, ce serait un grand bien. Cela me mettrait à même de prendre beaucoup plus promptement Dantzick, qui est aujourd'hui le but de tous nos efforts. Répondez-moi de suite sur ce que j'ai à espérer à cet égard. Tout ce que vous pourrez expédier d'artillerie sur Thorn, faites-le, car Dieu sait quand cela arrivera par eau. Les quatre cents hommes de cavalerie qui sont depuis longtemps en Silésie doivent être remontés; envoyez-les à Thorn. — Le 10e du train doit avoir maintenant des chevaux et son équipement, servez-vous-en pour nous envoyer des munitions.

« Dirigez sur Thorn tous les souliers que vous pouvez avoir. Les six ou sept millions une fois partis pour Thorn, dirigez sur Varsovie les premiers quinze cent mille francs qui vous rentreront. — Vous avez envoyé seize pièces *en fer* à Varsovie. C'est un tort qu'ont eu vos officiers d'artillerie. Il fallait envoyer

des pièces en bronze. Les affûts sont mauvais. Dirigez sur Varsovie vingt milliers de poudre et seize affûts qui puissent servir pour monter ces pièces. Envoyez-y aussi quatre gros obusiers avec leur approvisionnement. — Si sans nuire aux envois de Thorn, vous pouvez diriger six pièces de vingt-quatre ou de dix-huit et quatre gros mortiers sur Varsovie, faites-le ; mais, avant tout, faites partir notre artillerie pour Thorn. Envoyez-moi l'état de tous les envois de biscuit, farines, munitions de guerre et de bouche, effets d'habillement et d'équipement, etc., etc., que vous avez dirigés sur Thorn depuis le 1er février. »

Jérôme à Napoléon. Breslau, 24 mars 1807.

« Sire, j'ai reçu la lettre dont Votre Majesté a bien voulu m'honorer, en date du 19. Je me suis de suite occupé de l'objet qu'elle contient. Il résulte :

« 1° Que les quatre cents hommes envoyés de Postdam pour être montés, sont partis de Glogau pour la Grande Armée au nombre de trois cent soixante-dix-huit; des vingt-deux qui manquent, quatorze sont aux hôpitaux, six en prison et deux désertés.

« 2° Qu'il n'existe point en Silésie de chevaux propres aux cuirassiers : sur deux mille, le général Fauconnet en a trouvé un seul. Une fois le train de la garde monté et le 10e bataillon du train, ce sera beaucoup si le département de Breslau peut fournir les sept cent quarante-quatre chevaux qu'il lui reste à fournir, sur lesquels on en trouvera cent pour les dragons et six cent quarante-quatre pour les chasseurs et les hussards.

« 3° Les selliers de la ville peuvent faire quarante

selles par semaine. Ils demandent seulement à être payés à mesure qu'ils les livreront. Ils ont encore pour trois semaines à travailler pour le train de la garde et le 10[e] bataillon du train.

« Je crois, Sire, qu'il serait possible de tirer de l'Autriche des chevaux pour les cuirassiers ; avec de l'argent, les Juifs trouvent le moyen de fournir tout.

« Je ne conçois pas comment Votre Majesté ne reçoit pas les lettres que je lui écris ; car j'ai bien soin de lui rendre compte très-régulièrement de ce qui se passe. »

Jérôme à Napoléon. Breslau, 24 mars 1807.

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté, que quarante-huit mille pintes d'eau-de-vie ont été expédiées pour Thorn, savoir : trente-deux mille de Breslau et seize mille de Glogau. C'est tout ce qui existe dans les magasins de ces deux villes. Hier, on m'a fait proposer vingt mille pintes d'eau-de-vie de vin et peut-être plus, si je voulais payer comptant. Probablement ceux qui proposent l'ont cachée dans des caveaux que l'on ne connaît pas, ou ont les moyens de la faire venir du dehors.

« J'attendrai les ordres de Votre Majesté à cet égard. »

Napoléon à Jérôme, Osterode, 25 mars 1807.

« Mon frère, j'ai ordonné qu'on évacuât trois ou quatre mille malades de Varsovie sur Breslau. Je pense que vous prendrez les mesures nécessaires pour qu'ils y soient bien traités. Faites-moi connaître combien il en est arrivé. Il est convenable d'avoir des capotes et des armes et de nommer des officiers pour

commander ces dépôts, et à mesure que les hommes sortiront des hôpitaux, faites-les placer dans des dépôts de convalescence où ils resteront pour partir en détachements, afin de ne pas les renvoyer isolés à l'armée. »

Jérôme à Napoléon. Breslau, 26 mars 1807.

« Sire, j'ai reçu la lettre dont Votre Majesté m'a honoré, en date du 20 mars. Dès le moment que l'intendant a annoncé l'envoi de quatre mille malades, j'ai donné l'ordre pour que les établissements nécessaires fussent faits sur-le-champ. Ces établissements sont très-beaux, et Votre Majesté peut être persuadée que je veillerai à ce que les soldats soient bien soignés. La place de Glogau, Sire, ne comporte pas un hôpital de plus de huit cents malades ; j'y ai envoyé un commissaire ordonnateur et un aide de camp dont les rapports s'accordent à assurer qu'il sera impossible d'en placer davantage, encore y aura-t-il huit locaux différents. En conséquence, j'ai préféré y envoyer tous les malades du 9e corps et n'avoir ici que des Français.

« J'ai fait établir un dépôt afin que les hommes bien portants soient réunis, ne commettent point de désordres et soient bien équipés. Ce dépôt contient trois cent cinquante lits ; à mesure qu'ils seront occupés, je ferai habiller les soldats, et, après les avoir passés en revue, je les ferai partir pour la Grande Armée. Je crains seulement, Sire, qu'ils ne vendent en route les effets qu'ils auront reçus ici. Il y en a aujourd'hui cent vingt-trois au dépôt.

« Les bœufs partent journellement par cent vingt-

Des six mille quintaux de farine demandés, quatre mille quatre cents sont partis, ainsi que les quarante-huit mille pintes d'eau-de-vie. Si Votre Majesté autorise à payer comptant l'eau-de-vie, les négociants se chargeront de m'en fournir plus de trente mille pintes avant quinze jours. »

« Mon frère, je reçois votre lettre du 21 mars. Je vois avec plaisir que le général Lefebvre a repoussé la garnison de Glatz. Puisqu'il vous est impossible de nous envoyer de l'eau-de-vie de vin, complétez avec de la bonne eau-de-vie de grain les cent mille pintes que je vous ai demandées. »

Napoléon à Jérôme, Osterode, 27 mars 1807.

« Mon frère, je reçois votre lettre du 24 mars. Envoyez-moi l'état des régiments auxquels appartiennent les trois cent soixante-dix-huit hommes partis de Glogau, et le jour de leur départ. Votre correspondance est trop succincte. Vous aurez reçu le décret par lequel je vous ai envoyé mille quatre cents hommes à monter parmi lesquels deux cent cinquante cuirassiers. Si vous pensez qu'il vous soit absolument impossible de les monter, envoyez-leur à Posen l'ordre de continuer leur route sur Postdam.—Faites cependant l'impossible, vu que j'ai déjà mille deux cents hommes à monter à Postdam. Si l'on fait quarante selles à Breslau, on peut en faire à Glogau, à Schweidnitz.—Mettez la plus grande activité à faire confectionner les effets d'équipement et de harnachement, et faites tout ce qu'il faut pour m'envoyer promptement ces hommes montés et équipés. — Je

Napoléon à Jérôme, Osterode, 28 mars 1807.

m'en rapporte à ce que vous ferez. — Si vous pouvez tirer d'Autriche, passez des marchés ; car ces mille quatre cents hommes montés sont un élément de victoire. Tâchez de faire faire cent cinquante selles par semaine.—Car si l'on a ces hommes un jour plus tôt disponibles, ce ne peut être que d'un immense avantage. »

Jérôme à Napoléon. Breslau, 28 mars 1807.

« Sire, j'ai reçu les différentes lettres dont Votre Majesté m'a honoré, en date des 22, 23 et 24. Je réponds à tout ce qu'elles contiennent.

« Après-demain, cinq millions partiront de Breslau escortés par deux régiments d'infanterie de Wurtemberg, faisant mille trois cents hommes. Il ne me sera pas difficile de monter les chasseurs et les hussards ; quant aux dragons et aux cuirassiers, je passerai un marché pour qu'on me fasse venir les chevaux des provinces environnantes. Je ferai confectionner les selles et les brides à Breslau, lorsque le train de la garde et le 10e bataillon auront fini d'occuper les selliers.

« Les quatre cents hommes que Votre Majesté m'avait envoyés de Postdam sont montés et partis pour l'armée.

« Le 31 et le 1er, partiront de Glogau douze nouvelles pièces de vingt-quatre et deux mortiers approvisionnés à huit cents coups ; c'est ce qui retardera jusqu'au 3, l'envoi des deux millions qui doivent partir de Glogau pour compléter les sept demandés par Votre Majesté.

« Le 31, partiront pour Thorn les quatre cents

meilleurs hommes de la cavalerie du Wurtemberg. Sitôt que j'aurai deux ou trois cents hommes de cavalerie française, montés, j'enverrai à Thorn un régiment bavarois, ce qu'il me serait impossible de faire pour le moment, à moins de rester sans un seul homme de cavalerie; le second régiment de cavalerie bavaroise que j'ai en Silésie, est partagé : un escadron devant Kosel, et trois escadrons devant Glatz avec le général Lefebvre.

« Je puis assurer à Votre Majesté qu'à moins de s'exposer à perdre les ressources qu'offre la province, elle ne peut plus ôter un seul homme de la Silésie.

« Le général de Wrède est passé hier ici. Il voulait emmener avec lui le régiment des chevau-légers du Roi, parce que, disait-il, il fait partie de sa division; je lui ai répondu que cela était impossible et que d'ailleurs je ne pouvais reconnaître d'autres ordres que ceux qui me venaient de Votre Majesté, et que le général de Deroy, qui avait vu s'affaiblir sa division de cinq bataillons d'infanterie et d'un régiment de cavalerie, n'avait point fait de pareilles observations; dans une armée, lui ai-je ajouté, il n'y a qu'un seul général en chef, et c'est de lui seul qu'émanent tous les ordres. »

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que, d'après ses ordres, je vais faire diriger sur Varsovie six obusiers prussiens, trente mille livres de poudre, des boulets de six et de douze, et seize affûts de rechange; j'y enverrai aussi inces- Jérôme à Napoléon. Breslau, 28 mars 1807.

samment 1,500,000 fr. Je donne ordre au général de Pernety de diriger sur Thorn quatre mille coups pour les pièces qui avaient été envoyées à Varsovie avec quatre affûts de rechange. Il sera impossible de diriger sur Varsovie des pièces de vingt-quatre ou de dix-huit, parce qu'il n'en existe point, le général Songis en ayant demandé quarante sur le parc des cent bouches à feu.

« Les moyens qui me restent pour assiéger Neiss ne sont point considérables. Je n'ai point de pièces de vingt-quatre à y envoyer, point de dix-huit ; mais j'ai des mortiers, des obusiers et des pièces de douze, ce qui, je pense, serait suffisant pour réduire cette place en moins d'un mois. Si Votre Majesté l'approuvait, je crois qu'il serait bon d'en commencer le siége de suite.

« J'aurai l'honneur d'envoyer demain à Votre Majesté l'état de tous les objets qui ont été expédiés depuis le 1er février jusqu'à aujourd'hui.

« Une compagnie du 10e bataillon du train partira demain ; j'espère que le train de la garde sera bientôt en état de partir. Il a déjà tous ses chevaux.

« J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté qu'il sera indispensable de payer comptant le salaire des ouvriers qui commencent à travailler au confectionnement des selles et des brides.

« Il n'existe en ce moment en magasin que des souliers qui vont être expédiés pour Thorn. »

Napoléon à Jérôme, Oste-

« Mon frère, il y a à Glogau deux cents chevaux qui étaient destinés pour la garde, vous pouvez les

donner aux cuirassiers. Les escadrons provisoires de cuirassiers et de chasseurs, formant mille quatre cents hommes, sont partis pour Glogau. Ne perdez pas une heure, une minute, pour leur procurer de bons chevaux et des harnachements. Je vous ai demandé en remplacement, des chevaux wurtembergeois et bavarois, afin que je me sente le moins possible de ce déficit. » rode, 30 mars 1807.

Jérôme à Napoléon. Breslau, 30 mars 1807.

« Sire, je reçois la lettre dont Votre Majesté m'a honoré, en date du 25. Dix-neuf cent quatre-vingts malades, dont quinze cent quatre-vingt-trois Français, sont déjà arrivés de Varsovie. Dès avant-hier j'ai fait une visite à l'hôpital. Je n'ai point été content de la manière dont y étaient traités les malades, et j'ai, dans la journée même, fait changer pour le lendemain le pain, la bière et le vin qui étaient de mauvaise qualité. Votre Majesté peut s'en rapporter à moi pour les soins que je porterai à ce que ses braves soldats soient bien traités. Elle aura vu par mes lettres précédentes que j'avais établi un dépôt où sont déjà cent vingt-trois soldats qui doivent sortir de là lorsqu'ils seront bien équipés. J'ai seulement soumis à Votre Majesté la crainte que j'avais qu'ils ne vendissent leurs habits ou qu'il n'en fût fait un double emploi, puisque l'administration de chaque corps pourvoit à leur habillement. Je leur ferai seulement donner, si Votre Majesté l'approuve, des armes, des capotes et des souliers.

« Il existe en magasin, dans ce moment, vingt-six mille paires de souliers. »

Jérôme à Napoléon. Breslau, 30 mars 1807.

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que les sept millions qu'Elle a demandés ne partiront qu'après-demain matin, savoir : 2 millions 300,000 livres de Glogau, escortés par un régiment de chevau-légers de Wurtemberg, fort de quatre cent vingt-deux hommes, et 4 millions 700,000 livres de Breslau, escortés par deux régiments d'infanterie de Wurtemberg, faisant treize cents combattants. Les 1,500,000 francs que Votre Majesté m'a ordonné d'expédier pour Varsovie, partiront jeudi.

« J'ai l'honneur de rendre compte également à Votre Majesté, que les mille hommes de cavalerie à pied que j'attends seront montés à la fin d'avril. Je ne suis obligé de faire acheter que trois cents chevaux, savoir : deux cents de cuirassiers et cent de dragons ; le reste, je les ai déjà ; cette remonte sera très-belle. Le général Fauconnet n'a pas pu passer le marché à moindre prix que le roi de Prusse ; savoir : 600 francs pour les chevaux de dragons, et 666 pour ceux de cuirassiers. J'ai autorisé M. l'administrateur-général à fournir des fonds à mesure que la livraison se fera. Comme la plus grande partie sera fournie dans quinze jours, on a accordé aux fournisseurs une avance de 12,000 écus, que je leur ai fait donner.

« Je désire savoir si l'intention de Votre Majesté est que je fasse diriger les hommes du 5e corps sur Varsovie, ou bien que je les envoie en totalité à Thorn.

« Le premier envoi des cinq cents hommes prêts à retourner à l'armée, pourra se faire avant quatre jours. J'ai été étonné de voir arriver tant de soldats

bien portants ; mais ils prétendent s'être guéris en route. »

Jérôme au major-général. Breslau, 30 mars 1807.

« J'ai reçu les différentes lettres que Votre Altesse m'a écrites les 22 et 24. Par la mienne d'avant-hier elle aura su la réponse catégorique aux questions qu'elle m'avait faites.

« Des quatre cents hommes envoyés par le général Bourcier, trois cent soixante-dix-huit sont déjà partis. Le reste, au nombre de vingt-deux, sont ou malades, ou en prison, ou désertés.

« J'ai fait connaître au prince de Hohenzollern, la permission que S. M. a bien voulu lui accorder de lever un bataillon en Silésie. Il désirerait que ses cent cinquante hommes de contingent qui sont à Magdebourg, reçussent l'ordre de venir ici.

« J'ai envoyé ce matin à S. M. le roi de Wurtemberg, par le lieutenant-colonel Ducoudras, mon aide de camp, les quatre drapeaux pris à Schweidnitz. Le général de Deroy m'a fait connaître que S. M. le roi de Bavière désirerait avoir ceux de Breslau, puisqu'il ne s'en est point trouvé à Brieg. J'attendrai les ordres de S. M. à ce sujet.

« Le régiment des chevau-légers du roi de Wurtemberg, qui est sorti ce matin de Breslau, fort de quatre cent vingt-deux combattants, se rend à Glogau, d'où il partira mercredi matin, escortant 2 millions 300,000 livres.

« Votre Altesse croirait-elle que le général Verrières m'écrit qu'il va faire transporter les cinq cents malades que je lui ai envoyés, dans un château, à

deux lieues de Glogau? Je lui ai de suite expédié défense de mettre à exécution une pareille mesure, et j'ai envoyé le commissaire ordonnateur Boërio, pour établir dans Glogau des emplacements pour huit cents à mille malades.

« Il est arrivé ici dix-neuf cent quatre-vingts malades, dont quinze cent quatre-vingt-trois Français. »

Jérôme à Napoléon. Breslau, 2 avril 1807.

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que j'ai été obligé de différer jusqu'à demain le départ du convoi d'argent, parce que les deux régiments d'infanterie de Wurtemberg n'avaient reçu ni leurs souliers, ni leur drap. Mais demain matin à six heures, ils se mettront en route avec le convoi.

« J'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté le rapport de la remonte du train de la garde impériale. »

Napoléon à Jérôme, Finkenstein, 3 avril 1807.

« Mon frère, je vous instruis des bonnes nouvelles que je reçois de Constantinople. L'amiral Dukworth, avec huit vaisseaux de guerre anglais, a forcé le détroit des Dardanelles le 19 février, après avoir essuyé quelques coups de canon. Il a rencontré près de Gallipoli un vaisseau de soixante-quatorze et cinq frégates turques dont les équipages étaient à la mosquée pour la fête du Baïram, et les a brûlés. Il s'est présenté devant Constantinople; on a couru aux armes. Douze officiers d'artillerie ou du génie, que j'ai envoyés de Dalmatie, sont arrivés dans la même nuit. On a mis cinq cents pièces de canon en batterie en cinq jours, on en a envoyé aux Dardanelles. Le

Grand-Seigneur a déclaré dans la mosquée, qu'il ne séparerait pas sa cause de celle des Français. L'escadre anglaise a été forcée de repasser les Dardanelles et dix vaisseaux turcs l'ont suivie. Les régences barbaresques ont reçu l'ordre de courir sur les bâtiments anglais. Les marchandises anglaises sont saisies. Les Anglais qui se trouvent en Turquie sont arrêtés. L'armée turque paraît passer le Danube et cerner Bucharest où les Russes n'ont que peu de forces. Faites mettre ces détails dans la *Gazette de Breslau.* Vous pouvez faire dater ces nouvelles de Constantinople du 3 mars. »

Napoléon à Jérôme, Finkenstein, 3 avril 1807.

« Mon frère, je vous avais mandé que je vous avais envoyé quatorze cents hommes de cavalerie non montés. J'ai craint que vous ne puissiez les monter, surtout à cause des selles. Je ne vous en ai en conséquence envoyé que onze cents. Mais sur la lettre que vous m'avez écrite que vous avez pris des mesures pour en monter quinze cents, et qu'ils le seraient au 15 avril, je vous en enverrai davantage. Allez de l'avant, et si vous pouvez en monter un plus grand nombre, je vous les enverrai. Les hommes appartenant au 5e corps, doivent être dirigés sur Varsovie. Je préfère qu'ils se reposent deux jours de plus. Faites-leur distribuer capotes, habits, souliers, chapeaux et armes. La considération sur le double emploi de l'habillement est sensée, mais c'est un objet sur lequel on ne doit pas s'arrêter à la guerre. Il y a plusieurs manières de les envoyer. Si vous les envoyez isolés, ils resteront perdus pour l'armée. Il

faut les organiser en bataillons provisoires de quatre cents hommes avec des officiers et sous-officiers pour les commander, en réunissant les hommes appartenant à un même corps ; et quand vous aurez ainsi un bataillon des 1er, 3e, 4e et 6e corps, vous le dirigerez sur Thorn. Formez en compagnie ceux du 5e corps, au complet provisoire de cent à cent vingt hommes, et dirigez-les sur Varsovie également, bien équipés et armés, et sous les ordres d'officiers et de sous-officiers. Désignez-leur des lieux de repos sur toute la route, afin qu'ils ne fassent pas de trop fortes marches. Ainsi donc, n'envoyez jamais moins de quatre cents hommes sur Thorn, mais de cent à cent vingt sur Varsovie, toujours avec des officiers et des sous-officiers. Si vous manquez d'officiers, donnez-leur des officiers d'état-major. J'attendrai le retour de ce courrier pour vous envoyer un plus grand nombre d'hommes de cavalerie à pied. Ainsi, je vous envoie onze cents hommes, dont cent vingt cuirassiers, cinq cents dragons et quatre cent quatre-vingts hommes de cavalerie légère. Puis-je vous en envoyer mille autres, et faut-il vous envoyer des détachements de cuirassiers ou de cavalerie légère ? Si vous pouvez passer la revue de toutes les compagnies ou bataillons provisoires que vous expédierez à l'armée, si vous pouvez leur donner une chemise par homme ce ne sera que mieux. Envoyez-moi l'itinéraire que suivent le trésor, le régiment wurtembergeois, infanterie et cavalerie, car il faut que je sache toujours où se trouvent toutes les parties de mon armée. »

« Sire, j'ai reçu les deux lettres dont Votre Majesté a bien voulu m'honorer les 27 et 28 mars. J'ai l'honneur de lui rendre compte que sur les cent mille pintes d'eau-de-vie de vin qu'Elle avait demandées, quatre-vingt-deux mille ont été trouvées tant à Breslau qu'à Glogau et sont déjà parties pour Thorn. Je vais faire expédier dix-huit mille pintes d'eau-de-vie de grain. Si Votre Majesté en désire une plus grande quantité de cette dernière espèce, il sera facile de se la procurer.

Jérôme à Napoléon. Breslau, 4 avril 1807.

« Les mille quatre cents hommes que Votre Majesté m'annonce seront montés, j'espère, à la fin du mois, excepté les deux cent cinquante cuirassiers, qui seront montés les premiers et qui partiront du 15 au 20 au plus tard.

« L'on travaille à faire des selles et des brides. Une seule chose m'embarrasse pour les dragons et les hommes d'infanterie qui ne sont pas armés, c'est l'ordre que Votre Majesté me donne de leur fournir des fusils; mais je n'ai que des fusils prussiens, excepté six mille fusils français qui sont à Glogau et qui ont été déjà demandés. J'ai cependant ordonné qu'on en retînt mille deux cents jusqu'à ce que je connaisse les ordres de Votre Majesté. Les fusils de Saxe sont de même calibre que les nôtres. Si Votre Majesté jugeait à propos d'en faire venir, ils rempliraient le même objet.

« Je ne crois pas que la nouvelle levée de mille cinq cents chevaux que Votre Majesté a ordonné de faire en Silésie puisse être exécutée, parce que cette quantité propre pour la cavalerie n'existe point.

Mais il m'est aisé d'en tirer des provinces environnantes.

« J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que je reçois des lettres de Posen qui m'annoncent que les convois de Silésie y sont arrêtés par ceux que le général Saint-Laurent est obligé d'expédier lui-même pour Thorn. Je viens de lui écrire qu'il n'interrompe point leur marche; la plus grande partie des chevaux ne retourne point. Il est bien essentiel, Sire, que Votre Majesté fasse donner des ordres à ce sujet; sans cela je me trouverais tout à coup privé des moyens d'exécuter les ordres qu'Elle me donne. »

Jérôme à Napoléon. Breslau, 4 avril 1807.

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que la totalité du convoi d'argent est partie ce matin sous l'escorte de mille quatre cents hommes d'infanterie de Wurtemberg. Le général de Pernety, que j'ai envoyé à Glogau pour accélérer le départ de l'artillerie, m'annonce que le second convoi s'est mis en route le 3 et que la totalité partira le 5. Cela fera que j'aurai expédié par terre vingt-quatre pièces de vingt-quatre et six mortiers.

« Je reçois à l'instant la lettre dont Votre Majesté m'a honoré le 30 mars par laquelle Elle m'ordonne de donner aux cuirassiers les deux cents chevaux qui sont à Glogau et qui étaient destinés pour la garde. J'observerai à Votre Majesté que ces chevaux ne sont pas propres à la selle. Je ne suis point embarrassé d'en fournir aux cuirassiers. J'ai eu l'honneur d'annoncer à Votre Majesté qu'ils seront montés et prêts

à partir dans la première quinzaine de ce mois.

« J'ai expédié sur Thorn un régiment de cavalerie de Wurtemberg fort de quatre cent vingt-quatre combattants. Je n'ai pu me dégarnir davantage, et ce qui me reste ne peut encore me suffire. Je n'ai ici que deux régiments bavarois, dont un auprès de moi et l'autre partagé entre le corps d'observation du général Lefebvre devant Glatz, et les troupes qui bloquent Kosel. »

« Mon frère, vous trouverez ci-joint un décret qui vous parviendra par le ministre de la guerre, mais que je vous envoie d'avance. Vous y verrez qu'avant un mois, vous pouvez avoir un renfort de neuf mille hommes. — Le régiment des lanciers polonais et la légion à pied polonaise sont déjà à Augsbourg.—Vous pourrez profiter pour leur habillement, des habits prussiens que vous avez trouvés à Breslau, Glogau, etc. Vous devez avoir aussi des gibernes. L'intendant général ordonne à l'intendant de mettre des fonds à votre disposition.—Les cadres existent, vous y trouverez un grand nombre de bons officiers, ainsi je ne doute pas qu'avant le 15 mai, ce ne soit pour vous un bon renfort de huit mille hommes. Je m'en rapporte à votre activité et à votre zèle pour lever les obstacles. Napoléon à Jérôme, Finkenstein, 5 avril 1807.

« Écrivez à Dresde et à Bayreuth pour savoir quand ces troupes y passeront, et être informé avec exactitude du jour de leur arrivée. »

« Mon frère, ayez bien soin que tout ce que vous Napoléon à

Jérôme, Finkenstein, 5 avril 1807.

envoyez pour Dantzick soit de bonne artillerie. Témoignez tout mon mécontentement au général Pernety de ce qu'il m'a envoyé jusqu'à présent que ce qu'il avait de plus mauvais. — Vous pouvez compter toujours sur mille cinq cents hommes que vous aurez à monter. — Je ne vous en ai envoyé que mille cent, mais je me propose de vous en envoyer quatre cents autres. — Je vous recommande mes malades. — Que rien ne parte que bien armé, bien équipé, et qu'après avoir passé votre revue.

« La mesure qu'a prise le général Verrières de mettre les malades hors de Glogau, est ridicule. A quoi servent les places fortes, si ce n'est pour contenir les dépôts d'une armée ? »

Napoléon à Jérôme, Finkenstein, 5 avril 1807.

« Mon frère, je reçois votre lettre du 28 mars, à quatre heures après-midi. Puisque vous jugez nécessaire de garder toutes les troupes qui vous restent en Silésie, arrangez-vous pour prendre Neiss et contenir la garnison de Kosel qui pousse des partis jusqu'en Pologne. Je vous laisse le maître de commencer le siége de Neiss, quand vous le jugerez convenable. La saison est bonne. Si vous pouvez prendre cette place en un mois, vous ferez une bonne et belle opération. Payez les salaires pour les selles, et montez promptement la cavalerie. Envoyez-moi trente mille autres pintes d'eau-de-vie, en les faisant prendre sur la contribution. »

Napoléon à Jérôme, Fin-

« Mon frère, il doit y avoir dans les équipages de siége que vous préparez, vingt-quatre obusiers. Si

vous pouvez en faire partir douze par terre, approvisionnés à six cents coups, faites-les partir avec poudre, affûts, armement, munitions; rien ne doit manquer. »

kenstein, 6 avril 1807.

« Sire, je reçois à l'instant les deux lettres dont Votre Majesté m'a honoré, du 3 avril. Je puis l'assurer que les quatorze cents hommes qu'elle m'a annoncés, seront montés avec célérité. J'ai pris des mesures pour que l'on fît des selles à Dresde, à Breslau et autres villes, et les deux cent quarante cuirassiers partiront du 15 au 20 avril. Sur le marché que j'ai passé pour les chevaux de cuirassiers, cent quarante m'ont déjà été livrés, ils sont de toute beauté. Votre Majesté peut m'envoyer encore mille hommes de cavalerie à pied, ils seront montés dans le mois de mai; je préfère que ce soit des détachements de cavalerie légère, parce que je ne serai pas obligé d'acheter la plus grande partie des chevaux; mais si Votre Majesté préfère envoyer de la grosse cavalerie, je puis continuer le marché, et j'ai l'honneur de le répéter à Votre Majesté, les chevaux qui en proviennent sont de toute beauté.

Jérôme à Napoléon. Breslau, 7 avril 1807.

« J'ai déjà au dépôt trois cent neuf hommes en état de partir, dont quatre-vingt-trois du 5e corps. Je leur ai fait donner des chevaux, des capotes, des souliers et des armes. J'observerai seulement que les armes sont prussiennes. J'avais été assez heureux pour prévoir les ordres de Votre Majesté, relativement à l'organisation des hommes qui sortent du dépôt pour rejoindre l'armée. Après-demain parti-

ront plusieurs envois, savoir : 1,200,000 francs, six mille paires de souliers, trente milliers de poudre et plusieurs autres objets d'artillerie. Incessamment j'enverrai neuf mille autres paires de souliers pour Varsovie, escortées par les quatre-vingt-trois Français et quatre-vingt-dix Bavarois du 5e corps, commandés par un chef de bataillon français et deux officiers bavarois. Mon intention a toujours été de ne pas les laisser partir sans en avoir passé la revue.

« Je n'ai que deux officiers à mon état-major ; il serait essentiel que Votre Majesté m'en envoyât quelques-uns des grades de capitaine et de lieutenant.

« Le trésor est parti le 4, escorté par quatorze cents hommes d'infanterie de Wurtemberg, et arrivera à Thorn le 24. Il me serait impossible d'en donner l'itinéraire à Votre Majesté, parce qu'il se trouve des jours où, par la nature des chemins, le convoi ne fait que deux lieues, et d'autres où il en fait dix.

« Il y a en ce moment deux mille trois cent quarante-trois malades à l'hôpital. Je puis assurer à Votre Majesté qu'ils sont parfaitement soignés. Le pain est bon ainsi que le vin, la bière et la viande qu'on leur distribue. J'y fais de fréquentes visites, et lorsque mes occupations m'empêchent d'y aller, j'envoie un de mes aides de camp pour vérifier la qualité des vivres sur les échantillons que l'on m'envoie. »

Jérôme à Napoléon. Breslau, 7 avril 1807.

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que j'ai fait insérer dans la *Gazette de Breslau* les bonnes nouvelles qu'Elle a daigné me communi-

quer, ainsi que l'heureux accouchement de la vice-reine d'Italie. »

« Sire, je désirerais que Votre Majesté voulût bien autoriser M. le capitaine de vaisseau Halgan, mon aide de camp, commandant présentement la *Topaze*, à venir faire son service auprès de moi. Je tiens à cet officier, qui a longtemps navigué avec moi et dont le caractère et le mérite me sont connus depuis sept années. J'ai écrit au ministre de la marine pour le demander, mais il m'a répondu qu'il ne pouvait rien faire sans connaître les ordres de Votre Majesté. » Jérôme à Napoléon. Breslau, 8 avril 1807.

« Monseigneur, les 2, 3 et 4 de ce mois, un détachement de Polonais, sous les ordres du prince de Sulkowsky et du major Larisch, a parcouru le cercle de Beuthen pour s'y livrer à des réquisitions et à des ravages de toute espèce. Dans la ville de Beuthen, ce détachement a pris quarante chevaux après avoir exercé d'horribles violences contre le bourguemestre, et a enlevé en outre les meilleurs chevaux de la plupart des seigneurs du cercle. La même troupe a été chercher à sa terre le commissaire de marche pour l'enlever; mais il avait disparu. Tous les membres du comité de ce cercle, chargés de faire exécuter les réquisitions pour la Grande Armée, effrayés de tant d'excès, ont pris la fuite et ont déclaré qu'ils ne retourneraient à leurs postes qu'après avoir obtenu une sauve-garde des autorités françaises. M. Lespérut à Jérôme. Breslau, 9 avril 1807

« Un autre détachement de Polonais a également

parcouru le cercle de Beuthen, en commettant les mêmes désordres ; il était commandé par un nommé Trepka qui, pour grossir sa troupe, s'était fait accompagner d'un grand nombre de paysans du village de Raczonska et de Rudipeker.

« Le 3 du mois, un détachement polonais commandé par deux officiers nommés Drewitz et Brehobroski, est venu à Gleiwitz et a sommé les autorités de lui livrer tout l'argent de la contribution extraordinaire, destiné pour les caisses françaises. Quand on leur eut déclaré qu'il ne s'en trouvait pas, ils ont pris quatre cent quarante-une paires de souliers qu'on devait nous envoyer incessamment, et ont forcé les négociants à leur délivrer tout le drap qu'ils avaient dans leurs magasins. Toutes les représentations ont été inutiles ; l'assurance même que les souliers étaient pour l'armée française n'a pas eu plus de succès. On leur a demandé une quittance de ces souliers, ils l'ont refusée, mais ils ont consenti à donner quittance des draps qu'ils ont enlevés.

« Le 4, un autre détachement polonais est venu à Tarnowitz, où il a demandé qu'on lui livrât sur-le-champ tous les draps, tous les chevaux et tous les souliers, bottes, et cuirs qui se trouvaient dans la ville. La municipalité leur a vainement opposé les ordres de Votre Altesse Impériale, qui défendaient d'obéir à d'autres réquisitions qu'à celles qui étaient faites par les autorités françaises. Tous ses membres, effrayés des mauvais traitements qu'on venait de faire subir à l'huissier et à un de leurs collègues, ainsi qu'à son fils, blessé dangereusement à coups de

bâton et de plat d'épée, voyant d'ailleurs tous les soldats polonais échauffés par le vin et l'eau-de-vie qu'ils s'étaient fait fournir dans la ville, se sont tous trouvés contraints d'obéir, et ont livré des chevaux, des souliers, des cuirs, des brides, des selles, des draps ainsi que tout le plomb qui se trouvait aux accises ; ce détachement a donné cinq quittances signées Biatobneski et Porozwnich.

« Les membres du comité du cercle de Beuthen m'informent que le nommé Trepka, commandant l'un de ces détachements, a été jusqu'à leur ordonner de ne rien fournir, ni en contributions, ni en objets de réquisition, à moins qu'ils n'y fussent contraints par une exécution polonaise ou bavaroise ; ce sont ses propres expressions.

« La Chambre, en transmettant ces détails, me mande que les réquisitions demandées par l'administration française pour la Grande Armée, ne pourront être fournies aux époques désignées, et insiste pour que les objets enlevés par les troupes polonaises, soient considérés comme fournis et imputés sur la contribution de guerre.

« J'ai cru, Monseigneur, devoir adresser à Votre Altesse Impériale, les détails de ces nouveaux excès. »

Napoléon à Jérôme. Finkenstein, 10 avril 1807.

« Mon frère, vous trouverez ci-joint des lettres que m'envoie le prince Sulkowsky, Donnez-lui le commandement devant Kosel, si vous le jugez convenable.

« Je laisserai son régiment là, puisqu'il est néces-

saire pour contenir la province. Mais faites que la garnison de Kosel ne ravage pas le pays et ne pousse pas de parti jusqu'en Pologne. »

Jérôme à Napoléon. Breslau, 10 avril 1807.

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que le général major Gœrtzen, aide de camp du roi de Prusse, est arrivé à Glatz avec le titre de gouverneur de la Silésie.

« Il sort de Vienne où il a passé quinze jours et où il a reçu de l'ambassadeur anglais une somme d'argent considérable, qu'il emploie à lever des troupes en Silésie. »

Jérôme à Napoléon. Breslau, 10 avril 1807.

« Sire, j'ai reçu les trois lettres que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire le 5 avril. Je puis l'assurer qu'il est impossible de mettre plus de zèle, d'activité que n'en met le général de Pernety, et que la seule raison qui l'ait empêché d'envoyer à Varsovie les meilleures pièces, c'est parce qu'il a cru qu'elles étaient seulement destinées à armer la tête de pont. Au reste, dans ce moment toute l'artillerie qui était disponible est partie pour Thorn. Votre Majesté peut envoyer les mille cinq cents hommes de cavalerie à pied, ils seront bien montés. Pendant que l'on fait ici les deux cent quarante selles de cuirassiers, l'on travaille à Dresde et autre part, hors de la Silésie, à confectionner sept cents selles de dragons et quatre cent quatre-vingts de hussards, que l'on commencera à livrer le 25 avril et la totalité le 15 mai. L'équipement d'un dragon, qui coûte en France 78 francs, coûtera ici 88. Votre Majesté trouvera

que la différence n'est pas grande, en ce que les fournisseurs se trouvent obligés de faire confectionner en pays étranger et que les chances de la guerre sont contre eux.

« Deux cent quarante chevaux de cuirassiers équipés sont prêts à partir le 20. Les chasseurs et les hussards ne tarderont pas à suivre. Les dragons seront plus retardés, et le dernier détachement ne pourra partir que vers le 15 mai.

« Votre Majesté peut être tranquille sur les soins à donner aux malades. Je fais moi-même de très-fréquentes visites à l'hôpital.

« Hier sont partis pour le 5e corps cent soixante-dix hommes, dont quatre-vingt-trois Français. Avant leur départ j'ai passé la revue en détail ; il ne leur manquait rien, si ne n'est quelques habits d'infanterie légère qui ne sont point encore confectionnés. Ils escortent 1,200,000 fr., six mille paires de souliers et plusieurs objets d'artillerie, et sont sous le commandement d'un chef de bataillon. »

Jérôme à Napoléon. Breslau, 10 avril 1807.

« Sire, par une des lettres dont Votre Majesté m'a honoré le 5 avril, elle m'annonce que le régiment de lanciers polonais et la légion à pied polonaise sont à Augsbourg et doivent se rendre à Breslau où je dois les organiser et les équiper. Il ne reste presque plus d'effets prussiens dans les magasins, parce que, d'après les ordres de Votre Majesté, je les ai déjà donnés aux Polonais. Mais enfin je prendrai des mesures pour qu'ils soient bientôt en état de servir activement. J'ai écrit à Dresde et à Bayreuth pour être in-

formé avec exactitude du jour de leur arrivée. J'aurai l'honneur d'en rendre compte à Votre Majesté. J'attends les six mille hommes qu'Elle a ordonné au directeur de la guerre polonais de m'envoyer. J'ai l'honneur de faire le rapport à Votre Majesté que le siége de Neiss commencera après-demain soir. Vingt bouches à feu sont parties ce matin à cinq heures de Schweidnitz, escortées par le corps du général Lefebvre, parce que l'ennemi se remue beaucoup, fait des levées à force, et que le nouveau gouverneur, aide de camp du roi de Prusse, paraît vouloir entreprendre quelque chose.

« Le 14, cinq cents dragons arriveront ici. Alors j'irai moi-même prendre position pendant quelques jours à Munsterberg, afin de couvrir le siége de Neiss et d'être à même de secourir au besoin le général Lefebvre à Franckenstein. J'aurai avec moi un bon régiment d'infanterie, un de cavalerie et quatre pièces de canon d'artillerie légère. Je laisserai à Breslau, outre sept cents Français en état de combattre, cinq cents Bavarois du 10e de ligne. Je crois qu'il est nécessaire que je prenne momentanément cette position pour éviter toute espèce de surprise, et j'espère qu'avant un mois Votre Majesté aura Neiss, où l'on dit qu'est la plus grande partie de l'artillerie de campagne prussienne.

« Le colonel Morio dirige les opérations du siége.

« J'ai donné des ordres pour qu'on expédiât de suite pour Thorn les trente mille pintes d'eau-de-vie demandées par Votre Majesté. »

« Mon frère, je reçois votre lettre du 4 avril. Vous m'envoyez bien la note des trois cent soixante-quatorze hommes de cavalerie qui ont été montés à Glogau, mais vous ne me dites pas de quels régiments ils sont. J'approuve fort que vous ayez retenu mille deux cents fusils pour armer soit les dragons, soit les hommes d'infanterie qui sortent de vos dépôts, car ils ne peuvent se servir de fusils prussiens. Mille deux cents même ne seront pas suffisants à Glogau, gardez-en deux mille. Les fusils saxons sont bons, mais nous n'en avons pas, nous avons épuisé tout ce qu'il y avait. — Il paraît que vous n'êtes pas bien informé : il y avait à Glogau une centaine de chevaux qui avaient été destinés à ma garde, vous pouvez vous en servir pour la cavalerie. Servez-vous pour approvisionner le siége de Dantzick de la route de Varsovie, une fois à Varsovie, les convois arrivent très-rapidement par la Vistule. Napoléon à Jérôme, Finkenstein, 11 avril 1807.

« Envoyez à Varsovie six mille coups de canon de douze, deux mille de vingt-quatre, trois mille de six et des obus. »

« Mon frère, la Silésie devait me fournir pour deux cent cinquante mille chemises. — Je commence à en sentir le besoin. — Faites activer la confection à Glogau, à Breslau, et dirigez-les sur Thorn. » Napoléon à Jérôme. Finkenstein, 11 avril 1807.

« Mon frère, je reçois votre lettre du 7 avril. Je vois avec plaisir le soin que vous prenez des dépôts et des remontes. Je vous en témoigne ma satisfaction. Indépendamment des quatorze cents hommes de ca- Napoléon à Jérôme, Finkenstein, 13 avril 1807.

valerie que vous montez, je vous en envoie quinze cents autres à monter. Je vois avec plaisir que vous avez envoyé trente milliers de poudre sur Varsovie ; si elle arrive à temps, je la ferai filer sur Dantzick. Envoyez-moi aussi des boulets. Le premier convoi d'artillerie parti de Glogau n'est pas encore arrivé. La tranchée est ouverte devant Dantzick. La garnison est de dix-huit mille hommes, dont six mille russes. Le général Kalkreuth y commande. J'espère être maître de la place dans le mois, si la poudre ne me manque pas. La prise de cette place diminuera les forces de l'ennemi de vingt mille hommes et accroîtra les miennes d'autant. Cette prise sera d'un résultat incalculable. Si, indépendamment de la poudre que vous avez envoyée, vous pouvez en expédier une quarantaine de milliers en toute hâte, vous ferez bien. Vous trouverez ci-joint copie de l'ordre du jour, que vous recevrez probablement plus tard par l'état-major. Préparez et accélérez-en l'exécution. Les deux régiments à pied de Wurtemberg que vous m'avez envoyés ont l'ordre de se rendre de Posen devant Colberg pour aider au siége de cette place. Envoyez à Colberg tous les détachements des dépôts et hommes isolés qui appartiendraient à ces deux régiments. Je vous ai écrit sur Kosel, et je vous ai chargé de donner des ordres au prince Sulkowsky que je laisse de ce côté, pour contenir cette garnison. J'apprends avec plaisir la bonne contenance que vous tenez. Une certaine dame de Stuttgard seulement se plaint que vous êtes trop galant pour les dames de Breslau, est-ce vrai ? »

« Mon frère, je reçois votre lettre du 10 avril. Je vois que le siége de Neiss est commencé. Vous trouverez ci-joint, dans la *Gazette de France*, des nouvelles de Londres que vous pourrez faire mettre dans le journal de Breslau. Vous pouvez y ajouter que la plus grande mésintelligence règne à Londres entre le roi et les ministres, et que toutes les affaires sont suspendues. » **Napoléon à Jérôme. Finkenstein, 13 avril 1807.**

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que depuis l'arrivée de l'aide de camp du roi de Prusse l'ennemi recrute beaucoup en Silésie. Il emploie l'argent qu'il a obtenu de l'ambassadeur anglais à Vienne. L'aide de camp a été accompagné par un agent anglais. J'ai pris des mesures extrêmement sévères pour détruire l'influence de l'ennemi. J'ai l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Majesté l'ordre du jour que j'ai fait à ce sujet, et qui, traduit en allemand, doit être envoyé dans toutes les communes. En outre, j'ai fait arrêter un bailli, accusé d'avoir favorisé les intentions de l'ennemi. Demain, il sera traduit à une commission militaire, à Breslau, et, s'il est condamné, il sera exécuté. **Jérôme à Napoléon. Breslau, 13 avril 1807.**

« Pendant que le corps du général Lefebvre était occupé à escorter le parc de siége de Neiss, les Prussiens sont parvenus à m'enlever la position de Wartha, en me faisant six prisonniers ; mais j'ai de suite envoyé au général Lefebvre un des deux régiments que j'avais à Breslau, et la position a été reprise.

« Le gouverneur de Kosel a recruté cinq cents

hommes et cent chevaux, sans qu'il m'ait été possible de l'empêcher.

« J'attends l'arrivée des cinq cents dragons et des chasseurs pour pouvoir prendre position pendant quelques jours, entre Neiss et Glatz, avec le 1er régiment d'infanterie et le 1er de cavalerie que j'ai avec moi. Pendant ce temps, les cinq cents dragons et trois cent vingt hommes de dépôt qui se trouvent prêts à partir garderont la ville de Breslau, pour laquelle il n'y a rien à craindre. »

Jérôme à Napoléon. Breslau, 14 avril 1807.

« Sire, j'ai reçu les deux lettres dont Votre Majesté a bien voulu m'honorer le 6 avril.

« Des pièces d'artillerie envoyées par eau doivent arriver le cinquième jour à Custrin, par conséquent demain. Les douze obusiers que Votre Majesté me demande ont été expédiés par le général de Pernety, d'après l'ordre du général Songis.

« J'ai déjà eu l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que l'ennemi faisait de fortes levées en Silésie. Le nouveau gouverneur a porté la garnison de Glatz à huit mille hommes. Hier, l'ennemi est sorti de cette place avec cinq mille hommes ; il a attaqué le général Lefebvre, qui est fort de deux mille hommes d'infanterie et de trois cent cinquante chevaux. Le général Lefebvre avait pris une position. L'ennemi s'est avancé à la baïonnette ; pas un homme n'a déserté. Tout ce que le général Lefebvre a pu faire a été de conserver sa position. Il a eu cinquante blessés et à peu près autant de morts. Comme il est essentiel qu'il se maintienne dans la position qu'il

occupe, j'y serai moi-même le 17 avec le 1er régiment d'infanterie et le 1er de cavalerie, qui sont tout ce qui me reste. Je laisse dans Breslau les sept cents dragons arrivés ce matin et quatre cents hommes du dépôt, qui sont arrivés et équipés. Le général prussien de Gœrtzen a payé les garnisons de Glatz et de Silbelberg; il a introduit dans cette dernière forteresse un convoi d'argent, et a donné aux hommes qu'il a engagés jusqu'à trente écus de prime.

« Il est indispensable, Sire, que Votre Majesté me donne les moyens de me renforcer de cinq à six cents hommes, jusqu'à ce que Neiss ou Kosel soit pris. Votre Majesté voit aisément dans quelle situation je me trouve; mais, quelle qu'elle soit, Elle peut être persuadée que rien ne sera négligé et que je ferai, avec le peu de troupes que j'ai, tout ce qu'il sera possible de faire.

« Comme j'aurais besoin de suite de cette augmentation de forces, Votre Majesté pourrait peut-être mettre à ma disposition cinq à six mille Saxons. »

« Mon frère, indépendamment des mille quatre cents hommes de cavalerie à pied que je vous ai envoyés, je vous envoie la note des mille quatre cent cinquante autres que je vous ai annoncés. Ils se rendront à Breslau dans quatre ou cinq jours. Faites donner des fusils aux dragons et des carabines aux chasseurs; ils auront tous leurs sabres. Montez-les promptement. » Napoléon à Jérôme. Finkenstein, 15 avril 1807.

« Sire, je reçois à l'instant la lettre dont Votre Jérôme à Na-

poléon. Breslau, 15 avril 1807.

Majesté m'a honoré en date du 10, par laquelle elle me laisse la liberté de donner le commandement devant Kosel au prince de Sulkowsky ; mais Votre Majesté ignore que les chevaux, les souliers, les armes et l'argent qu'il a pris étaient destinés pour la Grande Armée, et qu'il les a pris paisiblement dans les cercles, malgré les représentations d'un député de la Chambre de Breslau, qui était chargé par l'administrateur-général de faire rejoindre tous ces objets. Je lui ai fait écrire à ce sujet en lui enjoignant de ne point faire des incursions en Silésie, et en lui faisant connaître que le général Raglowitch commandait le blocus de Kosel. Le major-général a sans doute mis sous les yeux de Votre Majesté toutes les plaintes qui me sont parvenues sur ce régiment. Les cercles qu'il a parcourus refusent de payer leurs contributions, alléguant que le prince de Sulkowsky les a déjà perçues par l'enlèvement des objets qu'ils envoyaient à Breslau. Je crois, si Votre Majesté l'approuve, que le meilleur moyen d'utiliser ce régiment est de l'envoyer sous les ordres du général Lefebvre, qui a le plus grand besoin de cavalerie, et je ne sais où en prendre. Au reste, j'ai expédié le lieutenant-colonel de Bouillé pour l'inspecter, et je doute fort que le prince de Sulkowsky ait trois cents chevaux en état de marcher et six cents hommes à pied ; mais, avec le peu qu'il a, il commet des horreurs en Silésie, et je suis informé à l'instant qu'il vient de piller une ville.

« J'ai donné ordre que l'on activât la confection des deux cent cinquante mille chemises que doit

fournir la Silésie, et qu'on les dirigeât sur Thorn, à mesure qu'il y en aura vingt mille de faites. »

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que, malgré l'ordre que j'avais envoyé à Glogau d'y retenir mille deux cents fusils français pour armer les sept cents dragons qui sont arrivés et les hommes qui sont en état de rejoindre l'armée, l'on a jugé à propos de les diriger sur Thorn, parce que, m'a-t-on écrit, le général Songis avait donné l'ordre de les expédier sans le moindre délai. Je me trouve donc ici avec sept cents dragons et quatre cents hommes de dépôt, sans un seul fusil français. Je leur ai donné des fusils prussiens pour faire le service dans Breslau, puisque je pars cette nuit pour me porter sur Glatz, au secours du général Lefebvre, qui est dans une situation très-critique, l'ennemi étant sorti de la place et ayant pris devant lui position, ayant six mille hommes et plusieurs pièces d'artillerie. J'espère qu'après-demain matin il sera rentré dans ses murs malgré lui. Le 1er régiment de ligne et le 1er de chevau-légers sont partis depuis hier et arriveront avec moi après-demain matin devant Glatz. Jérôme à Napoléon. Breslau, 15 avril 1807.

« Comme je suis obligé de réunir tous mes moyens, j'ai envoyé à Schweidnitz les quatre cents hommes du dépôt, qui y feront le service en remplacement de la garnison, qui viendra me renforcer.

« J'ai donné l'ordre de diriger sur Varsovie tout ce qui est nécessaire pour le siége de Dantzick. Déjà un convoi a pris cette direction.

« Je supplie Votre Majesté de m'envoyer quelques officiers, car je n'en ai pas à donner aux soldats du dépôt, et on ne peut pas les contenir. J'aurais aussi besoin d'un officier-général ; le général Lefebvre est seul ici, et s'il venait à tomber malade je me verrais dans l'embarras. Je puis assurer à Votre Majesté qu'il est impossible d'avoir plus de zèle et d'activité que ce général. »

Jérôme à Napoléon. Munsterberg, 17 avril 1807.

« Sire, j'ai l'honneur d'envoyer à Votre Majesté une dépêche du général Andréossi, transmise le 15 au prince de Bénévent, qui annonce à M. de Talleyrand la mort de l'impératrice d'Autriche. Comme il peut y avoir quelque affaire d'importance, je l'adresse directement à Votre Majesté.

« Je reçois à l'instant une lettre du roi de Wurtemberg, qui m'exprime la profonde affliction qu'il éprouve de ce que trois de ses régiments aient été détachés de son corps d'armée (ce sont ses propres expression).

« Les convois partent de Breslau sans interruption, et je reçois l'avis que vingt mille chemises seront expédiées demain.

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que je suis venu prendre position à Munsterberg, hier matin. Deux heures après mon arrivée, c'est-à-dire le temps de faire parvenir l'ordre au général Vandamme, le feu a commencé devant Neiss. Une bombe a mis le feu à un caisson qui était dans une batterie des remparts, et l'a fait sauter, ce qui a occasionné à l'ennemi la perte de la plus grande par-

tie des canonniers qui servaient cette batterie. C'est le rapport d'un déserteur.

« Depuis ce matin à cinq heures, j'entends le canon du côté de Glatz. La totalité des troupes que j'ai avec moi est partie pour s'y rendre, et je vais monter à cheva à l'instant pour m'y porter moi-même. Si l'ennemi fait une sortie, j'espère le bien battre. Hier, le général Lefebvre lui a enlevé plusieurs villages. Ce soir je lui enlèverai ce qu'il occupe encore, et le forcerai à s'enfermer dans la ville. Le peu de troupes que j'ai avec moi est animé du meilleur esprit et ne désire que la sortie de l'ennemi. »

Napoléon à Jérôme. Finkenstein, 18 avril 1807.

« Mon frère, je reçois votre lettre du 15 avril à midi. Ce que vous me dites du prince Sulkowsky confirme d'autres renseignements qui me sont revenus à son sujet. Faites-lui restituer l'argent qu'il a pris. Je suis très-fâché qu'à Glogau on n'ait pas obéi à votre ordre. Le général Songis m'assure qu'il va y arriver des fusils. J'en écris au général Clarke. Je connais depuis longtemps le général Lefebvre et je vois avec plaisir que vous soyez content de ses services. Pourquoi dans la position où vous vous trouvez, laissez-vous quatre cents hommes à Schweidnitz, si cette place est démolie. J'approuve le parti que vous avez pris de réunir vos forces. A votre place, je ferais partir les quatre cents hommes de Schweidnitz pour Breslau : je suppose Schweidnitz entièrement démolie, s'il y reste quelques forts ou fortins, c'est autre chose. — Les sept cents dragons sont venus manquant de tout; c'est tout simple,

vous avez donné ordre qu'ils fussent armés et équipés, c'est ce qu'il fallait. — Vous recevrez six-cents cuirassiers, faites-en autant. — Vous donnerez à la légion Polaco-italienne des fusils prussiens. — Laissez le commandant de *la Topaze* sur les mers. — J'ai besoin de mes officiers de marine dans mes ports et non sur l'Oder. »

Jérôme à Napoléon. Devant Glatz, 18 avril 1807.

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté des résultats heureux du combat d'hier.

« Avant hier, à huit heures du soir, le comte de Gœrtzen sortit de Glatz avec mille huit cents hommes, six pièces de canon, et marcha sur la droite du général Lefebvre, afin de prendre son camp à revers. Il passa la nuit dans les bois. Le lendemain à cinq heures du matin, le major Pœlinghanfil sortit de Glatz avec huit cents hommes, se porta sur Wartha et attaqua cette position, pendant que huit cents hommes de la garnison de Silbelberg marchaient également sur Wartha. Une fois maître de cette position, l'ennemi se trouvait, avec mille six cents hommes, prendre le général Lefebvre en arrière, pendant que le comte de Gœrtzen avec ses mille huit cents hommes, le tournait par sa droite. L'attaque fut générale à cinq heures un quart. J'étais à Munsterberg, j'entendis le premier coup de canon et je marchai de suite au secours du général Lefebvre. A 11 heures j'arrivai à l'abbaye de Camentz ; mais le général Lefebvre, quoique attaqué de tous côtés et n'ayant avec lui que mille huit cents hommes, fit face partout, partout battit l'ennemi, le

poursuivit jusque sous la mitraille de la place, et là lui fit cinq cents prisonniers, lui prit un gros obusier attelé et ses munitions, deux petits obusiers, un major et huit officiers. La canonnade fut vive jusqu'à dix heures. Les ennemis laissèrent trois cents morts sur le champ de bataille. Quatre cents hommes se retirèrent dans les bois à une lieue de l'abbaye où j'étais. Je les fis attaquer de suite, et on me ramena cinquante prisonniers. Le reste parvint à s'échapper.

« A Wartha l'ennemi ne fut pas plus heureux. Une compagnie du bataillon wurtembergeois du brave colonel Scharfenstein, et une compagnie du 10e de ligne bavarois rendirent vains les efforts de l'ennemi.

« Le colonel Beckers, commandant le 6e de ligne bavarois, et le colonel Scharfenstein, avec le reste de son bataillon, ont fait des prodiges de valeur. Le premier, quoique blessé à l'épaule, ne voulut point quitter son régiment, se portant avec un de ses bataillons tantôt à la droite, tantôt à la gauche. J'ai vu ce matin, Sire, en passant la revue de ce bataillon et de ce régiment, les deux braves colonels avoir les larmes aux yeux de ce qu'il ne leur avait point été destiné une des croix que Votre Majesté a mises à la disposition de leurs souverains respectifs. Je puis assurer à Votre Majesté que ces deux officiers sont ceux qui l'ont le mieux mérité de l'armée. Toujours aux avant-postes, il ne s'est point tiré un seul coup de fusil qu'ils n'y aient été. Le capitaine Brokfelds, commandant provisoirement les chasseurs

à cheval de Wurtemberg, s'est particulièrement distingué. C'est lui qui a fait tous les prisonniers et pris le gros obusier.

« Il m'est impossible, Sire, de renvoyer à Votre Majesté les sept cents dragons, ni les chasseurs et les hussards, tant que je n'aurai pas reçu les six mille six cents Polonais que j'attends de Varsovie, et qui me serviront au moins à garder les places. Il faut, Sire, tout le talent, l'activité et la bravoure du général Lefebvre, pour s'être maintenu, comme il l'a fait, dans sa position. Je suis obligé de lui laisser le régiment des chevau-légers du roi de Bavière, ainsi que tout le 10e de ligne. Il ne me restera donc, lorsque je retournerai à Breslau, que les dragons français et le 1er régiment de ligne. »

Jérôme à Napoléon. Devant Glatz, 19 avril 1807.

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que j'ai envoyé M. le lieutenant-colonel de Bouillé pour inspecter le régiment du prince Sulkowsky, et qu'il résulte de son rapport que ce régiment n'a jamais existé, et que le prince Sulkowsky est un aventurier qui, après avoir commis toutes sortes d'horreurs et avoir mis une ville polonaise à contribution, s'est enfui, emportant avec lui tout l'argent qu'il a trouvé dans la caisse. On ne sait ce qu'il est devenu. »

Jérôme à Napoléon. Devant Glatz, 19 avril 1807.

« Sire, je reçois la lettre dont Votre Majesté a bien voulu m'honorer le 13 avril, par laquelle elle m'enjoint de faire mettre dans les journaux de Breslau la nouvelle contenue dans la *Gazette de France*, que

Votre Majesté m'annonce. Cette gazette ne m'est point parvenue.

« Le siége de Neiss va très-bien. Un tiers de la ville est déjà brûlé, et si j'avais cinq mille hommes de plus, je pourrais répondre que la ville capitulerait avant vingt jours.

« Je quitte aujourd'hui le camp pour me rendre devant cette place où je serai demain. Depuis l'affaire d'avant-hier l'ennemi est tranquille. La perte qu'il a éprouvée dans cette journée est au moins de neuf cents hommes. Je laisse cependant au général Lefebvre trois escadrons du régiment des chevau-légers du roi de Bavière, et je ramène avec moi le 4e escadron et le 1er régiment d'infanterie de ligne. Je serai joint demain au soir par cent cinquante dragons français bien montés et bien équipés.

« On avait répandu, à Breslau, le bruit que j'avais été battu, et déjà la Chambre de guerre et des finances refusait de continuer ses fonctions. Je lui ai écrit une lettre sévère ; en même temps l'on a su que l'ennemi avait été défait et que cinq cents prisonniers étaient dirigés sur Breslau. La Chambre m'a écrit une lettre d'excuse et continue ses fonctions. Je puis assurer à Votre Majesté que ce pays a strictement besoin d'être surveillé. L'ordre du jour qui annonçait à chaque district qu'autant de ses habitants que de recrues que l'ennemi y ferait, seraient arrêtés, a produit le meilleur effet, et les baillis eux-mêmes m'avertissent lorsque l'ennemi demande des hommes. »

« Sire, j'ai reçu la lettre dont Votre Majesté a bien Jérôme à Na-

poléon. Devant Neiss, 20 avril 1807.

voulu m'honorer, en date du 15 avril, par laquelle Elle m'annonce l'arrivée prochaine de quatorze cent cinquante-cinq cavaliers à pied que je dois encore monter. J'ai de suite écrit au général Fauconnet et à M. l'administrateur général afin que les mesures nécessaires fussent prises pour la prompte remonte de ces hommes. Les marchés qui ont été déjà passés pour les selles et les chevaux de dragons et de cuirassiers, seront continués sur le même pied ; mais malgré toute l'activité possible, je ne présume pas que ces cavaliers soient montés et équipés à la fin de mai. Votre Majesté peut être persuadée qu'il ne sera pas perdu un seul instant dans l'exécution de ses ordres. Je serai sous peu de jours à Breslau, et j'aurai l'honneur de rendre un compte exact à Votre Majesté des moyens que je puis avoir.

« Je suis arrivé ce matin devant Neiss. Le siége est poussé vigoureusement. Le feu des batteries a été très-vif et a détruit près de la moitié de la ville. Il sera continué jusqu'à demain, et j'enverrai alors sommer le gouverneur de la place. Cependant je ne pense pas qu'il se rende. »

Jérôme à Napoléon. Breslau, 23 avril 1807.

« Sire, je n'ai reçu qu'hier au soir, à mon arrivée de Neiss, la lettre dont Votre Majesté a bien voulu m'honorer le 13 avril.

« Cent treize milliers de poudre d'un seul convoi, expédié de Glogau, sont déjà arrivés à Thorn ; j'en ai reçu la nouvelle. Il en est aussi arrivé à Varsovie une grande quantité que j'y ai dirigé en plusieurs convois. Je suis prêt à faire de nouveaux envois, mais

les moyens de transport me manquent absolument. Il n'y a plus de chevaux en Silésie. Tous ceux des différents convois ne sont pas revenus, et en voici la raison : les paysans ne pouvant emporter avec eux que très-peu de fourrage, et n'en obtenant pas dans les lieux où ils s'arrêtent, seraient dans l'impossibilité de ramener leurs chevaux s'ils allaient jusqu'à Thorn. Ils préfèrent abandonner leurs voitures et fuir avec leurs chevaux. Il est essentiel, Sire, que des mesures soient prises pour remédier à ce grand mal dont les effets se font déjà sentir.

« J'ai donné ordre que les différents détachements des deux régiments d'infanterie de Wurtemberg fussent dirigés sur Colberg. J'attends les deux cent quarante cuirassiers, leurs chevaux sont prêts et ils vont repartir de suite. J'ai déjà deux cents dragons montés que j'ai envoyés momentanément au général Lefebvre devant Glatz.

« Je viens de passer la revue des chasseurs qui sont arrivés il y a trois jours. Ils manquent, la plupart, d'effets d'habillement ; mais je leur en ferai fournir, et je puis assurer à Votre Majesté que du 5 au 10 du mois prochain, ils seront renvoyés, montés et équipés. Ce qui m'embarrasse, c'est qu'il leur manque à presque tous des carabines ; à la totalité, des pistolets, et à beaucoup des sabres. J'attends également des fusils et des pistolets pour les dragons. »

« Mon frère, j'ai reçu votre lettre du 17 avril avec la lettre adressée à M. de Talleyrand. Répondez au Napoléon à Jérôme. Fin-

kenstein, 25 avril 1807.

roi de Wurtemberg que des circonstances momentanées m'ont forcé à faire un détachement de son armée, mais que je la réunirai le plus tôt possible. »

De Salha à Halgan, Breslau, 25 avril 1807.

« Votre lettre, mon cher camarade, exprime l'amitié la plus douce et la plus vraie : je ne puis vous rendre ni le prix que j'y attache ni tout ce que j'ai éprouvé en la lisant. Depuis quatre jours j'étais dans des transes cruelles ; le Prince avait lu (dans les papiers anglais à la vérité) le départ de trois vaisseaux et d'une frégate. Bien persuadé que *la Topaze* faisait partie de cette expédition, l'idée d'être longtemps séparé de Prosper me poursuivait sans cesse ; je perdais un consolateur, je le voyais ainsi que vous parcourir tous les rivages de l'Inde et son retour dans un lointain désespérant. Jugez dans cette situation l'effet produit par l'avis du prochain départ de mon fils pour venir nous joindre. Suivant mes calculs, Prosper sera ici dans huit jours, je vous ajourne vous-même à y être dans un mois ou six semaines. S. A. I. témoigne souvent le désir de vous avoir. Le ministre n'osant pas prendre sur lui de vous donner l'ordre de rejoindre, le Prince vous a demandé bien positivement à l'Empereur. Le crédit toujours croissant de notre jeune héros, la confiance et la considération qu'il a justement méritées par sa conduite politique et militaire, ne me laissent aucun doute sur l'accession de Sa Majesté à la demande qui vous concerne. Il m'est pénible de vous voir porté tous les jours absent ; mais je me flatte du plaisir de vous embrasser vers le 1er juin. Vous trouve-

rez des camarades disposés à vous aimer et dignes à tous égards de votre estime et de votre affection.

« Voici leurs noms par rang ; vous figurerez en tête de cette liste ; Meyronnet ; Salha ; Ducoudras, chef de bataillon ; d'Esterno, chef d'escadron ; Girard, *id* : Morio, colonel du génie ; Rewbell, colonel d'infanterie, adjoint à l'état-major ; le prince de Hohenzollern ; le prince de Salm-Salm ; Schonfeld, colonel bavarois ; Zurvestein, colonel bavarois ; Lepell, colonel wurtembergeois. Tous ne sont jamais présents, dans ce moment il y en a deux dépêchés vers l'Empereur, Meyronnet est auprès du roi de Hollande, et Morio auprès du roi de Bavière. Quelquefois il y en a jusqu'à neuf en missions.

« Vous serez appelé incessamment, je vous le répète avec satisfaction, mon cher camarade, et je crois important de vous prévenir sur ce qui vous sera nécessaire. Laissez tous vos habits uniformes de marine, ce serait la chose la plus inutile à faire voyager. Ci-joint la note de nos uniformes, il serait très-agréable pour vous d'avoir en arrivant ici l'uniforme n° 1 et n° 2 d'après la description, on vous les fera très-bien à Paris. Valkener, tailleur, au Palais-Royal, est le tailleur connu pour les uniformes, je vous l'indique, il faut que vos épaulettes, l'aiguillette, soient bien cossues. Le Prince demande une belle tenue dans ses aides de camp, ainsi en fait d'épaulettes, etc., prenez du beau. La dragonne est la seule chose que nous ayons en or.

« Portez avec vous des bottes à la hussarde. Achetez un sabre garni en argent, votre sabretache et votre

giberne, qui sont deux objets chers, se feront ici, j'y ferai travailler dès que je vous saurai appelé. Si vous trouvez des difficultés à vous faire habiller à Paris, ayez soin au moins de vous munir de beau drap vert et de beau drap écarlate, attendu que vous n'en trouverez en Silésie que de très-médiocres. Autre recommandation bien essentielle, munissez-vous en partant de Paris, d'un bon domestique, il vous serait impossible d'en trouver ici.

« Je ne vous parle pas de chevaux, il vous en faudra au moins trois. S. A. I. vous les donnera sûrement comme à nous, ainsi que les équipements ; il pourrait cependant être bon, vu la rareté des chevaux, que vous en fissiez l'acquisition à Mayence ou à Francfort, etc.

« Écrivez-moi, mon cher camarade ; votre lettre du 6 avril est la seule qui me soit parvenue, j'ai eu la jouissance de la faire lire en entier à S. A. I.

« 1° Pour le bien un peu exagéré que vous dites de Prosper.

« 2° Pour les regrets que vous exprimez, et qui ont déterminé le Prince à faire à l'Empereur la demande de votre personne, demande décisive, je n'en doute pas. Vous êtes désiré ici par toute la famille, et c'en est vraiment une, dans laquelle les petites jalousies, l'ambition, n'ont pas encore pénétré. C'est vous faire l'éloge de notre réunion ; mais il en rejaillit une partie sur notre auguste chef, dont la conduite ne dévie jamais et qui joint à un cœur plein de bonté et d'amabilité un caractère qui en impose à tous. Camus et Garnier vous disent mille choses affectueuses, et

moi je vous renouvelle les sentiments d'un camarade qui tient singulièrement à la conservation de votre attachement. »

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à V. M. que l'on a saisi sur un courrier sorti du Kosel plusieurs lettres du prince Biron à sa femme et au major de Gœrtzen. J'ai l'honneur d'adresser à V. M. le résumé traduit en français de celles au major de Gœrtzen, ainsi que celles à la princesse Biron, qui sont écrites en français. — Jérôme à Napoléon. Breslau, 25 avril 1807.

« V. M. jugera la conduite du prince Biron, à qui j'avais accordé la permission de se retirer sur ses terres, qui sont à quatre lieues d'ici, qui n'est point militaire, et qui n'a pour agir aucune autorisation du roi de Prusse.

« Il m'est impossible de faire un nouvel envoi de poudre. Il ne m'en reste plus, tant à Glogau que dans les autres places, que trois cent quatre-vingt-onze milliers, ce qui est à peine suffisant pour l'approvisionnement de Glogau. »

« Sire, je reçois la lettre dont Votre Majesté a bien voulu m'honorer le 24 avril (1). Je ne puis que lui répondre qu'il était dans mon plan que l'ennemi, au lieu d'abandonner l'attaque de Wartha, s'entêterait à vouloir s'en rendre maître. Le général Lefebvre était prévenu de mon mouvement ; aussi ne s'est-il — Jérôme à Napoléon. Breslau, 29 avril 1807.

(1) La lettre de l'Empereur, en date du 24, dont il est ici question, nous manque. Elle exprime vraisemblablement un blâme.

jamais inquiété de ses derrières, et il a battu l'ennemi à la droite. Si je ne suis point arrivé sur le champ de bataille, c'est parce que j'ai cru qu'il fallait laisser l'ennemi s'engager entre le camp et moi, afin de lui couper toute retraite s'il voulait y prendre position, certain d'ailleurs que le corps qui attaquait le général Lefebvre sur la droite était moins fort que lui. Au reste, je supplie Votre Majesté de croire qu'il n'y a pas un être sur la terre qui ait autant à cœur que moi de mériter son estime et de me rendre digne de ses bontés. Je n'aime rien tant au monde que Votre Majesté ; aussi un seul mot d'approbation et de désapprobation d'Elle me rend-il heureux ou malheureux.

« J'attends que les dragons soient montés, que les cuirassiers soient partis (ce qui aura lieu trois jours après leur arrivée), que les chasseurs soient en route pour me rendre à Franckenstein. Cette position est nécessaire, vu le peu de troupes que j'ai avec moi. Il ne restera rien à Breslau pour le moment, et je n'aurai, compris les dragons et les lanciers polonais qui m'arrivent le 15, que six mille cinq cents hommes. Schweidnitz est gardé par six cents Français du dépôt. Brieg va l'être par quatre cents hommes aussi du dépôt, et je ne vais laisser à Breslau que les recrues polonaises que j'attends de Varsovie. J'aime le soldat avec passion, Sire, et je ne connais rien au monde qui puisse me consoler d'être éloigné de Votre Majesté que le bonheur de mériter son estime par quelque fait d'armes. J'avoue, Sire, que j'avais cru par ma conduite dans l'affaire du 17, y avoir fait un

pas; car tout avait été prévu par moi, tellement que le général Lefebvre avait reçu l'ordre de marcher sur sa droite, pour mettre entre lui et moi l'ennemi s'il avait tenu. Je puis assurer à Votre Majesté qu'il n'y a pas une heure dans la nuit comme dans le jour que je ne sois occupé; il n'y pas un soldat que je n'inspecte, et, pendant les six jours de l'absence que j'ai été obligé de faire, on n'avait absolument rien fait à Breslau. Sire, je n'attends d'autre récompense qu'un seul mot de satisfaction de l'être que je chéris le plus au monde. »

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté qu'un régiment saxon, fort de mille deux cents hommes, sera ici le 6. M. le ministre du roi de Saxe vient d'écrire que c'était d'après les ordres de Votre Majesté que ce régiment se mettrait en marche. Il viendra avec moi, et je laisserai alors à Breslau un bataillon bavarois avec le 2e régiment de dragons qui arrive le 4. Le 1er régiment de cavalerie légère pourrait partir, mais je n'ai rien, ni carabines ni pistolets à lui donner. J'attends les cuirassiers qui doivent arriver le 4. Ils partiront le 8 avec tout le régiment de cavalerie légère, si je reçois d'ici à ce temps des armes pour eux. Les dragons manœuvrent et font très-bien le service à pied. Ils n'ont que des fusils prussiens. J'ai près de huit cents hommes sortis de l'hôpital et qui gardent Schweidnitz et Brieg. Sitôt la prise de Neiss, je les enverrai à l'armée avec les deux régiments de dragons. Je ne pense pas que Neiss tienne plus de quinze à vingt jours; mais quel-

Jérôme à Napoléon. Breslau, 1er mai 1807.

que chose qu'il arrive, avec les troupes que je vais avoir, je puis répondre de la Silésie à Votre Majesté. »

Jérôme à Napoléon. Breslau, 2 mai 1807.

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que d'après les ordres que j'avais donnés au général Vandamme d'enlever les trois ouvrages avancés de Neiss qui sont le long de Breslau, cet officier-général, malgré la grande difficulté et le peu de troupes qu'il a à sa disposition, s'est mis à leur tête et a emporté ces ouvrages dans la nuit du 30 au 1er. Toutes les troupes qui les défendaient ont été prises ou passées au fil de l'épée. Cinq pièces de canon, trois officiers et cent prisonniers sont en notre pouvoir, cependant l'ennemi n'est pas encore disposé à se rendre.

« Dans la même affaire, le lieutenant-colonel d'artillerie Guérin a été emporté par un boulet de canon. Cet officier avait remplacé le matin le chef de bataillon Marion au commandement de l'artillerie de siége.

« Le colonel Morio, que j'avais envoyé porter à S. M. le roi de Bavière les drapeaux de Breslau, est de retour depuis hier. »

Napoléon à Jérôme. Finkenstein, 3 mai 1807.

« Mon frère, je vous envoie l'état des détachements de cavalerie, de chasseurs et hussards à pied que je vous ai envoyé en Silésie pour que vous les montiez. Vous verrez que le 7 et 8 mai tout cela doit être arrivé à Breslau et à Glogau. Prenez donc toutes les mesures pour que tout cela puisse revenir

promptement, monté, à l'armée. J'en ai le plus sérieux besoin. »

« Sire, j'ai reçu la lettre dont Votre Majesté m'a honoré, en date du 18 avril. J'ai envoyé l'ordre au prince Sulkowsky de se rendre sur-le-champ devant moi, mais l'on n'a pu le trouver; il avait déjà pris la fuite. Si l'on parvient à le découvrir, je lui ferai restituer l'argent dont il s'est emparé. Jérôme à Napoléon. 3 mai 1807.

« J'ai cru nécessaire de laisser à Schweidnitz quatre cents hommes pour contenir l'ennemi qui, étant en face dans le comté de Glatz, pourrait faire des incursions dans le voisinage. Il reste encore à Schweidnitz une enceinte; mais elle est minée et prête à sauter au premier moment.

« Les sept cents dragons dernièrement arrivés sont en très-bon état. J'attends les autres et les cuirassiers. S'ils ne sont pas arrivés avant que je quitte Breslau, je laisserai des ordres pour que tout leur soit également fourni sans délai.

« Les cuirassiers et la cavalerie légère pourront partir de suite, mais je n'ai pas encore d'armes à leur donner.

« Conformément aux ordres de Votre Majesté, je ferai donner à la légion Polaco-italienne des fusils prussiens.

« Dans l'attaque des ouvrages avancés de Neiss, dont j'ai eu l'honneur de rendre compte à Votre Majesté, l'on a pris à l'ennemi neuf pièces de canon au lieu de cinq, et au lieu de cent prisonniers cent trente-

six, dont trois officiers. Cinquante hommes ont été passés au fil de l'épée.

« Les capitaines du génie Deponthon et Prost se sont conduits avec beaucoup de distinction, marchant à l'attaque à la tête des colonnes. Les lieutenants Hohendorff, du bataillon de Bruxelles, Bauer et Mühler se sont aussi particulièrement distingués.

« Le lieutenant-général de Camrer est arrivé hier pour remplacer au commandement des troupes wurtembergeoises, le général baron de Seckendorf, qui a demandé à se retirer. »

Jérome à Napoléon. Breslau, 5 mai 1807.

« Sire, j'ai reçu la lettre dont Votre Majesté a bien voulu m'honorer, le 2 mai. Voici quelle est ma position.

« L'ennemi a dans Glatz neuf mille hommes armés, dont cinq cents de cavalerie, et trois mille qui ne le sont pas ; dans Silbelberg, quinze cents hommes et cent chevaux. J'occupe Franckenstein, où est mon quartier-général, Wartha et Kloster-Camentz : ces deux derniers points sont sur la Neiss. J'ai dans ces différentes positions, savoir : le 1er régiment d'infanterie de ligne, fort de mille quatre cents hommes ; le 6e, de mille trois cents, et le 10e fort de mille hommes (deux cents hommes de ce régiment étant employés aux escortes.) J'aurai après-demain un régiment de Saxons de mille deux cents hommes, ce qui fait au total quatre mille neuf cents hommes d'infanterie ; plus, le 1er régiment de chevau-légers de Bavière, trois cent cinquante hommes à cheval ; deux escadrons du 1er régiment de dragons de Bavière,

cent cinquante hommes à cheval, et deux cents dragons français, ce qui fait en cavalerie sept cents hommes. Par les points que j'occupe avec ces troupes, l'ennemi ne peut rien entreprendre sur Neiss, sans s'exposer à être coupé. Il ne pourrait passer que par Richenstein, et alors, en me portant avec tout mon corps à Patschkau, il serait pris entre le général Vandamme et moi : je puis réunir les cinq mille six cents hommes en une heure et demie de temps. Je suivrai bien exactement les instructions que Votre Majesté veut bien me donner.

« Les forces de l'ennemi dans Neiss sont de cinq mille cinq cents hommes, dont quatre cents chevaux. Le général Vandamme a sous ses ordres sept régiments ou bataillons wurtembergeois faisant quatre mille deux cents hommes, deux régiments de cavalerie faisant cinq cents chevaux, un de ces régiments n'étant fort que de cent cinquante chevaux.

« L'ennemi a dans Kosel deux mille huit cents hommes, dont deux cents chevaux. Le général Raglowitch, qui observe cette place, a sous ses ordres le 5e régiment de ligne, fort de mille deux cents hommes ; le bataillon d'infanterie légère de La Motte, de cinq cents hommes ; le 6e bataillon d'infanterie légère, de cinq cents hommes, ce qui fait deux mille deux cents hommes, plus deux escadrons du 2e régiment de dragons de Bavière, cent quarante hommes.

« En récapitulant les forces de l'ennemi et les miennes, il résulte que j'ai onze mille trois cents hommes d'infanterie et mille trois cent quarante

chevaux à opposer à vingt-un mille neuf cents hommes dont mille deux cents de cavalerie.

« Tel est, Sire, l'état des forces que j'ai de disponibles, j'entends des hommes présents sous les armes et non pas d'après les états de situation que font les officiers bavarois et wurtembergeois pour leurs généraux. Votre Majesté remarquera que j'y comprends le régiment saxon et les deux cents dragons français. Cependant, Sire, je suis assez fort pour contenir l'ennemi. Mes troupes sont bonnes et les siennes ne valent rien. Il restera à Breslau le second régiment de dragons, qui arrive le 8, et lorsqu'il sera en état de partir, la légion Polaco-italienne sera alors arrivée, de sorte que Breslau aura toujours des troupes.

« Les cuirassiers arrivent demain 6, et repartiront le 12. Le régiment de cavalerie légère partira le 15, si je reçois d'ici à ce temps les armes que j'attends. Le 1er de dragons se mettra en route du 25 au 30.

« J'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Majesté qu'il restait à Schweidnitz une enceinte minée et prête à sauter, et quelques ouvrages avancés que le manque de poudre m'a encore empêché de détruire. Les hommes qui y sont n'ont rien à craindre des surprises, je les couvre. D'ailleurs, c'est un point que je ne crois pas inutile, en ce qu'il appuie ma droite, et ces hommes, que j'ai organisés en compagnies, manœuvrent avec autant d'ensemble que s'ils étaient du même régiment. J'aurai l'honneur d'envoyer à Votre Majesté l'état, par corps, des mille hommes du dépôt. Il m'est arrivé depuis hier mille fusils d'infanterie française.

« Le gouverneur de Neiss, à la dernière sommation que je lui ai faite, m'a fait savoir qu'il ne pouvait pas se rendre, puisqu'il avait des moyens de défense. Cependant je ne crois pas que cette place tienne encore plus de quinze jours. Le siége a été commencé en règle et se continue de même. »

Napol. Jérôme. kenstein, 1807.

« Mon frère, un régiment de mille cinq cents Saxons doit être arrivé le 6 à Breslau. Le 2e régiment de dragons doit y être arrivé le 5. Mon intention est donc, sans perdre un moment, que vous dirigiez sur Thorn toute la cavalerie légère, dragons et cuirassiers, qui sera montée au moment où vous recevrez cette lettre. Vous leur ferez donner des sabres et des carabines si vous en avez ; si vous n'en avez pas, vous les ferez passer par Posen et vous écrirez au général Saint-Laurent pour qu'on leur en donne ; s'il n'y en avait pas à Posen, on leur en donnerait à Thorn. Vous ferez partir également sans délai les mille hommes d'infanterie sortis de l'hôpital, en dirigeant ceux du 5e corps sur Varsovie, et ceux des autres corps sur Thorn. Ne portez aucun retard dans l'exécution de cet ordre et envoyez-moi en grand détail l'état de ce que vous faites partir. Vous avez assez de troupes pour contenir la Silésie, surtout avec le régiment de mille deux cents hommes qui vient d'arriver. Le 15 mai, il vous arrivera le régiment des lanciers polonais ; mon intention est que vous portiez les deux premiers escadrons de ce régiment à cinq cents hommes, c'est-à-dire à deux cent cinquante hommes par escadron, et que vous les fas-

siez partir sans délai pour Varsovie. Vous garderez les cadres des 3e et 4e escadrons pour les recrues qui vont vous arriver. Par le retour du courrier, envoyez-moi :

« 1° Le détail des hommes d'infanterie que vous dirigez sur les différents corps de la Grande Armée, en me faisant connaître de quels régiments ils sont. Vous leur ferez fournir des gibernes et des armes prussiennes, si vous n'en avez pas d'autres, en recommandant à celui qui les commandera de faire changer ces armes à Thorn ou à Varsovie contre des armes françaises.

« 2° L'état de tous les chasseurs, hussards, dragons, cuirassiers et carabiniers, que vous dirigez sur l'armée, en me faisant connaître ceux qui ont des sabres, des pistolets, des carabines, et ce qui leur manque.

« Je vous ai déjà fait savoir qu'il est possible que dans les quinze premiers jours de mai, je livre une grande bataille ; et deux mille hommes de cavalerie de plus ou de moins sont pour moi d'une grande importance, surtout l'ennemi ayant beaucoup de cavalerie. »

Jérôme à Napoléon. Breslau, 8 mai 1807.

« Sire, j'ai l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Majesté une note que vient de me présenter M. le comte de Bethuzy, qui prouve l'avantage du transport par eau de tous les objets que Votre Majesté a demandés. Il faudra trente et un jour, par cette voie, pour l'arrivée des convois, au lieu de vingt-sept qu'ils mettent ordinairement par terre ;

mais cette légère différence est bien compensée. Trente bateaux transportent la charge de trois mille chariots qu'il est bien difficile de réunir en ce moment par la rareté des chevaux; et les objets de transport arriveront tous ensemble et en bon état. M. le comte de Bethuzy m'ayant demandé l'autorisation d'accepter ce parti, j'ai jugé que l'avantage qu'il offre pouvait me permettre de la lui accorder.

« Dans trois jours, trente bateaux partiront, portant la charge de trois mille chariots, six cents voitures partiront avec les objets les plus nécesaires. »

« Mon frère, je reçois votre dernière lettre que vous avez oublié de dater. Je vois avec plaisir que les cuirassiers, la cavalerie légère et les dragons seront tous partis au 20 mai, et seront rendus sur la Vistule au 1er janvier. Cela est bien nécessaire, car les opérations vont commencer dans quelques jours. L'ennemi ayant beauconp de cavalerie, j'ai besoin de renforcer tous mes cadres. Napoléon à Jérôme. Elbing, 9 mai 1807.

« Par la distribution de vos forces, je crois que vous n'avez pas besoin de garder les mille hommes d'infanterie française que vous avez, et qui sont très-nécessaires à l'armée. — J'en attends le détail par corps. »

« Sire, je reçois la lettre dont Votre Majesté a bien voulu m'honorer, en date du 3 mai. Elle peut être persuadée que je mets toute l'activité possible à expédier bien promptement la cavalerie que j'ai ici en remonte. Jérôme à Napoléon. Breslau, 9 mai 1807.

« J'ai passé avant-hier la revue de deux cent trente-sept cuirassiers du 1er régiment provisoire, et ce matin, à quatre heures, celle des cuirassiers et dragons du 2e régiment. Les deux cent trente-sept cuirassiers partiront d'ici le 12, et le 15 partira également la cavalerie légère. Je suis seulement embarrassé de me procurer des sabres et des casques pour le 2e régiment de dragons et de cuirassiers.

« Ce matin, quatre cent trente hommes du dépôt, après avoir passé par mon inspection, se sont mis en route à cinq heures; cent soixante-dix sont dirigés sur Varsovie, pour aller rejoindre leur corps, et deux cent soixante sur Thorn. J'ai l'honneur d'adresser ci-joint à Votre Majesté, l'état, par corps, de ce détachement.

« Le régiment saxon, dont j'ai passé hier la revue, et qui n'est fort que de mille baïonnettes, est parti ce matin pour Franckenstein, où il arrivera demain en même temps que moi.

« Tous les détachements de cavalerie portés sur la note qui est jointe à la lettre de Votre Majesté sont arrivés. »

Jérôme à Napoléon. Breslau, 10 mai 1807.

« Sire, j'ai reçu la lettre dont Votre Majesté a bien voulu m'honorer, en date du 6 mai, au moment où je partais pour Franckenstein. Après-demain deux cents cuirassiers, les deux cent trente dragons qui sont à Franckenstein, cent soixante chasseurs et trois cents hommes d'infanterie partiront pour Thorn. Je puis assurer Votre Majesté qu'il n'a jamais été

perdu un instant pour la prompte remonte de sa cavalerie.

« Toutes les troupes que j'ai de disponibles sont à Franckenstein, où je me rendrai cette nuit.

« Je ne dois pas laisser ignorer à Votre Majesté que cette province est travaillée en ce moment d'une manière extraordinaire. Tous les habitants, malgré les exemples sévères que j'ai faits, s'arment de tous côtés, et sitôt que l'absence des troupes ne leur laisse plus de crainte, ils se disposent à la révolte.

« A Bunzlau, qui est cependant sur mes derrières, des paysans se sont armés et ont enlevé des chevaux et un fourgon appartenant à moi et à plusieurs officiers. A Strigau ils ont enlevé cent vingt malades wurtembergeois et les ont emmenés dans des voitures. Je puis assurer Votre Majesté que les esprits sont en fermentation, que l'ennemi tire des armes de l'Autriche, et qu'il y a dans ce moment plus de douze mille hommes à Glatz. Partout où ils seront rencontrés, ils seront sûrement battus, parce que leurs troupes sont excessivement mauvaises; mais comme leurs officiers n'ignorent point cela, ils se montrent sur plusieurs points à la fois, et sitôt qu'ils savent que quelques troupes marchent contre eux, ils quittent les armes, et se confondent avec les habitants, et moi je n'ai point assez de troupes pour pouvoir les diviser.

« Je rends compte exactement à Votre Majesté de tout ce qui se passe, parce que je vois qu'Elle ne croit pas que l'ennemi ait autant de ressources dans ce pays qu'il en a réellement.

« J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Majesté la traduction d'une lettre de Glatz. »

Jérme à Napoléon. Franckenstein, 13 mai 1807.

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que je suis arrivé avant-hier au camp devant Franckenstein.

« Hier matin, à onze heures trois quarts, le major Smith, que j'avais envoyé en partisan dans les environs de Silbelberg, avec quatre cents hommes d'infanterie et quelques chevaux, m'ayant fait dire que l'ennemi était sorti de Glatz et de Silbelberg avec deux mille hommes d'infanterie, trois escadrons et deux pièces de canon pour aller attaquer Schweidnitz ou Breslau. J'ai sur-le-champ envoyé à sa poursuite le général Lefebvre avec mille hommes d'infanterie, quatre-vingts chevaux, et deux pièces d'artillerie légère. J'ignore encore s'il a pu l'atteindre.

« L'ennemi a fait hier, vers les cinq heures de l'après-midi, une sortie de Silbelberg, et a engagé une forte fusillade avec mes avant-postes. Dans un instant le camp a été sous les armes; je me suis porté en avant avec un bataillon et deux escadrons, et l'ennemi a été forcé de se retirer dans un village sous le canon de la forteresse.

« Au moment où j'allais le faire enlever, un officier prussien s'est présenté de la part du commandant, et a demandé à un major bavarois, qui se trouvait en avant, de faire cesser le feu, parce qu'il avait à remettre six chirurgiens prisonniers. Le major, contre toutes les règles de la guerre, a pris sur lui d'arrêter son mouvement, et l'ennemi, profi-

tant de ce moment a fait sa retraite avec perte de deux hommes tués et quatre faits prisonniers. Les six chirurgiens m'ont cependant été remis, mais j'ai fait dire au commandant, par un de mes aides de camp, que je ne trouvais point sa conduite loyale, et que ce n'était point en attaquant que l'on venait parlementer.

« Lorsque le général Lefebvre sera de retour à Franckenstein, je me porterai sur Neiss pour presser plus vigoureusement les opérations du siége, et je ne quitterai qu'après sa reddition et lorsque Glatz et Silbelberg seront bloqués de manière à n'en laisser rien sortir. Le corps d'observation qui est devant Kosel est suffisant pour contenir la garnison et intercepter ses communications. »

Jérôme à Napoléon. Franckenstein, 13 mai 1807.

« Sire, je reçois à l'instant la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire d'Elbing le 9 mai. J'ai l'honneur de lui envoyer une lettre que je viens de recevoir du général Lefebvre qui est à la poursuite de l'ennemi. Les quatre cents hommes partis la veille l'ont joint, de sorte qu'il se trouve avoir mille quatre cents hommes d'infanterie, cent vingt chevaux et deux pièces de canon. Il m'eût été impossible d'envoyer un corps plus considérable sans découvrir Neiss, qui est en ce moment un point important. Il paraît certain que l'ennemi marche sur Breslau qui, avec les troupes qui y restent, peut tenir vingt-quatre heures, et le général Lefebvre n'est qu'à huit heures de marche de l'ennemi. J'ai d'ailleurs dit que l'on fît rétrograder les six cents hommes de cavale-

rie qui sont partis ce matin de Breslau, jusqu'à ce que l'on sache ce qu'est devenu ce corps ennemi et quelle est sa force. En repoussant hier l'ennemi dans Silbelberg, j'ai empêché une colonne de huit cents hommes d'infanterie et de quatre-vingts chevaux de se joindre aux troupes qui sont déjà dehors.

« Je puis assurer à Votre Majesté que si l'ennemi avait le moindre succès, il lui serait fort aisé d'avoir de trois à quatre mille hommes sous les armes avant huit jours, et que si je n'ai pas Neiss dans dix jours, comme je l'espère, il me serait impossible de me tenir en Silésie autrement que sur la défensive, et par là Votre Majesté serait non-seulement privée des ressources de la province, mais encore il y aurait une foule de partisans qui inquiéteraient les derrières de l'armée. Je puis cependant dire à Votre Majesté que je ne néglige aucun moyen de surveillance vis-à-vis d'un ennemi toujours informé de mes moindres mouvements. Je suis jour et nuit à cheval et partout où l'ennemi se présente. Le régiment saxon n'est actuellement fort que de neuf cents baïonnettes, le reste a déserté. Cent quatre-vingts hommes d'infanterie du dépôt sont partis hier matin pour Thorn escortant cinquante-cinq voitures d'avoine et de biscuit.

« J'ai l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Majesté une lettre que vient de recevoir le général Hédouville du général Legrand sur les enrôlements que les Prussiens font dans les principautés d'Anspach et de Bayreuth. »

Napoléon à « Mon frère, Napoléon est mort en trois jours à

Lahaye, je ne sais pas si le roi vous en a instruit. Cet événement m'a fait d'autant plus de peine que son père et sa mère ne sont pas raisonnables et se livrent à tout l'emportement de leur douleur. »

Jérôme. Finkenstein, 15 mai 1807.

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que l'ennemi a été joint hier à quatre heures du matin a Canth se dirigeant sur Breslau. Le général Lefebvre a attaqué aussitôt le village et l'a enlevé à la baïonnette en faisant cent cinquante prisonniers. L'ennemi s'est alors retiré dans la plaine, où le général Lefebvre l'a suivi et a engagé l'action. Arrivés à portée de fusil, les Saxons, sans décharger leurs armes, les ont jetées et ont disparu. Aussitôt le point qu'ils soutenaient a été débordé, et le reste de l'infanterie a été enveloppé, mais les braves Bavarois faisant face partout, ont résisté aux efforts de l'ennemi, malgré sa grande supériorité. Cependant, leur position devenait critique sans l'intrépidité de cent chevau-légers du roi ou dragons de Minucci, qui, après avoir taillé en pièces la cavalerie ennemie, forte de trois cents hommes, sont revenus sur l'infanterie et l'on chargée cinq fois avec la plus grande détermination. Le général Lefebvre, affaibli par l'abandon des Saxons et par la perte de deux cents hommes morts ou blessés, a été obligé de traverser à la nage une rivière où beaucoup d'hommes se sont noyés, et de se retirer à Schweidnitz avec précipitation. Nous avons pris à l'ennemi son artillerie, mais nous avons en même temps perdu la nôtre. Le général Lefebvre est venu lui-même me rendre

Jérôme à Napoléon. Franckenstein, 15 mai 1807.

compte de cet événement malheureux, et m'a dit que sur trois compagnies de Saxons d'élite qu'il avait avec lui, il n'était revenu qu'un officier et trois hommes. Il est retourné à Schweidnitz, et je viens de lui renvoyer un renfort de trois cents hommes d'infanterie et de cent chevaux. J'espère que par le moyen de ce secours combiné avec la marche du général Fauconnet qui s'avance de Breslau avec les cuirassiers et les chasseurs, il pourra couper la retraite de l'ennemi sur Glatz.

« Je suis obligé en ce moment, Sire, de faire usage de tous les moyens que je puis me procurer ; les troupes sont animées du meilleur esprit, mais elles sont en trop petit nombre, et l'ennemi se renforce et s'aguerrit tous les jours. J'ai déjà fait à Votre Majesté un exposé exact de ma situation. Je lui ai fait connaître l'état de mes forces. Cependant elles me suffiraient si je pouvais être maître de Neiss; mais il paraît que cette place n'est pas prête à se rendre, d'après une lettre que vient de m'écrire le général Vandamme. J'ai l'honneur de la mettre sous les yeux de Votre Majesté, avec la copie de la sommation et de la réponse du gouverneur.

« Je compte fort peu sur les Saxons qui me restent, je crois que plus loin de chez eux ils iraient mieux. J'ai besoin d'un renfort de huit mille Français ou Bavarois, et mille chevaux. L'ennemi remue beaucoup et devient entreprenant. S'il le devient trop, je serai obligé de lever le blocus de Kosel et le siége de Neiss, et de réunir toutes mes forces en plaine, jusqu'à ce que je reçoive des renforts. Votre Ma-

esté peut cependant être persuadée que je ne ferai usage de ce moyen qu'à la dernière extrémité. Schweidnitz me paraît un point important à garder. C'est toujours de ce côté que l'ennemi est obligé de déboucher, lorsqu'il veut se porter sur un point quelconque, et par conséquent où on peut l'attaquer avec avantage. »

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que l'ennemi, après l'engagement qu'il a eu le 14 avec le général Lefebvre, a été attaqué à Canth dans la même matinée, vers les onze heures, par le général Dumuy. Son détachement, fort de cent cinquante hussards à pied, de cinquante dragons aussi à pied, et d'un escadron de chasseurs que j'avais fait revenir, a enfoncé les portes du village où l'ennemi s'était renfermé, l'a mis dans le plus grand désordre, lui a fait deux cents prisonniers et repris tous les Bavarois qui avaient été faits prisonniers.

Jérôme à Napoléon. Franckenstein, 16 mai 1807.

« Le général Lefebvre, à qui j'avais envoyé à Schweidnitz un renfort de cavalerie et d'infanterie, avec ordre de se porter à Freyburg pour couper la retraite de l'ennemi, vient de m'annoncer qu'il a rencontré hier une de ses colonnes se dirigeant sur Glatz. L'affaire a été chaude, mais pas un instant indécise. L'ennemi a perdu deux cents morts, huit cents prisonniers, parmi lesquels trente officiers et trois pièces. C'était à peu près la force de cette colonne. Deux cents quarante lanciers polonais avaient joint le général Lefebvre avant son départ de Schweidnitz.

« Prévoyant qu'une autre partie du corps ennemi chercherait à gagner la forteresse de Silbelberg, j'ai envoyé hier soir le lieutenant-colonel Ducoudras, mon aide de camp, avec deux cents hommes d'infanterie et cent chevaux, pour les intercepter. Une fusillade que j'ai entendue, et qui dure encore dans la direction où il se trouve, me fait espérer qu'il a rencontré l'ennemi. Je viens de lui expédier un renfort de cinq cents hommes d'infanterie et de cent chevaux sous les ordres d'un de mes aides de camp.

« Votre Majesté peut voir par ces détails que ce corps ennemi est presque entièrement détruit, mais elle peut juger en même temps que, pour faire de telles sorties, l'ennemi doit avoir de grandes forces dans Glatz. C'est ce que tous les rapports me confirment.

« Je fais partir les Saxons pour le siége de Neiss afin d'éviter les différends qui pourraient s'élever entre eux et les Bavarois à l'occasion de la conduite de ceux-là à Canth.

« Je viens de donner l'ordre que l'on fasse repartir la cavalerie que j'avais rappelée, mais je prie Votre Majesté de me permettre de garder les lanciers polonais, j'ai un besoin indispensable de cavalerie. »

Le général Dumuy à Jérôme. Canth, 16 mai 1807.

« A peine avais-je eu l'honneur d'écrire ma dernière lettre à Votre Altesse Impériale, que je suis monté à cheval pour me porter sur la route de Schweidnitz. Je me suis mis à la tête de quelques cavaliers, et me suis avancé pour reconnaître si l'ennemi s'approchait. Vers les cinq heures, le bruit d'une

canonnade m'a fait juger que le général Lefebvre était aux prises avec lui. Je n'ai pas hésité à marcher de ce côté-là. J'étais suivi par environ cent cinquante hussards à pied et quelques dragons. J'avais envoyé l'ordre au commandant de la place de faire mettre en mouvement toutes les forces dont il pouvait disposer. Je suis arrivé vers les onze heures à l'entrée de Canth, petite bourgade à six lieues de Breslau. Les hussards ont enfoncé les portes et se sont jetés de vive force dans la place, où l'ennemi était établi au nombre de mille huit cents hommes d'infanterie et deux escadrons de cavalerie. Cent cinquante Français ont eu l'honneur de le chasser, de lui faire deux cents prisonniers et de lui tuer beaucoup de monde. Je n'ai eu que deux hommes blessés dans cette attaque. Nous avons poursuivi l'ennemi jusqu'au bord d'une petite rivière ; je suis venu faire reposer ma troupe à Canth, où j'ai été joint par le général Fauconnet, qui m'amenait près de six cents dragons à pied, deux pièces de canon, deux obusiers et environ deux cents cuirassiers.

« Cette troupe, qui était en marche pour Thorn et qui a été rappelée, est très-fatiguée. Je me mettrais à la poursuite de l'ennemi si je connaissais la position du général Lefebvre, et si je pouvais espérer qu'il mît ses dispositions militaires en mesure avec les miennes. Je compte garder cette position jusqu'à demain, et pousser des découvertes du côté de Schweidnitz ; après quoi je rentrerai dans Breslau.

« Le projet de l'ennemi était de surprendre cette place, qu'il croyait livrée à la défense d'une faible

garnison, depuis le départ de Votre Altesse Impériale. Il a complétement échoué dans son projet, et je ne crois pas qu'il se hasarde à renouveler une pareille tentative. Je ne nomme point les officiers qui m'ont secondé. Tous ont eu la même part au succès de cette journée. »

Jérôme à Napoléon. Breslau, 20 mai 1807.

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que je suis arrivé à Breslau. J'ai passé hier la revue de deux cent cinquante cuirassiers qui sont partis immédiatement après pour la Grande Armée. Les deux cent trente dragons auxquels j'avais fait envoyer l'ordre de rétrograder, ne l'ayant pas reçu, ont continué leur route et doivent être arrivés à Thorn en ce moment.

« Aujourd'hui je passe la revue de quatre cent quatre-vingts chasseurs ou hussards, et, le 23, je les ferai partir pour Thorn.

« Les lanciers polonais sont arrivés au nombre de quatre cents hommes, dont deux cent quatre-vingts montés. Je n'ai aucune nouvelle des six mille six cents recrues que Votre Majesté m'a annoncé devoir venir de Varsovie. Comme je retourne au camp, je laisse des ordres pour qu'aussitôt leur arrivée, on en habille deux mille et que l'on porte de suite les lanciers à six cents chevaux.

« J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Majesté un paquet qui m'est envoyé de Vienne par son ambassadeur. »

Napoléon à

« Mon frère, je vous réexpédie votre aide de

camp pour vous instruire qu'il n'y a rien de nouveau. Les ordres du jour vous auront appris les combats du 15 et du 16 et la prise d'une belle corvette anglaise de vingt-quatre caronades de trente-six, chargée de poudre pour le siége et montée par cent vingt Anglais. — Hier on allait monter à l'assaut, lorsque la place de Dantzick a demandé à capituler. — On est à présent en pourparlers. » Jérôme. Finkenstein, 23 mai 1807.

« Mon frère, je charge Duroc de vous écrire pour accélérer les envois de subsistances pour l'armée par eau et par terre. Ce pays est épuisé et nous avons plus de bouches. — Depuis quarante-huit heures, je n'ai pas de nouvelles de Dantzick, ce qui me fait penser qu'on rédige la capitulation. Je vous expédie votre courrier ; je garde l'officier qui m'a apporté vos lettres du 20. » Napoléon à Jérôme. Finkenstein, 24 mai 1807.

« Mon frère, mes troupes sont entrées ce matin dans Dantzick. Il y a dans cette place des magasins assez considérables ; je n'en ai pas encore l'état ? — Quand m'apprendrez-vous donc la prise de Neiss ?— Je vous ai demandé du blé, nous en mangeons une telle quantité, que je vous prie de redoubler d'efforts pour en accélérer les convois. Je vous ai envoyé, je crois, près de trois mille hommes de cavalerie à pied, j'attends avec impatience que vous me les renvoyiez tout montés. » Napoléon à Jérôme. Finkenstein, 26 mai 1807.

« Si mon fils avait été aussi prompt à suivre sa route qu'à quitter Brest, il serait ici depuis longtemps. De Salha Halgan.

Schweidnitz, 27 mai 1807.

Je l'ai attendu avec la dernière impatience depuis le 1er de ce mois, il arriva à Breslau le 16 à six heures du soir, deux heures après mon passage, ayant été expédié du camp de Franckenstein pour aller porter à l'Empereur la nouvelle d'un assez joli succès de notre petit corps d'armée. — L'Empereur est au château de Finkenstein à une vingtaine de lieues de Dantzick, j'ai dû attendre pendant plusieurs jours la réponse à mes dépêches. J'arrivai hier et le Prince, au moment où il recevait la petite relation de mon voyage, fit entrer Prosper qui fut bientôt dans mes bras. Arrivé depuis huit ou dix jours, il a fait déjà deux fois le service d'officier d'ordonnance et a été comblé de caresses par le Prince et tout ce qui l'entoure. Ce début enchante mon jeune homme, un habit de hussard, des chevaux, c'est de quoi tourner une tête de dix-huit ans; mais à ma très-grande satisfaction, cela ne le distrait pas du sentiment de la reconnaissance, il prononce la sienne pour vous avec une fréquence et une vivacité qui me persuadent de son bon cœur, qualité qui n'est pas aujourd'hui bien commune.

« L'Empereur a répondu en propres termes et de sa main qu'un capitaine comme vous était trop intéressant à conserver dans le commandement d'un bâtiment, pour qu'il vous donnât actuellement l'ordre de prendre votre poste auprès de notre jeune prince. Cet honorable témoignage doit vous consoler un peu, votre place ici est assurée et le genre de service que vous suivez aux yeux de S. M. et du Prince consolident vos droits qui n'ont pas be-

soin de l'être dans le cœur du Prince. — Ne vous affectez donc pas, mon cher camarade, la contrariété est pour vos camarades qui se félicitaient de compléter leur réunion en vous recevant.

« J'ai rapporté ici la nouvelle de la reddition très-prochaine et sans doute déjà effectuée de Dantzick, dont la défense a été très-honorable pour le septuagénaire Kalkreuth. La place manquant de poudre, la corvette le *Dauntlesis* a essayé, à travers mille coups de canon, d'en introduire deux cents milliers. Le vent secondait merveilleusement son audace, cette corvette est arrivée toute voile dehors, assez près des murs de la place ; mais ayant touché, elle a dû se rendre. Les Rouges de Paris montèrent à l'abordage pour déshabiller l'équipage. Cet événement était la conversation du château. La possession de Dantzick amènera de nouveaux événements : l'Empereur n'est pas sans projets vastes sur la Baltique. Les (*Illisible*) nous aideront de tout leur pouvoir, les Prussiens branlent au manche par la mésintelligence bien marquée entre les Russes et eux. Sa Majesté veut des officiers de marine sur les bords de la Baltique. Prosper parle avec admiration de la tenue de votre frégate, agréez le témoignage bien vrai de sa reconnaissance et de la mienne. »

Jérôme à Napoléon. 28 mai 1807.

« Sire, j'ai reçu les deux lettres dont Votre Majesté a bien voulu m'honorer, le 23 et le 24 mai. Je ne doute point que la prise de Dantzick n'accélère la reddition de Neiss.

« Je reçois à l'instant un rapport du général Le-

grand, gouverneur de Bayreuth, qui me paraît d'un intérêt majeur. J'ai l'honneur de le mettre sous les yeux de Votre Majesté. Elle seule peut savoir le degré de confiance qu'on doit accorder à ce rapport.

« Le général de Pernety, que j'ai envoyé dans les montagnes avec un corps de huit cents hommes, m'écrit qu'une de ses colonnes a rencontré une centaine de paysans armés, qui se sont battus pendant une demi-heure, et ont laissé sur le terrain plusieurs morts et quinze prisonniers.

« Il m'écrit également que les paysans se rassemblent quelquefois au nombre de six à sept cents, quittent les armes et se dispersent aussitôt qu'ils savent que des troupes marchent contre eux, les reprennent et se réunissent dès qu'elles sont éloignées. J'ai en conséquence autorisé le colonel Morio, que j'ai envoyé à Dresde pour presser le départ des deux mille quatre cents Saxons, qui, avec les six cents qui sont à Neiss, compléteront le nombre de trois mille que S. M. le roi de Saxe doit envoyer dans le courant de ce mois; je l'ai autorisé, dis-je, à disposer de mille quatre cents hommes, et à les placer le long du Bober à Kirschberg, Spiller, Greiffenberg, et Lowenberg. Ces corps ayant une réserve à Laubau, par ce moyen l'ennemi ne pourra plus se retirer dans les montagnes, et la route militaire de la Saxe se trouvera entièrement protégée.

« Le général de Pernety m'écrit aussi que sa cavalerie a poursuivi quelques cavaliers ennemis, qui n'ont pu échapper qu'en se jetant en Bohême.

« Je saisis cette occasion pour dire à Votre Ma-

jesté combien je suis content des services du général de Pernety qui, sans négliger en rien la partie de l'artillerie, peut-être employé de la même manière que le général Lefebvre. C'est un officier distingué qui est propre à tous les services. »

Napoléon à Jérôme. Finkenstein, 26 mai 1807.

« Mon frère, j'apprends que vous avez des hémorroïdes. Le moyen le plus simple de les faire disparaître, c'est de vous faire appliquer trois ou quatre sangsues. Depuis que j'ai usé de ce remède, il y a dix ans, je n'en ai plus été tourmenté.

« Quand donc prendrez-vous la place de Neiss ? trois mille Saxons doivent être arrivés ou sont en marche pour renforcer votre armée : mettez-les tous ensemble. Les deux régiments de Wurtemberg sont partis il y a longtemps de Colberg et doivent être près d'arriver.

« J'attends avec impatience ma cavalerie. Je vous envoie encore quatre cents cavaliers à pied qui, à l'heure qu'il est, doivent avoir dépassé Posen.

« Nous avons trouvé à Dantzick de grandes ressources. Cette place est un trésor pour nous et nous offre des avantages inappréciables. On dit qu'une maladie épidémique règne à Grandenz ; ce serait une bonne chose que d'avoir cette forteresse.

« Je vous ai déjà demandé un récit général de touts vos campagnes de Silésie : cela peut être important.

« Du moment que la place de Colberg sera prise, je renforcerai votre corps d'armée, si cela était encore nécessaire. »

Jérôme à Napoléon, 29 mai 1807.

« Sire, j'ai reçu la lettre dont Votre Majesté a bien voulu m'honorer le 26 mai.

« Hier, pour la première fois, six sangsues m'ont été appliquées, et aujourd'hui je me trouve tellement soulagé, que j'espère pouvoir quitter demain le lit, que je garde depuis le 22 mai, avec des douleurs très-vives. Pendant deux jours mon médecin a craint d'être obligé de m'opérer; mais grâce à ses soins je suis sans inquiétude.

Je n'ai encore que mille cinq cents Saxons, et d'après une lettre du major-général, je ne dois pas en espérer davantage. Si j'avais les trois mille je les enverrais bloquer Kosel, sous les ordres d'un officier français, et je réunirais tous les Bavarois et les Wurtembergeois pour faire le siége de Glatz et bloquer Silbelberg.

« J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que je n'ai pas encore reçu une seule recrue des six mille qui doivent m'être envoyées de Pologne, ni un seul officier pour pouvoir compléter les cadres. Cependant j'ai deux mille habits de prêts et je puis porter les lanciers à huit cents hommes à cheval, si j'avais les hommes.

« Avant-hier, j'ai fait partir pour la Grande Armée deux cent trente dragons, et après-demain partiront deux cent cinquante dragons, hussards et chasseurs. Le second escadron provisoire de carabiniers et de cuirassiers se mettra en route très incessamment. J'aurai soin de faire monter les quatre cents hommes que Votre Majesté m'annonce. »

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que le gouverneur de Neiss a capitulé aux mêmes conditions que Schweidnitz, c'est-à-dire que la garnison défilerait le 16 juin si elle n'était pas secourue. J'ai pris de telles mesures que je puis assurer Votre Majesté, qu'à moins d'événements imprévus, le gouverneur de Glatz, avec ses douze mille hommes, ne mettra point d'obstacle à l'exécution de la capitulation. Elle sera signée après demain, et j'aurai l'honneur de l'envoyer à Votre Majesté. Ce sont les capitaines du génie Deponthon, officier d'ordonnance de Votre Majesté, et Prost qui ont dirigé les opérations du siége. Ils ont toujours été à la tête des colonnes, toutes les fois qu'il s'agissait d'attaquer ou de repousser l'ennemi. Je saisis cette occasion pour rendre compte à Votre Majesté qu'il est impossible de mettre plus de zèle, d'ardeur et de dévouement dans le service que n'en met le général Vandamme. Je suis extrêmement satisfait de cet officier-général.

Jérôme à Napoléon. 31 mai 1807.

« Le colonel Morio m'a envoyé de Dresde deux bataillons saxons, dont un de grenadiers. Ils sont à Franckenstein, sous la conduite du lieutenant-colonel de Bouillé, qui avait été les chercher. Il y avait avec lui cent vingt dragons français. En se rendant de Neurode à Franckenstein, il a rencontré l'ennemi qu'il a repoussé juqu'à une lieue de Glatz. Le capitaine Mercier, qui commandait les dragons, a eu un cheval tué sous lui, et le lieutenant Creutzer a été tué. Les Saxons se sont très-bien conduits : un de leurs tirailleurs s'étant très-avancé a blessé ou tué l'offi-

cier commandant prussien. M. d'Esterno, qui a chargé avec les dragons, assure que c'est le major Gœrtzen, gouverneur de Glatz. Ces troupes étaient sorties pour protéger la rentrée d'un convoi qui se rendait à Glatz ; ce convoi étant déjà rendu sous le canon de la place, lorsque M. de Bouillé a aperçu l'ennemi, il n'a pu être intercepté.

« Le général de Pernety est encore dans les montagnes ; je lui ai ordonné d'effectuer son retour en côtoyant les frontières de Bohême et en rentrant par Neurode. »

Napoléon à Jérôme. Finkenstein, 4 juin 1807.

« Mon frère, les Russes sont chassés au-delà du Niémen. La bataille de Friedland a décidé la querelle; l'armée russe a été écrasée. — Je ne sache pas encore que vous soyez entré dans Neiss. »

Napoléon à Jérôme. Finkenstein, 4 juin 1807.

» Mon frère, j'ai reçu vos lettres du 31 mai. J'ai appris avec grand plaisir que vous étiez maître de Neiss. Je désire que vous m'envoyiez un mémoire sur cette place avec un plan. Mon intention serait non de la démolir, mais de la mettre au contraire en état et de la conserver. Restent à présent Glatz et Silbelberg. Ne pourrait-on pas assiéger ces deux places à la fois? Je vous envoie le général de division X... Si vous en êtes content, vous le garderez, si vous ne l'êtes pas, vous le renverrez en France. Il a donné lieu ici à quelques mécontentements. Parlez-lui là-dessus d'une manière claire. Surtout il faut qu'il ne fasse aucune levée de contributions, ni aucune mauvaise affaire. »

« Sire, je reçois la lettre dont Votre Majesté a bien voulu m'honorer, le 4 juin, au moment où je montais en voiture pour me rendre au camp. Jérôme à Napoléon. Schweidnitz, 10 juin 1807.

« L'ennemi compte tenter de délivrer Neiss demain au point du jour ou après-demain au plus tard ; mais je suis en mesure de le bien recevoir. Voici les dispositions que j'ai faites. Un corps de trois mille Wurtembergeois est en avant de Patschkau ; huit cents Saxons, quatre cents Bavarois et deux cent cinquante hommes de cavalerie sont à Camentz ; mille hommes occupent Wartha ; deux régiments d'infanterie bavarois, formant deux mille trois cents hommes, occupent le camp devant Franckenstein avec trois cents chasseurs français à cheval, trois cent quarante chevau-légers et trois cents lanciers. L'artillerie est répartie sur ces différents points. J'ai fait faire une tête de pont à Camentz. Ainsi l'ennemi viendrait-il avec les douze mille hommes disponibles, que je suis en état de le bien recevoir.

« J'ai envoyé chercher, en poste, pour la défense de Breslau, où il n'y a que mille Français, les deux régiments de Wurtemberg venant de Colberg, qui, au lieu d'arriver demain soir, arriveront cette nuit. J'ai également envoyé chercher un régiment de fusiliers venant de Wurtemberg, fort de quatre cents hommes, qui est à Glogau et qui sera ici demain. Il restera dans cette place encore assez de monde pour la défendre.

« Il y a assurément dans Glatz douze à quinze mille hommes, dont douze mille bien armés, et dans Silbelberg seize cents hommes. Votre Majesté sait sans

doute que cette dernière forteresse est sur une montagne presque inaccessible, et qui n'est nullement dominée. Il faudra pour la bloquer trois mille hommes, à raison de sa position, qui coupe la communication des deux côtés de la montagne. Il ne me resterait pas assez de troupes pour faire le siége de Glatz, la totalité de mes forces, y compris ce qui est devant Kosel se montant à quatorze mille hommes.

« Il n'y a dans Neiss, d'après la déclaration du commandant d'artillerie prussien, que deux cent quarante milliers de poudre et presque plus d'obus. Au reste, les inventaires ne devant être faits que le 15, je ne puis rien assurer jusqu'à cette époque.

« J'ai l'honneur d'adresser ci-joint, à Votre Majesté, le nom des officiers, sous-officiers et soldats qui se sont le plus distingués au siége de Neiss et à l'affaire de Salzbrunn. Ils méritent, sous tous les rapports, les récompenses que je prends la liberté de demander pour eux à Votre Majesté.

« *P. S.* J'ai l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Majesté une lettre que le général Hédouville vient de recevoir de M. Bourgoin. »

Jérôme à Napoléon. Neiss, 17 juin 1807.

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que la garnison de Neiss a défilé hier matin devant moi. Elle était forte de six mille hommes d'infanterie et trois cent vingt-six de cavalerie : c'est la plus belle que j'ai encore vu en Silésie. Cinq cent cinquante malades sont restés dans la ville ; trois mille hommes de la garnison sont dirigés sur la France,

les autres étant mariés et établis dans la province ont la permission de se retirer chez eux. Cent soixante-cinq officiers sont prisonniers.

« Le colonel Morio, que j'envoie auprès de Votre Majesté, aura l'honneur de lui donner les renseignements qu'elle peut désirer sur l'état des fortifications, et pourra répondre sur toutes les questions qu'elle daignera lui faire sur la défense et sur l'attaque de la place. Je lui remets toutes les notes relatives à cet objet, n'ayant pas le temps de rédiger le mémoire que Votre Majesté m'a demandé. »

Jérôme à Napoléon. Glatz, 21 juin 1807.

« Sire, j'ai l'honneur d'envoyer à Votre Majesté, par M. le prince de Hohenzollern, l'un de mes aides de camp, la capitulation de Kosel. La garnison défilera prisonnière de guerre le 16 juillet. C'est M. le prince de Hohenzollern que j'envoie, chargé de la négociation avec le gouverneur de cette place, qui l'a décidé à se rendre. Je n'ai eu qu'à me louer de cet officier pour la conduite qu'il a tenue depuis qu'il est auprès de moi. Il m'a paru ambitionner beaucoup la faveur d'être décoré de la croix de la Légion d'honneur, ainsi que M. le prince de Salm-Salm et le lieutenant-colonel Lepell : ces trois officiers sont les seuls de mes aides de camp qui n'aient pas reçu cette décoration.

« J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté que j'ai commencé à investir Glatz depuis hier. Aujourd'hui toutes les positions que l'ennemi occupait devant la place ont été enlevées. Sa perte a été considérable. Nous n'avons eu que quelques officiers

et soldats blessés. Demain je ferai attaquer le camp retranché où les ennemis sont au nombre de cinq mille hommes environ, mais qu'ils n'ont point encore eu le temps de fortifier.

« Depuis mon départ de Breslau, tous les cuirassiers et carabiniers sont partis pour aller rejoindre leurs corps respectifs. Après demain il partira encore trois cents hommes de cavalerie bien équipés.

« Je n'ai pas reçu depuis longtemps des nouvelles de Votre Majesté ni de celles du major-général. Je suis dans de vives inquiétudes relativement aux bruits qui circulent ici depuis quelques jours sur les dernières affaires qui ont eu lieu à la Grande Armée. »

Napoléon à Jérôme. Tilsitt, 24 juin 1807.

« Mon frère, vous trouverez ci-joint copie de l'armistice que je viens de conclure avec l'empereur Alexandre. J'attends dans la journée le maréchal Kalkreuth pour en conclure un avec la Prusse, et jusqu'à ce que je vous fasse connaître ce que j'ai décidé avec ce maréchal, vous devez continuer toutes vos opérations. Ceci est le résultat de la belle bataille de Friedland, où l'ennemi a perdu cent vingt pièces de canon et plus de soixante mille hommes. Mettez une grande activité à faire remonter toute ma cavalerie française et à me l'envoyer au fur et à mesure qu'elle sera en bon état. On peut seulement la faire marcher à petites journées.

« *P. S.* Envoyez la lettre ci-jointe par un de vos officiers au roi de Saxe. »

« Sire, j'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté qu'après l'enlèvement du camp retranché, sous Glatz, M. le comte de Gœrtzen s'est rendu en personne à mon camp pour me demander à capituler. Je joins ici la capitulation signée par M. le capitaine de frégate Meyronnet, l'un de mes aides de camp et ratifiée par moi. Le 26 juillet, à dix heures du matin, la garnison défilera prisonnière de guerre, si elle n'est pas secourue d'ici à ce temps là.

Jérôme à Napoléon. Wartha, 26 juin 1807

« J'envoie au major-général le nom des officiers français, bavarois et wurtembergeois qui se sont le plus distingués dans l'affaire du 24, ainsi que le journal des opérations du 9e corps depuis le 20. Notre perte, qui m'est actuellement bien connue, s'élève à quarante morts, trois cents blessés, quatre officiers tués et treize blessés. L'ennemi a éprouvé une perte de deux mille hommes, dont cinquante officiers, parmi lesquels quatorze sont prisonniers.

« Demain Silbelberg sera entièrement cerné et la ville bombardée, parce qu'il s'y trouve huit cents hommes. »

FIN DU TOME II.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

LIVRE VII.

LIVRE VIII.

FIN DE LA TABLE